

UNIV. OF ARIZONA

Bonet, Honore/... L'apparicion Maistre J



3 9001 03837 0717

L'APPARICION

MAISTRE JEHAN DE MEUN

CET OUVRAGE A ÉTÉ PRÉSENTÉ
COMME THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG
EN 1926.

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 28.

IVOR ARNOLD

CHARGÉ DE COURS A L'UNIVERSITÉ DE MANCHESTER

L'APPARICION MAISTRE JEHAN DE MEUN

ET LE

SOMNIUM SUPER MATERIA SCISMATIS

D'HONORÉ BONET



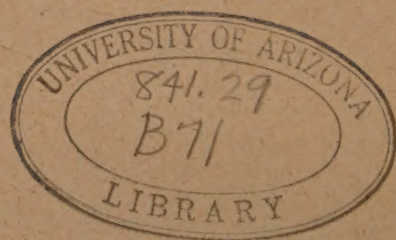
SOCIÉTÉ D'ÉDITION : LES BELLES LETTRES

95, Boulevard Raspail, PARIS (VI^e)

GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES

HUMPHREY MILFORD, OXFORD UNIVERSITY PRESS

1926



A MONSIEUR ERNEST HOEPFFNER

Hommage respectueux.

87907

PRÉFACE

L'« Apparicion maistre Jehan de Meun » avait déjà été assez bien éditée en 1845 par M. le Baron Jérôme Pichon. Mais on n'en avait tiré qu'une centaine d'exemplaires ; le texte restait difficilement accessible et je me suis cru justifié en l'édition de nouveau avec les variantes des deux manuscrits, qui n'avaient pas été indiquées dans l'édition originale. Pour l'introduction historique et littéraire, je dois beaucoup aux travaux antérieurs de MM. E. Nys et G.-W. Coopland et surtout à ceux de Noël Valois. Dans l'introduction philologique, j'ai tâché surtout de distinguer dans la langue de Bonet l'élément français de l'élément méridional. Les faits ainsi classés pourront, je l'espère, être utiles tant pour l'étude du français du ^{xiv}^e siècle, tel qu'on le parlait à Paris, que pour l'étude de la pénétration du français littéraire dans le Midi de la France. Enfin, le « *Somnium super materia Scismatis* », donné en appendice, rendra sans doute quelques services aux historiens du Grand Schisme, en leur offrant un texte que je ne crois pas trop éloigné de l'original que nous ne possédons plus.

Il me reste maintenant le grand plaisir de présenter à M. Ernest Hoepffner, professeur à l'Université de Strasbourg, l'hommage de ma très vive reconnaissance. Pendant l'exécution de ce travail, il m'a prodigué des encouragements amicaux et de précieux conseils, en me permettant même de profiter d'une étude manuscrite sur la langue de Guillaume de Machaut et ses contemporains. Il a aussi bien voulu collaborer, malgré tous ses autres travaux, à la correction des épreuves.

Je me fais également un plaisir d'exprimer ma grande reconnaissance à M. A. Terracher, maintenant recteur à l'Université de Dijon, qui a bien voulu relire et corriger en maint endroit les chapitres linguistiques de l'introduction ; M. Robert Fawtier, de la Bibliothèque Rylands, qui

PRÉFACE

a eu l'obligeance de me signaler quelques erreurs dans la partie historique ; et M. G.-W. Coopland, professeur à l'Université de Liverpool, qui m'a témoigné une grande bienveillance et à qui je dois notamment l'explication du nom « Rocheseiche ». Enfin je tiens à remercier bien sincèrement mon ami M. Ray Vanner et mon père, professeur à l'Université du Pays de Galles, qui m'ont aidé dans l'établissement du texte du « Somnium ».

INTRODUCTION

CHAPITRE I

LA VIE DE L'AUTEUR

« Ces raisons doncques m'ont efforcié de faire aucunes nouvelles choses afin que *vostre jeunesse* soit informée de plusieurs entendemens de la sainte Escripiture » ¹..... c'est ainsi qu'Honoré Bonet s'exprime en dédiant au roi de France Charles VI son « Arbre des Batailles ». Le roi ayant en 1387 dix-neuf ans, nous pouvons supposer que l'auteur avait au moins atteint la quarantaine ; d'autre part, puisqu'il occupait en l'an 1405 une position administrative importante, on ne peut guère reculer la date de sa naissance au delà de 1340. Une phrase du *Somnium* ², adressée au duc de Bourgogne, qu'il dit avoir connu dans sa jeunesse (« cum eram juvenis ») sous le nom de « Philippum sine terra », confirme ces hypothèses et nous permet de placer la date de sa naissance entre les années 1340 et 1347.

Nous savons par lui-même que, né en Provence, il était français de cœur et d'éducation ³. Il a sans doute passé ses premières années en Provence ⁴, mais il l'a quittée bientôt pour entrer dans cet ordre de saint Benoît — probablement dans l'abbaye bénédictine de l'Île Barbe, près de Lyon — auquel appartenait son prieuré de Salon ⁵.

1. *Arbre des Batailles*, p. 2.

2. Citée par M. Valois dans l'*Annuaire-Bulletin*, t. XXVII, p. 207, note. Philippe de Bourgogne ne devint duc de Touraine qu'en 1360.

3. *Apparicion* : « suy d'estrange pays ». — *Somnium*, Ms. de Paris, f° 272 r° : *Affectione et nutrimento sum Gallus, sed non de Gallia natus, de Provincia* (ms. de Rome : *provincia Provincie) traxi originem*.

4. *Arbre des Batailles*, p. 2 : « la terre de Provence dont je suis natif et nourry ».

5. En tout cas, ce fut en France qu'il devint moine, comme l'indique un passage du *Somnium* (Ms. de Paris, f° 273 r°) : *certe bene apparet michi quod fuisti nutritus in Francia ubi vivunt monachi delicate*.

Au mois d'avril 1367, Urbain V quitta Avignon pour s'établir à Rome, et Bonet a pu l'accompagner, car, d'après un passage du *Somnium*, il se trouvait dans cette dernière ville en 1368 ¹. Dans l'*Apparicion Maistre Jehan de Meun*, le Jacobin compare au luxe que dépioie Boniface IX à Rome, la magnificence du pape précédent, Grégoire XI, à l'avantage de celui-ci ². Bonet dut s'en rendre compte, pendant que Grégoire tenait sa cour à Avignon (déc. 1370-janv. 1377), car vers cette époque, il poursuivait ses études à l'université d'Avignon, et en 1382 la nation provençale le choisit comme son représentant; elle voulait se recommander par son intermédiaire au roi de Naples, Louis I^{er} d'Anjou. A cette occasion Bonet prononça un discours auquel répondit le chancelier d'Anjou, Jean Le Fèvre ³. C'est le journal du chancelier qui nous présente pour la première fois Bonet sous le titre de « prieur de Salon ». Il l'appelle « un docteur religieux », et M. Pichon a supposé que ce fut en théologie ⁴; mais il ne faut pas prendre l'expression de l'évêque de Chartres au pied du mot. En effet, dans un livre de suppliques, daté d'un mois après le discours de Bonet, on trouve que le prieur de Salon n'était à cette époque que licencié en décret. Ce même livre de suppliques, dont la découverte est due à M. Noël Valois, a permis de situer le prieuré que détenait Honoré Bonet. C'est à Salon dans le diocèse d'Embrun que nous avons affaire, c'est-à-dire la ville de Selonnet, dans le département des Basses-Alpes, et non pas à Salon en Craux, qui n'a pas possédé de monastère bénédictin ⁵.

1. *Somnium* (Ms. de Paris, f^o 272 r^o). *Et quia quondam regem Petrum Chipri alias videram, tempore Urbani justiciarii pape, in Roma....* ». Ce séjour est confirmé par le passage suivant de l'*Arbre des Batailles* (p. 41) : « Et cestuy roy edifia la cité d'Ostie seant assez pres de Romme et laquelle n'est pas pour le jour d'huy moult grande, comme je l'ay veu par experience ».

2. Vss. 1023 sqq.

3. *Journal de Jean Le Fèvre*, I, p. 29, date du 8 avril 1382 (n. st.) : « Le mardi ensuivant la nacion de Prouvence de l'université d'Avignon se vint recommander à Monseigneur, et fist un docteur religieux de Saint Benoist, prieur de Salon, la proposition : « *Leva in circuitu oculos tuos et vide* », et je respondi pour Monseigneur : « *Oculi mei semper ad Dominum qui ipse evellet de laqueo pedes meos* » ».

4. Pichon, *L'Apparicion de Jehan de Meun*, intr., p. vi.

5. Voir l'article de N. Valois dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LII, p. 265. Ce « Liber Supplicationum », présenté par Louis I^{er} à Clément VII en mai 1382, contient le passage suivant : « Item Honorato Boneti, licenciato in decretis, presbitero, monaco expresse professo monasterii Insule Barbare, Lugdunensis diocesis, ordinis Sancti Benedicti, prior prioratus de Sallono, Ebredunensis diocesis, de beneficio ecclesiastico, dignitate, administratione seu officio, etc., etiam si curata ecclesia aut conventualis existat, etiam electiva, ad collacionem, etc., communiter vel

Au mois de mai 1385 il est de nouveau choisi par les étudiants provençaux pour les représenter devant Louis II d'Anjou et la régente Marie de Blois¹, et c'est ici que commencent les relations du prieur avec les princes des fleurs de lys qui constituent presque tout ce que nous savons sur sa vie.

Marie, reine de Sicile, veuve de Louis I^{er} d'Anjou, était venue dans le Midi avec son fils pour recueillir cet héritage du royaume de Naples et du comté de Provence qui venait de coûter la vie à son mari. S'établissant à Avignon, elle essayait d'amener les nobles et les villes de Provence à lui rendre hommage.

L'un de ceux qui se soumirent fut Raymond, vicomte de Turenne, qui, le 27 juin 1385, nous dit Jean Le Fèvre, « fist hommage à Madame et au roy Loys..... pour les terres et chasteaux qu'il tient en Prouvence »². Quelques mois plus tard, malgré son serment, ce seigneur accepta d'être le chef des désaffectés et s'acquitta si bien de sa tâche que Bonet put écrire en 1398 qu'il avait « plus empeschié la conquête du royaume de Naples au roy Louys que n'a Lancelot, fils de Charles de Duras »³.

Le 23 janvier 1386, la régente quitta Villeneuve, et elle entra avec Louis II à Apt le 29 de ce mois. De là, elle se mit en relation avec la ville de Sisteron, qui lui refusait l'hommage. Les négociations traînaient⁴, et le prieur de Salon, qu'on avait envoyé chercher à Avignon

divise abbatis et conventus monasterii Sancti Victorii Massiliensis, eiusdem ordinis, cuius fructus etc., secundum taxationem decime, CCC librarum valorem annuum non excedant, eidem Honorato cum translatione dignemini misericorditer providere, non obstante predicto beneficio de Sallono, quod paratus est dimittere.... ». La pétition de Bonet ne lui fut pas accordée, car il se plaignit encore en 1398 (dans l'*Apparicion*) du peu de valeur de son bénéfice.

1. *Journal de Jean Le Fèvre*, I, 105 : « Le second jour fu faite une harengue devant le roy et Madame par le prieur de Salon, et fu de par les Prouvencaux estudians en Avignon, et prinst son thème : *Omnis lapis preciosus operimentum tuum* ». Et voici le passage du *Somnium* qui permet d'établir l'identité du prieur dont parle Jean Le Fèvre avec Honoré Bonet : « *Et ego in Avinione, coram eo et venerabili matre sua, maximo clero et venerabili militia associatus, feci harengam, recipiens illud thema : Omnis lapis preciosus operimentum tuum* ».

2. *Journal de Jean Le Fèvre*, I, 128.

3. *Apparicion*, ms. V, f^o 30 v^o.

4. Le 18 mars 1386 (*Journ. de J. Le Fèvre*, I, 251) les ambassadeurs de Sisteron rapportèrent que « *hodie haberent suum consilium et ita credebant deliberare quod domina (Marie de Sicile) gauderet* ». Mais le 21 mars on savait que ceux de Sisteron ne voulaient pas se déclarer pour Louis II.

dès leur commencement ¹, fut chargé par la régente d'amener les bourgeois de Sisteron à rendre hommage au roi ².

Bonet se mit en route le 17 avril et revint le 21 du même mois. Il n'est peut-être pas très juste de dire, comme on l'a fait, qu'il revint « rapportant de mauvaises nouvelles » ³. Le jour suivant, on envoya aux ambassadeurs de Sisteron leur sauf-conduit pour aller trouver le pape à Avignon, et le 23, « le prieur de Salon après disner parti alant a Avignon cum litteris domine ad Papam (domina dedit eï .x. francos pour aucun deffrait) » ⁴. Ne fut-ce pas pour annoncer au Saint-Père l'arrivée des envoyés, qui rendirent hommage à Louis II le 24 juin 1386 ? D'ailleurs, les propositions de Bonet avaient été adoptées ; il avait fait connaître à la reine qu'il serait nécessaire, pour que la ville se rendît, de donner à Pierre Autard « un lieu nommé Dromon », et on trouve, à la date du 21 août 1387, dans le Journal du chancelier d'Anjou : « Seellées .ii. commissions Petro Girardi de Dromono, l'une de recevoir ou nom de Madame les revenus de Dromon, l'autre de les délivrer à Pierre Autard » ⁵.

Le 23 octobre 1386, le prieur fut fait docteur en décret à Avignon par le chancelier lui-même, « et », dit celui-ci, en notant le fait, « y eust grande et belle compagnie » ⁶.

Il est difficile de préciser la date à laquelle Bonet écrit l'*Arbre des Batailles*. Paulin Paris ⁷ la situa entre les années 1384 et 1390, en suppo-

1. Les négociations furent ouvertes le 3 mars 1386, et le 6 mars, J. Le Fèvre note : « Ce jour je escrips à Monseigneur d'Embrun et au prieur de Salon par Jehannin Guiot et Michel Martin que je envoie en Avignon ». Les dates sont si rapprochées qu'on conçoit une relation étroite entre les deux incidents, d'autant plus que Bonet fut en effet chargé plus tard de la mission de Sisteron. Bonet appartenait-il à une famille de Sisteron ? Le Laboureur (*Les mœurs de l'Île Barbe*, éd. Guigue, I, p. 217) nous dit que son frère s'appelait le marquis Bonhort, et qu'il était « gentilhomme de Provence ».

2. *Journal de J. Le Fèvre*, I, 263, 17 avril 1386 (n. st.) : « Ce jour, le prieur de Salon à tout lettres de créance de Madame parti (d'Apt) à aler à Sisteron et escrisoit au seigneur de Peupin, au capitaine messire Orset, à Pierre Artauld, à Jehan Baudoyne ; et aloit en intencion de les exciter que tost il venissent devers Madame et le Roy faire leur devoir ».

3. Pichon, *Intr.*, p. vii. Le *Journal* dit « ... apporta nouvelles à Madame de la voie malicieuse à laquelle tendent ceulx de Sisteron ; toutefois il conclut que la besongne se portera bien ».

4. *Journal*, I, 265.

5. *Journal*, I, 384.

6. *Journal*, I, 323.

7. *Manuscrits français*, V, p. 103.

sant avec raison que dans le « remuement de nouvelle seigneurie » dont se plaignait Bonet dans sa dédicace, il s'agissait des disputes qui s'élevèrent en Provence dans les premières années de la régence de Marie de Blois. M. Pichon ¹ essaya de rapprocher un peu plus ces dates extrêmes, et plaça la composition du traité entre le mois d'octobre 1386 et celui d'octobre 1389. Cette hypothèse se fondait sur les faits suivants : Bonet, dans la dédicace, se qualifie de docteur en décret ; au xii^e chapitre du 1^{er} livre, on voit que Barthélemy Prignano, pape sous le nom d'Urbain VI, vit encore. Or, je ne crois pas que ces deux faits permettent les déductions que M. Pichon voulut en tirer. D'abord la dédicace fut peut-être ajoutée alors que l'ouvrage était déjà achevé, et le livre pouvait de ce fait avoir été écrit avant 1386 ; d'autre part la mention de Barthélemy au commencement de la première partie de l'ouvrage ne prouve pas que les parties suivantes n'aient pas été composées après sa mort en 1389. M. Ernest Nys, dans son édition de l'*Arbre des Batailles* ², ne voulut pas se montrer téméraire et il se borna à supposer que le traité fut écrit « pendant la minorité de Louis II ». Or ce prince n'avait que douze ans lorsqu'il fut couronné à Avignon en novembre 1389.

L'*Arbre des Batailles* est une œuvre de longue haleine, qui a fini par épuiser son auteur, comme il le confesse franchement : « je suis tant anoyé d'escrire que je ay intention de conclure à tant en cestui livre quant à présent », dit-il au dernier chapitre. Est-on en droit d'en conclure qu'il l'avait écrit d'un seul trait ? S'il en est ainsi, on peut arriver à le dater approximativement, grâce à une allusion que fait l'auteur à Othon de Brunswick. « Encore retournant à mon propos », dit-il, « n'est ce mie une bonne raison de dire : « Cestui a perdu la bataille, pour quoy il appert bien qu'il avoit tort ». Et ceci dy je contre l'opinion des Lombars, lesquels dient de madame Jehanne royne de Naples que vraiment il appert bien qu'elle avoit tort de maintenir pape Clement, car se elle eust soustenu le vray pape, le roy son mari ne ses gens ne eussent pas esté desconfis » ³. Mais le 7 juillet 1387, Othon de Brunswick entra en vainqueur à Naples et en chassa Ladislas de Duras ; ces nouvelles furent connues en Provence le 26 juillet ⁴. Bonet n'aurait pas manqué de signaler une justification si éclatante de son opinion et de son pape.

D'autre part, Louis II et sa mère ne s'installèrent à Villeneuve-les-

1. *Intr.*, p. VIII.

2. *Intr.*, p. IX.

3. *Arbre des Batailles*, p. 71.

4. *Journal de J. Le Fèvre*, I, 370.

Avignon que le 20 avril 1385, et quand Bonet, dans un chapitre sur les disputes qui s'étaient élevées au sujet de leurs droits, proclame « si n'est mie feal à sa seigneurie quiconques à ses hoirs (ceux de Louis I^{er} d'Anjou) contredist, mais se mefait grandement, je ne m'en doute pas », ¹ il fait allusion à ceux qui, après l'arrivée du jeune roi, évitèrent de lui rendre hommage, et peut-être en particulier à Raymond de Turenne, dont la rébellion date seulement du printemps de 1386. Or, pendant l'été de 1386, Bonet fut occupé, comme nous l'avons vu, par une mission pour la reine Marie, et en octobre il fut fait docteur en décret. C'est probablement alors que, libre de soucis, il se permit ce qu'il avait « longtemps et menu eu en volonté », et qu'il écrivit l'*Arbre des Batailles*, achevant le travail entre novembre 1386 et l'automne de 1387.

Le livre fut dédié à Charles VI. Bonet le lui présenta-t-il en personne pendant l'un des deux séjours du roi à Avignon en novembre 1389 et en janvier de l'année suivante ? En tout cas, M. Valois a sans doute raison de supposer, d'après un passage du *Somnium* ², que l'ouvrage valut à son auteur une pension du roi ³.

Le roi revint de Languedoc en janvier 1390, et le 28 de ce mois, il fit

1. *Arbre des Batailles*, p. 222.

2. Ms. de Paris, f° 272 v° : « nec habebam denarium nec bursam, quoniam pro habenda annua pensione, quam dudum rex sui gratia dederat, meum servitorem transmiseram ad dominos generales ».

3. Un ouvrage latin, le *Judicium Veritatis super materia Schismatis*, écrit avant 1389, a été attribué à Bonet. M. Valois (*La France et le grand schisme*, I, 369) en donne la description suivante : « Dans le ms. latin 1463 (fol. 27-53), qui paraît être de la fin du xiv^e siècle, le titre porte simplement (fol. 27 v°) « *Liber de Judicio Veritatis contra Bartholomeum scismaticum compositus a quodam monacho Claravallensi* ». Mais une copie du même ouvrage, faite au xvii^e siècle, se trouve dans le tome XXII des mss. de Henri de Suarès (aujourd'hui Bibl. nat., ms. latin 8975, fol. 29-59) avec cette indication marginale : « Honoré Bonnet, natif de Provence, religieux de l'abbaye royale de l'Isle Barbe, est auteur de cette pièce rare. C'est une copie d'un manuscrit qui étoit autrefois dans la Bibliothèque des R. P. Ce. de la ville d'Av. et qui a été supprimé ». Il semble donc que l'attribution à Bonet devait être donnée par un ms. de la bibliothèque des Célestins d'Avignon. C'est ce qui résulte aussi du passage suivant de Cl. Le Laboureur (*Les Maîtres de l'abbaye royale de l'Isle Barbe*, t. II, Paris, 1681, in-4°, p. 78) : « On a vu encore un autre ouvrage de notre Honoré Bonnet contre le pape Urbain VI.... Ce livre, qui porte pour titre *Judicium Veritatis in causa Schismatis*, se trouvait, il n'y a pas longtemps, dans la bibliothèque des R. P. Célestins d'Avignon ».... Un autre exemplaire du même ouvrage remplit les fol. 138 à 156 du ms. 235 de la bibliothèque de Dijon, qui provient de l'abbaye de Cîteaux (xv^e siècle); il ne porte aucune indication d'auteur ». Rien dans cet ouvrage ne semble indiquer qu'il soit de la main de Bonet; des divergences de style me font croire qu'il n'est pas de lui.

de Pierre de Chevreuse un des chefs de la commission qui devait entreprendre la tâche de relever ce pays écrasé et dépeuplé par les exactions du duc de Berry. Se souvenant de l'auteur de l'*Arbre des Batailles*, Charles VI se montra reconnaissant en l'attachant au personnel de cette commission¹. Le sire de Chevreuse ne mourut qu'en 1393, mais Bonet avait quitté le Languedoc auparavant, car en avril 1392 il assistait, en la ville d'Amiens, à l'entrevue de Charles VI avec le duc de Lancastre; invité à parler, il réussit, d'après son propre témoignage dans le *Somnium*,² à convaincre le duc de Lancastre de l'illégitimité de l'élection d'Urbain VI. C'est également par le *Somnium* que nous sommes renseignés sur un autre événement important dans la vie du prieur, le séjour de plusieurs mois qu'il fit à la cour de Jean I^{er}, roi d'Aragon. Bonet n'indique pas la date de ce séjour. Puisque Jean I^{er} monta sur le trône en 1387, la visite du prieur peut avoir eu lieu avant 1390; cependant le discours que lui tient Jean I^{er} dans le *Somnium*³ semble indiquer qu'il séjourna à la cour après le départ du duc de Montblanc pour la Sicile en mars 1392. Comme Bonet était à Amiens en avril de cette année, il est probable que l'entrevue de Charles VI et du duc de Lancastre précéda son départ pour l'Aragon, et il est assez vraisemblable, comme l'a proposé M. Valois⁴, qu'il ait été attaché à l'ambassade que Louis II envoya à Barcelone en septembre pour négocier son mariage avec l'infante Yolande⁵. Quoi qu'il en soit, il fut de retour en France avant le mois d'août 1393, car le mépris qu'il montre dans le *Somnium*⁶ à l'égard du jeune roi de Castille témoigne de son ignorance du coup d'Etat de ce mois, par lequel Henri II, âgé de 13 ans, s'affranchit de la tutelle des nobles castillans.

1. *Apparicion*, V. f^o 32 v^o : « la commission qui fu jadis donnée a feu sire de Chevreuse es parties de Languedoc et de Guyenne, en laquelle je fuz par la volenté du roy ».

2. Ms. de Paris, f^o 277 v^o : « Dux incepit Lancastrie loqui, dicens : « Nonne tu es ille prior qui dudum Ambianis de hac materia fuisti michi locutus ? » Et ego : « Utique, domine, quando eratis cum Domino meo rege Francie pro tractatu, et, prout scitis, postea quod per rationes Vestre Dominacioni monstravi qualiter per tumultum popularem fuerat facta nominacio prima, vos in fine michi concessistis quod re vera non esset bene electus ille de Roma ».

3. Ms. de Paris, f^o 271 r^o : « Et preterea noviter, ut tu nosti, dux Montis Albi, carissimus noster frater, insule Cecilie conquestam assumpsit et licet totam insulam jam possideat, adhuc tamen Trinaculi recalcitrant ».

4. *Annuaire-Bulletin*, XXVII, p. 211.

5. Il est à remarquer que des ambassades chargées de traiter ce projet portaient depuis 1387, que Bonet était pendant cette année au service du duc d'Anjou, et qu'il peut ainsi avoir accompagné une ambassade avant 1390.

6. Ms. de Paris, f^o 271 v^o.

Peu de temps après son retour à Paris¹, le prieur tomba gravement malade². Nous ne savons pas de quelle maladie il souffrit; il est vrai que le remanieur de l'*Apparicion* la localise, mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce poète à la recherche d'une rime pour *batailles*³! Il faut croire qu'il en ressentit longtemps les suites, puisqu'il fut amené à en parler dans la dédicace de l'*Apparicion* au duc de Bourgogne.

Dans une lettre écrite en novembre 1394⁴ il annonça sa résolution de ne pas rentrer pour le moment à Avignon; et comme, en 1398, il se plaignit de ne pas pouvoir habiter son pays à cause de la guerre que Raymond de Turenne faisait en Provence⁵, il est plus que probable qu'il habita la capitale⁶ entre les années 1393 et 1398, travaillant au service du roi.

1. En 1393, d'après un passage de Cl. Le Laboureur (*Les mazures de l'Isle Barbe*, I, 217), Bonet aurait posé sa candidature pour l'abbaye de l'Isle Barbe; sa demande ne fut pas accordée, car l'élection d'Aynard de Cordon fut confirmée en 1393 ou 1394 (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LII, pp. 481-482).

2. Le 2 novembre 1394, il écrit à un neveu : *Fui infirmus usque ad mortem, et duravit infirmitas anno et ultra, nec sum adhuc perfecte curatus* (*Annuaire-Bulletin*, XXVII, p. 216).

3. Ms R, f° 40 v° (sur ce ms. voir chap. III) :

« Auquel le tiltre et le nom mis
Et nommay l'Abre de Batailles,
J'ay eu grant mal en mes entrailles
Et par tout mon corps ensemment,
Dont j'ay jeü moult longuement ».

4. Quatre lettres, écrites à Paris le 2 novembre 1394, se trouvent au f° 73 v° du *Somnium*, ms. du Vatican. Elles ont été publiées par N. Valois (*Annuaire-Bulletin*, XXVII, pp. 216-217). Dans la première, Bonet demande à un prélat de la cour d'Avignon de faire parvenir au pape une copie du *Somnium*, qu'il envoie par l'entremise de son chapelain. Il s'excuse de ne pas avoir fait faire une copie pour ce prélat lui-même : « *si scivicem vos esse in curia, misissem copiam V. P.; sed esse in Ispania vos credebam* ». La deuxième, à un neveu, contient la remarque suivante : « *... me Domino meo Albiensi recommendetis. Quem libenter associarem, si possem; sed non libenter redibo ad curiam, nisi mandatus, quia nolo perdere certum pro incerto* ». La troisième est adressée à Catherine Adhémar de Monteil de la Garde (Valois, art. cit., pp. 212-213), la quatrième à un magistrat d'Avignon.

5. *Apparicion* (V. f° 29 v°) : « suy hors de mon pays pour la guerre que maistre Remond Rogier a faitte tant longuement en Prouvence... ».

6. Il habitait la même maison en 1394 qu'en 1398, comme le témoignent les passages suivants, du *Somnium* : « *Venio, dixi, de extra Parisius, ubi habito in una domo quasi solitaria que de Tornela vocatur, sita juxta nostram Dominam de Campis* », et de l'*Apparicion* : « En mon deport aprez souper... m'en alay ens le jardin de la Tournelle hors de Paris qüi fu jadis maistre Jehan de Meun ». La maison, autrefois

Entre le 28 août 1394 et les premiers jours du mois d'octobre de la même année, le prieur de Salon composa un ouvrage latin, le « *Somnium super materia Scismatis* »¹. Il suffit de le lire pour connaître les personnages auxquels Bonet se proposa d'envoyer des copies. Le roi en eut une, une autre fut adressée à Benoît XIII, et le duc de Berry en reçut une troisième². Le duc de Bourgogne au contraire, dont le portrait dans le *Somnium* n'est pas des plus flatteurs, ne reçut pas de copie³.

A partir du 2 novembre 1394 jusqu'en 1398 on ne sait rien sur la vie du prieur. Cependant, comme il se montre au courant des événements qui se passèrent en France pendant ces années, il y a lieu de

celle de Jean de Meun, appartenait à cette époque aux Dominicains du couvent de la rue St-Jacques; son emplacement a été déterminé par Quicherat (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, XLI, pp. 46-52) qui le situe sur le terrain actuellement occupé par le n° 218 de la rue St-Jacques; cependant MM. de Rochegude et Dumolin (*Guide pratique à travers le vieux Paris*, 1923, p. 389), pensent, d'après le rôle de la taille de 1292, que la maison aurait été à l'intérieur de la porte St-Jacques.

1. La date est ainsi établie par N. Valois, qui le premier a attiré l'attention sur cet ouvrage (*Annuaire-Bulletin*, t. XXVII, p. 196) : « Une allusion aux trois moyens proposés par l'Université de Paris pour le rétablissement de l'unité de l'Eglise, et la mention plusieurs fois répétée du pape d'Avignon Clément VII, prouvent suffisamment que la première partie a été composée entre le 6 juin 1394, date de la lettre dans laquelle l'Université de Paris développait sa triple motion, et le 22 septembre de la même année, jour où la nouvelle de la mort de Clément VII parvint dans la capitale... Peut-être même pour parler d'une manière encore plus précise, le prieur de Salon a-t-il commencé son ouvrage le 28 août 1394; c'est sans doute ce qu'il a voulu nous donner à entendre en plaçant dans la matinée de la fête de Saint Augustin le songe qui sert de cadre à sa composition. Quoi qu'il en soit, il en avait à peu près rédigé les deux tiers quand la nouvelle de la mort de Clément VII vint interrompre son travail (ms. de Paris, fo 278 v°)... Le *Somnium* fut achevé comme Bonet ignorait encore que Clément VII eût un successeur, par conséquent au plus tard dans les premiers jours du mois d'octobre ».

2. Une lettre écrite le 2 novembre 1394 contient la phrase suivante : « *Verum Rex super sisma quesivit meam pauperem opinionem, et eam sibi dedi, et copiam per capellanos meum Domino nostro mitto* ». Le ms. de Paris renferme deux dédicaces, au roi et au pape. La bibliothèque du duc de Berry contenait (Delisle, *Librairie de Charles V*, t. II, p. 259, nos 223-225) « un livre en latin de plusieurs lettres closes envoyées par le roi sur le fait du scisme de l'Eglise et de la relation du prieur d'Asalon », dans lequel N. Valois croyait reconnaître le *Somnium*, qui, en effet, contient quelques lettres (*Annuaire-Bulletin*, p. 194); « un livre, en français, de lettre de court, que fit le prieur d'Asalon, de l'Union de l'Eglise », peut-être un exemplaire de l'*Apparicion* que nous n'avons plus; « un livre du Songe du prieur d'Asalon sur le fait du scisme de l'Eglise; ou premier fucillet a un escusson des armes de Monseigneur », qui doit être le *Somnium*.

3. Ce fait ressort de la dédicace de l'*Apparicion* au duc de Bourgogne (ms. R.).

croire qu'il ne quitta la capitale que pour de courtes périodes. En 1398 il écrivit l'*Apparicion maistre Jehan de Meun*. Il est facile de dater cette œuvre. D'une part, un certain temps s'est écoulé depuis l'arrivée de la nouvelle de la défaite de Nicopolis (en décembre 1396), car le Sarrasin qu'il met en scène reproche aux chrétiens leur oubli des malheureuses victimes de ce désastre. D'autre part le discours du médecin montre que deux apostats augustins qui avaient promis de guérir le roi étaient encore en vie ; leur exécution eut lieu en octobre 1398¹. Enfin, il y a une allusion très claire à la soustraction d'obédience :

(vs. 1322) se Dieux les roys n'enlumine
Et la Vierge de grace pleine
De les laissier com maulx crestiens, (les papes)
Cest scisme durera long temps.
France a commencé de faire
Son devoir.....

A ce passage Bonet ajoute en note : *Videtur impletum quod scriptum est*. Il résulterait de là que le texte fut écrit pendant les discussions de l'Assemblée générale du clergé, et que Bonet ajouta ce commentaire après l'envoi de la lettre du 27 juillet 1398 qui annonçait au pape la soustraction d'obédience. Sans attacher trop d'importance à cette note, on peut dire que, puisque le livre fut écrit pendant le « chault temps en la saison de la chace de l'esprevier »², sa composition se place entre le commencement de juillet et la fin de septembre.

En 1399, le prieur de Salon fut de nouveau employé par Charles VI à l'avancement de l'œuvre qui lui tenait tant à cœur. Envoyé auprès de l'empereur Wenceslas, il lui tint un discours³ dans le but de l'amener à la politique de la soustraction d'obédience que venait d'adopter le roi de France.

La dernière mention que nous ayons du prieur de Salon a été relevée

1. *Chronique du religieux de S. Denis*, t. II, p. 662.

2. Dédicace de l'*Apparicion* à Jean de Montaigu.

3. Publié par Hœfler dans les *Fontes rerum austriacarum, Scriptores*, VI, 2, pp. 174-187. La date de 1399 a été déterminée par Weizsäcker, *Deutsche Reichstagsakten*, VI, pp. 342-343. M. Knœpfler (Hefele, *Conciliengeschichte*, trad. Leclercq, Paris, 1915, VI, 2, p. 1242, note 2) place ce discours à la fin de 1398 ou au commencement de 1399. Si l'on accepte le passage suivant du discours (Hœfler, p. 177) : *et demum ut perveniat ad eam, obedientiae subtractionis totaliter sunt secuti (rex Hispaniae, rex Ludovicus Siciliae, rex Navarrae et comes Sabaudiae)*, la date doit être postérieure au 14 janvier 1399, car ce ne fut qu'alors que le roi de Navarre adhéra au programme de soustraction (Valois, *La France et le grand Schisme*, III, 287) ; mais Bonet fait erreur en citant le comte de Savoie (Valois, *op. cit.*, III, 288).

par M. Pichon. Bonet était à Avignon en 1405, et avait, outre la qualité de prieur de Salon, celle de Maître rational de la cour de Provence et lieutenant du grand juge des comtés de Provence et Forcalquier¹.

Comment se fait-il que le prieur ait ainsi quitté la cour de France et que les services qu'il avait rendus au roi n'aient pas reçu de plus digne récompense? M. Coopland² a su en trouver une explication très vraisemblable dans la franchise de la critique de Bonet, qui devait fatalement lui nuire quand la maladie du roi le mit hors d'état de lui accorder sa protection, et dans cette droiture de caractère qui ne lui aurait pas permis de se plier aux intérêts du parti vainqueur dans la lutte des maisons d'Orléans et de Bourgogne.

1. Pichon, *intr.*, pp. xviii, xix : « Il reçut en cette qualité, à Avignon, les pouvoirs donnés par le roi Louis II de Sicile à Jehan de Tucé, chevalier, sieur de la Guierche, à Ponce Caysse et Jehan de Sade, pour faire alliance avec Boucicaut et les Génois ». Voici le passage trouvé par M. Pichon : « *Datum in Civitate Avinionis per egregium et nobilem virum Honoratum Boneti priorem de Allono decretorum doctorem, magne nostre Curie magistrum rationalem, consiliarium et fidelem nostrum dilectum, mandato nostro locum tenentem majoris judicis Comitatum predictorum. — Anno a Nativitate Domini 1405 die 23 mensis Marcii 13a Ind. Regnorum vero nostrorum Anno 21^o. — Cabinet des Titres (Dép. des Mss.), Bibl. Nat., Dossiers bleus n^o 650, au nom Tussé, f^o 30 v^o.* »

2. G. W. Coopland, *The Tree of Battles and some of its sources*, *Revue d'Histoire du Droit*, t. V, 2^e fascicule, Haarlem, 1923.

CHAPITRE II

LES ŒUVRES

Au xiv^e siècle, si le vers ne s'impose plus pour quiconque veut faire œuvre littéraire, il n'en jouit pas moins d'un grand prestige. Déjà dans l'*Arbre des Batailles*, nous nous apercevons que la forme versifiée avait pour Bonet un sérieux attrait. Au cours de ce traité du droit de la guerre, lui arrive-t-il de rappeler les persécutions qu'a endurées l'Eglise ? Aussitôt il lui « plaist de mettre ici ung dit par maniere de vers » :

« En povreté fut l'Eglise fondée,
En haulte foy et en dévotion... »

huit vers à rimes croisées. Parle-t-il du triste sort de Jules César ? C'est encore un sujet qui demande la forme poétique, et sa strophe est cette fois-ci construite d'une manière différente (aa bc bc dd cc). Faut-il énumérer les qualités d'un bon roi ? Voilà une troisième strophe d'un nouveau modèle (ab ac bc cb). Ces passages en vers aux formes variées ne sont pas sans importance ; il marquent le désir de bien écrire chez l'auteur, ils indiquent comment l'aisance de cette prose qui semble couler si facilement de sa plume est en vérité celle d'un style travaillé avec soin¹.

Heureusement Bonet n'a pas voulu, ou n'a pas osé, entreprendre la tâche considérable de donner la forme versifiée à l'*Arbre des Batailles*. Ecrit en prose, cet ouvrage reste encore aujourd'hui facile et agréable à lire, et c'est sans doute en partie cette facilité qui en faisait le succès au moyen âge ; même parmi ceux qui savaient le latin, combien ont dû

1. La supériorité de la prose de Bonet sur ses vers a toujours été admise. Dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. xxiv, p. 447), V. Le Clerc cita « les faibles vers et une prose moins mauvaise » de l'*Apparicion*. De même M. Pichon constata que « les vers d'Honoré Bonet sont loin de valoir sa prose ». Mais il s'accorda avec M. Paulin Paris à attribuer une haute valeur à cette prose. « En 1715 », dit M. Pichon, « Boivin jeune, de l'Académie des Inscriptions, publiant son *Apologie* d'Homère, donnoit *in extenso* l'apologie de la courge et du datillier, comme modèle du style simple et naïf, et tous ceux qui le liront, jugeront sans doute qu'on trouveroit difficilement un meilleur modèle de la prose du xiv^e siècle ».

être rebutés par le style lourdement argumentatif, abondant en citations, des traités de droit de cette époque.

La prose du moyen âge était caractérisée par l'enchevêtrement de phrases dépendantes et coordonnées, d'où il résultait parfois une certaine obscurité dans l'exposition. Un des mérites de Bonet est d'avoir évité les constructions compliquées ; mais, même s'il s'y laisse entraîner, il ne devient jamais obscur. Un exemple : dans l'*Arbre des Batailles*, il résout de la manière suivante la question de savoir « se ung prestre ou ung clerc peut defendre ses biens temporels par armes » : « Mais à déterminer ceste question je fais une telle distinction que se ung chapelain pensoit tout de vray ou bien sçavoit que ung larron tant seulement lui voulsist tollir son mantel et il ne le vouloit souffrir, mais auroit plus chier le larron occir, lequel pourroit très bien passer du mantel, toutes fois celui chapelain estant en lieu loing de gens et en si froit temps qu'il ne peut venir sans prendre la mort en lieu où il peust avoir secours de robe, et il n'avoit que celui mantel dont il se peust garder de mort et le larron lui vouloit oster, je pense vraiment, se autrement il ne peut garder sa vie, se il le occioit, il ne seroit pas irregulier ».

Un second trait caractéristique de l'*Arbre des Batailles* est la façon dont Bonet a su ajouter un intérêt humain à ce sujet assez aride en soi. L'insertion d'exemples pour illustrer chaque point discuté était, certes, un des principes de l'enseignement écrit du moyen âge. Mais si l'on compare les exemples de Bonet à ceux du *De Bello* de Jean de Lignano, livre qui ressemble fort à l'*Arbre des Batailles* (et pour cause !), on verra comment Bonet a su faire vivre les abstractions de son modèle. Les rois deviennent des rois de France, d'Espagne, d'Ecosse, les chevaliers sont anglais, autrichiens, la scène se place en Flandre, en Auvergne, en Italie¹.

Mais cette nomenclature ne serait naturellement qu'un procédé sans valeur littéraire, si Bonet ne faisait pas agir chacun de ses personnages d'après le caractère qui lui est propre. Il l'a fait, et c'est ainsi qu'en parcourant l'*Arbre des Batailles* on a l'impression d'assister à tant de scènes vécues. Voici en scène un baron malhonnête, certes, mais dont le raisonnement ne manque pas de charme : « Pourquoi, dist le chevalier, me retenez-vous ? Compains, dist le baron, tu es de guerre avecques moy. Comment, sire, dist le chevalier, je suis venu ici sur la seureté de vostre saulf-conduit. Je sais très bien, dist le baron, que mon saulf-conduit contient que tout seurement vous venissiez parler à moy, mais

1. Cf. Coopland, *loc. cit.*

du retourner il ne parle point, et pour ce vous demourrez prisonnier ». Et voici encore un étudiant anglais fait prisonnier par un homme d'armes français : « Le licencié dist qu'il ne doit point paier finance et si fonde son opinion en droit, disant qu'il a cas expres de loy... » Mais l'homme d'armes n'entend passe laisser prendre par les subtilités du droit, « et dist : Mon très doulx amy, entre nous François n'avons cure des vos loix ne de l'empereur qui les a faictes... ». A quoi l'étudiant répond « selon le chapitre *super specula*. Sire, fait-il, les loix ne sont autre chose que droites raisons ordonnées selon sagesse..... ». Pour son bonheur, le prieur est là à la fin pour lui donner raison.

M. Coopland ¹ a très heureusement mis en lumière le caractère fondamental de l'*Arbre des Batailles*, qui est de constituer une œuvre de vulgarisation. Le livre n'est pas écrit pour les juristes ; par conséquent ceux-ci l'ignorent ; il se trouve accueilli, par contre, avec enthousiasme dans les milieux non-initiés, parmi les rois et les grands seigneurs. C'est ici la nouveauté de l'ouvrage ; et aujourd'hui il faut vraiment savoir gré au prieur de n'avoir pas voulu s'enfoncer dans toutes les subtilités de la scolastique légale du jour, d'avoir réduit chaque discussion à quelques points essentiels.

La brièveté est un mérite rare dans la littérature du moyen âge français. Dans le « *Somnium* », pas de paroles superflues ; dans ses discours, Bonet a dû appliquer ce même principe. Une bonne fortune nous a conservé le discours qu'il fit comme légat du roi de France devant l'Empereur Wenceslas. Ce discours ne présente pas de grand intérêt pour le lecteur moderne ; mais l'orateur ne l'a pas chargé d'argumentations inutiles et prolongées. On peut s'expliquer de la sorte la faveur dont le prieur jouissait auprès de Charles VI. Si le roi veut un exposé de la situation politique par rapport au schisme, il se tourne de préférence vers Bonet ² ; s'il s'agit de convaincre un duc de Lancastre ou un Wenceslas de Bohême, c'est encore à lui qu'il s'adresse.

Le *Somnium*, œuvre de polémique, écrite d'ailleurs en latin, ne se prêtait pas à la versification, quoique le prieur rimât aussi le latin ; un passage de vingt-et-un vers dans le discours à Wenceslas, et une des notes marginales de l'*Apparicion* en témoignent. Ainsi Bonet atteint la

1. M. G. W. Coopland, professeur à l'université de Liverpool, prépare actuellement une traduction anglaise de l'*Arbre des Batailles*.

2. *Somnium*, dédicace au roi : *Jam diu est quod, mecum vestra ex benignitate nimium gratia de currente scismate fabulando, ad quod tollendum vestrum tunc animum excitabam, me de opinione mea quomodo posset tolli, cum missa vestra cantaretur, ut illam vestre magne Dominationi exponerem, mandavistis...*

cinquantaine avant de se permettre la satisfaction de créer une œuvre en vers. Il éprouve naturellement une certaine timidité à s'aventurer ainsi dans un genre nouveau — Christine de Pisan a eu les mêmes sentiments lors de ses premiers essais en prose ¹; — aussi, en rendant en prose les paroles que lui-même prononce dans l'ouvrage, il s'excuse auprès des lecteurs d'une versification fautive. Il répond à Jean de Meun qui l'interpelle en vers : « Sire, pardonnés moy, car en verité je ne vous sauray pas très bien parler par vers ». Ce fait donne un caractère un peu spécial à l'*Apparicion*,² et si Bonet avait intercalé à chaque page des passages en prose, on aurait pu appeler l'*Apparicion* à juste titre une « composition bizarre »³. Mais il n'en est rien : à l'exception du discours du prieur dont nous venons de citer une phrase, et de deux passages au commencement du texte qui ne sont, à vrai dire, que des parenthèses décrivant la mise en scène, la prose est nettement séparée de la partie en vers. Le prieur ne reprend la parole qu'à la fin de l'ouvrage ; aussi, sur les 1529 vers du texte, y en a-t-il 1437 qui forment une suite ininterrompue.

Nous sommes d'ailleurs redevables à ce procédé d'un charmant passage en prose, l'« exemple » de Dant Datillier et Dame Cource. Dans toute cette dernière partie, d'allure aisée, nous retrouvons le style de l'*Arbre des Batailles*. La dédicace, au contraire, adressée à des personnages princiers, demande une construction plus imposante, un enchaînement majestueux des phrases. Un excellent exemple du genre est donné dans la phrase qui ouvre la dédicace à Louis d'Orléans, avec sa suite étonnante de subordonnées et de coordonnées, jusqu'à cet « avec tout ce » qui remet la phrase en équilibre.

Il faut regretter aujourd'hui que Bonet se soit décidé à composer la partie principale de l'*Apparicion* en vers. Médiocre versificateur, obligé de se plier aux lois de la prosodie, il a forcément dû se trouver gêné. Il en est résulté des chevilles, des « pour voir », des « je vous dy ». Pour « bataille » il n'a su trouver d'autre rime que « sanz faille » ; de même, la mention de « Romme » entraîne fatalement un « en somme » sans grand rapport avec le reste de la phrase. Il est d'ailleurs tout naturel, qu'écrivant sur les événements du jour, il ait travaillé trop vite pour pouvoir consacrer beaucoup de soin à la forme. Mais nous lui pardonnons de bon cœur ces défauts qui sont largement compensés par cette

1. M. Laigle, *Le Livre des trois vertus, de Christine de Pisan*, pp. 69-70.

2. Bonet avait cependant pour ce procédé d'illustres modèles. Machaut n'avait-il pas composé de cette manière son *Voir Dit*, Froissart sa *Prison Amoureuse*?

3. C. Lenient, *La Satire en France au Moyen Age*, p. 253.

rare qualité de concision, qui, comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer, est caractéristique pour son style.

Bonet entend protester contre quelques abus de son époque. Le cadre est admirablement choisi ; le grand critique du temps jadis, Jean de Meun, fait appel aux critiques des mœurs actuelles ; dans ses premières paroles, les maux contre lesquels Bonet veut s'élever sont rapidement passés en revue, pour être examinés ensuite d'une façon plus détaillée par chacun de ses interlocuteurs. Il ne faut cependant pas s'imaginer que le prieur pousse la concision à tel point que son œuvre ne devienne qu'une simple énumération de faits ; au contraire c'est parfois avec une éloquence passionnée qu'il signale un abus, qu'il réclame une réforme.

Il semble bien qu'on doive attribuer ce cadre intéressant à la fertilité d'invention de l'auteur lui-même. Les *Songes*, certes, foisonnaient à cette époque et on a cru apercevoir un lien psychologique entre ces produits littéraires et les visions d'une Brigitte de Suède, d'une Jeanne d'Arc¹. S'il en est ainsi, on constate que le spiritisme de ce temps-là ne visait pas d'une manière générale à communiquer avec des personnages réels. Cette femme d'une beauté extraordinaire qui honore tant d'écrivains de ses visites nocturnes a beau se revêtir de noms divers : qu'elle soit l'Église, Douce-Grace ou Providence-Divine, elle reste toujours la froide allégorie, enfant mort-née de tous ces cerveaux qui n'ont su que se copier l'un l'autre. Jean Petit, il est vrai, a fait le mauvais rêve où il se voit menacé du bâton par son adversaire Jean de Monzon, mais celui-ci est vite remplacé par cette dame « com une royne ou femme de duc ou contesse » qui porte le nom de *Gentillesse*. De même, Christine de Pisan parlera en songe avec la Sibylle de Cumès et avec un vénéré maître qui n'est autre qu'Honoré Bonet lui-même, mais elle se plaît autant à discourir avec *Raison* ou avec *Dame Oppinion*.

Bonet a été plus heureux que maint autre écrivain à cet égard ; lui aussi, il est vrai, a vu cette dame « formosa nimis » qui entre dans sa chambre de bon matin et trouve le prieur dans son lit ; mais ici, dans l'*Apparicion*, il a le privilège d'assister à une conversation plus intéressante pour nous et sans doute aussi pour lui, entre l'auteur du *Roman de la Rose* et quatre personnages qui se trouvent réunis avec notre prieur dans le jardin qui jadis appartenait au célèbre écrivain du XIII^e siècle.

Bonet, qui habite la maison de la Tournelle², se retire au jardin,

1. M. Laigle, *Le Livre des trois vertus, de Christine de Pisan*, p. 8.

2. C'est évidemment le fait d'habiter cette maison, ancienne résidence de Jean de

après avoir soupé, et là il s'endort. En songe lui apparaît « un grant clerc bien fourré de menu ver », qui n'est autre que maître Jean de Meun. Notre auteur se voit tout d'un coup accablé de reproches amers de la part du grand écrivain, qui lui demande de protester contre les maux qui sévissent partout en France et dans le monde chrétien. Bonet essaye vainement de se défendre, et la discussion ainsi entamée est interrompue par l'apparition inattendue de quatre personnages qui donnent chacun une excellente raison pour motiver leur présence nocturne dans ce jardin aux portes de Paris. Ces personnages sont un médecin, un Juif, un Sarrasin et un Jacobin. Or les médecins du roi étaient mal vus dans la capitale à cause de l'insuccès de leurs efforts pour guérir leur souverain ; les Juifs étaient bannis de France ; l'accès du royaume à un Sarrasin devait être dangereux depuis la défaite du comte de Nevers à Nicopolis, et enfin, depuis l'hérésie de Jean de Monzon, les Jacobins, nous dit le religieux de Saint-Denis, « ne purent plus assister aux discussions et aux actes des écoles, ni traverser les places ou les rues de Paris sans être montrés au doigt, accablés d'insultes et d'outrages et hués par tout le monde ¹ ».

Les acteurs se trouvent maintenant en scène, et deux cents vers sont consacrés aux plaintes des deux premiers. Le médecin flétrit les machinations des deux apostats augustins qui, appelés pour guérir Charles VI, tâchent d'abriter leur impuissance sous des accusations de sorcellerie dirigées contre le duc et la duchesse d'Orléans. Le Juif fait remarquer que les usuriers existent bien aussi parmi les chrétiens et que ceux-ci dépassent de beaucoup les Juifs par leur cupidité ; d'où il conclut qu'on pourrait raisonnablement annuler l'édit d'exil et permettre aux Juifs de s'établir à nouveau dans le pays.

Le Sarrasin débute en traçant le cours du voyage qu'il entreprend. Envoyé par le sultan pour étudier l'état des nations chrétiennes et en particulier celui des Français, car

« sont entre nous

Sus tous crestiens nommés plus proux » (315-16)

il doit poursuivre sa route à travers l'Aragon et la Grenade, et revenir dans son pays par Fez. Dans ces derniers pays, favorables aux aspirations ottomanes, il a pour tâche de se rendre compte des secours qu'ils

Meun, et que celui-ci avait léguée à l'Ordre de Saint-Dominique, qui inspira au prieur l'idée originale et heureuse d'évoquer l'« apparicion » du grand satirique.

1. *Chron. du rel. de S. Denis*, tome I, p. 492.

pourraient fournir à l'occasion d'une guerre générale contre les chrétiens.

Prié par Jean de Meun de raconter ce qu'il a remarqué dans les pays qu'il a visités, le Sarrasin aborde deux questions qui sont en rapport direct avec sa mission, qui est d'épier les faiblesses des Français. Les funestes effets du schisme vont bientôt mettre la France au pouvoir des Mahométans :

« Car gent qui a descort en loy
Ne s'aydera par bon arroy » (371-2)

En même temps la vie de désordre et de luxe menée par les chevaliers rend l'armée française incapable de se mesurer avec les guerriers sarrasins habitués à une rude existence. Dans leur jeunesse déjà, les Français sont trop « bien vestus », trop « doulz nourris », et il résulte que

« Pour ce meurent ilz en la voye,
Ou font a leurs annemis joye;
Et quant ce vient a la bataille,
Leurs coups sont legeres, sans faille:
A troys coups ferir force fault
Et sont perduz par ce deffault ». (517-22)

Les Français devraient enrôler pour faire la guerre leurs paysans, endurcis au travail, plutôt que des chevaliers si peu valeureux. De plus, ajoute le Sarrasin, les armures des chevaliers sont beaucoup trop pesantes :

« Tant que quant estez tout armez
En pou d'eure estes foulez.....
Les Sarrazins s'arment legier,
Sy ont bon couraige et fier
Et sueffrent longuement bataille ». (525-37)

Ceci dit, il passe en revue une série de questions de moindre importance. Les lois somptuaires ne sont pas appliquées, on ne respecte pas le mariage, les juges sont trop jeunes, les marchands ne font que jurer, et ne tiennent pas parole : et

« C'est usage qui riens ne vault :
Uns homs vault tant com tient son dit ». (762-3)

Les misères que causent dans le pays les ravages des compagnies ne peuvent passer inaperçues pour lui, ni les dépenses exagérées qu'exige un personnel administratif beaucoup trop nombreux. C'est un plaidoyer

vigoureux en faveur du peuple sans défense et sans cesse opprimé. Il proteste enfin contre le procédé scandaleux de la ferme des geôles, et rappelle à ses auditeurs, en parlant des malheureux prisonniers de Nicopolis, que la charité est une vertu chrétienne qui n'est guère pratiquée par les Français.

Invité par Jean de Meun à exposer ses impressions sur la cour du Saint-Siège à Rome, il y admire un éclat et un luxe inouïs :

« Car entre nous ne l'a pareil,
Et que parlons des nostres roys ». (852-3)

Mais cette magnificence et ce gaspillage lui paraissent tellement peu propres à une assemblée religieuse, qu'il voudrait savoir si ce ne sont pas plutôt des rois et des empereurs qu'il a vus.

C'est le Jacobin, « bonne personne et tres grant clerc en toutes sciences », qui entreprend de répondre aux questions posées par le Sarrasin et d'éclaircir les problèmes qu'il soulève. Mais il n'entend pas prendre la défense de la France, de la Chrétienté; au contraire, son discours ne sera qu'un nouveau réquisitoire contre ces Etats déjà si impitoyablement critiqués.

Comme auparavant le médecin et le Juif, le Jacobin a son grief particulier à exposer : c'est la façon d'agir de l'Université vis-à-vis de son ordre depuis l'hérésie de Jean de Monzon. Venu de loin pour « lire » à Paris, il s'en trouve empêché par une affaire qui s'est produite avant son arrivée, et dans laquelle, d'ailleurs, l'Université a toutes ses sympathies. Il reproche sévèrement à de Monzon, qui avait persisté à nier l'Immaculée Conception, son intransigeance :

« Car certez sa melancolie,
Sa mauvaistié, sa baverie
Donne a pluseurs bons grant blasme ». (929-31)

Il s'indigne cependant de ce que l'Université puisse attacher une telle importance aux actions de cet homme. Ne devrait-elle pas plutôt penser à tous les grands noms de l'Ordre, à son fondateur, Saint Dominique, et à tant d'autres qui ont si bien mérité de l'Église chrétienne? Et il énumère Saint Thomas d'Aquin, Saint Pierre de Vérone, Saint Raymond de Peñafort, Jean de Fribourg, Jacques de Tonnerre, Vincent de Beauvais et Bernard Guidonis. On ne peut qu'espérer que le roi et les princes de sang royal interviendront en leur faveur auprès de l'Université.

Puis il répond au Sarrasin. Forcé d'admettre les critiques de celui-ci

sur la cour de Rome, il ne se sent nullement obligé de pallier ces faits scandaleux. Il se reporte à l'histoire pour montrer comment la cupidité des papes a déjà causé un grand malheur dans le passé, à savoir la sécession de l'Église grecque. Poursuivant sa pensée, il se permet une boutade contre le Sarrasin. Cette sécession, nous dit-il, fut causée par la tyrannie des papes, et,

« L'en ne pourroit dire la moittyé
Des maulx venus par tirannie,
Car, se j'ay vraiment leü,
Les Sarrazins en sont venu ». (1153-6)

C'est que le pape ayant soutenu à Constantinople l'empereur contre son peuple, celui-ci l'a délaissé pour accepter la religion de Mahomet.

Actuellement, dit-il, les abbayes, les prieurés, les monastères se trouvent affaiblis par cette même cupidité, qui leur fait perdre tous leurs moines.

Inutile d'essayer de rappeler les deux chefs de l'Église au sentiment de leur devoir. Il faut que les princes et les clerks agissent de concert pour les guérir de leur « desmesure ».

Jean de Meun le prie d'exposer ses vues plus en détail, et il avoue alors qu'il est difficile de réfuter les accusations du Sarrasin. Quant au schisme, « la matiere est un abisme », et la seule solution raisonnable serait que les deux prétendants se retirent. Mais comme ceux-ci se refusent à le faire, il ne reste que la soustraction d'obédience dont le roi de France vient de donner l'exemple et que les autres rois doivent soutenir. Si cette dernière méthode ne réussit pas, on ne pourra plus éviter de recourir à la force, et de mettre les Romains

« en tel melancolie
Qu'ilz reconnoissent leur folie ». (1334-5)

Il passe rapidement aux autres questions : un officier du roi qui demande des cadeaux est, certes, un « vilain desconnoissent » ; on ne voit que trop souvent que les courtisans quémandeurs l'emportent sur les honnêtes gens. Cependant il se montre lui-même assez courtisan pour oser invoquer les revenus qu'apportent au roi la ferme des geôles comme justification de cette pratique honteuse. Sur un dernier point, il est encore d'accord avec le Sarrasin. Il y a trop d'officiers gouvernementaux, et il faut espérer à ce sujet « une refformacion bien noble pour releesser le pueple povre ».

Appelant enfin la grâce de Dieu sur les décisions du conseil du roi, le Jacobin termine son discours. Mais Jean de Meun lui rappelle que tout

n'est pas dit; et il lui demande s'il ne voudrait pas donner quelques bons conseils aux jeunes Français et aux chevaliers accusés d'indolence et de débauche. Le Jacobin ne reprend la parole que pour donner de nouveau raison au Sarrasin; honteux enfin d'avoir dû tant abaisser la Chrétienté devant ce « noir malostru », il s'interrompt brusquement et s'en va, laissant la parole à Bonet.

Le prieur aussi a sa plainte personnelle à formuler. Il s'élève contre l'injustice de la guerre que Raymond Roger, vicomte de Turenne, fait en Provence contre Louis d'Anjou et surtout contre le pape, ce qui l'empêche, lui, de rentrer à Avignon. Cependant il se console en attendant avec le proverbe qui dit que « Home de poco retourne en poco » ; et comme preuve, Bonet récite le joli « exemple » du datillier et de la courge.

L'œuvre des réformateurs en Languedoc, à laquelle il avait lui-même pris part, n'avait pas apporté un soulagement complet à cette malheureuse province, et Bonet croit devoir attirer l'attention du conseil royal sur quelques réformes utiles. Il blâme l'usure scandaleusement pratiquée par les marchands chrétiens, l'abus intolérable que fait le pape de l'excommunication, car « aus diz pays a tant d'excommeniez que n'est fin ne nombre, et pluiseurs y sont en tel estat par l'espace de dix ou de vint ans », et en dernier lieu les méthodes honteuses employées par les seigneurs pour augmenter les recettes des péages réguliers en puisant dans les poches des malheureux marchands.

Dans un ouvrage de ce genre, où les personnages ne sont que des prétextes, introduits par l'auteur pour servir les besoins de sa cause, on ne s'attend pas à trouver aucun développement de la personnalité de chaque acteur. On s'aperçoit pourtant que Bonet n'a jamais oublié son cadre : le médecin, par exemple, parle avec enthousiasme de son art, créé par Dieu ; Jean de Meun a toute la condescendance du grand homme, toute la brusquerie que nous attendons de l'auteur du *Roman de la Rose* ; même le Sarrasin, dans ses périodes les plus passionnées, n'oublie pas qu'il est sujet d'un pays ennemi, et sa véhémence s'explique par une sympathie sans préjugés envers un peuple opprimé¹.

Qu'on se garde de croire que Bonet, emporté par ses sentiments, dépeint sous des couleurs trop violentes les malheurs qui accablaient la France de cette époque. A la fin du xiv^e siècle, elle connut en effet une

1. Une phrase telle que celle des vers 827-8 et quelques autres seraient, il est vrai, mieux placées dans la bouche de Bonet que dans celle d'un Sarrasin, mais ce ne sont que des reproches insignifiants qu'on peut adresser au prieur à cet égard.

misère sans égale dans toute son histoire. A la peste noire et à la guerre avec l'Angleterre succédèrent le schisme dans l'Église et la folie du roi. Tous ces malheurs pesaient autant sur le peuple que sur l'Église ; les ravages de la peste dépeuplaient les monastères et la discipline ecclésiastique s'en ressentait lourdement ; le peuple était écrasé d'impôts intolérables, et dès le schisme, les réclamations papales imposaient au clergé des charges que la misère générale le mettait hors d'état de soutenir. Esprit éveillé et humanitaire, Bonet voulut consacrer sa vie à remédier, autant qu'il le pouvait, au désordre complet et scandaleux qui régnait dans le royaume et dans l'Église. Cette disposition paraît déjà dans l'*Arbre des Batailles*. Ce ne sont pas les passages les moins admirables de l'ouvrage que ceux où il s'apitoie sur le sort du menu peuple : « Mais nostre seigneur Dieu voit très bien comment les gens d'armes du jour d'huy font le contraire, car sans pitié ne misericorde ils prennent et font payer aux prisonniers grandes et excessives finances et raenchons et par especial aux povres gaigneurs qui labourent les terres et les vignes, lesquels après Dieu donnent à vivre de leur labeur à tout le monde. Et en verité, j'ay grande douleur au cuer de voir et ouyr le grant martire que ils font sans pitié ne merchy aux povres laboureurs et aultres gens qui ne savent ne mal dire ne mal penser et qui labourent pour toutes gens d'estat et desquels le pape, les roys et tous les seigneurs du monde ont après Dieu ce qu'ils mengent et ce qu'ils boivent et aussi ce qu'ils vestent. Et nul d'eulx n'en a cure »¹.

A Dieu plaise de mettre es cuers des rois de ordonner comment en toutes guerres les povres laboureurs soient seurement et tenus paisibles, car *aujourd'huy toutes les guerres sont contre les povres gens laboureurs*, contre les biens et meubles qu'ils ont »².

Bonet dut vite se rendre compte qu'il perdrait son temps à s'adresser aux grands seigneurs ; ceux-ci, en effet, par suite de leurs propres dissensions, étaient loin de pouvoir penser au soulagement du royaume. Et cependant il se rappelait que « plusieurs gloses de grans clerks nouveaulx qui bien pensoient entendre prophecies anciennes... si dient que par ung de la haulte lignée de France les remèdes seroient donnés au siècle ainsi traveillé et mis en grande pestilence »³. A son avis, cette prophétie ne pouvait viser que le roi de France. En 1389 un heureux

1. *Arbre des Batailles*, p. 140.

2. *Arbre des Batailles*, p. 211.

3. *Arbre des Batailles*, p. 2.

hasard amena Charles VI à Avignon ; Bonet put s'adresser à lui, et dans la suite le prieur fut attaché à la commission de Pierre de Chevreuse dans le Languedoc ; il put ainsi travailler directement au relèvement de ce pays dont beaucoup des habitants avaient préféré l'exil aux souffrances qui résultaient du gouvernement du duc de Berry¹. Mais avant que la mort du sire de Chevreuse eût privé la commission d'un de ses chefs, Bonet l'avait déjà abandonnée pour se diriger sur Paris.

Le prieur avait-il trouvé sa place « marquée d'avance au milieu du groupe de nobles esprits qui, Gerson en tête, dirigeaient véritablement l'opinion publique de la France et de l'Europe occidentale ? »² Il y prit place par le fait que lui aussi travaillait à l'extinction du schisme, mais il est peu probable qu'il ait eu des attaches sérieuses avec le groupe universitaire. La sympathie qu'il témoignait pour Clément VII ne pouvait aucunement le recommander à ceux qui dirigeaient l'attaque contre le pape d'Avignon ; en outre, il avait fait ses études dans une université qui, à cause des faveurs que lui prodiguait le pape, était mal vue par la Sorbonne. Quand l'Université, à la suite de la condamnation de Monzon, défendit aux Jacobins l'accès de ses chaires, Bonet soutint les religieux, et à l'égard du schisme, il se montra également dans le *Somnium* penseur indépendant et modéré.

N. Valois, dans son admirable ouvrage sur le schisme, a essayé de préciser le point de vue du prieur en 1394 : « L'auteur du *Somnium* », dit-il, « doit être rangé au nombre des censeurs prudents..... S'il repousse tout projet d'intervention armée, et s'il juge que la force est un mauvais moyen de dompter les consciences, le système qui consiste à obtenir bon gré mal gré la démission des deux pontifes répugne à sa délicatesse. Dans le cas d'un refus trop facile à prévoir, il se demande quelle puissance humaine pourrait contraindre un pape à abdiquer, et de quel droit jouirait le successeur d'un pape évincé par la force. Il refuse également de placer sur le même rang « l'intrus de Rome » et le pape d'Avignon. Enfin il propose avant tout aux catholiques de se concerter. La question religieuse se complique, à ses yeux, d'une question politique ; la mémoire du feu roi, l'honneur du roi régnant y sont grandement intéressés. Que le Conseil du roi et l'Université se mettent donc

1. On constate avec un certain étonnement que Bonet se montre dans le *Somnium* assez complaisant à l'égard du duc de Berry, à qui il avait aussi présenté une copie de son *Arbre des Batailles* (*Somnium*, Ms. de Paris, f° 279 v°). L'exécution de Bétizac, qui joua le rôle de bouc émissaire, aurait elle trompé l'œil clairvoyant du prieur ?

2. *Arbre des Batailles*, Introduction, p. XII.

d'accord ! Bien mieux, que Charles VI écrive aux cardinaux, aux papes, aux rois chrétiens, à ceux du moins dont le concours est probable, aux Romains même ; car leur avis n'est pas à dédaigner. Bref, Honoré Bonet prêche la condescendance. Les bons procédés, les égards mutuels rétabliront entre le Conseil et l'Université, entre les cités et les princes, une entente nécessaire à la réconciliation des fidèles sous l'autorité d'un commun pasteur¹ ».

Avec sa perspicacité habituelle Bonet mit en lumière dans le *Somnium* les points faibles que présentaient les propositions universitaires. Il se permit une critique analogue de la solution suggérée par le Saint-Siège. En février 1393 Clément VII avait fait proposer à Paris le système d'intervention armée². Bonet aussi fit observer dans le discours au roi qui fait partie du *Somnium*, que cette idée, la « voie de fait », comme on disait, avait cours dans l'entourage du pape, et il consacra un long passage à la démontrer impraticable. On voit que Bonet, malgré ses relations avec la cour d'Avignon, gardait toujours une entière liberté de pensée.

Entre 1394 et 1398, dates du *Somnium* et de l'*Apparicion*, se place un revirement foncier dans les idées du prieur sur les méthodes à adopter pour mettre fin au schisme. A quel moment ce changement s'est-il opéré ? Aussi longtemps que vécut Clément VII, Bonet resta fidèle à la cause de la papauté avignonnaise ; mais, malgré son respect pour ce pontife, il ne put s'empêcher de se réjouir quand la nouvelle de sa mort se répandit dans la capitale. En effet, la rivalité qui empêchait tout rapprochement des deux partis semblait par là supprimée. Comment se fit-il alors que Bonet accueillît avec satisfaction la nouvelle de l'élection de Pierre de Luna ? La dédicace enthousiaste que le prieur mit en tête d'une copie du *Somnium* qu'il s'empressa d'envoyer à Benoît XIII s'explique facilement par ce qu'on croyait alors savoir des vues de ce dernier. En effet, Pierre de Luna, légat de Clément VII à Paris, avait eu soin de s'y faire connaître comme partisan convaincu de la voie de cession. Les deux papes devraient abdiquer pour permettre l'élection d'un pape unique. Et voici dans quels termes Bonet s'adressa à lui : « Beatissime pater, certissime teneatis quod quantum sentire potui nec audire, magni mediocres simul, in unum dives et pauper Altissimum laudaverunt de vocatione vestra ad sedem ipsius in superiora sedentis, *hoc verbis continuis prophetantes quod divisam Ecclesiam unietis* ». Une déception

1. N. Valois, *La France et le grand Schisme*, II, 418, 419.

2. *Chron. du rel. de S. Denis*, II, 58, 60.

amère était réservée au prieur ainsi qu'à tous ceux qui s'étaient fiés à la sincérité de ce cardinal ¹. Depuis le retour des ambassadeurs royaux de la cour papale en juillet 1395, on savait qu'on ne pouvait rien attendre de lui, et dès ce moment on peut croire que Bonet n'hésita plus à accepter entièrement les thèses de l'Université relatives à la cession forcée, c'est-à-dire à une soustraction d'obédience de la part de l'Eglise de France. Aussi dans l'*Apparicion*, le voyons-nous reprendre en premier lieu une question déjà réglée en 1396 par Benoît XIII, à savoir s'il était possible d'en appeler du pape, et la résoudre dans un sens opposé à celui qu'avait adopté le consistoire; nous le voyons féliciter la France d'avoir voté la soustraction d'obédience; nous nous apercevons enfin que la ruse et la mauvaise volonté des papes rivaux ont fini par lasser même cette patience exemplaire. Dans le cas où la mesure de soustraction ne donnerait pas de résultat, Bonet préconisa l'emploi de la force, l'intervention armée :

« Je vous dy
Qu'il fauldra par voye de fait
Les Rommains, com jadiz fut fait
Mettre en tel melancolie
Qu'ilz reconnoissent leur folie », (1331-5)

Les passages où le prieur signale les abus du temps ne sont que des lieux communs en cette époque de misère générale. En parcourant l'œuvre du grand critique des mœurs du xiv^e siècle, Eustache Deschamps, on retrouve presque toutes les plaintes que Bonet a formulées, et quelquefois l'identité d'inspiration amène une similitude d'expression remarquable. Ainsi la description de la cour, de Rome aux vss. 840-847 rappelle assez bien l'énumération suivante (Deschamps, t. III, p. 117) :

« L'Eglise estoit alors donnée aux bons
San z pris d'argent; mais pour Dieu regardons
Les estas, les grans cuisines,
Les grans destriers, robes, manteaulx, ermines,
Les escuiers, la tourbe des chevaux
Qui sont a court, et les divers couvines;
Au jour d'uy font ainsi les cardinaulx ».

Bonet blâme-t-il le trop grand nombre des officiers gouvernemen-

1. L'Université avait aussi écrit au nouveau pape, le 23 octobre, pour exprimer sa joie de son élection et pour lui indiquer qu'elle attendait de lui des actes prompts et décisifs (Valois, *La France et le grand schisme*, III, p. 22).

taux, la cupidité qui les caractérise? ¹ Deschamps a fait la même constatation, le même reproche :

« Un pou en ait a leurs estas propices
Et diligens ; a ceuls doit l'en donner
Gaiges par an selon leurs benefices ;
Soient contens d'iceulx, sanz demander
Dons au seigneur ; ... »

Le « phisicien » de l'*Apparicion* blâme la crédulité générale envers les « meschans devins, sorceliers, arquimans, coquins ». Deschamps de son côté a composé des « demoustracions contre sortilèges ». La mollesse des chevaliers, leurs « blancs draps, mol lit, doulz coycin », le « maçonner » effréné des grands seigneurs, la richesse des vêtements que portent les bourgeois, à tel point que

« A peine congnoist on qui est roy
Prince ou baron.... »

avaient déjà prêté aux railleries de Deschamps ².

Le gouvernement avait tenté de réprimer l'habitude trop répandue de jurer par le nom de Dieu ou de la Vierge, en promulguant une ordonnance condamnant tous ceux qui en étaient coupables à être marqués du fer rouge. On s'aperçoit aux protestations de Bonet contre l'abus, que cette ordonnance était vite tombée en désuétude, constatation que dut faire également le religieux de Saint-Denis ³.

A l'occasion Bonet s'élève aussi contre les décrets gouvernementaux. Il avait déjà fait preuve de sa largeur d'esprit dans la question épineuse des droits des Juifs et des Sarrasins, en proclamant dans l'*Arbre des*

1. *Apparicion*, vss. 797 sqq.

2. Deschamps, II, 221, II, 112, et cf. encore Desch., II, 148 et *Apparicion*, vss. 1442 sqq.

3. *Chron. du rel. de Saint-Denis*, II, 530-2 (1396) : « Qui regni disponendis arduis ex officio incumbabant, circumspectorum virorum attendentes sentenciam, quod propter regnicolarum peccata sic permittebat summus dominancium dominus regem alternatis vicibus infirmari ; que et si innumerabilia dixerim, ad paucorum tamen reformationem et correctionem que sequuntur eos scio processisse. Per compita siquidem Parisiensis civitatis... extitit promulgatum, ne quis deinceps in regno turpia jura-menta ad injuriam Creatori proferret vel blaphemiam gloriosissime Virginis matris ejus ; quod crimen inter aulicos nobiles et urbanos excercebatur absque erubescensie velo... Ut hoc paucis expediam verbis, diu non obtemperatum est edicto ; nam milites et armigeri, dominorum temporalium curias frequentantes, et qui majoris auctoritatis existebant, consuetudinem hanc nephandam iterum resumpserunt, et sic ceteris exemplum dederunt et audaciam malignandi sicut prius ».

Batailles que « homme du monde ne doit estre contraint de croire en la foy »¹. Il en déduisit que « se les Juifs ou les Sarrasins faisoient contre les Evangiles, le pape ne les en pourroit mie pugnir ». Idée généreuse, qu'avait déjà énoncée l'auteur du « Songe du Vergier »² et qui surprend chez un membre du clergé : le religieux de Saint-Denis accueille avec une franche satisfaction la nouvelle de l'expulsion des Juifs³. Il est à rappeler que l'université d'Avignon, dont Bonet était l'élève, avait dès sa fondation entrepris la défense des Juifs, qui lui durent au xiv^e siècle « un adoucissement à la dure législation à laquelle ils étaient soumis dans les états pontificaux »⁴.

Dans l'*Apparicion* le prieur entreprit de nouveau leur défense avec d'autant plus d'à propos que par une ordonnance du roi, les Juifs avaient été expulsés du royaume.

De même que la plupart des plaintes de Bonet sur son temps se trouvent déjà dans l'œuvre d'autres écrivains satiriques, la critique violente qu'il fait de l'état de l'Eglise n'a rien d'extraordinaire et n'est pas « d'une hardiesse extrême »⁵. S'il attaque avec force le luxe et la simonie qui règnent dans les cours papales, il ne fait en ceci que reproduire ce que tout le monde, et surtout l'Université⁶, disait depuis longtemps et avec autant et plus de violence. On peut d'ailleurs s'apercevoir par les notes marginales de l'*Apparicion* qu'il n'a pas osé faire preuve d'une franchise absolue : « *Quantum peccatum regnat in carceribus Francie non sum ausus plane loqui* », écrivit-il dans le manuscrit qu'il envoya à Valentine de Milan.

Il est évident que dans une œuvre comme l'*Apparicion* la question de « sources littéraires » ne se pose pas. Dans toutes ces matières qui lui tiennent à cœur et pour lesquelles il propose des réformes, Bonet n'a nullement besoin de puiser dans les écrits d'autrui. Quant aux citations d'auteurs qui paraissent dans le texte et dans les notes, recueillies dans Guidonis, Tholomée de Lucques, Sénèque, Valère Maxime, Cicéron, Aristote, Végèce et autres, il serait imprudent de vouloir par ce moyen

1. *Arbre des Batailles*, p. 87.

2. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, p. 349.

3. *Chron. du rel. de Saint-Denis*, II, 118-120.

4. V. Laval, *Cartulaire de l'Université d'Avignon*, 1^{re} partie, Avignon, 1884, *Intr.*, p. xxiv.

5. Pichon, *Intr.*, xiv.

6. Lettre de l'Université du mois de juin 1394 (*Chron. du rel. de Saint-Denis*, II, 170). De même, l'auteur du *Songe du Vergier* relève le scandale des excommunications sans causes suffisantes (Pithou, *Les libertez de l'Eglise gallicane*, prouvées et commentées par Durand de Maillane, Lyon, 1771, III, 597).

cataloguer les lectures littéraires et historiques du prieur. Il n'est pas douteux qu'il n'ait fait des études sérieuses, mais on ne saurait tenir compte d'un étalage de citations qui faisaient alors partie du bagage littéraire de tout auteur à visées didactiques ; d'ailleurs, M. Coopland ¹ a démontré à quel point même un travailleur avisé peut se méprendre dans la recherche des sources à une époque où l'emprunt littéraire était un procédé parfaitement licite et constamment pratiqué ².

Nous avons tâché dans les paragraphes précédents de situer d'une façon sommaire l'*Apparicion*, dernier ouvrage de Bonet, par rapport à ses écrits antérieurs et à l'égard de la pensée contemporaine. Ce faisant, nous avons été forcé de retracer en partie sa biographie ; car les rapports entre la vie et l'œuvre du prieur sont des plus étroits. Et comme presque tout ce que nous savons de sa vie provient de ses ouvrages, de même nous y retrouvons le portrait de l'homme.

Tout jeune encore, Bonet a dû se faire remarquer par une vive curiosité. Il s'entretenait avec les paysans dont il se rappelait plus tard les dictons, en même temps, comme il nous le fait savoir dans l'*Arbre des Batailles*, qu'il écoutait avec plaisir les discussions des chevaliers sur tel ou tel problème du droit de la guerre ³. Il voyage en Italie ; l'*Arbre des Batailles* contient plusieurs réminiscences de son séjour à Rome, sur la ville, les alentours, les coutumes du pays ; il note des proverbes lombards qu'il citera dans l'*Apparicion*. De cette visite il emporte la plus mauvaise impression du caractère italien. L'explication de ce fait n'est pas à chercher bien loin. Franc et droit lui-même, cette nation qu'il trouve subtile et menteuse ne pouvait lui plaire ; plus tard, les Romains étaient pour lui fauteurs du schisme ; il en résulte que nous rencontrons rarement le nom de « Rommain » employé par lui sans une épithète diffamatoire : « traître », « mauvais » ou « desleal ».

Trop sensible et trop humain pour choisir la carrière des armes, Bonet dut aussi en craindre la dureté. Pas de trace d'ascétisme chez ce bon prieur qui pleure d'être forcé de passer une nuit à la belle étoile, qui n'a pas l'habitude de boire de l'eau ⁴, et à qui l'Eglise reproche

1. M. E. Nys ayant essayé de détailler les nombreuses sources de l'*Arbre des Batailles*, M. Coopland a pu découvrir que non seulement la matière, mais aussi les doctes citations de Bonet provenaient en grande partie d'un seul ouvrage, le *De Bello* de Jean de Lignano.

2. Dans le *Livre des faits d'armes* de Christine de Pisan, l'ombre de Bonet apparaît et défend, dans un éloquent discours, l'emprunt littéraire. Cf. Nys, *Revue de droit international*, XIV, (1882), pp. 451-472.

3. *Arbre des Batailles*, p. 211.

4. *Somnium*, ms. de Paris, f° 273^{ro}.

d'avoir été élevé en France « *ubi vivunt monachi delicate* »¹. En lisant les passages où il s'indigne de la mollesse des chevaliers, et où il leur explique la vertu particulière de « l'eau pure », du « lart », du « lit de paille », on ne peut s'empêcher de penser à ce « *clericus inexpertus* », raillé dans le *Somnium*, qui sait tout en matière de guerre, mais qui « *ipse vero, non vellet ibi assistere* »². Le prieur a préféré « pour fouyr parresse, negligence et oyseuse vie » travailler avec les livres et de sa plume. « Un jour », dit-il, « quand ma main fatiguée par la plume se reposait un instant, je pensais.... ». On a l'impression très nette qu'il s'agit ici d'un travail qui lui était habituel, qu'il passait la plupart de ses journées la plume à la main. Et quoique ce travail « soit de grant labour, aussi est il plain de delit et de joye espirituelle et de fruit gracieux »³. C'est une phrase révélatrice de ce caractère sans ambitions séculières, qui se donne pleinement aux plaisirs que procure le travail intellectuel ; car il n'est guère nécessaire de dire que la présence de Bonet à la cour de France n'était pas motivée par la recherche des honneurs, de la gloire « mondaine et de peu de durée ». Constatant avec peine le peu d'empressement que montraient les grands seigneurs aussi bien que le clergé à mettre fin au schisme, il voulut tenter d'agir directement sur Charles VI, et c'est l'espoir de pouvoir rendre ainsi service à l'Eglise qui le fait persévérer malgré tous les déboires que lui valait la vie de cour. « *Deus scit* », dit-il amèrement, « *et ille penitus non ignorat qui magnos dominos frequentavit, qualis tristitia est esse in domo regia sine notis. O qualis perditio temporis ubi sine amicis in domibus principum semper bonum aliquod expectando, inveterascit homo !* »⁴ Il se rappelle un dicton des paysans de chez lui : « *Qui in domo magni domini senescit, in stabulo equorum decedit* » ; il se plaint de ne pas obtenir la pension annuelle dont le roi l'avait gratifié, et enfin la maladie du roi semble rendre inutile tous ses efforts. « *Nam ex quo supervenit Regis infirmitas, sum hic ut ceteri vacuus* », écrivit-il en 1394⁵.

La manière dont le prieur exprime sa plainte dans la question de sa pension atteste sa modération en même temps que la justesse de ses vues. Tandis qu'un Deschamps fulmine contre le détournement criminel des sommes d'argent destinées aux pensions, Bonet constate avec raison que « *quandoque fit ut plus quam recepta ascendant expensa*,

1. *Somnium*, ms. de Paris, f° 273^{ro}.

2. *Somnium*, ms. de Paris, f° 281^{ro}.

3. *Apparicion*, Dédicace à Jean de Montaigu.

4. *Somnium*, ms. de Paris, f° 272 v°.

5. Lettre publiée par N. Valois dans l'*Annuaire Bulletin*, XXVII, p. 216.

unde interea multa pignora pignorantur que forsán nullo etiam tempore redimerentur » ¹.

Cette largeur d'esprit et cette modération ont dû caractériser le prieur dans ses rapports avec toutes les grandes questions du moment. Nous pouvons l'entrevoir dans une question moins importante peut-être, mais qui a eu la fortune d'intéresser le célèbre Gerson : celle du féminisme. Le titre du dernier ouvrage de Bonet montre déjà en quel estime il tenait le grand satirique du XIII^e siècle ; il parle dans les termes les plus élogieux du Roman de la Rose : « *O benedicté Deus! In quanta scientia et sensu naturali habundat ille liber!* » s'écrie-t-il, en regrettant que la plupart de ses lecteurs n'y voient que des railleries sans portée ². Pourtant, lors de son arrivée à Paris, il a pu se lier d'amitié avec Christine de Pisan, champion de la cause féminine, qui l'appelle son « doux maistre » et « tres solennel et docte homme ». Dans un chapitre de l'*Arbre des Batailles* ³, il décida qu'une femme pouvait juger un duel entre chevaliers, quoiqu'il paraisse « clere chose que l'homme est trop plus noble que n'est la femme et plus vertueux ». Il est évident que le prieur avait des raisons particulières de croire à l'intelligence féminine. Il avait servi la régente Marie de Blois, et dans l'*Apparicion* il se montre l'humble et fervent admirateur de Valentine de Milan, cette femme d'un charme exceptionnel, qui sut gagner le respect d'un misogyne comme Eustache Deschamps et à qui seule le malheureux Charles VI faisait appel dans sa folie. Tout le discours du médecin et le petit poème qui termine le manuscrit de Jean de Montaignu, témoignent de sa vive sympathie, et nous voyons comme il essaie de lui inculquer quelque chose de son propre optimisme.

» Tres haulte dame, entendés ma chançon :
Après yver revendrons en esté ». (1542-3)

Ce dernier vers pouvait être la devise du prieur de Salon. Il n'a point cet optimisme qui refuse de croire aux vices et aux misères ; au contraire il voit bien toute l'étendue d'un mal, mais reste convaincu de la victoire finale du bien. Le bien, dit-il, est comme l'huile : rejetez-le au fond, toujours il remontera à la surface, tandis que

« Mauvaistié a tel maniere
Que s'il flourist, ne gette graine ». (206-7)

1. *Somnium*, ms. de Paris, f° 273^{re}.

2. Note marginale au vs. 8 de l'*Apparicion*.

3. 4^e partie, ch. CIX.

Si la vie du prieur n'atteint pas la grandeur par l'abnégation et la souffrance, elle se dessine néanmoins dans ses œuvres comme un bel exemple de dévouement à la cause d'un état opprimé ; si son caractère n'a pas possédé les traits qui font les hommes illustres, il en a eu beaucoup qui le font aimer, surtout sa franchise, sa force de sympathie et sa douceur toute chrétienne. M. Nys a remarqué en ce qui concerne l'*Arbre des Batailles* que « presque jamais le moine..... ne se laisse entraîner jusqu'à prêcher la rigueur et la dureté ; généralement il défend l'opinion la plus douce, et on le voit ainsi exprimer en plein moyen âge des pensées dont le monde moderne poursuivra la réalisation » ¹. Comme on l'a vu, le prieur ne connaît qu'une faute pour laquelle il n'existe pas de condamnation trop sévère, c'est le mensonge.

Et enfin, si l'*Apparicion* n'est pas un chef d'œuvre, ni même ce que Bonet a écrit de mieux, elle reste pourtant par l'originalité de sa construction, et par tout ce que l'auteur y a mis de lui-même, très supérieure à l'insupportable insipidité de la plupart des ouvrages que nous a légués le xiv^e siècle littéraire. En effet, tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprendre à connaître Bonet par ce « petit libel » ont accordé au prieur de Salon un haut rang parmi les penseurs et les écrivains de l'époque. Paulin Paris ² voyait dans l'auteur de l'*Apparicion* un homme digne de figurer auprès de Philippe de Mezières, de Nicole Oresme, de Raoul de Presles, d'Alain Chartier, de Gerson et de Christine de Pisan, et M. Lanson ³ le classe également parmi « ces premiers *patriotes* qui élevèrent la voix pour le peuple à la fin du xiv^e siècle ». M. C. Lenient ⁴ nomme trois écrivains sur le schisme d'occident ; c'étaient Deschamps, Nicolas Clamanges et Honoré Bonet. Enfin N. Valois ⁵ était d'avis que Bonet, « qu'il écrive en vers ou en prose, en français ou en latin, est loin d'occuper le dernier rang parmi les littérateurs de la seconde partie du moyen âge ».

1. *Arbre des Batailles*, *Intr.*, xiv.

2. *Mss. fr.*, vi, p. 270.

3. *Histoire de la littérature française*, 17^e édition, p. 147.

4. *La Satire en France au Moyen Age*.

5. *Annuaire-Bulletin*, XXVII, p. 215.

CHAPITRE III

LES MANUSCRITS

(a) Les manuscrits de l'*Apparicion maistre Jehan de Meun*.

Bonet avait présenté des copies de son *Apparicion maistre Jehan de Meun* en premier lieu à Louis, duc d'Orléans, ensuite au duc de Bourgogne, à Valentine de Milan, duchesse d'Orléans, et enfin à une personne qui, d'après l'écusson qui figure dans le champ supérieur de la première miniature du manuscrit, aurait été de la famille des Montaigu¹. La dédicace nous apprend de plus que cette personne faisait partie du grand conseil du roi. Or, à cette époque devaient siéger au conseil deux Jean de Montaigu, le futur grand maître, et son frère². C'est sans doute au premier, favori de Charles VI dès son avènement au trône, que s'adresse la prière de la dédicace de « mettre diligence avec le roy » pour qu'il agisse contre les scandales que va énumérer l'auteur. Cette hypothèse est confirmée par une liste de vingt volumes qui, après la mort du grand maître, furent apportés de Marcoussis au Louvre. Le dix-huitième est décrit comme suit : « La vision du prieur de Sallon. De lecture de note historiée et enluminée ; couverte de cuir vermeil à empreintes, à II fermoueurs d'argent dorez. Commençant au 2^e follet : *Beaux livres il avoit* et ou derrenier en lecture rouge : *Le prieur en la fin* »³. Ce manuscrit, vraisemblablement acheté par le duc de Bedford en 1425, passa ensuite dans la collection de Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuyse⁴.

Le manuscrit que Bonet envoya à la duchesse d'Orléans appartient plus tard à son fils, le célèbre poète, dont il porte la signature⁵.

1. P. Paris, *Mss. fr.*, VI, 245 ; Pichon, *Intr.*, xvii.

2. N. Valois, *Le Conseil du roi aux xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, nouvelles recherches*, Paris, 1888.

3. *Mss. fr.*, VI, 243-4 ; Pichon, *Intr.*, xviii ; Delisle, *Cabinet des mss.*, I, 48, III, 169 ; *Librairie de Charles V*, I, 324.

4. P. Paris, *Mss. fr.*, VI, p. 243-4 ; Delisle, *Librairie de Charles V*, I, 140.

5. *Inventaire des mss. de Charles d'Orléans*, mai 1417 : n^o 26 : « Le livre du prieur de Salon, fait pour feue madame d'Orléans, couvert de cuir rouge marqueté »

Les deux manuscrits dont nous venons de parler se trouvent actuellement à la Bibliothèque Nationale, numérotés *ancien fonds français* 810 et 811, et décrits comme suit :

N° 810 : *L'apparicion maistre Jehan de Meun* (par Honoré Bonnet), commençant par : « A tous ceulx qui voudront ouyr parler de verité... », et finissant par : « de prendre aucun bon adviz sur refformacion de telz excez, et vous doint bonne vie et longue. Amen ». L'ouvrage est précédé dans cet exemplaire : 1° d'une dédicace à Jean de Montaigu (fol. 1); 2° d'une lettre à Louis d'Orléans; 3° d'une dissertation en latin sur cette question : « *Utrum a papa, qui verisimiliter creditur velle regem gravare.... possit licite appellari* » (fol. 2). Il est suivi de quatorze vers adressés par Honoré Bonnet à Valentine de Milan, duchesse d'Orléans.

Velin, dessins coloriés, lettres ornées, xv^e siècle (Anc. 7202).

N° 811 : *L'apparition de maître Jehan de Meung* (par Honoré Bonnet), commençant par : « A tous ceulx qui voudront oyr parler de verité.... » et finissant par : « de prendre aucun bon advis sur refformacion de telz excez, et vous doint bonne vie et longue. Amen ». Exemplaire contenant une dédicace à Valentine de Milan, duchesse d'Orléans.

Velin, dessins coloriés, lettres ornées, xv^e siècle (Anc. 7203) ¹.

Ce sont ces deux manuscrits qui ont servi de base à l'édition actuelle. Ni l'un ni l'autre ne paraît être le manuscrit original ². Un passage donné par V (ms. n° 811) a été omis par M (ms. n° 810); quelques phrases figurent dans M qui ne se trouvent pas dans V ³. Cependant les scribes travaillèrent avec le plus grand soin; en examinant les variantes, on se rendra compte du peu de différence qui existe entre les deux. M. Pichon avait fait son édition sur le ms. M, corrigé, quand il le fallait, par V. Le choix d'un manuscrit ou de l'autre n'avait pas d'im-

(Delisle, *Cabinet des mss.*, I, 106); il paraît aussi dans l'inventaire de 1442 (P. Champion, *La Librairie de Charles d'Orléans*, pp. 23-25).

1. M. Pichon a fait reproduire dans son édition quelques-unes des miniatures dont les deux manuscrits sont ornés. M. Champion, (*La Librairie de Charles d'Orléans*, p. 24) a donné une liste des reproductions du f° 1^{er} du ms. 811. Ajoutons qu'il a reproduit dans sa *Vie de Charles d'Orléans* (Paris, 1911, planche 2) le f° 8^{ro} du ms. 811. Ce manuscrit contient dix miniatures, le ms. 810 en contient seize.

2. Quelques notes latines sont ajoutées en marge de chaque manuscrit. Nous avons inséré dans le commentaire au texte celles d'entre ces notes qui ont été composées par l'auteur; les nombreuses citations (dont plusieurs sont incorrectes) d'auteurs classiques et des décrétales ne semblaient pas présenter un intérêt suffisant pour en justifier la publication.

3. Les vss. 29-30 et 43-46 manquent dans V, les lignes 146, 147 dans M.

portance; nous nous sommes décidé pour V à cause de quelques erreurs, surtout dans la déclinaison, que présentait M, qui ne semblaient pas être du fait de l'auteur. Nous avons donné toutes les variantes qu'offrait M¹, et de temps à autre nous avons corrigé V par M. Dans ce cas la variante au bas de la page est précédée de la lettre V.

Comme on l'a vu, la dédicace à Valentine de Milan ne paraît que dans le ms. V; de même M seul contient les dédicaces à Jean de Montaigu et au duc d'Orléans. Mais les vers adressés à Valentine de Milan, qui, dans son manuscrit, sont insérés dans le texte au f° 8 ro² se trouvent aussi dans M à la fin du manuscrit. La présentation à Jean de Montaigu eut ainsi lieu, selon toute probabilité, après que Valentine eût reçu sa copie, et très vraisemblablement, comme le propose Pichon, le 1^{er} janvier 1399 (n. st.)³.

Quant au manuscrit adressé par le prieur à Louis d'Orléans, nous en connaissons l'existence seulement par les dédicaces des deux manuscrits dont nous venons de parler. En effet, dans chacun de ces mss., l'auteur annonce qu'ils ne sont que les copies d'un original qu'il avait envoyé à Louis d'Orléans, et la dédicace à Jean de Montaigu est suivie de la copie de la dédicace que contenait cet original.

On comprend que Bonet se soit bien gardé d'ajouter ce renseignement sur le destinataire du premier exemplaire à la copie de l'*Apparicion* qu'il présenta au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, ennemi acharné de Louis d'Orléans. L'existence de cette copie nous est connue seulement depuis la publication du tome XXXIII des « Notices et Extraits⁴ », c'est à dire, longtemps après l'achèvement de l'édition de Pichon. C'est E. Langlois qui, parmi les manuscrits du fonds de la reine Christine au Vatican, a signalé un texte remanié par un clerc de l'évêque d'Arras⁵; ce texte n'était autre chose qu'une copie très libre de l'*Appa-*

1. Sauf les mots qui ne différaient dans les deux mss. que par la substitution d'un *y* à un *i*, d'un *s* à un *z*. Dans chaque ms. ces lettres sont employées indifféremment.

2. Le texte continue au v° de ce feuillet; celui-ci n'a donc pas été inséré postérieurement.

3. Pichon, *Intr.*, xvi.

4. Langlois, *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques*, Paris, 1889, t. XXXIII, 2, pp. 211-216.

5. Quel évêque d'Arras? Peut-être Martin Poiré (1407-1426), confesseur de Jean sans Peur et Dominicain (cf. Valois, *La France et le grand Schisme*, III, 596, et Eubel, *Hierarchia Catholica*, I, 118).

ricion¹, contenant une dédicace adressée au duc de Bourgogne². M. Langlois a imprimé (*loc. cit.*) la dédicace et quelques vers de ce manuscrit. L'impression que communique la lecture de ces vers n'est que confirmée par celle de l'ouvrage entier; le copiste a réussi à gâcher complètement l'original, l'allongeant en même temps de quelques cinquante vers. Travaillant sur une copie en mauvais état, il a ajouté de son propre cru les vers qui manquaient ou qui lui paraissaient manquer. De plus il a eu la malencontreuse idée de versifier la prose de l'original. Un exemple fera apprécier la valeur de ce travail, en permettant de comparer la prose de Bonet avec les vers du remanieur :

Bonet :

Et par derrieres venoit un Jacobin,
qui par samblant menoit grant dueil;
sy sambloit il bonne personne et tres
grant clerc en toutes sciences.

Texte remanié :

Après ung Jacobin alloit
Qui menoit grant dueil par semblant;
N'alloit ne courant ne amblant,
Maiz a doulce et simple alleure.
Bien sembloit simple creature
Et clerc plain de toutes sciences
Fors que des sophismes d'Elenches;
Encor ne say s'il les savoit
Car moult simple visage avoit.

Quand Bonet, rappelant à ses lecteurs qu'il a été attaché à la commission de réforme en Languedoc, parle des usuriers de ce pays, notre scribe en fait naturellement des usuriers d'Artois.

Peu de vers ont complètement échappé à ce travail d'altération. Par conséquent, il nous a semblé impossible de tenir compte des leçons données par cette copie pour corriger les endroits douteux du texte que présentent M et V. Dans les rares endroits où une de ses leçons semblait jeter une lumière sur un passage difficile, nous l'avons donnée en note.

1. Vatican, Reg. 1683, ff. 39 r^o, 87-v^o. En voici les premiers vers :

« A reverend et venerable,
Noble de meurs, de sens estable,
Prestre de la plus noble eglise
Qui soit dedens Artoys assise,
Homme enluminé de science,
Honneur, service et reverence :
Pere reverend, j'ay visé
Du livret et bien avisé
A grant deliberation

Qui se dit l'Apparition
De maistre Jehan de Meun,
Qui n'est mie encor au commun,
Qu'a ung povre rude bergier
Vous pleust chargier de corriger
Aucuns meffais ou aucuns vices
Qui par aucuns escripvains nices
Estoiient fais en transcrivant... »

2. Philippe le Hardi, car l'auteur parle de Louis II d'Anjou comme étant son neveu.

Le British Museum possède un autre exemplaire de cette copie (Lansdowne 214, ff. 201-216 b, commençant par les mots *A mon tres redoubté seigneur*). Cet exemplaire, comme celui dont nous venons de parler, contient des erreurs et des omissions qui prouvent que nous n'avons ni dans l'un ni dans l'autre manuscrit le texte original écrit par le clerc d'Arras. Signalons l'omission des premiers soixante-six vers qui constituent la préface du clerc artésien et des seize vers numérotés 482-487 dans notre texte, qui font partie du ms. R (de Rome). Cependant L (Lansdowne 214) se montre à beaucoup d'endroits plus exact que R, surtout en ce qui concerne la langue. Il présente constamment les formes picardes qui ont dû caractériser l'original, formes que R a tâché d'éliminer.

La présentation de cette copie¹ au duc de Bourgogne a pu avoir lieu quelque temps après que le duc d'Orléans eût reçu la sienne. Elle contient quelques passages qui ne figurent pas dans les manuscrits du duc d'Orléans, de Valentine de Milan et de Jean de Montaigu, mais qui semblent pourtant être de la main de Bonet plutôt que de celle du clerc artésien, et qui, par conséquent, font croire à un remaniement du texte par l'auteur. Parlant des deux moines augustins qui voulaient guérir le roi par des procédés de sorcellerie, et qui étaient encore vivants quand il rédigeait le texte original, Bonet disait :

« Car certes ces puans varlés
Cuidoient faire que maillés
Se levassent pour desrober
Les riches, et les grans tuer ». (225-8)

Le ms. du duc de Bourgogne ajoute deux vers :

« Maiz ja en ont leur paiement
Aulcuns receu villainement »,

ce qui paraît se rapporter à l'exécution des sorciers, qui eut lieu le 30 octobre 1398². De même (R. fo 85 r^o) il ajoute les vers suivants au sujet de Louis d'Anjou :

« De Loys le vostre nepveu
Lequel com Monseigneur ay veu ».

1. Ce n'était certainement pas l'original ; dans la dédicace Bonet dit expressément : « Vous ay ce petit cy *transcript* ».

2. Au fo 73 v^o (R) au sujet des mêmes sorciers on trouve :

« On leur doit bien les chiefz trencher
Ou pendre ou ardoir en cendre ».

Ici la correction n'a pas été faite. Il reste douteux, par conséquent, si le premier passage a vraiment un rapport avec la mort des sorciers.

Le scribe artésien pouvait savoir que Louis II était neveu du duc de Bourgogne, mais il ne pouvait guère être renseigné sur les rencontres de Bonet avec Louis d'Anjou à Apt et à Avignon plus de douze ans avant la composition même de l'ouvrage.

Il insère aussi une jolie histoire (R. 75 r^o-76 r^o), qui sert d'exemple aux vss. 1360-1365 (du texte édité), et que nous attribuerions aussi plus volontiers à Bonet qu'à son copiste; aussi la reproduisons-nous *in extenso* :

.... Portant roys
Charles, qui de Napples fut roys
Si en ouvra moult vaillaument,
Se l'istoire de luy ne ment
Laquelle est digne de memoire
Au propos dont nous sommes oire.
Du temps qu'il fust roy, dont je dis,
De Napples, au temps que jadis
Une conté lúy eschay
Dont tost les nouvelles oy,
Ung chevallier ot en sa court
Qui au jour le tint fort de court
De luy conter, de luy preschier,
Affin qu'il luy vouldist donner
La conté par son sermonner,
Qu'il l'en tint jusqu'a son couchier.
Le roy qui moult saige estoit,
Qui vers son lit se desvetoit,
Si dist : « Allés, et revenés
Demain quant je seray levés ;
De ce responce vous donray ».
Lors le chevallier sans delay
Se partit de la, mes anciois
Fist tant aux chamberlans courtois
Qu'ilz luy promirent, sans desroy,
Que nulz ne parleroit au roy,
Si seroit il vers luy venus.
Cil, au matin, ancois que nulz
Peust veïr le roy ne parler,
Revint a luy pour demander
La conté qui estoit vacant.

Le roy qui respondit errant :
« Certes Jehannes de Veniz —
Que de Dieu soit son corps beneiz —
Ne me laissa dormir ennuit.
Pour ce demander ne t'ennuit,
Car, pour voir, je luy ay donnée
La conté que m'as demandée ».
Adont cil qui fut a son destre
Luy dist : « Sire, ce ne peult estre ;
Car il a bien trois moys passés
Qu'il ne fust au pays assés.
En Tarente est, je le say bien ».
— « Tu dis voir ; je ne mesprends rien.
En Tarente est, bien le savoie,
Pour moy a bien faire s'anoie
Et nuit et jour pour moy servir
Se mest en peril de morir.
Mainte grieffé et mainte peine
Ha pour moy chescune sepmaine,
Et de moy servir n'est point nices.
Et pour ce cest noble services,
Les grans perilz et les travaulx
Qu'il seuffre, es mons et es vaulx,
— Pour moy aient tout ce bien fait ! —
M'ont mieulx prié que tu n'as fait.
Toute nuit ont crié a my :
Souviengne vous de vostre amy !
De noz souldoiers cappitaines,
Pour Dieu ! ne retenés leurs peines !
Si que je luy ay octroye,
Car il l'avoit bien desservie ».

Avant, et même après le signalement du ms. R., on n'a pas voulu

croire à l'existence d'une copie dédiée au duc de Bourgogne¹. Supposait-on que Bonet fût déjà lié au parti orléanais? Il n'y a aucune raison de le croire. Dans le *Somnium*, quoique le duc d'Orléans fût présent², le prieur adressa aux ducs de Berry et de Bourgogne ses prières au sujet du relèvement de l'Église; dans la dédicace de l'*Apparicion* au duc d'Orléans, il nous apprend que c'est la première fois qu'il se tourne vers ce prince; d'ailleurs, les compliments que Bonet lui fait à cet endroit sur l'importance de son rôle au conseil du roi manqueraient étrangement de chaleur, s'il fallait voir dans le prieur de Salon un partisan convaincu des Orléanais.

On pourrait supposer que le scribe artésien, ayant en main l'un des manuscrits que nous connaissons déjà, avait substitué dans la dédicace le nom du duc de Bourgogne. Mais nous avons déjà vu que ce manuscrit diffère à plusieurs endroits des autres, et la dédicace en donne la preuve indiscutable, car elle renferme des détails sur la vie du prieur que le scribe ne pouvait connaître et qui ne figurent pas dans les autres dédicaces :

« Monseigneur, plaise vous entendre
Que depuis qu'il vous pleust apprendre
Ung petit livret que je feis,
Auquel le tiltre et le nom mis
Et nommay l'*Abre des Batailles*,
J'ay eu grant mal en mes entrailles
Et par tout mon corps ensemement,
Dont j'ay jeü moult longuement,
Si n'ay vesprée ne matin
Riens escript fors que en latin »³.

1. En 1845, M. Paulin Paris (*Mss. fr.*, VI, p. 274) disait : « Je ne crois pas qu'il ait jamais existé plus de trois exemplaires de cet important ouvrage ». Et dans l'*Annuaire-Bulletin* (t. XXVII, p. 203, note), M. Valois observait : « Pour s'exprimer de la sorte, il fallait que le prieur ne fût point des amis du duc de Bourgogne. Plus tard on le verra dédier au duc d'Orléans son « Apparicion maître Jean de Meung » ». C'est que Bonet avait mis dans la bouche du duc de Bourgogne les paroles suivantes : « *Venatio nobis hactenus placuit; gaudebamus mimos et ystriones audire, non respuebamus aliquando ponpas et delicias corporales* » (*Somn.*, ms. de Paris, f° 280 r°). Mais Bonet se permet une franchise semblable même dans sa dédicace au duc : « Voici un livre en français, que je vous ai transcrit », lui dit-il, « parce que vous ne savez guère lire le latin ».

2. Ms. de Paris, f° 279 v° : « *In exitu prandii Dominum ducem (Burgundie) reperi, magna et laudabile militia circumdatum, ubi fuerant duces Aurelianensis et Bolbonii invitati* ».

3. R. f° 40 v°.

Le renseignement sur l'*Arbre des Batailles* figure, il est vrai, dans une note marginale de la dédicace du ms. M. Mais le rappel de sa longue maladie et du *Somnium super materia Scismatis* sont des traits que connaît uniquement cette dédicace.

(b) Les manuscrits du *Somnium super materia Scismatis*.

L'existence de cet ouvrage a été signalée pour la première fois par Noël Valois, dans un article intitulé : *Un ouvrage inédit d'Honoré Bonet, prieur de Salon*, qui parut dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. XXVII (1890), pp. 193-228. N. Valois a trouvé deux manuscrits du *Somnium*, l'un aux f^{os} 269-283 du ms. n° 14643 du fonds latin à la Bibliothèque Nationale, l'autre aux Archives du Vatican, *Armarium* LIV, t. XXI, f^{os} 73 r^o-90 r^o. Dans son article, il a daté l'ouvrage et a fait connaître la valeur qu'il a pour l'histoire du schisme et pour la biographie de l'auteur. Enfin, il a donné un excellent résumé du texte et a imprimé les premiers feuillets, et les quatre lettres de la main du prieur qui se trouvent dans le ms. du Vatican.

Nous imprimons en appendice le texte du *Somnium*, d'après le ms. du Vatican, corrigé par le ms. de Paris quand celui-ci semblait rendre avec plus de clarté la pensée du prieur. N'ayant pas l'intention d'en donner un texte critique, nous n'avons pas indiqué les variantes, qui n'offraient que des divergences de sens sans importance, ni les nombreuses erreurs résultant d'une transcription peu intelligente que présente le ms. du Vatican. Dans les quelques cas où une leçon offerte par les deux mss. ne nous paraissait pas acceptable, nous avons toujours donné cette leçon en note. Il ne nous reste qu'à donner quelques renseignements de détail sur les manuscrits de cet ouvrage.

Le manuscrit de Paris (P) commence par une dédicace au pape (Benoît XIII)¹. Elle est suivie d'une seconde dédicace au roi Charles VI dans laquelle le prieur se nomme : « Ad laudem et gloriam Jhesu Christi, Honoratus Boneti², prior de Salono, decretorum doctor, cum inclina-

1. Cf. *Annuaire-Bulletin*, p. 212, note 1 : Sans doute l'exemplaire ainsi mentionné dans l'« Inventarium librorum qui solebant esse in Camera Cervi volantis, nunc vero sunt in magna libraria turris » : « [Liber inti] tulatus Sompnium prioris de Sal-lone super materia Scismatis [nunc cur]rentis, coopertus de rubeo. » (M. Faucon, *La Librairie des papes d'Avignon*, Paris, 1887, in-8°, t. II, p. 35).

2. On a longtemps hésité sur le nom du prieur de Salon. Dans les éditions de l'*Arbre des Batailles* on trouve fréquemment *Bonnor*, tandis que les manuscrits donnent généralement *Bonet*. On peut dire que depuis les découvertes par N. Valois d'un livre de Suppliques et du *Somnium*, dans lesquels le prieur est appelé *Bonet*, la ques-

tionem humilima quanta decet : Princeps serenissime, jam diu est quod, mecum vestra ex benigna nimium gratia de currente scismate fabulando, ad quod tollendum vestrum tunc animum excitabam, me de opinione mea quomodo posset tolli, cum missa vestra cantaretur, ut illam vestre magne Dominationi exponerem, mandavistis..... ». Au bas du feuillet se trouve la note suivante : « Nullus debet cogitare quod responsiones regum infra scripte sint in detrimentum honoris eorum; sed solum ad demonstrandum qualiter immanitas tyrannorum et discordia principum cum opinione clericorum magnorum sunt causa duracionis scismatis nunc currentis ». Une telle explication s'imposait presque, vu la franchise avec laquelle Bonet écrivit cet aperçu de la situation européenne qu'est le *Somnium*.

Au f° 270 r° figure en marge la description d'une miniature qui n'a pas été exécutée. Elle est ainsi conçue : « Hic depingatur rex Navarre cum suo consilio, cui se inclinet actor, in statu doctoris religiosi *de ordine sancti Augustini* ». Voici une confirmation curieuse de la thèse de M. Nys, d'après qui Bonet aurait été moine augustin¹. Cependant les témoignages de Jean Le Fèvre et du *Liber supplicationum* trouvé par N. Valois, où Bonet est décrit comme bénédictin, semblent concluants, et cette description du ms. P. doit être erronée.

Le manuscrit se termine par quelques lignes à l'intention de Benoît XIII et par le titre de l'ouvrage : « Explicit Sompnium prioris de Sallono decretorum doctoris super materia scismatis ».

Le manuscrit de Rome contient au f° 73 v° les quatre lettres qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ont été publiées par N. Valois. Au f° 74 v°, il porte le titre de l'ouvrage : « Sompnium prioris de Sallono ad regem Francie super materia scismatis »; et sur le même feuillet la dédicace à Charles VI dont nous avons parlé à propos du texte de Paris; enfin, au bas du f° 90 r° paraissent les mots : « Opus male scriptum et incorrectum, sed quia ad intelligentem mittitur etc. ».

N. Valois a cru que le manuscrit de Rome pouvait être écrit de la

tion est définitivement réglée. M. Nys (*Arbre des Batailles*, *Intr.*, viii, note) a donné un résumé des divergences qui ont existé à ce sujet. Son exposé demande cependant à être rectifié sur un point. « Dans les manuscrits de l'*Apparition de Jehan de Meun* », dit-il, « l'orthographe est généralement la même, c'est Honoré Bonet ». Nous croyons M. Nys mal renseigné, car nous n'avons trouvé, ni dans l'un ni dans l'autre manuscrit, le nom du prieur de Salon.

1. Nous ne savons pas sur quels faits M. Nys base cette conclusion. Était-ce parce que la ville de Salon en Provence, où l'on situait, à tort, le prieuré de Bonet, n'a jamais possédé de prieuré de l'ordre de saint Benoît?

main ou sous la dictée du prieur de Salon. Un examen de ce manuscrit, qui cependant est écrit avec le plus grand soin, prouve qu'il n'en est pas ainsi. Il a été copié sur un autre manuscrit, et pour la facilité de lecture, une grande partie des abréviations de cet autre ont été résolues. Le fait est facilement démontrable. Si l'on se reporte au ms. P. qui présente les formes abrégées, on s'aperçoit tout de suite que la source des erreurs extraordinaires du ms. R. est dans des abréviations mal comprises et faussement résolues. Un exemple : au f° 280 v° le ms. P. porte les mots *vidi in gloria*, le dernier étant abrégé; comme l'abréviation de *mihi* est un *m* avec un trait dessus, le scribe du ms. R. a lu *ubi michi gratia*, leçon qui n'offre naturellement aucun sens.

Le manuscrit de Paris, quoique d'une écriture négligée, est presque toujours exact, et même la ponctuation suit de très près la répartition correcte des phrases. Cependant un passage fait croire que ce n'est pas non plus le manuscrit original. Au f° 88 v° le ms. R. donne correctement : « non instar pii Clementis qui, electus a Petro, Linum et Cletum se fecit (precedere) ». Celui de Paris, au contraire, substitue à « Linum et Cletum » un « lumen et clerum » qui n'a pas de sens. Il est évident que c'est une leçon résultant d'une erreur dans la lecture d'un manuscrit que copiait le scribe.

LANGUE ET VERSIFICATION

CHAPITRE IV

PHONÉTIQUE

Les voyelles orales.

e : La diversité des consonnes qui suivent les trois *e* de l'ancien français empêche en général de les faire rimer entre eux (ainsi les rimes en *e* < *a* sont en *-er*, *-eʒ*, *-é* ; celles en *ɛ* finissent par *-el*, *-ert*, *-erre* ; celles en *ɛ̃* par *-esse*, *-ette*, *-et*). Mais une confusion de ces *e* se fait voir déjà dans les rimes du XIII^e siècle, et la supposition qu'ils ne se différenciaient plus est confirmée dans notre texte par six rimes de *e* (< *ɛ*, *ai*) avec *e* (< *a*), *après* : *priorés*, *assez* ; *veez* : *souhez* ; *pere* : *feré* deux fois, et *peres* ; *afferes* ; une rime de *e* (< *ei*) avec *e* (< *a*), *dorés* : *fres* ; deux rimes de *e* (< *ɛ̃*) avec *e* (< *ɛ̃*), *clers* : *envers*, *clers* : *vers*. *e* dans les mots empruntés au latin rime avec *ɛ* (*expres* : *exces*) et avec *ɛ̃* (*nicettes* : *prophetes*).

Au v. 467 *maistre* : *tristre*. Châtelain ne cite pas de rime semblable ; on devrait peut-être supprimer un *e* dans le vers (*Car com usaig(e) fait bon maistre*), ou bien éliminer le mot *com*, et rétablir l'hiatus *maistre*. Les *Lays d'Amors* (III, 83) admettent des variantes dissyllabiques (*maestre*, *mayestre*). Aux vss. 402 et 1304 la mesure demande un *maistre*, mais dans ce texte, les témoignages de la mesure ne sont guère probants (voir au chapitre sur la versification).

Dans *merville* : *fille* (v. 809), *ei* s'est fermé en *i* sous l'influence du verbe *mervillier*, où la fermeture de la syllabe inaccentuée devant *l* mouillé est régulière¹. *e* est devenue *eu* dans *euvangile* (v. 401), forme très répandue dans l'ancien français.

1. V. de C. donne *grigneur* pour *greigneur*. Dans Deschamps le fait est commun : *viller*, *orillier*, *mervilleux* etc. Le texte présente aussi *yster* (v. 1037) avec une fermeture analogue de l'*e* inaccentué.

Dans *fourras* (v. 1092) la désinence française du part. passé a été remplacée par celle du provençal.

-aige : Cette variante, d'origine dialectale, de *-age*, qui a rendu de tels services aux poètes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, en leur permettant de rimer *ai-je*, *sai-je* et la forme interrogative du futur avec des mots finissant par *-age*, n'est pas employée dans ce but par notre auteur. Elle se présente uniquement comme variante graphique. M. donne presque toujours *-age*, V. donne quelquefois *-age*, plus souvent *-aige*, et fait rimer les deux désinences, ainsi v. 37 *courage* : *parage*¹.

ail > *eil* dans *travail*, mais les exemples à la rime font défaut. Cette forme était régulière à l'époque.

aille et *eille* ne riment pas (cinq fois *-aille* : *-aille* ; vss. 177, 461, 519, 527, 537 ; une fois *-eille* avec *-eille*, v. 603).

er-ar : Bonet fait rimer *lermes* et *armes* (v. 559) et écrit *parle* pour *perle*, *parillier* et *parmision* (ce dernier dans M. seul). Le changement se fait aussi en sens inverse : *guérir* à côté de *garir* dans les deux mss., dans V. *perler* pour *parler*, dans M. deux fois *quer* pour *car*².

e en hiatus devant *a* s'assimilait à cet *a*, l'état intermédiaire étant indiqué par la graphie *aa*. Dans nos mss. V. écrit *eage*, M. *aage*, les deux mss. aussi bien *paageurs* que *peageurs*. Ces mots se trouvant dans la partie en prose, on ne peut pas en tirer des conclusions en ce qui concerne la réduction de l'hiatus.

Les mots *exemplari*, *questionnari* (vss. 957, 958), où *ari* constitue une syllabe, sont de provenance méridionale³.

e : se présente dans une série de doublets, *ordonnance* et *ordenance*, *ordonné* et *ordené*, *savatie* (V) et *savetier* (M), *saintité* (V) et *sainteté* (M), *eresie* (V) et *erisie* (M), et *medecine*, *nourreture*, *esperit*, *excommenié* (mais *villonnie*). A cette époque, où l'on essayait de rapprocher les mots de leurs origines supposées, les formes avec *e* représentent probablement la prononciation usuelle.

o, *ou* : La prononciation de *o* étant très rapprochée de celle de *ou*, on

1. Goerlich (p. 29) remarque la désinence *-aige* en bourguignon dès la première moitié du ^{xiii}^e siècle. Metzke la relève au commencement du ^{xiv}^e siècle, et elle apparaît dans V. de C. en 1322. Le *Journal d'un Bourgeois de Paris* emploie constamment *-aige*.

2. Les seuls autres exemples de *quer* que je connaisse ont été relevés par M. Eggert (*Ztsf. rom. Phil.* XIII, p. 373) comme caractéristiques du dialecte normand. On trouve chez Deschamps *queriage*, *querré*.

3. Philippon (*Rom.* XIII, p. 544) donne comme développement normal du lyonnais, *arium* > *-eri* ; mais *e* peut passer à *a* devant *r* en lyonnais (v. art. cit. p. 545).

s'apercevra d'une certaine confusion graphique. Des mots sont écrits ou bien avec *o* ou bien avec *ou* ; ainsi V. donne *oyr*, *oy*, *oys*, *sormontant*, et aussi *ouy*, *sourmonte*, *sourvient* ; M. écrit *ouyr*, *ouy*, *ouys*, *sourmontant* et *oy*, *sormonte* ; V. écrit *voulu*, *douleur*, *boubance*, *prouffit*, *flourist*, *honnouré*, *rigouler*, que M. écrit aussi bien avec *o* qu'avec *ou*. Dans ces cas, le changement porte sur des voyelles inaccentuées, et nous y ajoutons comme différant de la graphie moderne *voulenté*, *voulientiers* et *aprouchier*.

Pour les mots dont l'*o* portait l'accent, les graphies de Bonet sont celles de la langue moderne, sauf dans les mots *fourme*, *tot* pour *tout* (v. 275) pour la rime avec *mot*, et peut-être *dessourdre* (v. 677).

Sauf dans *ouyr*, un *au* latin donne toujours *o* (*loer*, *oser*, *doré*, *reposer* etc.), tandis que *o* suivi d'un *l* vocalisé est représenté par *ou* (*coustel*, *couper* etc.).

A côté de *soudayers* paraît la forme *saudoyers*¹.

o ne rime avec *ou*, que dans la rime citée, *tot* : *mot*.

ie : précédé de *ch*, *g*, *l* ou *n* mouillés, et par analogie dans les verbes où *ie* était précédé d'une autre consonne, commence au ^{xiii}e siècle à se réduire en *e*. Cette évolution était achevée à la fin du ^{xiv}e siècle² ; Bonet garde en général, il est vrai, les *ie* traditionnels, mais nous trouvons d'assez nombreuses graphies avec *e* seul : *oultrecuidée*, *laissée*, *despouillés*, *touchée* (V), *tancer*, *essaucer*, *abaïsser*, *ayder*, *saïgner legeres* etc., et quant aux rimes, il y en a vingt où cet *ie* réduit rime avec un *e* simple (les rimes de *pitié* : ..é sont exclues à cause de la variante : *ité* qu'emploie l'auteur).

Bonet se sert trois fois de la forme réduite *ie* pour *iée*, et chaque fois à la rime (995, 1201, 1465) si nous exceptons un *mesprisie* donné par M. seul. Ailleurs il écrit toujours *ée* ou *iée* (76, 35, 383, 1116, 232)³.

La substitution de *ie* à *ié* est un phénomène assez répandu à cette époque⁴. Bonet emploie à la rime *moittye* (: *tirannye*).

1. La confusion graphique de *o*, *ou*, et *au* semble avoir été d'un caractère assez étendu. Metzke a trouvé *au* pour *ou* en syllabe inaccentuée dans le *Livre des Métiers* (et cf. Røhr, p. 9). Dans V. de C. (année 1314) on a écrit *naus* pour *nos* quatre fois. Deschamps écrit *saulx* pour *sous* dans sa ballade en dialecte picard, mais aussi ailleurs (III, DCLII) ; il rimera *iaue* avec *maue* (*moue*), *rabraue* (*rabroue*), *deslaue*, *laue* (*loue*).

2. En 1320, V. de C. écrit *confessierent* pour *confesserent*.

3. D'après Metzke (*Herr. Arch.* LXV, p. 70) ce développement ne caractérise pas le dialecte de l'Île de France. V. de C. au ^{xiv}e siècle et le *Journal d'un Bourgeois de Paris* au ^{xv}e, ne se servent pas non plus de ces formes.

4. Châtelain (p. 12) donne des exemples pour la Picardie, Fourmann (*Rom. Forsch.* XXXII, p. 669) en relève des exemples dans le S. E. au ^{xv}e siècle.

ie > *i* dans *cymetire* (: *mire*)¹ et *bivre* (: *vivre*) ; V. cependant donne *bievre* à cet endroit.

oi : La substitution graphique de *oue* à *oi* est assez fréquent à cette époque. Bonet écrit au v. 861 *trenchouers*.

Le flottement *ue-e* que connaît le xiv^e siècle, peut-être graphique autant que phonétique, se rencontre dans notre texte : on trouve *ei* pour *oi* dans *nayer*, *teille* (M. *toille*) ; *soudayers* se trouve aussi bien que *soudoyers* dans V., *aver* (: *ver*) paraît une fois pour *avoir*, M. donne *leaulx*, V. *loyaulx* ; Bonet écrit *froys* (*frigidus*) et *fres* (*friscus*) ; enfin *vecy*, forme réduite de *voici* que donnent déjà les textes antérieurs, est la seule employée par lui.

ue, eu : Nos copistes se servent encore de la graphie *ue*, d'abord quand la voyelle est suivi de *l* mouillé, ainsi *vueilliez*, *dueil* etc. ; elle paraît aussi dans *pueple*, *puet*, *puent*, *cuer*, *suer*, *sueffrent*, *fuerre*. Mais à côté de celle-ci nous trouvons la graphie *ueu* (amenée probablement par la consonne qui précède), dans *queurt*, *queurent*, *vueulent* ; et enfin *eu* dans *jeune*, *treuve*, *veult*, *meurent*, *beuf*, *preuve*, etc.

eu (< *ó* libre) est presque toujours écrit *eu*, quelquefois cependant *ou*.

eu (< *ó* libre) rime avec *ou* (< *ó* entravé), ainsi *gracious* : *nous*, *proux* : *nous*, *menour* : *jour*, *servitours* : *atours*, mais la graphie *ou* pour *eu* s'emploie aussi en dehors des nécessités de la rime ; nos scribes écrivent *paour*, *labour*, *tendroure*, et à la rime *paour* : *cremour*, *seignours* : *honnours* (M. v. 1500).

ue (< *ó* libre) : *ue* cinq fois, *eu* (> *ó* libre) : *eu* dix-sept fois ; *ue* rime avec *eu* une seule fois (v. 375 *cuers* : *meurs*). Ici nous avons à faire à une tradition littéraire sans rapport avec les sons existants. Deux sons, sans doute phonétiquement identiques, ne peuvent rimer, en raison du souvenir encore vivant des graphies différentes de l'époque précédente, souvenir qui permet en même temps la rime inexacte de *eu* avec *ou*.

Au v. 1416 M. fait rimer *pueple* et *noble*, et V. en variant l'ordre des mots donne une assonance de *povre* : *noble*. On peut invoquer le provençal et supposer une prononciation *poble* ; le lyonnais connaît la diphtongaison (*pueblo*).

ui : Dans le pronom personnel *lui*, *ui* se réduisait souvent à *i*. Dans notre texte, M. donne assez régulièrement *ly*, *nully*, V. au contraire *luy*, *nulluy*, mais tous deux écrivent toujours *celluy*, *cestuy*.

Vuide est écrit avec *ui*, et rime avec *cuide*.

1. V. de C. et le *Journal d'un Bourgeois de Paris* emploient *cimetiere* ; le *Livre des Métiers* : *cemetire* (Schulze, p. 10).

Au v. 728 *luisans* est écrit *lusans*. Thurot (I, 421-2) donne de nombreux exemples de cette réduction en syllabe inaccentuée au xvi^e siècle, et Châtelain (p. 15) cite des rimes *ui* : *u*.

Les voyelles nasales.

ũ, î : — *ũ* : *ũ* une fois, : *u* (oral) deux fois.

ĩ : *ĩ* douze fois, : *i* (oral) douze fois.

Plusieurs graphies indiquent aussi que *ĩ* avait une prononciation très rapprochée du son oral, ainsi v. 939 *Aquí* pour *Aquin*, v. 1173 M. *Constanty*, V. *Constantin*, v. 1234 *Sarraȝy* pour *Sarraȝin*, toutes à la rime. Bonet rime *Sarraȝins* : *ap rins* et *ap ris* : *pays*. *ĩ* ne rime pas avec *ẽ* (ain), cependant *anfidelité* (v. 1276) indique une ouverture de la voyelle, si ce n'est une simple faute de copiste.

ẽ. — *ẽ* (< *en*) : *ẽ* (< *an*), ainsi *plains* : *chappellains* ; et il y a confusion graphique : *vileins*, *certain* pour *vilains*, *certain* ; *plains*, *emmaint* pour *pleins*, *emmeint*.

aine, *eine*, *oine*. — Bonet écrit *aine* pour *eine* et inversement (*demaine*, *paine*, *greigneur*) et les fait rimer ensemble (vss. 73, 571, 907, 1398). *Eine* rime une fois avec *oine* (v. 1) et Bonet écrit *poine* et *paine* pour *peine* (dans chaque cas nous avons affaire à l'influence d'une consonne labiale précédente). *Joyne* (*jeune*) : *poine* ; or *jeune* rimait souvent à cette époque en *-ene* (Châtelain p. 28) et s'écrivait même *jenne*.

Roine (sans hiatus) : *fine* deux fois, et *pleine* : *enlumine*. On trouve bien des rimes de *roine* en *-ine* antérieurement, mais qui s'expliquent par l'existence de l'hiatus ; on prononçait *roïne*. Il est possible que la nasalisation de *-ine* soit pour quelque chose dans ces rimes (cf. dans les patois modernes *-êne* pour *-ine* : v. l'*Atlas linguistique*, cartes *racine* etc.).

ã. — *e* entravé et *a* entravé suivis de consonne nasale, différents à l'origine, se sont depuis longtemps fondus en un même son. Dans notre texte ils riment et sont souvent confondus graphiquement : *dens* pour *dans*, *semblable* et *samblable*, *Engleterre* et *Angleterre*, etc.

Pour *ẽ* et *ã*, les rimes avec voyelle orale sont beaucoup moins nombreuses que pour *ũ*, *ĩ*. Nous n'en avons qu'une de *ẽ* : *e* (v. 997 *Romains* : *fays*) et deux de *ã* : *e* (v. 257 *perdre* : *rembre*, v. 273 *terme* : *rendre*).

ã rime avec *ẽ* trois fois (v. 973 *temps* : *vileins*, v. 1103 *mains* : *grans*, v. 1125 *ans* : *vains*). M. donne *sainté* pour *santé* (25), où il faut peut-être voir l'influence de *sain* ; V. donne *vilen* pour *vilein* à la rime avec *crestien* (v. 61). *Annemi* (33, 1345) pour *ennemi* est usuel au xiv^e siècle.

iẽ. — *iẽ* (*ian*) : *iẽ* (*ien*) ainsi *phisicien* : *rien*.

Bonet fait aussi rimer *iē* avec *ā*, *ē* (*iē* : *iē* onze fois, *iē* : *ā* cinq fois, *iē* : *ē* sept fois), et ces rimes n'attestent pas nécessairement deux prononciations pour *iē*, puisqu'il fait rimer, comme on l'a vu, *ā* et *ē*. Il n'y a pas moyen de déterminer la prononciation de l'auteur qui écrit aussi bien *-ian* que *-ien*, ainsi *crestianté* et *crestienté*, *phisician* et *phisicien*, *Orliens* (V) et *Orleans* (M) (mais *Orliens* V. et M. 151).

ō. — Une rime de *ō* avec *o*, v. 875 rouges : *mensonges*. La confusion de *on* et *ou* paraît dans les graphies *Mouzon* pour *Monzon*, *on* pour *ou* (v. 1037).

L'auteur écrit plus souvent *l'en* que *l'on* ou *on*, et *nen* aussi bien que *non*¹.

Les consonnes.

FAITS GRAPHIQUES.

a. Les consonnes initiales.

c devant *e*, *i* se prononce *s* ; aussi trouvons nous quelquefois *s* et *c* confondus, ainsi *ce* pour *se*, *seinture* pour *ceinture*, *asert* pour *acert*².

t : le son *t* est transcrit par *th* dans *theologie*.

s : est représenté par *sc* dans *science*, *scisme* ; ce sont ici naturellement des latinismes.

Dans les formes du verbe *savoir* écrites avec *sc*, c'est peut-être la même influence qui a agi. Mais on n'est pas encore à l'époque où le *c* paragogique s'étend à toute la conjugaison de ce verbe. Bonet l'introduit dans *scet*, *scevent* et dans *scay*, où la voyelle se prononçait également *e*. Les autres formes du verbe s'écrivent sans *c* dans les deux mss., ainsi *savoir*, *savez*, *sauray* etc., à l'exception de deux cas de *scavoir* dans M. et un dans V³.

h : Dans ce texte, quatre substantifs s'écrivent ou bien avec ou sans *h* initial, cet *h* étant omis quand il y a élision d'une voyelle précédente : ce sont *huy*, *honneur*, *heure*, *hommes*, écrits sans *h* dans *aujourd'uy*, *l'onneur*, *d'eure*, *d'ommes*.

1. La forme *nen* paraît dans Froissart ; cf. t. XIX, p. 312.

2. Le même fait se présente souvent dans le texte latin du *Somnium* : ainsi *sederet* pour *cederet* (V. f. 83 r.), *servos* pour *cervos* (f. 84 v.) etc.

3. A cet égard le ms. R. (du Vatican), quoique de date plus récente, est moins avancé que les mss. originaux. Nous trouvons *scet* et *scevent*, mais jamais *scavoir* ni même *scay* ; une fois la 3^e pers. du sing. sans *c* (*sait* — f. 61 v.).

Un *h* sans justification étymologique apparaît dans *habondance*, *habondeusement*. Notre texte donne *huit*, mais *uile* sans consonne initiale ¹.

b. Les consonnes implosives.

L'influence de la lecture des textes latins ² faisait subir à la langue écrite de nombreux changements que la langue parlée n'a voulu adopter qu'en partie et plus tard. Dans les premiers manuscrits des poésies de Guillaume de Machaut, vers le milieu du xiv^e siècle, l'insertion de consonnes non prononcées par lesquelles on tentait principalement de rapprocher un mot français de sa racine latine supposée, était presque inconnue ³. Dans les manuscrits de notre texte le procédé est déjà habituel : ils introduisent des consonnes de la série labiale : *b* (*redoubter*, *soubz* etc.), *p* (*escripre*, *nepveu*), *f* (*reliefvement*, *griefvent*) ; de la série dentale : *d* (*advis*, *adviser*). Ils hésitent entre *adventure* et *aventure* ; la préposition *a* est quelquefois écrite *ad*, ainsi *advenir* (= à venir), *ad ce*, *ad certes* à côté de *a venir*, *a ce*, *a certes*. De la série palatale : *ng* dans *congnostre* et ses composés ; et un seul exemple de *c* (*effect*). Les *c* qui ont abondé plus tard manquent (par exemple, *lendit*, *delit*, *fait*, *dit* et non *lendict* etc.) ⁴.

l implosif s'étant depuis longtemps vocalisé, un *l* paragogique vient s'ajouter après l'*u* qui résultait de cette vocalisation (ainsi *chaut* s'écrit *chault*). Dans beaucoup de mots de notre texte, ce procédé n'a pas lieu ; les composés de *mal* y échappent (*maudire*, *mauvais*, *mauvaistié*) aussi

1. Le ms. R. ajoute un *h* aux formes du verbe *avoir*, mais seulement au commencement du vers, ainsi : *Ha*, *Heu*.

2. La prononciation du latin a dû subir une évolution identique, en fait de consonnes implosives, à celle du français de la même époque. Ainsi dans le *Somnium* on relève des graphies avec omission de la consonne implosive : *oscurissimi*, *astinens*, *delitum*, *pernegletis* etc.

3. Un texte légal, comme V. de C., présente dès le commencement du siècle ces reconstructions savantes : en 1322 on trouve *opstel-Dieu*, et avant 1360 des formes telles que *scachent*, *huict-vingtz*, *adpresent*, *deubz* etc., et *ad* pour *a* paraît dans le *Livre des Métiers* (Schulze, p. 11).

4. Il serait oiseux de tenter de distinguer dans chaque cas particulier entre *ct* et *tt* ; on sait que ces deux combinaisons de consonnes deviennent presque identiques dans un manuscrit qui n'est pas des plus soigneusement écrits. Comme le *c* paragogique manque ailleurs dans le texte, et que, d'autre part, le *tt* semble plus usité que le *ct* dans les mots où l'écriture permet une distinction nette, nous imprimons *dotteur*, *dottrine*, *ottroyer*, *faittes*, *dittes*.

bien que *autre, autrui, autrement*; et plusieurs mots se présentent sous une forme double, avec et sans *l*.

m et *n* implosifs avaient disparu, en nasalisant la voyelle précédente. C'est un fait graphique connu que le passage de *n* à *m* devant une consonne labiale. On en a deux exemples dans le ms. M., *nem partirez* (v. 831, V. *nē partirez*), *emprison* (v. 914) et un troisième dans V. : *c'om parle* (147).

c. *l* mouillé.

l mouillé est rendu par *l* simple dans *viellesse* et *viel*.

d. Les consonnes finales.

Parmi les mots dans lesquels l'orthographe moderne montre une sonore à la place d'une sourde de l'ancien français, Bonet n'écrit avec une sonore finale que *long, sang*. La sourde *t* reste intacte : *accort, chault, froit* etc. (sauf une fois *descord* dans M.).

Mais deux noms propres finissent par une sonore, *David* et *Remond*.

FAITS PHONÉTIQUES.

a. Les consonnes implosives.

Les tendances phonétiques de la langue avaient amené, bien avant le xiv^e siècle, la disparition de presque toutes les consonnes implosives du français. Cette absence des implosives dans la prononciation influence quelquefois les graphies (ainsi, dans l'Apparicion *souppire, empeche*) et se fait naturellement voir dans les rimes (ainsi *Juifs : remis*).

s implosif : Dans quelques mots, pour des raisons diverses, un *s* implosif a pu se maintenir jusqu'à nos jours. Au xiv^e siècle nous sommes dans une période de flottement ; on peut supposer que deux prononciations d'un mot, l'une avec et l'autre sans *s*, ont pu exister simultanément ; en effet, il n'est pas douteux que beaucoup de mots qui, par suite de cette tendance de l'*s* implosif à disparaître, l'avaient perdu, ne l'aient retrouvé plus tard. Notre texte nous donne une graphie : *configuer* dans M. pour *confisquer*, qui n'est peut-être qu'une erreur de copiste, et une rime : *maistre : triste* (v. 467). Au xvi^e siècle, les méridionaux avaient l'habitude de prononcer l'*s* de *maistre*¹. Pourtant, on a relevé la graphie *meytre* dans un texte savoyard du xv^e siècle², et d'autre part, les gra-

1. Thurot, II, p. 318.

2. Le *Saint Bernard de Menthon* (Fourmann, *Rom. Forsch.* XXXII).

phies *trite*, *tritre* ne font pas défaut; aussi admettra-t-on plus facilement que l's ne se prononçait pas.

l implosif : Quoique la vocalisation de *l* fût achevée, notre texte présente des mots avec un *l* en position implosive. Dans *difficulté* nous avons affaire à un emprunt tardif du latin (le Dictionnaire général tire sa première citation de Commynes), et ce mot, passant dans le français, a sans doute gardé sa prononciation latine. Il reste à savoir quelle était cette prononciation; le latin parlé du moyen âge n'a-t-il pas dû se ressentir des mêmes influences phonétiques que subissait à la même époque la langue française?

Sealmes : Dans le bourguignon, *l* implosif s'amuïssait entièrement. Mais la rime avec *royaulmes* indique que cet *l* se prononçait *u*, comme le veut l'Orthographia Gallica¹; la rime *royaume* : *blasme* (v. 235) n'a rien de surprenant en moyen français.

Dans *especialment*, *loyalment* la question se résout de la même manière que dans *sealmes*.

Pour *quelconque*, il faut tenir compte du fait que le mot est un composé; si, comme il y a lieu de croire, *l* final dans le mot *quel* ne se prononçait pas dans la langue de Bonet, il n'y aurait non plus un *l* implosif dans *quelconque*.

r implosif : On trouve au XIII^e siècle des formes indiquant, sinon l'amuïssement, du moins une prononciation très affaiblie de *r* implosif; chez Bonet comme chez beaucoup de poètes de l'époque il y a des rimes qui témoignent en faveur de cet affaiblissement². Ce sont au v. 381 *Gresse* : *diverse*, v. 663 *perte* : *feste*; on trouve aussi des omissions de cette consonne : v. 534 *ameures*, v. 1220 *sevent* (= *servent*), vss. 260 et 263 *pelles*³; enfin *pa* (= *par*) devant une consonne

1. Orth. gall., pp. 10, 11 : « Item, quandocunque hec littera *l* ponitur post *a*, *e*, *o*, si aliqua consonans post *l* subsequitur, *l* quasi *u* debet pronunciari; v. g. *m'alme*, *loialment*, *bel compaignoun* ». V. de C. présente les mêmes mots écrits une fois avec *au*, l'autre avec *al*, ainsi *especialment* et *especiaument*. Le *Journal d'un Bourgeois de Paris* donne des formes en *al* et en *aul*, *Dalphin* et *Daulphin* etc.

2. Meyer-Luecke (*Hist. Gram.*, p. 132) et Nyrop (*Gram. hist.*, I, 345) n'admettent pas un amuïssement complet, à cause de la survivance de l'*r* dans la langue moderne. Ils parlent seulement, à ce propos, de rimes imparfaites; cependant le témoignage des textes en prose, avec de nombreuses omissions d'un *r* implosif (v. Rydberg, *Krit. J. Ber.*, VI, 247-8) n'est pas négligeable.

3. Le passage de *perles* à *pelles* est généralement expliqué comme une assimilation spéciale à ces deux consonnes, quoique Rydberg (art. cité) donne des exemples relevés dans des chartes des XIII^e et XIV^e siècles non seulement devant *l*, mais aussi

au v. 1133¹ et *pou rien* (= *pour rien*) v. 1026. Toutes ces formes avec omission de *r* se trouvent dans le mss. M. ; V. les écrit correctement avec *r*.

b. Les consonnes finales.

Les consonnes finales s'amuïssaient, d'après le témoignage de l'*Orthographia Gallica*², devant la consonne initiale du mot précédent, si les deux mots étaient intimement liés³. Devant une consonne, les scribes de nos mss. ont quelquefois laissé tomber la consonne finale d'un mot ; ainsi le ms. V. a au v. 79 *laisse* pour *laisses*, au v. 649 *labourés* pour *labourer*, et M. écrit au v. 511 *regarde* pour *regardez* ; inversement au v. 448 *pastés* pour *pasté*, dans les deux mss. On ne peut pas attacher beaucoup d'importance à ces quelques graphies ; notons cependant que les mots se trouvent tous devant consonne. L'unique omission d'une consonne finale devant une voyelle (dans V. seulement), *pris a dire* pour *prist a dire*, n'est sans doute qu'une substitution de la 1^{re} personne à la 3^e.

Nyrop, citant du Guez (Thurot, II, p. 11), suppose que pendant tout le moyen âge les consonnes finales se prononçaient devant une pause. Des citations données par Thurot⁴, il semble ressortir que les lettrés faisaient entendre un certain son, tandis que le peuple ne prononçait pas les finales devant une pause, et que ces lettrés mêmes prononçaient des consonnes dans le parler soigné qu'ils omettaient en parlant rapidement (*si celeriter loquerentur*). Palsgrave⁵ dit qu'il faut en effet prononcer les consonnes finales devant une pause dans *avec*, *soif*, *fil*, *beaucoup*, *mot*, mais de façon à arriver à une prononciation qu'il figure par *ave*, *soy*, *fi*, *beaucoup*, *mo* ; ce qui ne paraît pas très éloigné de l'amuïssement. Et d'autres grammairiens s'accordent pour demander une prononciation « douce »⁶.

devant *m*, *n*, *t*. Le texte latin du *Somnium* connaît le même phénomène : V. f° 84 v° *ornate gemmis, pellis et lapidibus*).

1. La disparition de l'*r* du proclitique *par* se présente déjà dans le *Pèlerinage Charlemagne* (aux vss. 645, 1407, cités par M. Stork, p. 16) et dans la *Chanson de Roland* (éd. Bédier, vss. 47, 149).

2. pp. 17, 18.

3. Déjà dans la *Chanson de Roland*, il y a disparition de l'*s* de l'article au pluriel devant une consonne (vss. 731, 2065, 2485, 3026) et devant une voyelle une fois (v. 1237).

4. Thurot, II, 13, 14.

5. Ed. Génin, Paris, 1852, p. 24.

6. Thurot, II, 13.

Ces témoignages font supposer une prononciation populaire dans laquelle les consonnes finales devant une pause n'auraient pas été prononcées ; et l'*Orthographia Gallica* montre un état de choses semblable au xiv^e siècle, en nous enseignant que ces consonnes « possunt proferri »¹.

Quelques rimes de notre texte semblent décisives pour la langue que parlait Bonet : v. 529 *chiet* : *chief*, v. 1021 *blanc* : *maintenant*, v. 1212 *bien* : *vient*, v. 1458 *sang* : *impotent*. Dans trois rimes encore, un changement s'est opéré pour donner une rime pour l'œil, mais elles ne s'en rattachent pas moins aux cas précédents : v. 193 *inique(s)* : *magique*, v. 935 *amis* : *assis* (3^e pers, du sing. du prêt. de *asseoir* ; la rime devait être *amis* : *assist*), v. 885 *savoirs* : *roys* (*savoirs* pour *savoir*), v. 824 *derechié* : *pechié*. Au v. 1015 *malostru* rime avec *veu* ; la rime *duc* : *malostruc* (v. 610) n'indique pourtant pas nécessairement une prononciation *du* pour *duc*, car Bonet peut avoir introduit ici le provençal *malostruc* avec *c* final.

l et *r* : Dans quelle mesure le phénomène de l'amuïssement des consonnes finales a-t-il porté sur *l* et *r* ? Comme les autres consonnes, ces deux-ci n'ont pas cessé d'être écrites en français, dès les plus anciens textes jusqu'à nos jours. Les rimes de Bonet, cependant, nous donnent des indices d'amuïssement.

Dans les rimes en *-el*, il sépare toujours *-el* (< *-alem*) de *-el* (< *-ëllum*). Or, la différence entre ces deux *e* s'était probablement effacée depuis au moins un siècle. Une tradition littéraire, la survivance des anciennes graphies, empêchait de faire rimer *ue* (< *q*) et *eu* (< *ø*), quand ces sons étaient devenus identiques, mais les poètes n'ont guère pu marquer la différence étymologique entre des mots dont la voyelle avait toujours été écrite de la même façon. Si les exemples, malheureusement rares, du texte, témoignent qu'on les distinguait encore, il faut en chercher l'explication ailleurs.

Or dans l'Apparicion, *-el* (*ellum*) rime avec *-el* (*ellum*) sept fois, et jamais avec *-el* (*alem*). *-el* (*alem*) ne paraît à la rime que trois fois. Les rimes dont il est question sont : v. 77 *redoubter* : *mortel*, v. 1302 *parler* : *creminel*, v. 651 *noé* (= *noel*) : *gré*. Le dernier exemple met en lumière la conclusion, confirmée par les deux autres, que nous avons affaire à une chute de *l* après *e* (< *a*) qui n'avait pas lieu après *e* (< *ø*). Quoique l'auteur soit né en Provence et élevé peut-être dans le Lyonnais,

1. p. 18. « Set in fine aliquarum rationum vel in medio rationis ad punctum bene possunt proferri ».

on peut douter s'il faut rattacher cette chute, motivée par la fermeture de la voyelle précédente, à celle de *l* final en bourguignon, car là, comme en Lorraine, l'amuïssement ne semble pas dépendre de la nature de la voyelle qui précède ¹. Il est possible que ce soit un phénomène de la langue de la Champagne et de l'île de France, qu'on peut rapprocher de rimes telles que *parenté* : *parent té* (= *tel*), *cloé* : *noé* (*noel*), des graphies *auté*, *ité*, *osté* dans Rutebuef, et de *hostel* : *costel* (*costé*), *beauté* : *hosté* (*hostel*) dans Deschamps.

r final : Quant à *r* final, il faut rappeler les mêmes rimes dont nous avons tenu compte pour témoigner de la disparition de *l* : *redoubter* : *mortel*, *creminel* : *parler*. On trouve au v. 885 la rime *savoir* (écrit *savoirs*) : *roys*. Deux graphies aussi, *labourés* pour *labourer* dans V. (v. 649) et *avoir* pour *avoit* dans M. (264) au milieu de la phrase témoignent de l'amuïssement de *r* devant une consonne initiale. Notons enfin au v. 927 la forme *mal* qui semble représenter *mar*.

1. Cf. Goerlich, *Franz Stud.*, VII, 1, p. 103 ; Wendelborn, *Sprachliche Untersuchung der Reime der Végèce-Versification des Priorat von Besançon*, Bonn, 1887, pp. 17, 18 ; Foerster, *Lyoner Yxopet*, intr. p. xxxv.

CHAPITRE V

MORPHOLOGIE

A. Les substantifs.

La déclinaison bicasuelle.

Bonet fait un emploi fréquent de l'ancien cas sujet du sing. en -s. Il n'est guère possible, à la fin du xiv^e siècle, de formuler des règles quelconques pour cet emploi. Devant une consonne, l's ne se prononçait pas; devant une voyelle, il donnait un moyen facile d'allonger le vers d'une syllabe, si le substantif finissait en -e. Les poètes s'en servaient donc pour les besoins de la mesure ou de la rime, ou bien on en ajoutait soit au hasard, soit pour des raisons qu'on n'a pas réussi à démêler, et sans influence aucune sur la mesure ou sur la rime. Ainsi, dans l'Apparicion, la plupart des mots qui y figurent avec l's du cas sujet, se trouvent également sans cet s à d'autres endroits.

Les substantifs qui apparaissent seulement avec s au cas sujet du singulier sont les suivants :

(a) *compains* **189**, *conseilliers* (: *chevaliers*) v. 1431, *gardiens* v. 72, *grans* v. 595, *jardiniers* **179**, *mors* v. 1116, *philosophes* **48**, *sers* (: *envers*) v. 596, *subgiez* **170**, *tirans* v. 1161, *Tulles* v. 623;

(b) *avoirs* **63**, *dommaiges* (: *mariages*) v. 1475, *oultrages* (: *herita-ges*) v. 1505, *services* (: *benefices*) v. 1223, *siecles* **49**.

Les substantifs qui se présentent sous les deux formes, avec et sans s, dans l'un ou l'autre manuscrit, sont les suivants :

(a) *amis* (: *assis*) v. 935, et *l'amy*, v. 391, pour la mesure, *datiliers* et *datilier* dans la partie en prose de l'ouvrage, *Dieux* quinze fois et *Dieu* quatre fois, au v. 1286 même *Dieux* au cas régime du sing., *esperiz* v. 133 et **11**, **80**, *esperit* (: *maudit*) v. 200, *frans* M. v. 692, *franc* V. v. 692, *homs*, appelé par la mesure aux vss. 763, 1212, et aux vss. 110 (une syllabe manque et il faudrait peut-être lire *hommes*), 766, et **161**; *homme* **78**, et appelé par la mesure vss. 52, 306, *Juifz* M. v. 293, *juif* V. v. 293 et **232**, *maistres* vss. 564, 960 et plus souvent *maistre*, *officiers*

M. v. 808, M. v. 1412, *officier* V. vss. 808 et 1412, *papes* vss. 1063, 1097, *pape* v. 1124 pour la mesure, *peres* (: *afferes*) v. 1309 et M. v. 1369, *pere*, v. 389 et V. v. 1369, rimant avec *mere* vss. 756, 934, *prisonniers* (: *deniers*) v. 1344, *prisonnier* v. 822, *roys* sept fois, *roy* deux fois, *sarraçins* vss. 1396 et 1472 (: *aprians*), *sarraçin* v. 333, *sires* 166 et 222, plus souvent *sire*, *voisins* M. v. 775, *voisin* V. v. 775 :

(b) *cuers* 75, *cuer* v. 350, *mondes* vss. 1238, 1394, et 1378 pour la mesure, *monde* v. 53, *vins* vss. 1453, 1456, *vin* v. 1458 et v. 862 (: *fin*).

Un fait ressort, c'est que la plupart de ces substantifs, ceux qui sont groupés sous la rubrique (a), sont des noms représentant des personnes. La prédominance des formes *Dieux* et *roys* est surtout frappante. Dans le groupe (b), nous trouvons *avoirs*, *siecles*, *cuers* dans le ms. M. seulement. Le copiste de ce manuscrit a l'habitude d'ajouter des *s* un peu partout ; il écrit trois fois un *s* au cas régime du sing. (116, 226, 259) et aussi *choses* pour *chose*¹).

On voit que les quelques cas de la catégorie (b) s'éliminent tous sauf *vins*. Dans (a) au contraire, il y a de nombreux exemples de substantifs avec -s au cas sujet du sing. qu'on ne peut expliquer ni par la rime ni par la mesure. Les noms de personnes se trouvant plus fréquemment devant une pause, l'*s* final a-t-il pu se maintenir plus longtemps dans la prononciation de ces mots² ?

La déclinaison imparisyllabique.

Cette déclinaison n'existe guère plus au xiv^e siècle. Il n'en reste que quelques souvenirs dans les œuvres littéraires et quelques anciens cas sujets qui par suite de leur écart considérable du cas régime, se sont transformés en substantifs ayant leurs désinences propres, et qui font par conséquent double emploi avec les substantifs construits sur le cas régime. Ainsi *compain* se sépare de *compaignon* et se crée un nouveau cas sujet *compains* (189). *Enfant* est un cas sujet (v. 499) ; sur *pire*, on

1. Peut-être par analogie avec *riens* pour *rien*. Metzke (*Herr. Arch.*, LXV, p. 93) cite deux exemples de cet *s* ajouté à des substantifs féminins : *manieres*, *personnes*.

2. Metzke note déjà pour le xiii^e siècle que les textes s'écartent souvent des règles de l'ancienne déclinaison. Dans les premières années du xiv^e siècle, la déclinaison à deux cas a disparu dans les cartulaires. Dans V. de C., entre les années 1300 et 1310, les seuls cas sujets en -s qui se présentent (encore ne sont-ils qu'analogiques) sont *hons* et *sires*. Au pluriel des substantifs, aucune survivance des anciennes formes. Chez Machaut, au contraire, l'ancien état est maintenu dans la grande majorité des cas, et Deschamps se sert fréquemment des formes en -s. Dans le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, toute trace de l'ancienne déclinaison a disparu.

construit un cas régime du pluriel *pires*. *Sire* et *seigneur* se séparent ; nous trouvons un cas sujet *sires* à côté de *sire*, un cas régime *sire* et un cas sujet du pluriel *sires*, tandis que *seigneur* devient aussi bien cas sujet que cas régime, avec pluriel *seigneurs*. *Homs*, forme commode pour la mesure, est retenu pour cette raison aux vss. 763, 1212, mais aussi au v. 766 et dans la partie en prose de l'ouvrage. *Emperiere* est cas sujet du sing., le cas sujet du plur. est *emperieres*, et un cas régime *empereurs* se trouve dans M. (65)¹.

Le pluriel.

Une influence analogique du pluriel sur le singulier s'est produite au v. 788 dans M., où le sing. *chappel* est remplacé par *chapeau* ; V. donne la leçon *chapeaulx* à cet endroit. Au v. 1424 le même fait est à relever dans *beau sire* : pourtant ceci pouvait n'être que la transcription fautive de *beaus sire*.

Le pluriel de *conseil* est *consaulx*.

B. Les adjectifs.

La déclinaison bicasuelle dans les adjectifs et participes.

(a) L'adjectif attribut du verbe *être* et le participe passé avec *être*.

Il est impossible d'établir une règle pour l'emploi de l's au cas sujet du sing. On peut trouver des explications diverses pour beaucoup de cas qui se présentent : en premier lieu opèrent les exigences de la rime (adjectif sans s aux vss. 53, 488, 858, 1006 etc., avec s aux vss. 499, 700, 1162, 1170, etc.). Les adjectifs et participes se terminant en s sont de beaucoup les plus nombreux, mais les deux exemples suivants montrent quelle part il faut donner à l'arbitraire : v. 869 *Me suy merveillié souvent*, v. 1090 *Sy m'en suy estudiez souvent*.

(b) L'adjectif qualifiant un substantif masculin au cas sujet du sing.

Dans ce cas, où l'adjectif est lié de très près au substantif, ce dernier lui communique généralement sa désinence. Si le substantif finit en s, l'adjectif prend la même désinence, sinon, il reste invariable, tandis que dans les cas de (a) l'adjectif, séparé de son substantif, n'en subissait plus l'influence. Cette règle est assez généralement suivie ; il n'y a que huit exceptions, dont cinq s'expliquent par l'influence de la rime (vss.

1. V. de C. présente comme cas sujet du sing. *sires*, *sire* et *seigneur*.

596, 974, 1039, 1223, 1475), et deux par le fait que l'adjectif et le substantif sont séparés par plusieurs mots (55, 1453). Dans *ce bon sires* (166) la disparition de l's de l'adjectif est peut-être dû, comme au v. 1424 (*beau sires*), à l's qui suivait.

Disparition de la déclinaison à forme unique pour le masculin et le féminin.

Déjà avant que la plupart des adjectifs ne fût atteinte, quelques-uns d'entre eux (*doux, mol, fol*) se sont créés des féminins en *-e* par analogie aux féminins de la première déclinaison; et ces féminins se trouvent dans notre texte. *Meschante* (vss. 356, 613), *puante* (v. 203), *pesantes* (129), *espirituelle* (19) y apparaissent aussi et sont les seules formes du féminin employées par l'auteur. Aux vss. 203, 613, elles sont appelées par la mesure, *meschante* au v. 356 donne par contre un vers de neuf syllabes, mais le cas est discutable à cause du mot inconnu *revironde*. A part ces exceptions, Bonet maintient l'ancienne déclinaison (*fort, vert, ygnorant, puissant, bouillent, mortel, perpetuel, feal* et au pluriel¹ *loyaulx, feaulx*) sauf dans trois mots :

grant : fém. *grant* vingt fois, *grande* quatre fois (vss. 810, 871, 1002, 1168) et chaque fois en raison de la mesure¹. Le pluriel du féminin est toujours *grans*. Le singulier du féminin est une fois *grans* (: *debatans*) v. 1321.

quel : au féminin quatre exemples de *quel*, chacun devant une consonne (vss. 522, 637, 638, 640), deux de *quelle*, chacun devant une voyelle (vss. 86, 297). Deux féminins *laquel* devant consonne (vss. 129, 1078), cinq fois *laquelle* devant consonne (vss. 66, 698, 8, 180, 228), une fois devant voyelle (232). Au pluriel *lesquelles* (229).

tel : préférence très marquée pour *tel* au féminin. On ne trouve que deux exemples de *telle*, l'un amené par la mesure (v. 119), l'autre devant une voyelle (91). *Tel* au féminin se trouve devant consonne et devant voyelle. Au pluriel trois fois *telz*, une fois *telles*, une fois *tieulx*².

1. Meyer-Luebke a remarqué que les formes avec *-e* s'introduisent d'abord en position attributive (*Hist. Gram.*, p. 186); ici les quatre *grande* qualifient directement leurs substantifs et les précèdent.

2. Dans V. de C. *laquèle* est régulier, *laquel* rare; quant aux autres adjectifs en *-el*, les deux formes s'y trouvent : ainsi *perpetuele, reelle*, mais *personel, annuel*. P. n'emploie que les formes en *-e*. Pour les autres adjectifs, je n'ai relevé dans V. de C. que les anciens féminins *fort, grant* etc., sauf dans la formule *ces presentes lettres*. Dans Deschamps les deux formes apparaissent : *grande, quele, tele, mortele* etc. à côté des formes sans *-e*.

Gradation.

Deux comparatifs qui sont en train de disparaître se trouvent encore dans l'Apparicion; ce sont *majour* (v. 1513) et *menour* (v. 1418). Le superlatif se construit avec *plus* ou *le plus* : ainsi au v. 316 :

*Sus tous crestiens nommés plus proux,
Plus nobles et les plus puissans,
Plus fiers, en armes plus vaillans.*

C. Les pronoms.

Pronoms personnels.

1^{re} personne : Une seule fois (pour la rime) *my* remplace *moy*¹.

3^e personne : Les mss. hésitent entre *luy* et *ly*. La graphie préférée est *luy*, que nous trouvons chaque fois que les deux mss. s'accordent, sauf au v. 731 où tous les deux ont *ly* (: *Belamary*). Quand les mss. varient M. donne toujours *ly*, V. *luy* (huit cas, dont deux des féminins).

Le pronom accentué féminin est *luy* ou *elle*.

L'ancien cas sujet du pluriel *il* a été remplacé par *ilz*. Nous trouvons pourtant quatre fois l'ancienne forme *il*; trois de ces cas sont dans le ms. M. seul, moins exact que V. (M. donne, par exemple, une fois *ilz* pour *il* au singulier). *Il* au v. 1374 dans les deux mss., étant devant une voyelle, ne peut s'expliquer comme une chute de la consonne implosive; nous avons ici ou bien une survivance de l'ancien cas sujet du pluriel², ou bien une graphie fautive pour *γ* (cf. *quil* pour *qui*, v. 893 M.).

Nous relevons une fois *il* pour *elle* (v. 207), suivi de *le* pour *la*, ces pronoms se rapportant à *mauvaistié* (fém. au v. 930); et encore au v. 356 *le* pour *la* (mais le vers a pu être mal copié, car il est trop long, et l'on ne connaît pas le mot *revironde*).

Le cas sujet du pluriel accentué *eulx* apparaît une fois, dans une phrase à deux sujets (v. 989 : *Car eulx et Juifz ont grant joye*). Le

1. La forme *my* était répandue dans la langue littéraire. Machaut s'en sert, en général à la rime, tandis que V. de C. et P. ne donnent que *moy*. Au xv^e siècle, elle a pénétré dans le Sud-Est, et paraît dans le *S. Bernard de Menthon* (Fourmann, p. 725).

2. *Il* au pluriel survit longtemps à la décadence de la déclinaison à deux cas. V. de C. l'écrit constamment, P. utilise autant *il* que *ilz*; un poète comme Machaut l'emploie exclusivement et au xv^e siècle le *S. Bernard de Menthon* contient toujours les deux formes (Fourmann, p. 725).

pronom réfléchi au pluriel peut être *eulx* (p. ex. v. 1082 *Dont commencerent eulx d'essaucer*) et *les* (v. 1128 *Mais a tart les virent faillir*).

Le pronom personnel accentué est employé derrière une préposition comme dans la langue actuelle. Devant un infinitif gouverné par une préposition l'auteur se sert aussi bien du pronom accentué que du pronom non-accentué : ainsi il écrit *de les laisser*, *de la soustenir* et *de la dire*, mais aussi *D'elle bien tost desmarier*, *pour elle fere*, etc. Et même en l'absence d'une préposition précédente : *plourer et eulx pryer merci*.

Le pronom réfléchi accentué *soy* s'emploie derrière une préposition, et devant un infinitif, qu'il soit ou non précédé d'une préposition (p. ex. *De tant s'avance il soy faire craindre*), c'est-à-dire de la même façon que les autres pronoms accentués.

Pronoms et adjectifs possessifs.

Bonet ne donne qu'un seul exemple du pronom accentué, au singulier, *la sienne* (v. 898). Les anciennes formes étymologiques disparaissent au ^{xiii}^e siècle.

L'élision de la voyelle des féminins *ma*, *ta*, *sa*, devant voyelle n'a plus lieu chez lui (v. 80 *son yre*, v. 91 *mon excusacion*)¹.

Précédant les substantifs avec un -s flexionnel, les cas sujets du singulier *mes*, *tes*, *ses*, étaient sans doute ceux dont se servait Bonet ; le fait ne se produit qu'une fois (v. 63 *mes cuers*). Autrement le cas sujet masc. est *mon*, *son*.

Au pluriel *nos*, *vos* sont les formes régulières ; aux vss. 233, 533 on a *vostres* pour allonger le vers d'une syllabe.

No, *vo*. (pour *nostre*, *vostre*), formes d'origine picarde, déjà entrées dans la langue littéraire, servent aussi à raccourcir le vers d'une syllabe et sont employées trois fois dans ce but (vss. 429, 741, 1277).

Leurs est la forme du pluriel et aussi du cas sujet sing. avec un substantif finissant par l's flexionnel de l'ancienne déclinaison ; le seul cas est au v. 1431 *leurs vrayz conseilliers*. M. donne, il est vrai, *leur peres* (v. 1369) mais la leçon correcte doit être celle de V. : *leur pere*. Le ms. V. a cependant trois *leurs* fautifs. Au v. 588 (*leurs corpz*) le *z* qui termine le substantif a causé l's du possessif ; à la ligne 164 et au v. 1537, les substantifs pluriels qui précèdent immédiatement les adjectifs ont pu amener le même résultat.

1. V. de C. fait l'élision ; Machaut et Deschamps la font aussi, n'employant les formes identiques au masculin qu'exceptionnellement.

Pronoms démonstratifs.

(a) ecce-ille.

La déclinaison bicasuelle survit encore ici : au singulier, sujet *cilz*, régime *cellui*, au pluriel, sujet *cil*, régime *ceulx*.

Mais à côté de *cilz* nous trouvons, et plus fréquemment, le cas sujet *cellui* ; cette substitution du cas régime au cas sujet est encore plus marquée au pluriel, car la forme régulière est *ceulx* ; *cil* n'apparaît en effet qu'une fois, au v. 928, où nous avons affaire à une sorte de groupe figé *tuit cil*¹.

En ce qui concerne *cilz*, sa survivance s'explique par l'avantage que procurait aux versificateurs le choix entre deux formes différentes ; cette supposition est corroborée par le fait que nous n'avons que *cellui* au cas sujet dans la partie en prose de l'ouvrage. Au singulier, toutes ces formes provenant de *ecce-ille* servent également d'adjectifs démonstratifs (*cilz* v. 1472, *cellui* v. 271, 276 etc., *celle* 664, 694 etc.).

(b) ecce-iste.

Les diverses formes nées de *ecce-iste* ne se présentent que comme adjectifs démonstratifs (masc. *cest* et *cestuy*, fém. *ceste*).

(c) Le pluriel de l'adjectif démonstratif est *ces*. Il y a un seul exemple d'une forme avec *i* initial : *icelluy* 259. *Ce* sert généralement de pronom, cependant *ceci* et *cela* se rencontrent, chacun quatre fois.

Pronoms relatifs et interrogatifs.

Le cas oblique *cui* paraît quelquefois sous la forme *qui* pour remplacer de *qui*, *a qui* : ainsi 54 *fors vostre pere qui Dieu face merci*. Le cas sujet est *qui*, réduit deux fois à *qu'* (vss. 642, 1170), cas régime *que*. Le relatif *lequel* est beaucoup moins usité que *qui*. Le cas sujet du masculin *quelz* s'emploie avec un substantif portant l's flexionnel, ainsi au v. 766 *quelz homs*.

Pronoms et adjectifs indéfinis.

Maint fait *mainte* au fém. du sing. Au pluriel, masc. *mains* et *maint*, fém. *maintes* et *maint*.

L'article.

L'ancien *ly* au cas sujet du sing. s'emploie avec un substantif terminé

1. Machaut écrit *tuit cil* et aussi *tous ceus*, et *tuit* revient continuellement dans la formule des chartes *Sachent tuit*. V. de C. a quelquefois *Sachent tous*, mais rarement. Ce cartulaire emploie *tuit* pendant tout le xiv^e siècle.

par un *s* flexionnel ; dans les autres cas, on trouve *le*. Deux exceptions aux vss. 1039, 1223, sont peut-être dues à des changements apportés par le copiste pour donner une rime pour l'œil (cf. v. 885 *savoirs : roys*, où il a eu recours au même procédé). On peut supposer qu'il a éliminé dans le premier cas et ajouté dans le second l'*s* du substantif.

Au v. 1264 (*ly cas*) l'article a subi l'influence de l'*s* final du substantif. Au v. 866 il y a l'unique survivance dans notre texte de l'ancien pluriel : *ly las*.

On trouve deux fois *la* pour *le*, *Valere la grant* au v. 567, et M. 269 *la Roone*. Le premier cas doit être une inadvertance de copiste, et dans le dernier, le scribe de M. a été induit en erreur par *la Sone* qu'il venait d'écrire.

Le vers 849 nous présente un cas d'élision de l'article devant un *h* aspiré, phénomène qui n'est pas inconnu au moyen français (cf. Rydberg, *Zur Geschichte des françoesischen a*, p. 86).

D. *Le verbe.*

Le radical.

L'alternance des radicaux atones et toniques du verbe s'est maintenue dans la langue de Bonet ; nous trouvons partout les anciennes formes : *scevent* ; *amer*, *amoit*, *amé*, *ama*, *ameroit* ; *creons*, *creez* ; *veons*, *veez*, *veoie*, *veoient* ; *moine*, *poise*, *pleige*, *treuve*, *treuvent*, *demourez*, *plourer*, *sueffrent* etc. Nous relevons cependant trois cas de formation par analogie, qu'il ne nous est pas permis d'attribuer à l'auteur, puisqu'ils ne figurent pas à la fois dans les deux mss., mais qui montrent que le changement s'accomplissait dans la langue parlée ; ce sont, dans M., *voyez* pour *veez* (v. 9), *trouve* pour *treuve* (v. 442) ; dans V. *aymoit* pour *amoit* (v. 1479). La réduction de *parole* à *parle* à la 3^e pers. du sing. est faite ; à la 3^e du plur. *menguent* reste toujours (vss. 855, 1442). Les futurs analogiques des verbes *venir*, *tenir* avec radical en *ie* n'apparaissent pas. Nous ne trouvons que les anciennes formes (*appartendront*, *viendront*)¹.

La confusion entre *oi* et *i*, *oi* et *ui* au radical des verbes caractérisait

1. V. de C. maintient aussi l'alternance. Mais dans *venir*, *tenir* des formes analogiques se montrent de bonne heure. Dans V. de C. *appartiendra* en 1342 et 1366. Dans P. plusieurs exemples : *soustiendraient*, *tiendra*, *viendrait* et aussi les formes sans diphtongue.

le français déjà avant l'époque de Bonet. Chez lui comme ailleurs se trouvent des racines régulières (*chastie, ottroye, reny, pry, prise*) à côté de formes analogiques (*lyer, pryer, ennoye*).

Renoier est écrit *renoer* au v. 753.

L'infinitif.

Bonet emploie une fois, pour les besoins de la mesure, la forme réduite de *veoir, vir*, qui appartient à la langue littéraire de l'époque. Il y a deux exemples de *querre* et un de *conquerre*, un seul de *querir* (: *plaisir*, v. 1107). Nous trouvons l'infinitif *taire*, mais pour *plaire* les exemples font défaut, et on peut se demander si le *plaisir* qu'on trouve au v. 489 ne doit pas être considéré comme un infinitif, et alors probablement un provençalisme¹.

Présent de l'indicatif.

1^{re} personne : Dans la conjugaison en *-er*, un *-e* analogique commençait dès le XII^e siècle à s'ajouter aux 1^{res} personnes du prés. de l'ind. qui n'étaient pas étymologiquement pourvues de cette désinence. Au XIV^e siècle ce changement n'était nullement achevé ; au contraire, dans l'œuvre de Machaut, la préférence pour les anciennes formes est toujours nette, et Deschamps emploie aussi bien les unes que les autres. Le progrès était cependant suffisant pour que les formes nouvelles fussent utilisées sans être appelées par la mesure. Avec notre auteur, la balance penche déjà du côté des formes modernes ; nous trouvons *ose, reconforte, demande*. Seuls font exception *pri* et *suppli* ; cependant on rencontre aussi *prie* et *supplie*. Il y a deux fois *suppli*, deux fois *supplie* dans la partie en prose, trois fois *prie*, et les quatre exemples de *pri* sont tous dus à la mesure ou à la rime.

Aux autres conjugaisons, l'analogie a ajouté un *-s* à la 1^{re} personne, où cet *s* n'existait pas encore. Bonet écrit toujours *suy*, quoique *suis* soit courant au XIV^e siècle. L'absence d'un *-s* dans *croy, voy, doy, scay, dy*, que nous constatons dans l'Apparicion, est régulière à cette époque ; même au XVI^e siècle on protestait contre les formes en *-s*. Le seul exemple d'un *-s* ajouté à un verbe finissant par une voyelle est *ris* (213). Pour les verbes dont la 1^{re} personne finit par une consonne, nous

1. Le copiste du ms. du duc de Bourgogne a dû le comprendre ainsi, car il paraphrase de la façon suivante le texte de Bonet : *Au monde plais pour tes bontés*. La forme lyonnaise est *plaire* (Philipon, Rom., XXX, p. 253).

trouvons *tieng* deux fois, *tiens* également deux fois, *craïng* seulement sous sa forme étymologique. V. écrit au v. 308 *entens* et M. *enten*. A côté de *voys* (vado) on a une fois *voj* (v. 710 *Or y voy-je*), peut-être dû à la chuintante qui suit.

A la 1^{re} personne de l'ind. prés. de *loer* s'ajoutait quelquefois un *s*¹. Bonet se sert une fois de cette forme pour une rime avec *propos* (v. 102). L'ancien *truis* a été remplacé dans l'Apparicion par *treuve* (v. 1088).

2^e personne : *laisse* pour *laisses* (V. v. 79) est à ranger dans la même catégorie que *regarde* pour *regardes* (2^e du plur.) au v. M. 511 ; ce sont des graphies négligées qui indiquent l'amuïssement de l'*s* dans la prononciation, et dont on signale des exemples déjà dans les mss. du xiii^e siècle.

3^e personne : La 3^e personne du prés. de l'ind. de *dire* est presque toujours *dit* dans notre texte, le prétérit *dist*. Nous ne trouvons aucune exception attestée par les deux mss. pour le prétérit. Ils donnent des leçons contradictoires aux vss. 819, 823 où M. est dans l'erreur ; à la ligne 172 c'est V. qui se trompe. Dans plusieurs cas il n'y a pas moyen, d'après le sens, de préférer une leçon à l'autre. Au présent figurent deux *dist*, donnés par les deux mss. (vss. 564, 685), ce qui nous permet de maintenir le *dist* donné par V. (172), quoique M. donne *dit* à cet endroit².

Il y a deux cas d'une chute de l'*e* final de la 3^e personne des verbes en *-er* : *pleur* (v. 642), *reny* (v. 755), peut-être le résultat de la confusion qui existait à la 1^{re} personne, ou peut-être dus aux difficultés spéciales que présentait la prononciation de *a* à un Provençal. *Laïst*, que l'on trouve ailleurs, remplace une fois (v. 643) *laisse*, et la 3^e personne de *oyr* est déjà l'analogique *oyt*. *Somondre* donne *sommoïnt* (v. 721).

3^e personne du pluriel : *Pouvoir* donne *puent* monosyllabique. Goerlich (p. 79) note que *puent* est usuel dans les chartes bourguignonnes à côté de *peuent* ; il croit à un passage de *œ* à *u* ; cependant les mêmes textes donnent aussi *poent*. *Puent* est relevé par Metzke et par Roehr pour l'Ile de France, c'est la forme employée par P., et Deschamps se sert de *puent* dissyllabique et monosyllabique³.

1. Machaut et Deschamps se servent de cette forme.

2. Cette même omission d'un *s* se présente dans le prétérit de *faire*. Notre texte écrit généralement *fîst*, deux fois *fît*.

3. C'est à cause de ce *puent* que j'adopte la racine *pou-*, imprimant *pouoit*, *pouoient* et pas *povoit*, *povoient*. On a supposé que ce *v* s'est introduit pour éviter un hiatus, à une époque que les graphies identiques de *v* et *u* ne permettent pas de préciser.

Duront (v. 1538) est probablement un dialectalisme de l'auteur. La 3^e personne du pluriel en lyonnais, comme dans les dialectes français du S. E., finit en *-ont*.

Le présent du subjonctif.

A côté des anciennes 3^e personnes du sing. *doint*, *gart*, on a une fois *garde* (v. 20). M. écrit une fois *doinst*, partout ailleurs *doint*. *Prendre* fait *prengne*, *prengnent*, par analogie avec le subj. de *tenir*. *Venir* donne *viengne*, et au pluriel *viennent* (v. 707). *Pouvoir* fait *puist*, et *conseillier conseil* (v. 1309). Sont réguliers *die*, *face*, *plaise*, *aille*. A la 2^e personne du plur. *lisiez* (v. 567) et *escripsiez* (v. 1529)¹ annoncent le passage de *-ez* à *-iez*, qui ne s'achève que beaucoup plus tard².

L'imparfait de l'indicatif.

A la 1^{re} personne, *-ois* commence à paraître au xiv^e siècle, mais notre texte ne donne que *-oye*. La 3^e personne se termine en *-oit*. Il n'y a pas d'exemples des 1^{re} et 2^e du pluriel.

Le prétérit.

Un *s* paragogique commence vers cette époque à s'ajouter à la 1^{re} personne du sing., et d'abord dans les prétérits forts. Notre texte donne *tins*, *vis* à côté de *vy*, *fuɜ* à côté de *fu* et le curieux *puez* (*potui*) dans V seulement, en regard de *puis* dans M, ce dernier représentant peut-être le prétérit du lyonnais *pui*. Pour les prétérits faibles, l'*s* n'est pas définitivement adopté avant le xvi^e siècle. Bonet écrit *endormy*, *respondy*, mais *oys* se trouve deux fois dans les deux manuscrits, ce qui indique un commencement du travail analogique.

Cependant quelques dialectes intercalaient non pas un *v*, mais un *l*. Or il semble que cet *l* paraisse d'abord dans la 3^e personne du pluriel *puelent*. Trarbach (*Die Entwicklung des Verbuns pouvoir im Franzoesischen*, Jena, 1912) relève des *puelent*, mais ni *poulons* ni *pouleɜ*, et j'ai fait la même constatation dans un examen des œuvres de Deschamps. Il faut peut-être tenir compte dans cette question de l'homonymie entre la 3^e personne du sing. et celle du plur. qui résultait de la chute des consonnes finales, et qui pouvait être gênante.

1. *Escripsiez* peut être rapproché des cas cités par Nyrop, II, 46, rem. *Escrise* est la forme normale du subj. chez Machaut, cependant Metzke n'en signale pas d'exemples pour la langue de l'Île de France, et les cartulaires V. de C. et P. n'en offrent pas non plus.

2. Meyer-Luebke, *Hist. Gram.*, p. 214. Machaut ne connaît pas ce changement.

Pour ce qui est du *t* qui s'ajoute à la 3^e personne, nous sommes en pleine transformation ; l'auteur se sert d'une part des formes plus anciennes : *tolu*, *combaty*, *perdy*, *voulu*, *senti* ; de l'autre, des formes modernes *vestit*, *vainquit*, *fallut* ; mourut et aussi mouru, fut régulièrement en regard de quelques exemples de *fu*¹. Devant voyelle, *fouy* (v. 1173), fut (19, vss. 1076, 1162 etc.).

Prendre : les prét. avec *n* sont nombreux dans le texte : *prins*, *aprens* etc.

faire : 1^{re} personne *fis*, 3^e *fist* régulièrement, mais deux fois *fit* assuré par les deux mss. A la 2^e du plur. V donne *feistes*, M avec réduction de l'hiatus *fistes*, et les deux mss. *fistes* dans la partie en prose.

escrire : 3^e personne du sing. *escript*.

veoir : 3^e du sing. *vit*, 1^{re} du plur. *vismeȝ*.

avoir : 3^e du sing. *ot*, 3^e du plur. *orent*. La forme *eust* apparaît deux fois, au v. 186 dans les deux mss., au v. 1369 dans M seulement.

vouloir : 3^e du sing. *voulu* ; les formes fortes de la langue du xiv^e siècle ne se présentent pas.

Les 3^e personnes du pluriel en *-istrent*, *-isdrent* ne paraissent plus ; on a *fïrent*, *dïrent*, *mïrent* et *prïndrent*.

Assis pour *assist* paraît au v. 936 (: *amis*). Je crois qu'il faut rapprocher ce cas d'autres où un changement graphique a été introduit à cause de la rime, le *t* final ne se prononçant plus (cf. v. 885).

L'imparfait du subjonctif.

La réduction de l'hiatus a donné à la langue littéraire une série de formes doubles ; celles avec hiatus sont longtemps restées dans la langue écrite. Bonet s'en sert presque exclusivement : *deïsse*, *veïsse*, *eüsse*, *eüst*, *peüst*, *sceüst*, *deüssent*. *Peussent* est dissyllabique au v. 1070 ; les monosyllabes assurés par la mesure sont *fist* (vss. 816, 1348), *deust* (v. 237). M écrit une fois *visse* (v. 857), où la mesure demande *veisse*, donné par V.

Vouloir fait *voulsist* sur le prétérît sigmatique.

Au v. 1346 on a deux variantes, *faulsist* et *fallit*. La mesure demande un monosyllabe, qui ne saurait être que *fault*, et le ms. R. donne *fault* à cet endroit.

1. L'apparition de *fut* dans V. de C. est assez tardive. Le premier exemple est de 1346. P., entre 1300 et 1326, n'écrit que *fu*, et Schulze n'a relevé que *fu* dans les textes qu'il a examinés.

Le participe passé.

L'hiatus est maintenu : *beü, creü, veü, eü, leü, cheü, congneü* ; sauf au v. 748, *s'ay veu mainte noble cité* ; au v. 739, où V, en écrivant *eue*, élimine l'hiatus, tandis que M, donnant *eü*, le garde, et au v. 1052 où M, en intercalant un mot dans le vers, réduit *leü* dissyllabique à *leu* monosyllabique.

Le part. passé de *prendre* est *prins* ou *pris*. Les scribes se réservent le choix, ainsi V a *prins* où M a *pris*, et inversement (vss. 539, 1103). *Fourras* (: *estas*) au v. 1092 est la forme méridionale du part. passé¹.

Le futur et le conditionnel.

A une époque où les futurs de la 1^{re} conjugaison perdaient souvent l'*e* de la syllabe pénultième, et où les futurs des verbes en *-oir* et *-re* en ajoutaient un dans le dialecte de l'Ile de France, notre auteur emploie presque exclusivement les formes étymologiques². Dans la 1^{re} conjugaison, Bonet ne donne qu'un exemple de la chute de l'*e*, *demourrez*, résultant d'un entourage consonantique spécial.

Aux futurs des verbes en *-oir*, *-re*, on ajoutait souvent un *e* (*saveray, responderay* etc., chez Machaut). L'Apparicion n'emploie que les futurs étymologiques, sauf une variante *congoïstera* donnée par V, où M écrit *congoïstra* (159).

Dans la conjugaison en *-ir*, la présence d'un *i* dans les futurs de certains verbes, son absence dans d'autres, sont des faits déjà établis avant le xiv^e siècle, et les formes employées par Bonet : *orryiez, mourra, et partira, serviront* sont celles que la langue a toujours préférées. Les formes picardes du futur qu'emploient Machaut et Deschamps : *tenray, venray, faulray* etc., sont inconnues à Bonet, qui se sert toujours de celles avec consonne fermante entre les deux liquides (*vendray* etc.).

avoir : fait régulièrement *auray, aurez, auront* et une fois *arez* dans M contre *aurez* dans V³.

1, Voir Philippon, *Rom. XXX*, p. 242.

2. Metzke note l'existence dans les chartes de ces doubles formes avec et sans *e*. Des poètes comme Machaut et Deschamps s'en servent aussi ; mais V. de C. n'en donne que deux exemples (*pairont, demourront*), qui par leur phonétique particulière présentaient normalement cette forme.

3. La forme littéraire de l'époque paraît avoir été *arai* ; Machaut et Deschamps la préfèrent à *aurai*.

Le futur de *laissier* est toujours construit sur le radical *lair-*
estre : à la 3^e personne du sing. une fois *yert* (v. 766), ailleurs *sera*.
Au v. 550 *vauldriont* pour *vauldroient* appartient au dialecte lyon-
nais ¹.

1. Philippon, *Rom.*, XXX, p. 282.

CHAPITRE VI

LA LANGUE DE L'AUTEUR

On peut déterminer en quelque sorte « a priori » la langue que le texte de l' « Apparicion maistre Jehan de Meun » nous présentera, en passant en revue les pays dans lesquels l'auteur avait séjourné avant la composition de cet ouvrage.

Bonet était Provençal de naissance, et ce fut en Provence que s'écoulèrent ses premières années. Puis il vint en France, probablement dans le Lyonnais, et rentra ensuite à Avignon, où il poursuivit ses études, devenant docteur en décret. Il devait alors avoir environ quarante ans.

Déjà en 1368 il avait visité l'Italie; il fit en 1392 un séjour de quelques mois en Espagne et s'établit enfin en 1393 à Paris, où il dut rester jusqu'en 1398. Nous voyons ainsi que sa vie, jusqu'en 1387, se partagea entre la Provence et le Lyonnais, mais que les cinq années qui précédèrent immédiatement la composition de notre ouvrage se passèrent non seulement en France, mais à Paris même. Il n'est pas étonnant, dans ces circonstances, que l'ouvrage présente des traces de l'origine méridionale de l'auteur. L'éducation française dont celui-ci s'enorgueillissait ne pouvait les éliminer en entier, si elle était faite dans le domaine du franco-provençal¹. On s'étonne à plus juste titre de trouver si peu de traits non français et de voir à quel point Bonet a su se soustraire à l'influence de sa langue et de son dialecte.

Avant de mettre en lumière les principaux traits dialectaux que présente le texte, il importe de caractériser le français qu'écrivait l'auteur. Nous sommes à une époque où les grands écrivains, de quelque province qu'ils soient, se servent d'une langue qui est en train de devenir une *κοινή* par l'adoption de nombre de formes dialectales; celles-ci ne

1. Cf. Brun, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Paris 1923, pp. 61-2.

remplacent pas leurs équivalents franciens, mais co-existant avec eux, constituant ainsi un fonds de doublets, dans lequel les poètes ne manquent pas de puiser au besoin ¹. Toute langue littéraire est archaïsante, et ce caractère est naturellement très marqué quand la langue est en train de subir des changements importants et nombreux. Des écrivains tels que Machaut et Deschamps emploient des formes qui ont disparu de la langue parlée depuis le XIII^e siècle et même auparavant ².

Or, c'est cette langue littéraire que Bonet a voulu reproduire et qu'il nous présente en effet dans l'*Apparicion*. C'est ainsi que nous ne trouvons chez lui qu'à titre d'exceptions quelques exemples de la réduction de l'hiatus; de même les anciens féminins sans *-e* des adjectifs de la 3^e déclinaison sont de règle. De plus, il n'hésite pas à employer les formes dialectales dont se servait la langue littéraire. Il utilise pour les besoins de la rime, une fois *my* pour *moy* (: *nully*, v. 16), trois fois *ie* pour *iée* (*chargie* : *clergie*, *chieré lie* : *chastie*, *saignie* : *folie*), *cimetire* et *bivre* pour *cimetiere* et *bievre*; et c'est aux exigences de la mesure qu'il faut attribuer les adjectifs possessifs *no* (une fois), *vo* (deux fois) pour *nostre* et *vostre* et la substitution de *vir* à *veoir* au v. 542, toutes formes qu'on considère comme d'origine picarde. Nous n'avons pas à tenir compte ici de la graphie *-aige*, alors très répandue en dehors de la Picardie, et sur la prononciation de laquelle Bonet ne nous renseigne pas; il ne réunit dans les rimes en *-aige* que des mots dont la désinence dérive de *-aticum*, de sorte que toutes ces formes peuvent être attribuées aussi bien au scribe qu'à l'auteur ³.

Bonet a su éviter des particularités linguistiques de son pays. Pour lui, le futur d'*avoir* est toujours *auray* (ou *avray*) comme il l'était à Paris (le ms. M substitue, il est vrai, une fois *aray* à *auray* donné par V à cet endroit), tandis que la langue littéraire, employant les deux formes *auray* et *aray* ⁴, lui permettait de se servir du lyonnais *aray* ⁵. De

1. Ainsi au XV^e siècle, le *Saint Bernard de Menthon*, qui appartient à la Savoie (Fourmann, *Rom. Forsch.* t. XXXII, pp. 625 sqq.), contient de nombreuses formes que M. Châtelain (*Rech. sur les rimes franç. du XV^e siècle*) avait relevées comme picardes.

2. Par exemple, le nombre considérable de mots, participes passés et autres, employés avec maintien d'un hiatus qui, dans la langue parlée, s'était depuis longtemps réduit (voir à ce sujet E. Hoepfner, *Z. f. rom. Ph.*, t. XXXVII, pp. 338 sqq.).

3. Notons aussi que le ms. V seul donne les formes en *-aige* d'une façon générale; M écrit presque toujours *-age*.

4. Deschamps, t. I, Bal. XV : *Ja n'auront paix, mais touz temps aront guerre*.

5. Philippon, *Rom.*, XXX.

même, le lyonnais distinguait au xiv^e siècle comme aujourd'hui *an* de *en* ; Bonet ne le fait pas ; il avait assimilé sa langue, sur ce point aussi, à celle de Paris ¹.

Un fait qui se rattache à la disparition de la flexion du substantif en français ² est la formation de nouveaux cas sujets à l'aide des cas régime des substantifs imparisyllabiques, de sorte que les anciennes formes du cas régime telles que *seigneur*, *larron*, *enfant* s'employaient dans la suite comme cas sujets. Le lyonnais paraît avoir été en retard sur le français, et des documents lyonnais examinés par M. Philippon ³, il ressort que l'étape de la disparition de la déclinaison imparisyllabique n'est pas encore atteinte dans le franco-provençal du xiv^e siècle. Ici encore Bonet écrit la langue du Nord, car la déclinaison imparisyllabique n'existe plus dans l'« Apparicion ».

Quelques autres formes morphologiques sont plus clairement dialectales, mais elles sont isolées, chaque forme ne se présentant qu'une fois dans le texte. La 3^e personne du plur. du prés. de l'ind. finissait en lyonnais par *-ont* au lieu de l'*-ent* du francien ; et au v. 1538 (*Car ja mensonges non durent longuement*) cette désinence s'est introduite ⁴. De même la forme *vauldriont* au v. 550 est celle du conditionnel en lyonnais ; *puis*, qui paraît dans le texte comme 1^{re} personne du sing. du prét. de *pouvoir*, semble être d'origine lyonnaise, où le prétér

1. Des formes telles que *avenent*, *desconnoissent* ne sont dues qu'à la confusion graphique de *-an* et *-en* en francien.

2. L'« Apparicion » présente, assez régulièrement, la déclinaison à forme unique pour sujet et régime. Il ne donne, en tout, que 78 exemples de l'ancien cas sujet. Cependant la répartition de ces exemples dans l'ouvrage n'est pas sans intérêt. En divisant le texte en trois parties égales, chacune de six cents vers ou d'une quantité de prose équivalente, on constate que la première partie ne contient que onze anciens cas sujets, que la seconde en a vingt et que c'est dans la troisième qu'apparaissent les quarante-sept qui restent. Or, d'après M. Philippon (*Rom.*, XXX, pp. 224, 225), le lyonnais, plus conservateur que le français, aurait gardé plus longtemps les désinences étymologiques (on sait que les *Leys d'Amors* demandent au xiv^e siècle le maintien de l'ancienne déclinaison. cf. éd. Anglade, III, p. 76). C'est peut-être dans ce fait qu'il faut trouver l'explication des cas sujets avec *-s* employés par Bonet. Essayant de reproduire la langue du Nord, il se laisse de plus en plus influencer par son dialecte, et par conséquent le nombre des anciens cas sujets augmente vers la fin de l'ouvrage.

3. *Rom.*, XXX, p. 226.

4. Il est possible que cette forme soit une faute de copiste, remplaçant le futur *durront*. Cependant Bonet n'emploie pas habituellement les futurs avec chute de l'*e* et le texte offre ailleurs *durera*.

était *pui*; et enfin *fourras*, participe passé (v. 1092), porte la désinence du provençal et du franco-provençal.

Le texte présente quelques erreurs dans le genre des substantifs. A la ligne 253 *desherités* qui se rapporte à *personnes* est une erreur compréhensible, ces personnes étant masculines. Au v. 1125 *le disme* est sans doute dû à l'influence du provençal. *Valere la grant* au v. 567 doit être une méprise de copiste, de même que *la Roone*, qui paraît dans M; V donne correctement *le Roone*. Les cas qui restent, v. 207 *Que s'il flourist (mauvaistié)*, v. 520 *Leurs coups sont legeres...*, v. 878 *hostel plus blonde*, v. 1314 *de la scisme*, semblent témoigner d'un embarras au sujet de la mesure ou de la rime, de la part de l'auteur ou du premier copiste¹.

On voit que ce qu'on peut relever chez Bonet en fait de formes morphologiques dialectales est peu de chose. Du côté de la phonétique, sa langue présente des divergences qui ne peuvent plus être attribuées à son dialecte lyonnais en particulier, mais qui résultent du caractère général de la langue du Midi, à savoir l'absence de la nasalisation.

En premier lieu, Bonet se trompe de timbre dans la série nasale, et rime *ê* avec *â* : v. 973 *vileins : temps (temps : enfans, v. 983)*, v. 1103 *maïns : grans*, v. 1125 *vains : ans*; *î* avec *ê* dans *roïne : fine* (vss. 606, 1499), *pleïne : enlumine* (v. 1322)².

Deuxièmement, il confond voyelle orale avec voyelle nasale. Le texte offre des rimes de nasale avec orale qui rentrent dans le système français, mais dont le nombre surprendrait dans un texte de l'Ile de France. Châtelain (p. 78) a pu constater que derrière *i* la consonne *n* avait un sort particulier; il pouvait tomber et permettre ainsi la rime avec *i* oral. Bonet fait rimer douze fois *i* oral avec *î*. Ces rimes sont : *Sarraïn : cy, ouy, luy, dy*; *Sarraïns : subgis, aprins*; *Aqui (Aquin) : cy*; *Constanty (Constantin) : hardy*; *Jacobin : amy*; *fin : joly, ceci*; *chemin : pry*. A plusieurs reprises il indique son procédé en omettant l'*n* final.

La langue de Bonet présente une extension de ce principe. Il réduit *Meun* pour le faire rimer avec *beü* et *respondu*, et, ce qui est plus surprenant, il fait rimer *Romains* avec *fays*.

1. Au v. 356, nous trouvons *le pour la*, mais le vers a été mal transcrit.

2. Des rimes semblables à ces dernières paraissent quelquefois dans des poèmes français, ainsi *Magdalaine : poitrine* chez Martial d'Auvergne (Châtelain, p. 62). La valeur de ces rimes est discutée. Il faudrait peut-être en chercher l'explication dans la persistance à cette époque d'une certaine nasalisation, qui a, d'ailleurs, maintenu la prononciation *êne* dans plusieurs patois jusqu'à nos jours (cf. *Atlas linguistique*).

Châtelain (p. 44) a observé pour le français qu'une voyelle nasale devant une consonne suivie de *a* pouvait rimer avec la voyelle orale placée devant la même consonne. De cette catégorie sont les rimes de l'Apparicion *office : prince* (v. 803) et *rouges : mensonges* (v. 875) ¹.

Bonet fait rimer *perdre* avec *rembre* (v. 257) et peut-être aussi *terme : rendre* (v. 273), mais le texte a pu être altéré à cet endroit ; pourquoi en effet Bonet aurait-il rimé :

*Car il fault prendre autre terme
Mais il fault bien l'interest rendre,*

quand une simple transposition de mots lui donnait la rime *prendre : rendre* et lui permettait en outre d'éviter un hiatus ?

Il faut attribuer à cette double confusion, d'une part entre voyelles orales et voyelles nasales, et d'autre part entre voyelles nasales de timbres différents, la graphie *nen*, fréquente dans le texte (remplaçant *ne* inaccentué), qui doit être un croisement de *ne* et *non*.

Outre le cas des voyelles nasales, la langue de Bonet présente un second fait qui doit trouver sa raison d'être dans le provençal. Comme dans cette langue Bonet se permet quelquefois de laisser tomber l'*e* de l'adverbe *en*, et de rattacher l'*n* qui reste à la voyelle suivante. Quelquefois il arrive que *en* soit écrit en toutes lettres, mais la mesure nous apprend que la voyelle ne se prononce pas. Cette aphérèse en position proclitique se produit aux vss. 130 (*Pour l'ayde qui besoing 'n a*), 149, 791, 820, 919, 1403, 1409, et ligne 235 ². L'aphérèse enclitique avait aussi lieu en provençal, mais dans les trois exemples possibles que nous donne le texte, c'est un pronom à terminaison vocalique qui précède, qui, par conséquent, peut aussi bien s'élider avec le *en* qui suit : ainsi au v. 985 *Souvent lui en devroit souvenir*, nous pouvons avoir affaire à une élision l'*en*, au v. 661 *Qui est entre vous qui en ce pense*, on peut lire *qu'en*, et de même au v. 1357.

Dans les vers : 467 *Car com usaige fait bon maistre
Et non usaige le fait triste,*

il faut peut-être voir dans *com* une interpolation de scribe, et supposer que Bonet se servait de la forme *maïstre* pour la rime (voir au Chapitre sur la phonétique : voyelle *e*).

A part ces faits la phonétique de Bonet présente un caractère bien

1. Et voir aussi pour cette rime Châtelain, p. 19. La confusion entre *on* et *ou* (*mont - moult*, etc.) est caractéristique pour l'époque.

2. Nous l'indiquons dans le texte en faisant précéder l'*n* d'une apostrophe.

français ; il ne reste qu'à signaler quelques provençalismes qui font partie du vocabulaire de l'auteur. Bonet emploie de temps en temps des conjonctions méridionales : *se tout* au sens de *quoique*, *puis* au lieu du français *puisque*, et dans le même sens *car* (21 et v. 1031) ; on s'aperçoit d'une confusion de *par* et *pour*, peut-être due au fait que ces deux mots sont représentés en provençal par un mot unique. *Esclaux* pour *esclaves* est amené par les besoins de la mesure (v. 660), mais Bonet se sert aussi de *naux* pour *nefs*. Au v. 765 la disparition de l'*e* final de *parjur* doit être due à l'influence du provençal *perjur* ; le provençal *infiel* (v. 63) lui fournit une rime avec *miel* ; l'expression *faire son pron* qui apparaît deux fois (vss. 602, 1152), et le mot *empron* au v. 442 semblent aussi être d'origine provençale (cf. Levy, *Prov. Suppl. Woerterbuch*, t. VI, p. 565). Le provençal *malostruc* lui est suggéré par la rime avec *duc*, et l'ouvrage qu'il connaissait sous le titre provençal du « *Questionnari* » lui imposait la rime *exemplari*. Au v. 489 *plaisir*, s'il est un infinitif, doit être construit sur le provençal *plazer*. Reste enfin la rime *noble : pueple* donné par M, en regard de l'assonance *noble : povre* dans V. On peut supposer que Bonet avait présent à l'esprit le provençal *poble*, ou bien accepter une assonance dont on ne trouve pas d'exemples ailleurs dans le texte.

CHAPITRE VII

VERSIFICATION

Bonet a adopté pour l'« Apparicion maistre Jehan de Meun » le vers octosyllabique à rimes plates du *Roman de la Rose*¹. Il ne travaille aucunement ses rimes ; la proportion de rimes riches n'est que de 10 %, et une rime équivoque unique, *l'appareil : l'a pareil* (v. 851) choque presque, tant elle est inattendue. La proportion de rimes féminines est également petite ; elle n'atteint qu'un pourcentage de 22.

Parmi les rimes de Bonet qui ne sont pas d'une correction absolue, plusieurs ne présentent que l'apparence de rimes inexactes et s'expliquent par la non-prononciation des consonnes implosives et finales ou par la phonétique particulière de l'auteur. Ces rimes ont été relevées dans les chapitres qui traitent du système phonétique du texte. Il reste à signaler quelques rimes qui ne sont pas entrées dans les cadres de l'étude phonétique.

Une consonne placée devant *l* ou *r* ne gêne pas la rime avec *l* ou *r* seuls. C'est ainsi que Bonet fait rimer *decretales : creables, escripre : vivre, delivres : sires*. Un phénomène d'ordre inverse se produit dans les rimes *scismatiques* : *articles, pape : valable, monde : fondre, maistre : triste* (ce dernier dans M seul ; V écrit *tristre*), où ce sont *l* et *r* qui sont traités comme s'ils ne se prononçaient pas. Des rimes de ce genre se présentent dans les œuvres poétiques du temps, quoique la chute de *l* paraisse rare (Châtelain, pp. 48, 53-4).

La rime *-s : -z* est usuelle à l'époque : Bonet fait rimer *eglise : nice, guise : nice*. Il faut enfin signaler deux assonances : *escarlasterz : chappez* et *noble : povre* ; cette dernière ne paraît que dans V.

La médiocrité de la versification de Bonet se fait remarquer dans les erreurs qu'il commet dans le compte des syllabes. Il lui arrive souvent

1. Les vers 1189-1191 semblent constituer une séquence de trois vers rimant ensemble, probablement une négligence de l'auteur ; cependant le même fait est relevé par MM. Reinaud et Michel dans le *Roman de Mahomet* (Paris, 1831, Intr. p. 57, note).

des vers trop courts ou trop longs d'une syllabe. Dans la plupart des cas, ces erreurs semblent reposer sur une maîtrise insuffisante des lois qui règlent l'emploi de l'*e* féminin. Tantôt il fait compter l'*e* féminin dans la mesure où il devait s'élider, comme l'ont fait d'autres poètes de son pays ¹, tantôt il ne le fait pas compter là où l'élision ne pouvait pas avoir lieu. Mais, tous ces cas mis à part, il en reste toujours où le vers se trouve écourté ou allongé.

On trouve chez les poètes français du xiv^e siècle, quoique rarement, des vers où un *a*, devant un mot monosyllabique, ou précédé d'un groupe de consonnes, ne s'élide pas. L'« Apparicion » nous offre non moins de quarante-deux exemples de non-élision dans ces conditions, et encore cinq vers où il faut compter un *a*, précédé de consonne simple ou de voyelle, qui devait normalement s'élider ². En outre, il reste quinze vers où le manque d'une syllabe ne peut s'expliquer par une non-élision. On peut en rendre responsable le copiste dans les cas où un léger changement restitue au vers la syllabe manquante, c'est le cas aux vers 448, 672, 731, 869. Aux vers 779, 810 Bonet a peut-être pensé à *veex-cy* au lieu de *vecy*; de même, aux vers 981 et 1520, le mot *prescheours* doit peut-être compter pour quatre syllabes — *pre-escheours*; on pourrait sans doute trouver des explications pour les vers 130, 181, 565, 875, 1074; c'est le nombre des erreurs qui rend l'auteur suspect.

Les vers à neuf syllabes sont encore plus nombreux que ceux à sept. D'après les règles de la prosodie française, un *a* pouvait faire élision devant une voyelle suivante dans les groupes *-es*, *-ent* ³. De même la désinence *-oient* de l'imparfait et du conditionnel pouvait compter pour une seule syllabe ⁴, et enfin un *a* suivant immédiatement une voyelle pouvait ne pas compter comme syllabe ⁵. Quelques vers fautifs peuvent à la rigueur être attribués aux copistes; on peut aussi éliminer les vers qui contiennent des mots avec un hiatus (*beü*, *eüssent*, etc.), quoique Bonet ait gardé ces formes avec une régularité presque parfaite. Toutes ces déductions faites, il reste néanmoins vingt-cinq vers qu'on ne peut ramener à la forme octosyllabique que par l'élimination d'un *a* qui ne

1. Tels François Garin, Lyonnais (Piaget, *Rom.*, XXVII, p. 595), Priorat de Bésançon (v. l'étude de M. Wendelborn) et l'auteur de l'*Ysopet lyonnais* (Færster, Intr. V-VI).

2. Vss. 110, 639, 1004, 1330, 1338.

3. Dans l'Apparicion, il y a onze exemples de cette élision.

4. Sept exemples dans le texte.

5. Dix exemples.

doit pas s'élider¹, et cinq vers qui sont franchement de neuf syllabes². Il résulte de cette inexactitude qu'on ne peut s'appuyer sur aucun cas isolé pour établir le compte des syllabes, et que même plusieurs exceptions ne peuvent invalider une conclusion générale. Quoique le mot *royne* se présente deux fois comme monosyllabe, on ne peut pas en conclure qu'il l'ait été effectivement. En ce qui concerne l'hiatus, Bonet tâche de maintenir les hiatus *eü*, *eï* (des formes réduites paraissent cependant aux vss. 149, 237, 413, 481, V 621, 644, V 739, 748, M 790, M 857, M 1052, 1070 et aux lignes M 101, 102). Il écrit *preschëour* (981, 1304, 1520), mais *empereurs* (66) *gaignent*, *meschant*, *marchant*, *Jehan* (monosyllabe - vss. 6, 295, 952). Les mots finissant en *-ion*, *-ieux* paraissent être monosyllabiques ou dissyllabiques suivant les nécessités de la mesure. *-ien* est monosyllabique, sauf aux vss. 72, 758, 1025, 1139.

Les mots *sy*, *se*, *ne*, *qui*, *que*, *de* élident ou non leur voyelle suivant les besoins³.

Les vers 1530 à 1543, qui ne faisaient certainement pas partie du texte original, sont écrits en décasyllabes avec la césure après la quatrième syllabe.

1. 61, 66, 176, 197, 411, 498, 557, 599, 692, 733, 846, 847, 855, 891, 969, 972, 1081, 1093, 1124, 1153, 1180, 1291, 1392, 1417, 1485.

2. 412, 576, 687, 1346, 1421

3. *Sy* fait élision aux vss. 748, 1103 et doit être élidé aux vss. 11, 157 et 801; *qui* fait élision aux vss. 642, 1170 et ne compte pas dans la mesure du vers aux vss. 506, 1362 et peut-être aux vss. 661, 1357 (mais voir chapitre sur le dialecte de Bonet).

L'APPARICION MAISTRE JEHAN DE MEUN

Dédicace à la duchesse d'Orléans (ms. V).

A Madame d'Orliens.

Tres haulte et tres redoubtée Dame,

A l'onneur de Nostre Seigneur, et de monseigneur d'Orliens, pour le bien commun et par especial des povres gens j'ay escript une petite
5 chose en la fourme que vous pourrés veoir en cestuy petit livre; et pour ce que vous vueilliez solliciter le dit monseigneur a mettre et querir les remedes qui s'appartendront sur le dessus dit escript, je vous en ay fait copie, laquelle je vous envoie; car vous, en ce faisant, ferez plaisir a Dieu, et tout le royaume priera Dieu pour vous.
10 Sy vous suppli tres humblement que de petite personne vueilliez prendre en gré le petit present. Ly Sains Esperiz par sa doulce grace vous garde en honneur et vous doint bonne vie et longue.

Dédicaces à Jean de Montaignu et au duc d'Orléans (ms. M).

Mon redoubté Seigneur ¹,

J'ay escript un petit libel en cestuy chault temps, en la saison de la
 15 chace de l'esprevier²; car tout ainsy que les grans seigneurs s'esbatent
 lors au plus gay gibier de l'année, aussy les clers, pour fouyr parresse,
 negligence et oyseuse vie, se doivent parefforcier de vivre avec le gibier
 de leurz livres. Car combien que leur estude soit de grant labour, aussy
 est il plain de delit et de joye espirituelle et de fruit gracieux. Sy fut
 20 envoyé le livre, car après Dieu pour luy fut fait, a monseigneur le duc
 d'Orleans; et car je ne sçay bonnement autre chose que je vous puisse
 envoyer a cestuy benoyst jour des estreines, je vous envoie la copie,
 et vous supplie que le petit present vueilliez prendre en plaisir et en bon
 gré, et mettre diligence avec le roy et son grant conseil comment, pour
 25 le bien de son ame, de la sainté de son corps et reliefvement de tout
 son royaume, vueille prendre et mettre a effect les choses qui sont a
 refformer sur pluseurs excés qui cueurent aujourduy. Car sans amen-
 der nostre vie, j'ay paour que Dieux ne nous aydera³, et sy doubte que
 les Sarrazins durement ne griefvent crestianté, se autrement nous ne
 30 retournons a la mercy, pitié et misericorde de Dieu; car tout apper-
 tement il est adviz qu'il soit courroucé contre son pueple, par especial
 quant il nous a osté la tres clere lumiere de sainte Eglise et laissé
 prendre tel avancement aux ennemis de nostre foy.

1. Note latine à « Mon redoubté Seigneur » : « Unde venit dominium plenius disputavi in libro quem feci pro rege qui vocatur *Arbor Bellica*. Sed hec est vera conclusio omnium legum, canonum et philosophorum quod homines virtute et ratione, sapiencia et discretionem vigentes, aliorum rationabiliter sunt domini et rectores ».

2. D'après le *Livre du roy Modus*, cité par M. Pichon (*Intr.*, xvi), la saison de la chasse à l'épervier durait depuis la sainte Madeleine (22 juillet) jusqu'à la fin de septembre.

3. Unique exemple dans le texte de *avoir paour* suivi du futur. Ailleurs il est suivi du subjonctif.

A monseigneur le duc d'Orleans.

35 Tres hault Prince ¹ et mon tres redoubté Seigneur,

Combien que vous ayez assez affaire sur les occupacions mondaines et sur le gouvernement de vostre terre et de vos subgiez, car n'est pas petite la charge d'un seigneur terrien lequel entre ses hommes doit tenir justice du fort au fieble, du riche au povre et du grant au petit, sans faire
 40 difference des personnes et sans faveur non deue, et sy fauldra que par devant Dieu une foys rendés compte de l'administracion qu'il vous a donnée ou commise en cestuy mortel monde et des consaulx que vous aurez donnés a vostre seigneur vostre frere pour lui aidier a gouverner son royaume. lequel selon vostre conscience je tieng que vous avez
 45 conseillé et conseillerez preudomiement et loyalment, car celluy qui mal conseille son seigneur non est pas sans grant coulpe, ains en sera pugniz durement par le Roy des roys : avec tout ce est il bonne chose de veoir aucuns fruiz de l'escripture; car disoit li bons philosophes Socrotés que lors seroit ly siecles beneurés quant les roys et les princes
 50 sauroient ou quant se mettroient en estude de sçavoir. Et sy a bien grant temps que ly mondes n'ot princes qui guerez s'adonnassent a estude de sçavoir. Car puy que mourut ly bons roys Robers de Cecille ² qui fut de vostre sang et fut moult grant clerc, nous avons eu pou princes qui bien amassent science, fors vostre pere qui Dieu face mercy; car
 55 il l'ama et sy fist il les bons clers; et ly roys de Navarre ³ derrenier trespasé vit pluseurs choses en science et ama les hommes estudians; et monseigneur Bernabo de Melan ⁴ les ama fort toute sa vie et leur fist

1. A cet endroit, et ailleurs, dans les deux manuscrits, on a ajouté en marge du texte un commentaire latin. Une grande partie de ce commentaire consiste en citations plus ou moins exactes des auteurs classiques et de décrétales, qu'il n'y a aucun intérêt à reproduire.

2. Robert le Sage, petit-fils de Charles I^{er} d'Anjou, fut duc de Calabre et roi de Sicile de 1309 à 1343.

3. Charles II le Mauvais, mort le 1^{er} janvier 1387 (n. st.). Il avait une grande réputation d'éloquence et devait encourager les écrivains, puisque Machaut lui dédia deux de ses ouvrages.

4. Bernabo fut duc de Milan jusqu'à son assassinat en décembre 1385. Son neveu Galéas épousa Isabelle, sœur de Charles V, et leur fille Valentine devint la femme du duc d'Orléans, à qui Bonet envoie son manuscrit.

pluiseurs [bi]ens¹; mais combien qu'il leur fist escripre pluiseurs beaulx livres, il avoit son estude plus en or qu'en science; et s'est chose²
60 qui trop empesche estudier science, c'est avarice. Car Socrotés cuidant vrayement non pouvoir ensemble possider avoir et science, son or getta en la mer, ainsy comme dit nostre decret. He Dieux! quel avoir puet avoir plus bel que de science et de sagesse, car tous avoirs, toute richesse en comparacion de luy est comme arene de neant de value! Et dont
65 vient la loenge que l'en donne au roy David, au roy Salamon, aux empereurs Justinien et Julles Cezar? Par leur puissance d'or? Certes que non, ains par leur science et par leur sagesse qui seront en perpetuel memoire, comme tres gracieusement dit Origenes³. Sy sont les livres de nature de feu, que nulz ne se puet approuchier d'eulz que l'en n'em-
70 porte aucun prouffit; sont aussy de nature de farine, que qui se met pres emporte aucune chose. Et combien que je n'ay eu ou temps passé vostre congnoissance ny accointement de vostre noble estat, pour ce que j'ay entendu que vous amés les livres, j'ay escript une petite chosette que se tout vault petit, mais que soit au plaisir de Dieu et de vostre seignou-
75 rie, mes cuers en sera plus appaisiez, car je desire de veoir aucunes choses que j'ay touchiées en cestuy petit escript. Sy vous suppli pour l'onneur de Dieu que, se j'ay aucunement parlé outrecuidément, que le me vueilliez pardonner, car un homme qui escript doit ce que luy est adviz de verité sans flaterie escripre.
80 Ly Sains Esperiz vous tiengne tousjours en sa sainte garde et aprez ceste gloire mondaine et de petite durée vous emmaint a la pardurable. Amen.

Et sy aura nom cestuy petit libel « l'Apparicion maistre Jehan de Meun »⁴.

1. Les deux premières lettres ont été grattées.

2. Le ms. donne *cest chose*.

3. La citation est donnée par Bonet en marge. C'est un de ses passages préférés, car la même citation apparaît dans le *Somnium* (ms. de Paris, f° 279 v°) et dans son discours à Wenceslas (*Fontes rerum austriacarum*, I, *Script.*, VI, p. 179). Elle était un des lieux communs du siècle; on la trouve chez Deschamps (II, p. 117):

« Car tresor n'est qui vaille sapience,
Riens ne se puet comparer a science :
C'est li sieges des Roys et des barons.
N'orent par lui seignourie et puissance
Tholomé, David et Salemons ? »

4. Sur les feuillets 2 v° et 3 r° du ms. M se trouve une dissertation latine sur la question : si le roi peut appeler en jugement contre le pape, si celui-ci veut nuire au royaume. La note commence par le passage suivant : « Pro evidenciam materiaram in hoc libello tractatarum et etiam pro eo quod per dominum patriarcham super eis

85 A tous ceulx qui voudront oïr parler de verité soit de par Dieu don-
née bonne perseverance de la soustenir et de la dire, quant lieu sera et
prouffit, sans aucun offendre non deuement¹.

Le prieur parle :

En mon deport aprez souper, heure bien tarde, m'en alay ens le jardin
90 de la Tournelle² hors de Paris, qui fu jadis maistre Jehan de Meun;
ou je me fu mis tout seul ou quignet du jardin, prins telle ymaginacion
qu'elle me tint tant longuement que, se je m'endormy, soit en bonne
heure. Mais vecy venir un grant clerc bien fourré de menu ver, sy me
commença a tancer et fierement parler et dire en ryme :

95 Maistre Jehan de Meun parle au prieur et lui dist :

Que faites vous cy, sire moyne,
Et quel vent ny temps vous y moine ?
Je ne fis oncques cest jardin

85 ouyr. 87 profit. 88 manque. 89 soupper. — m'en manque. 95 et lui dist manque.
1 faites. 2 ne temps.

fui non est diu requisitus, videntur necessario disputande questiones subsequentes ». De ces questions Bonet ne traite que celle qu'on vient de citer, qu'il résout en faveur du roi; puis il ajoute : « Et quia pro nunc sum aliis negociis occupatus, ulterius non procedam ». Il avait encore le feuillet 3 v° à remplir, et les questions subséquentes ont dû se trouver traitées à cet endroit dans le manuscrit du duc d'Orléans, car on trouve les renvois suivants dans le ms. de la duchesse, aux f°s 22 v° et 24 v° : « In libro domini mei Aurelianensis tractavi materiam istam plenissime, et ideo in isto, causa brevitatis, omitto » (commentant le vers 1098), « Utrum sit pape obediendum volenti decimas levare super ecclesiis sine justa causa, hanc questionem plene posui in libro domini mei Aurelianensis ».

Les expressions *plene* et *plenissime* indiquent une étendue plus grande que celle d'une note marginale, et il faut croire que Bonet renvoyait à cette préface dont il ne nous a donné que les deux tiers.

1. Dans M note latine : « Bene sedit verbum « indebite », quia injustos justī, boni malos juste et sancte persequantur, eos juste diffamant et cum laude Christi condampnant ».

2. Le *Somnium* (ms. de Paris, f° 272 v°) nous montre que Bonet habitait la maison de la Tournelle dès 1394. C'est ainsi qu'il la décrit : « Venio, dixi, de extra Parisius ubi habito in una domo quasi solitaria que de Tornela vocatur ». Il ajoute en note marginale : « sita juxta nostram Dominam de Campis ». Dans l'un des espaces laissés libres pour l'insertion des miniatures, on a noté : « Hic depingatur actor jacens in domo Tournelle ». Il est évident, comme l'a remarqué M. Valois (*Annuaire-Bulletin*, XXVII, 1890, p. 214), que ces passages du *Somnium* éclaircissent le sens du vers 17. En effet « demourez » doit se traduire par « habitez », tandis que M. Pichon (p. 66 de son édition) avait supposé qu'il s'agissait seulement d'une visite faite au jardin par Bonet.

Pour esbatre vostre grant vin
 5 Que vous avez ennuit beü.
 Je suy maistre Jehan de Meün
 Qui par mains vers sans nulle prose
 Fis cy le Rommant de la Rose ¹
 Et cest hostel que cy veez
 10 Prins pour acomplir mes souhez.
 S'en achevay une partie.
 Après, mort me tolu la vie.
 Et vous, sire, ne bon ne bel
 Mengiez ceans comme pourcel
 15 Sans faire prouffit a nully.
 Se Dieux me gart, ce poise my
 Quant vous en cest lieu demourez;
 Et se remede n'y mettés
 De vivre plus diligemment,
 20 Je vous prise moins que neant.
 Et se je fusse com jadis,
 Je deïsse bien mon advis
 Au monde plain d'iniquité,
 De tricherie, de faulseté,
 25 Se ne laissasse pour mourir
 De dire le vray sans mentir.
 Car vecy tres perilleux temps ²,
 Nombre de quatorze cens ans,
 Au dit commun de maint crestiens,
 30 Juifz, Sarrazins et payens,

5. anuit 7 maint. 9 voyez. 10 Pris. 11 *Les deux mss.* Sy en. 15 profit. 24 fauseté.
 27 Quer vecy. 29 *Les vers 29 et 30 manquent dans V et aussi dans R.*

1. Le ms. M: « O benedicte Deus, in quanta scientia et sensu naturali habundat ille liber! Sed multi multa legunt et sensum non percipiunt, contra quos dicit Seneca : « non gustabit dulcedinem eorum que legit lector ex facilitate et transitu ».

2. Vers la fin du siècle, les prophéties sur la fin prochaine du monde ne faisaient naturellement pas défaut. Deschamps écrivit sa ballade (I, p. 247) : « Le monde est bien près de sa fin » ; Bonet nous rapporte, dans une note du ms. M, un autre témoignage : « In hoc concordant omnes secte, vulgaris sententia, sarraceni, judei et pagani, et varii christiani, quod isto tempore mirabilia videbuntur ; et in libro sue confessionis magister Arnaldus de Villanova expresse tenet quod Antechristus personaliter tempore istius centenarii regnabit ». Notons que ce commentaire correspond exactement aux vers 29 et 30 qui manquent dans V et R ; il semble ainsi témoigner de leur authenticité.

Ou vous verrez fieres nouvelles.
 Les premisses n'en sont pas belles,
 Quant l'eglise est ainsy noire
 Et les Sarrazins ont victoire ¹;
 35 Jeunesse sy outrecuidée
 Qui tient viellesse pour foulée.
 Les petis ont tant fol couraige
 Qu'ilz portent estat de parage;
 Moynes et autres religieux
 40 Sont devenus tant glorieux
 Que n'a en eulx devocion ²;
 Vecy male conclusion.
 Les pueples menus sans cesser
 S'estudient de mal parler
 45 De leurs souverains et des clers;
 Vecy mal dit, vecy mal vers,
 Quant subgiez n'ayment leur seigneur,
 Vers eulx n'ont crainte ne honneur
 Que les tiennent en leur justice,
 50 Pugnissent les maulx de leur vice.
 Se seignourie n'estoit en terre,
 Nul homme ne seroit sans guerre;
 Le monde seroit trestout nice,
 Se es princes n'estoit justice.
 55 Et les grans seigneurz sans doubter
 Mettent leur or en maçonner ³;
 Maçonner est de tel nature

35 outrecuidée. 37 courage. 39 Moises. 40 Sont retournés. 41 eulz. 43 *Les vers 43-46 manquent dans V, mais figurent dans R aussi bien que dans M.*

1. Allusion à la sanglante défaite des chrétiens à Nicopolis, le 25 sept. 1396. Le ms. M : « Eya, Deus benedicte, que duo signa magis terrenda potes nobis ostendere indignationis tue, quando lumen in capite Ecclesie convertisti in tenebras, et regiones nostras coram nostris oculis devorant infideles ? »

2. Le ms. M : « Certe hodie migravit devocio a monasteriis. Facti sumus opprobrium populi et abjectio plebis, deteriores effecti omnibus Laycis. Et hoc est quod Dei Ecclesiam destruit, meliores habere Laycos quam clericos ».

3. « Guillebert de Metz... dans sa *Description de Paris*, écrite au début du xve siècle, énumère avec admiration les hôtels princiers de la capitale, récents pour la plupart, ou du moins complètement restaurés, hôtels d'Artois, de Sicile, de Navarre, de Flandre, d'Alençon, de Hollande, etc. ». (Lavis, *Histoire de France*, t. IV, 1, p. 428).

Qui plus s'y met, plus y a cure,
 Et se gaste plus qu'il ne cuide,
 60 Tant qu'il treuve sa bourse vuide.

Le prieur respont :

Lors me tins moult pour esbahis, et a grant paine je puis croire que ce fust maistre Jehan de Meun. Mais quant je l'oÿs parler par ryme, je le pensay aucunement, se lui respondy : « Sire, pardonnés moy, car en verité je ne vous sauray pas tres bien parler par vers ; mais 100 pourquoy me blasmez vous se je me tiens ceans en paix ? Car je ne sauroÿe pas estudier comme vous feistes jadiz, et sy ne seroye pas escoutés par aventure, se je disoie pluseurs choses comme vous fistes, car je suy d'estrange pays, petite personne et de petit affaire. Et ne sçay que doy dire au temps present, car ly mondes est trop peril- 105 leux et les cours des princes trop dangereuses. Et s'il vous plaist a souvenir des anciennés dottrines, le grant Valery ¹ recita l'opinion d'un tressaige senator lequel une foys, quant il vit la chose publique qui estoit gouvernée petitement, en un conseil ne voulu dire son oppinion, sy respondy : « Par ma foy, fist il, de parler me suy je souvent 110 repentis, de taire non jamaiz ». Et pour ce, a mon adviz, quant ly mondes est perilleux, se feroit bon taire et deporter le temps ². Et aussy le monde tient pour nice tout homme qui vueille escrire nouvelles choses.

Lors maistre Jehan de Meun se courrouça, sy dist au prieur :

58 plus y met. 60 a Le prieur parle. 96 V Lors que tins, M esbays, V je puez. 97 ce manque. ouys. 98 ly. 101 fistes. 103 Se ne sçay. 106 l'opinion. 107 tressage... lequels. 108 volu. 114 Maistre Jehan parle au prieur.

1. Valerius Maximus, *lib. VII, cap. II*, « *De sapienter dictis aut factis* » : « Quid, Xenocratis responsum, quam laudabile ! Quum maledico sermoni quorundam summo silentio interesset, uno ex his quaerente, cur solus ita linguam suam cohiberet : quia dixisse me, inquit, aliquando pœnituit, tacuisse nunquam ». Bonet ajoute en note marginale dans les deux mss. : « Hoc fuit quando respublica habuit talem tirannum imperatorem ut etiam contra innocentes quereretur falsa accusacio criminalis, talis quod per eam mortem paterentur et bona eorum fisco applicarentur. Et sic contra eorum divitias, non contra personas crimen inveniebatur, licet falso. A tali maligno regimine libera nos, domine ! » (cité d'après V, dont M diffère légèrement).

2. Bonet avait exprimé le même sentiment au commencement du *Somnium*, où il dit (ms. de Paris, f^o 269 v^o) : « Et quoniam dies mali sunt, valde grandia patent pericula de veritatibus offerre parabolas ».

Ce sont parolles de faulx vilen
 Et ne sont pas de bon crestien,
 Qui par l'exemple d'infïel
 Laisse là doulceur et le miel
 65 De la vraye sainte escripture,
 Pour laquelle divine nature
 Par especial prist char humaine
 Que justice vraye et certaine
 Fust en tous faiz noble gardée,
 70 Car elle est de Dieu amée.
 Et si tost ' pour elle garder
 Puet ly gardiens parillier,
 Soit pour venir a mort vilaine,
 Ne puet chaloir, car de sa paine
 75 Aura il' noble guerredon
 Dessus les cieulx ou noble tron.
 Doys doncques tu tant redoubtier
 Les dueilx de ce trespas mortel
 Que tu laisse verité dire
 80 Pour encourir de Dieu son yre?

Le prieur parle :

115 Lors quant je lui cuiday respondre, vecy passer par devant nous un
 phisicien acompaignié d'un faulx Juif et d'un Sarrazin aussy noir comme
 charbon, et par derrieres venoit un Jacobin qui par samblant menoit
 grant dueil, sy sambloit il bonne personne et tresgrant clerc en toutes
 sciences. Sy me dist maistre Jehan de Meun :

120 Maistre Jehan parle au prieur :

Escripvez ce que ceulx diront,
 Car certes a nous parleront.

Sy prist a dire aux quatre dessus nommés :

61 paroles, vilein. 72 parillier. 75 tres grant guerredon. 79 laisses. 115 je ly. 116
 Juifz. 120 dist au prieur. 121 V Sy pris, M a ces quatre. Dans M, la phrase « Sy
 prist » suit la rubrique « Maistre Jehan... »

1. C'est une des formes provençales qui paraissent dans le texte. Traduisez *quoique*.

Maistre Jehan parle au phisicien :

Dont venez vous, dant phisicien ?
 Querez vous en ce jardin rien
 85 Ou n'a sentier, chemin ne voye ?
 Quelle aventure vous envoye
 D'aler par nuit par les jardins ?
 Estes devenus malandrins
 Qui vont de nuyt pour desrober ?

Le phisicien respont :

90 Sire, ne me vueilliés tancer ;
 Plaise vous mon excusacion,
 Car je croy bien, m'aurés pardon,
 Se vous me voulés escouter,
 Car je me puy bien excuser
 95 Se je laisse le chemin bel
 Et m'en voys en un cheminel.
 Car puy voy ma science confondre,
 Il fault que je m'aille rescondre ;
 Sy n'ose passer par Paris,
 100 Car, par le Dieu de paradis,
 L'ygnorant gent prent tel propos,
 Duquel vrayement ne me los,
 C'un prince n'aye maladie
 Ne prengne desroy par folie,
 105 Se ce ne vient par traïson,
 Par sorcerie ou par poison ¹.

89 par nuyt. 92 Quer je, m'arez.

1. Dès les premiers jours de la folie du roi en 1392, le peuple attribuait sa maladie à des maléfices ou au poison. Enfin, on en accusait la duchesse d'Orléans, et le discours du « phisicien » n'est qu'un plaidoyer en sa faveur. « La foule », dit le religieux de Saint-Denis, « s'obstinait à dire que c'était l'effet de sortilèges et de maléfices, que le roi lui-même avait été ensorcelé, et que selon toute vraisemblance, on en devait accuser le seigneur de Milan. On alléguait à l'appui de cette absurde assertion, que la fille de ce seigneur, la duchesse d'Orléans, était la seule que le roi reconnût dans son égarement, qu'il ne pouvait se passer de la voir tous les jours.... Quoique leurs accusations fussent sans fondement, monseigneur le duc d'Orléans, voulant éviter qu'il ne s'ensuivit quelque désordre, ordonna.... que la duchesse fût éloignée d'auprès du roi... et qu'elle allât visiter ses domaines du duché d'Orléans ». (Rel. de Saint-Denis, t. II, p. 405).

- Et vecy fole oppinion,
 Simple ymaginacion,
 Car un prince est aussy pacibles
 110 Comme autres homs corruptibles,
 Se c'est par parmission divine.
 Aucune gent y est encline
 D'oÿr medecine nouvelle;
 Oncques ne fu bonne ne belle,
 115 Ains est contre la sainte foy,
 Contre les ars, contre la loy,
 Contre decrés, contre canons,
 Contre tout ce que nous lisons;
 Ne oncques Dieux telle phisique
 120 Controuva, ne fist tel musique,
 Ne tel chançon, ne tel parler
 Que on veult aujourd'uy trouver.
 Car par art qui est condempnée
 Et par tous les sains reprouvée
 125 On veult guerir maladie fort,
 Soit ce par droit ou soit a tort,
 Oultre tout l'art de medecine
 Qui sus au ciel prist sa racine,
 Laquel Dieux mesmes ordonna
 130 Pour l'ayde qui besoing 'n a,
 Et quelconque saige personne
 Honneur et los et 'pris lui donne.
 Ly Sains Esperiz sy l'a crée¹
 Et l'Eglise l'a honnourée.
 135 Or sont venus meschans devins,
 Sorceliers, arquimans, coquins,
 Qui cuident par art d'invoquer
 Sans Dieu les malades saner.
 Et quant ne puent a ce venir,

111 V Ce c'est, M parmission. 113 D'ouyr. 118 tous ce. 131 sage. 132 ly. 134 honnourée. 137 Qui vueillent.

1. *Crée* s'explique sans doute par synérèse pour *créée* comme on la retrouve encore plus tard. Cf. Du Bellay, *Deffense et Illustration de la langue française*, éd. Châ-mard, p. 371.

- 140 Pour paix et amour departir
 Entre prouchains et parens chiers,
 Treuvent cas orribles et fiers
 Pour troubler les cuers des menus ;
 Car des saiges ne sont creüz,
 145 Mais entre basses gens nicettes
 Se font tenir comme prophetes ;
 Et a l'instance et requeste
 Du deable a qui ilz font feste,
 'N eussent fait pluseurz gehiner.
 150 Et bien durement tourmenter ;
 Se fust creüz leur faulx raport,
 Pluseurs en fussent mis a mort,
 Dont le pueple a esté doulans
 Contre nos seigneurs les plus grans,
 155 Car cuydoit que leur faulseté
 Fust sainte pure verité.
 S'a diffamé maint grans personnes,
 Nettes, loyaux, feaulx et bonnes :
 Plus chier ameroient la mort
 160 Qu'a leur seigneur faire tel tort '
 Comme de luy tolir santé
 Et mettre a chetiveté.
 C'est la soutilté du deable
 Qui de mensonges est connestable,
 165 Qui tousjours par division
 Fait perdre le tant noble don
 De paix, d'amour et de concorde,

144 sages. 147 l'instance. 153 dolans. 157 *Les deux mss.* Sy a. 158 leaulx. 162 chetiveté. 163 soutiveté.

1. Note dans le ms. M : « Hic venit directe istoria de Susanna, que per falsum testimonium malorum periisset, nisi Deus per Daniellem illius veritatem revelasset. De quibus similibus dicitur : Vos ex patre diabolo estis, quia opera patris vestri facere vultis. »

Dans le ms. V, en effet, les vers 1530 à 1543, qui commencent « Belle Susanne... » sont insérés directement après ce discours du phisicien. Comme ils s'adressent uniquement à la duchesse d'Orléans, Bonet les a placés à la fin du manuscrit de Jean de Montaigu, en les faisant précéder de la rubrique « le prieur... parle a Madame d'Orléans. »

Pour lequel tout bien se discorde.
 Par divisjon vient toute guerre,
 170 Par division pert seigneur terre,
 Par division laissent seigneurs
 Les petis, moyens et greigneurs;
 Division confont les royaulmes,
 Les abbayes, les sept seaulmes ¹.
 175 Oncques l'annemy ne vestit
 Cote de maille par qui il vainquit
 Ce monde en champ de bataille
 Com par division sans faille.
 Regardés com par division
 180 A mis l'Eglise a turbacion;
 L'estat grant et merueilleux
 A mis en fier cas perilleux.
 Regardés Flandres la puissant ²
 Par division descroissant;
 185 Par division Lombardie
 N'eüst jamaiz guerre finie. ³
 Or s'est venue essayer
 Se pourra France envenimer, ⁴

173 royaumes. 174 Les abbayes et les sept sealmes. 180 A mis l'Eglise turbacion.

1. Le sens de ce vers nous échappe.

2. La guerre civile avait éclaté à Gand en 1392 entre les partisans de Boniface IX et ceux de Clément VII.

3. *Eust* doit représenter ici la 3^e pers. du sing. du parfait *eut*. Cette forme commence à se substituer à *ot* au xiv^e siècle.

4. Le ms. M ajoute en marge les vers suivants, dont M. Pichon a fait remarquer avec raison que quelques-uns paraissaient fort obscurs :

« Multa mala evenient deffuncta gallina;
 Gallus cito moritur, carens medicina;
 Pulli desolabuntur hora vespertina;
 Vertetur post paululum totum in ruina.
 Unus potentatus si fuerit dominatus
 Erit status manens incontaminatus;
 Dividens flatus si fuerit implicatus,
 Ponci affatus patebit deificatus.
 Patenter visa fuit mors in gallo previsa
 Ac per insanem pullorum est desolamen.
 Non compleatur cauda ponci. Deus, o quero ! queratur
 Morbi medcla, orbem inficiens assequela.

La colompne de crestienté,
190 De noblesse et de bonté,
De biens, de richesse, de foy ;
Sur tous autres a puissant roy.
Et pour ce que tieulx gens inique
Par art de dampnée magique
195 Ont accusé les phisicians,
Saiges clers et loyaulx et grans,
De negligence, de non savoir,
Combien qu'ilz ont menti, pour voir,
Le petit pueple nous maudit ;
200 Mais non, c'est leur faulx esperit.
Et pour ce me vueil je musser
En ce jardin, tant que passer
Voye leur puante mensonge ;
Car leur fait ne sera que songe
205 Sy passera comme fumiere,
Car mauvaistié a tel maniere
Que s'il flourist, ne gette graine ;
Tousjours le tient fievre quartaine
Sy ne puet durer longuement,
210 Et ceulx qui suëffrent maintenant,
Diffamé par leur faulseté,
Seront netz et loyaulx trouvé.
Car loyauté est de nature
Qui de l'uile tient la figure :
215 Qui plus le boute en parfoît,
Tousjours retourne il amont ;
Qui en l'eau le pense nayer,
Il se haulce plus sans fouler.
Quant verité sera trouvée
220 Et faulseté sera foulée,
Lors yray je par plain chemin
Et vous lairay vostre jardin.
Sy vous supply bien doucement
Que laissez passer ce mal vent,
225 Car certes ces puans varlés

Cuidoient faire que maillés¹
 Se levassent pour desrober
 Les riches et les grans tuer.

Maistre Jehan parle :

Lors, quant le phisicien ot parlé, maistre Jehan regarda vers ce faulx Juif, et luy commença a dire bien rigoureusement :

125

Maistre Jehan parle au Juif :

230

Tres ort Juif de faulx desroy,
 Contre l'ordonnance du roy²
 Pour quoy venés en ce pays ?
 Ne savez vous pas que jadis
 Par vostres grans iniquités,
 Par usurez, par vos pechiez,
 235 On vous getta hors du royaume ?
 L'en vous trouva sus tant de blasme
 Que l'en vous deust avoir tous ars ;
 Car vous n'usez de nulz bons ars,

228 a. *Manque dans V.* 123 Mais quant. 124 ly. 230 ordenance. 236 On. 238 V ne usez.

1. Allusion à la sédition des « maillotins » en mars 1382, appelée ainsi à cause des maillets de plomb dont s'armèrent les insurgés parisiens. Les sorciers dont il a été question dans tout ce discours étaient deux moines apostats qui, vers le commencement de l'année 1397, avaient entrepris de guérir le roi. N'ayant pu réussir, ils imputèrent leur insuccès au duc d'Orléans ; celui-ci les fit arrêter, et ils furent décapités le 30 octobre 1398. Bonet décrit en note quelques-uns de leurs procédés. « *Audivi quod duos modos tenuerunt valde mirabiles ad faciendam maximam commocionem in populo. Primus fuit quod petebant se multum curiose custodiri, dicentes quod magni viri tenebant manum in ista infirmitate principis, qui procurarent occidi facere illos qui eum vellent curare. Secundus fuit quod dicebant per sortilegia semper multos operari contra infirmum, et quod semper ita facerent nisi fieret una magna justicia ; et quia credebant in suo proposito deficere quoad curationem, quando populus audiret illam impeditam quia justicia non fiebat de magnis, sperabant ex hoc fieri tumultum et seditionem in populo* ». Comme l'a remarqué M. Pichon, cette note et le discours du médecin semblent indiquer qu'ils étaient encore vivants, mais sous la main de la justice, quand Bonet écrivait.

2. Le 7 septembre 1394 le roi avait publié un édit « pour enjoindre à tous les Juifs et Juives qui demeuroient dans le royaume, tant en Languedoc comme en langue d'Oïl, d'en sortir incessamment » (D. Vaissete, *Histoire de Languedoc*, t. IX, p. 970).

Ne prouffis ne utilisez
 240 Ne vendront la ou demourrez ;
 Par vous n'est terre labourée
 Ne la mer nen est honnourée ;
 En paradiz n'avez vous part.
 Orez dittez, truant paillart,
 245 Pour quoy estez vous venus cy ?

Le Juif respont :

Loy de Dieu, sire, je vous pry
 Que vous me vueilliez escouter :
 Je suy ça venus espyer,
 Par mândement de nos Juifz,
 250 Se nous pourrions estre remis
 Et retourner en ceste terre.
 Nous avons ouÿ que tel guerre
 Y font les usuriers marchans
 Qu'ilz gaignent le tiers tous les ans ;
 255 Sy font secretement usure
 Tel qui passe toute mesure,
 Car il fauldra grant gaige perdre,
 Se cilz ne vient au jour par rembre,
 Et qui gaige baillier ne puet,
 260 Il aura perles, se il veult,
 Mais il fault qu'il les pleige bien,
 Autrement n'emportera rien.
 Les perles on lui monstrea,
 Mille frans les achetera ;
 265 Il confessera cel achat,
 Mais il vendra de l'autre part
 Un marchand qui marchié fera
 Et pour huit cens frans les aura.
 Et sy sera mise journée
 170 Pour payer la somme nommée,
 Et s'il ne paye celluy jour,
 Oncques ne fut tant mal sejour,

Car il fault prendre autre terme,
 Mais il fault bien l'interest rendre :
 275 Tel que, se je disoie tot,
 Vous orryez envis celluy mot.
 Pires usurez oncquez ne vy
 Qu'ilz font aujourd'uy, je vous dy :
 Les courratiers font ce lendit.
 280 Ne dittes qui le vous a dit,
 Mais ja ne diront de bon gré
 A nos seigneurs la verité.
 Et pour ce suy je ça venus,
 S'il plairoit au roy et aux ducz
 285 D'en ce pays retourner nous;
 Et nous serions plus gracieux
 De prendre plus petite usure,
 Car celle qui queurt est trop dure.
 Et quant n'ose par nuyt aler,
 290 Comme veez, me fault musser.
 Car bien sçay que perdu seroye,
 S'on me trouvoit en plaine voye.

Maistre Jehan parle au Sarrazin :

Quant le Juif ot tout parlé
 Et ses excusacions finé,
 295 Maistre Jehan dist au Sarrazin :
 « Et vous, pour quoy passés par cy ?
 Or dittes par quelle ordonnance
 Estes venus en ceste France ».

Le Sarrazin respont :

300 Sire, se vous m'avez mercy,
 Par mon Mahommet je vous dy
 Que je vous diray ce pour voir
 Tout mon chemin et mon espoir
 Car je suy plus franc trossimant
 Qui soit en Sarrasisme grant,

284 dus. 286 gracieus. 292 *Les deux mss.* Se on. 293 ly Juifz. 295 dit. 303 troci-
mant. 304 Sarrazime.

- 305 Car je sçay parler tout langage ;
 Et sy suy homme de paraige
 Et suy bon clerc en nostre loy ;
 En tous estas m'entens un poy,
 Et sy sçay faire ryme et vers
 310 Et le droit retourner envers,
 Et pour ce nos seigneurs de la
 Sy m'ont envoyé par deça
 Pour vëoir l'estat des crestians
 Et tout especial des Frans ;
 315 Car les François sont entre nous
 Sus tous crestiens nommés plus proux,
 Plus nobles et les plus puissans,
 Plus fiers, en armes plus vaillans.
 Pour ce suy venuz en partie
 320 Pour vëoir des François leur vie,
 Leur fait, leur noble contenance,
 Quel foy ilz ont, quel ordonnance.
 Espagne doy puy visiter
 Pour aucun secret emporter ;
 325 Mais par Arragon passeray
 Ou grans Sarrazins trouveray.
 La trouveray je bel acueil,
 La trouveray feste sans dueil.
 Puy visiteray noble roy
 330 De Grenade ' puissant, ce croy ;
 La sera finye ma voye
 Des pays esquelz l'en m'envoye.

Maistre Jehan luy repliqua :

- 335 Sarrazin, je voy tout asert
 Que trocymant estes appert
 Et hardy et saige parlier,
 Mais je vous pry que par entier
 Dittes ce que avez veü

306 parage. 308 m'enten. 316 Sur. 332 a. Maistre Jehan parle. 333 assert. 335 sage.

1. Mohammed VI, 1395-1408.

Entre crestiens, ne congneü,
Que en vous cuidiez reporter.

130 Le Sarrazin respont :

340 Sire, trop me faïttes doubter
En cest rapport que je feray,
Car se vous voulés bien, je sçay,
Ma vie sera tost finée.
Or vy je mal ceste encontreë,
345 Se pour ce me faïttes mourir.

Maistre Jehan parle :

Sire, par saint Denys martir,
Vous n'aurez mal ne villonnie
En toute nostre compaignie,
Mais dittez quanques vous en samble.

Le Sarrazin respont :

350 Sire, trestout le cuer me tramble,
Mais puy s m'avez asseüré,
J'en diray bien ma volenté.
Sire, je suy passés par Romme,
Celle qui fu jadis en somme
355 La plus puissant cité du monde ;
Or meschante gent le revironde,
Ou j'ay ouï par pluseurs foyz
Parler aux Rommains des François,
Mais c'estoit bien vilainement :
360 Ilz les prisent moins que neant,
Car ilz les ont pour scismatiques.
C'est dont erreur sur les articles
Que vous tenez en vostre foy ?
N'estes vous dont tous d'une loy
365 Entre vous et les diz Rommains ?
Par Mahomet, je suy certains

340 faïttes. 345 faïttes. 347 vilonnie. 348 compaignie. 354 fut. 356 V semble avoir un trait sur le re, ce qui donnerait revironde.

Que quant nostre gent bien saura
 Ce descort qui entre vous va,
 Ilz n'auront doubte ne paour
 370 De crestianté mettre en cremour,
 Car gent qui a descort en loy
 Ne s'aydera par bon arroy,
 Ne ja victoire n'aura gent,
 S'en une loy ne se maintient;
 375 Car une loy conjoint les cuers,
 Diverse loy depart les meurs;
 Une loy tient en unité,
 Diverse loy diversité;
 En une loy vit charité,
 380 En diverse crudelité.
 Or prenez exemple de Gresse :
 Pour ce que pris a loy diverse
 L'a laissiée crestienté
 Fouler, et sy n'en a pitié.
 385 Foulée l'ont les Sarrazins :
 Prez tous les Grez sont leurs subgis.
 C'est trop grant debat que de loy.
 La ou n'a loy n'a bonne foy¹.
 Pour loy laisse pere son filz,
 390 Le frere son frere en perilz ;
 L'amy son ami mettre a mort
 Lairoit mettre par son accort.
 Regardés dont, sy en ma foy
 Un autre se tient contre moy,
 395 Comment lui ayderay de cuer ?
 Se c'estoit mon frere ou ma suer

368 descord. 370 crestienté. 379 V En une loy vit en charité. 383 laissée. 384 pité.

1. Faut-il supposer une liaison causale avec le vers 387 et traduire ainsi : « Les guerres de religion sont les plus acharnées, car sans religion la bonne foi n'existerait plus ? » Le ms R. donne la leçon suivante :

« C'est ung grant debat de desloy
 La ou n'a loy ne bonne foy ».

Ceci convient admirablement à un discours adressé par un Sarrasin aux nations européennes; les vers qui suivent opposent la fermeté de la foi musulmane à cette « desloy » chrétienne.

Et n'avoit cure d'amender,
 Je le lairoye bien tuer
 Ou monde n'a sy fiere guerre
 400 Comme de foy, qui veult enquerre
 Ce qu'en dit la vostre euvangile
 Ne nostre maistre Virgile ¹ :
 Car entendés bien que vous dit
 Le vostre maistre Jhesu Crist,
 405 Lequel tout clerement en prose
 Le vous a dit en test sans glose.
 D'autre debat que vous avez
 Entre vous, de vray me creez,
 Avons nous douleur grandement,
 410 Car les debaz font vostre gent
 Savoir l'usaige de guerroyer.
 Par Mahommet, nous aurions plus chier ²
 Qu'eüssiez tousjours paix sans guerre,
 Plus legiers seriez a conquerre,
 415 Et que tousjours fussiez amis,
 Car plus tost vous aurions conquis.
 Mais a tout ce que guerre avez,
 Entre nous estes pou doubtez,
 Et les raisons je vous diray :
 420 Vous estes gent, car apris l'ay,
 Qui vivés dilicieusement ;
 Se vous n'avez pain de froment,
 Char de mouton, beuf et pourcel,
 Perdriz, poucins, chappons, chevrel,
 425 Canars, faysans et connins gras,
 Et que demain ne faillist pas
 Habondance plus qu'aujourd'uy,
 Vous estes venus a l'annuy ;

409 douleur. 411 usage. 413 *Les deux mss.* Que eüssiez. 420 gens. 425 et manque.
 428 ennuy.

1. Le Moyen-Age respectait fort les œuvres de Virgile, dans lesquelles il découvrait des prophéties, surtout de la venue du Christ. Virgile étant païen, on considérait le grand écrivain comme l'un des « maîtres » des Sarrazins, et le texte l'oppose au « maître » des chrétiens, Jésus.

2. Bonet peut avoir employé dans ce vers, trop long d'une syllabe, la forme réduite *Mahom*, ou bien il peut s'agir d'une contraction des deux premières syllabes du mot.

Et se vo lit mol blanc n'avez
 430 Pour une nuyt, estes foulez ;
 Chemise blanche sur le corps,
 Ou autrement vous estes mors ;
 Et se bons vins n'avez en teste,
 Pour non riens est toute la feste.
 435 Mais nous Sarrazins tout envers,
 Com scet monseigneur de Nevers ¹,
 Vivons autrement, pour certain :
 L'eau clère et un pou de pain
 Est grant disner d'un Sarrazin,
 440 Sy n'a cure de noble vin
 Ne de char qui soit de saison ;
 S'il en treuve, ce soit empron ².
 Et quant ce vendra au gesir,
 Il n'a cure de desvestir,
 445 Ne daignera fuerre querre,
 Mais qu'il treuve seüre terre ;
 De grant cuisine ne lui chault,
 Ne de rost, ne [de] pastés chault,
 Ne saulce vert ne cameline,
 450 Ne blanc mengier de pouldre fyne ³.

442 trouve. 449 saulce.

1. Jean, comte de Nevers, fils aîné du duc de Bourgogne, à qui l'on avait confié en 1396 le commandement de l'armée française, resta prisonnier entre les mains des Turcs jusqu'en juin 1397. « La captivité, sans être, semble-t-il, d'une rigueur extrême, ne laissa pas que d'éprouver beaucoup les chevaliers. Habités à une nourriture raffinée, au service de nombreux domestiques, ils avaient peine à se contenter de grosses viandes mal cuites et mal préparées, de pain de millet, et à supporter la privation du vin ; on vit bientôt les maladies s'attaquer à eux. A Brousse, ils furent rejoints par Bajazet et, sur son ordre, la prison du comte de Nevers fut adoucie » (Le Roulx, *La France en Orient au xiv^e siècle*, p. 287).

On se rappelle à ce sujet la plainte de Deschamps (V, p. 58), prenant part à l'expédition de Flandres :

« Gesir vestu, boire eau, et en la fin
 Avoir pou pain, soy tout le jour armer,
 Je suis perduz quant on ne boit de vin ».

2. « S'il en trouve, que ce soit à son avantage ! » Bonet doit vouloir dire que toute viande est bonne au Sarrazin, mais la phrase est peu claire.

3. M. Pichon reproduit (p. 70) en note les recettes de ces mets d'après le *Ménagier de Paris* et le *Viandier* de Guillaume Tirel, dit Taillevent. Voici le passage :

Telz choses font un homme tendre
 Que fain ne froit ne puet attendre,
 Et s'il gist en lieu descouvert,
 Sa vertu et sa santé pert.
 455 Regardés bien vos loys anciennes
 Qui furent vrayes et certaines
 Pour faire les bons coustumiers
 D'estre en armes fors et fiers.
 Ne vouloyent fussent pansart ;
 460 Ceulx leur donnoient fevez et lart
 Et l'eau pure, lit de paille,
 Couchier avec cote de maille,
 Demourance hors des cités
 Pour estre des champs plus privés ¹,

452 attendre.

« Blanc-mangier de chapons pour malades. — Cuisiez le en l'eau, puis broiez amandes grant foison et du brochon du chapon et soit bien broié et deffait de vostre bouillon et passé parmy l'estamine, puis mettez bien boullir tant qu'il soit bien haut et espais, puis broiez gingembre blanc paré et les aultres especes contenues ci-dessus au brouet blanc (graine de paradis. On le saupoudroit de corraude vermeille, on y ajoutoit des grains de grenade avec dragées et amandes friolées piquées en chacune escuelle sur le bout).

La *poudre fine* dont je prends la recette dans le même ouvrage (le Menagier de Paris) se faisoit avec 12 onces de gingembre blanc, 2 onces de cannelle triée, 1/8 d'once de girofle, 1/8 d'once de graine de paradis et 2 onces de sucre en pierre. Le passage de l'*Apparition* qui donne lieu à cette note me fait croire qu'on l'employoit sans doute quelquefois à saupoudrer le blanc-manger au lieu des épices détaillées ci-dessus. Les jours maigres on faisoit du blanc-manger avec du brochet ou de la perche.

La *sauce verte* se faisoit, suivant Taillevent, avec du pain blanc qu'on faisoit bouillir dans du vinaigre, on la verdissoit avec du blé vert ou, à défaut de blé, avec de l'oseille. On y ajoutoit un peu de sauge, du gingembre et du poivre. Si elle étoit trop aigre, on y mettoit du vin blanc.

Pour obtenir une quarte de *cameline* on faisoit griller du pain devant le feu, bien roux, mais non brûlé, on le mettoit tremper dans du vin rouge pur, dans un pot neuf ou dans un plat ; on le passoit à l'étamine ; on y ajoutoit une chopine de vinaigre un quarteron de cinnamome, une once de gingembre, un quart d'once de menues épices et du sel convenablement ».

1. Le même passage paraît dans l'*Arbre des Batailles* (éd. Nys, p. 255). « ... nous disons que la chevalerie du jour d'huy n'est mie de la prouesse qu'elle fut du temps passé, car selon les loix anciennes les chevaliers mengoient feves et lart de porc et viandes grosses. Ils gesoient dur et portoient le harnois le plus du temps. Aussi ils demouroient au dehors des citez et goustoient l'air de la champaigne en eulx

- 465 Et fussent tousjours ordonné
 Et prestz, quant seroient mandé.
 Car com usaige fait bon maistre,
 Et non usaige le fait triste,
 Cuidiez vous que pour estuver,
 470 Pour doulx vivre, pour deporter,
 Pour penser tousjours en veandes,
 Pour mengier les choses friandes ... ?
 Sy dist Valere de Cathon²,
 Chevalier saige, grant et bon :
 475 Oncques mauvais pain ne blasma,
 Ne bevrage ne reffusa ;
 Ne luy chaloit de perdre fain
 De mengier pasté ou levain ;
 Pour son logis ne queroit sale,
 480 Pour ses robes bahu ne male ;
 Mais qu'il se peust garder du froit,
 Couleur de drap ne regardoit.
 Un chevalier de grant bonté
 N'a cure de tel vanité,
 485 Car sa vice vraye et certaine
 Par grant vertu fut vie vaine³.

465 ordené. 466 pres. 467 usage. 468 usage ... triste. 473 Ce dit Valere ... 474 sage.
 476 bevrage ... refusa. 479 salle. 480 malle.

retraiant en bastilles et forteresses et volontiers tenoient les champs. Si ne disputoient pas de coustume des vins lequel estoit le meilleur, ainçois beuvoient de l'eau clere pour ce que toute paine et travail sceussent endurer ».

1. Il paraît manquer ici au moins deux vers. Le ms R. a complété ainsi la phrase :

« Qu'on deviegne preux chevalliers,
 Fors escuiers, fors soudoiers ».

2. Valère Maxime exprime en effet des idées pareilles en parlant de M. Cato senior. (De abstinentia et continentia, § 11) : « Age, si quis hoc seculo vir illustris pellibus haedinis pro stragulis utatur ..., eodem cibo, eodem vino, quo nautae, uti contentus sit, nonne miserabilis existimetur ? »

3. Le sens des vers 485, 486 n'est pas clair. M. Pichon (p. 71) avait proposé les deux traductions suivantes, qui me paraissent inadmissibles : « Car une vie futile est un vice certain au yeux de la vertu » ; ou bien, en supprimant l'accent de l'a (s'à) : « Car s'il y a un vice vrai et certain aux yeux d'un homme vertueux, c'est une vie futile ».

Vice, signifiant « genre de vie », était des deux genres en ancien français, et on peut

Pour ce disoit vostre Bernart :
 Estudie tu qui es cornart
 Plaisir au monde pour bontés,
 490 Nen pour robes ne vanités¹.
 Pour ce avez tendres chevaliers
 Et pou redoubtés soudayers...
 Aussy vous tenez vos enfans
 Tant doulz nourris et tant fryans,
 495 Tant bien vestus en leur jeunesse
 Que, quant ilz viennent a grandesse,
 Ne scevent passer chault ne froit
 Ne veande qui doulce ne soit.
 500 Enfant masle, quant il est tendres,
 Doit fort mengier pour mettre membres,
 Mais ne doit mengier doulx repast,
 Car tel vie le rendroit gast.
 En jeunesse ne doit aver
 Fourreüre de menu ver,
 505 Double chaperon, ne barrette,
 Ne chose qu'a tendrouer le mette.
 Nous disons que vous n'estes saiges,

489 ou monde. 490 M. Ne pour; *les deux mss.* de vanités. 492 saudoiers. 494 doulx.
 496 il viennent. 497 chant. 501 doulz. 505 chapperon, barette. 506 *les deux mss.* qui.
 507 sages.

traduire : « Car sa vie vraie et certaine eût été, malgré sa vertu, vie vaine ». Cepen-
 dant l'imparf. du subj. est partout ailleurs *fust*. Le ms R. donne la leçon :

« Car vie vraie et certaine
 Par grant vertu fait vie saine ».

1. Le sens des quatre vers 487-490 est également obscur. La même citation de
 Saint Bernard a été donnée par Deschamps (t. IX, p. 137), dans la forme suivante :

« Et dit oultre (S. Bernard), si com j'entens,
 Que riche vesteure est pou sens
 Et gendre a ses voisins envie :
 On doit plaire par bonne envie,
 Non par robes ne par orgueil ».

Le ms. R. donne :

Au monde plais pour tes bontés,
 Non pour robes ne vanités.

Il est évident que *plaisir* dans notre texte est un infinitif, et la substitution de *ne* à
de au v. 490 que nous avons faite, et que justifient en quelque sorte les passages
 qu'on vient de citer, donne une phrase satisfaisante au point de vue du sens.

- Quant vous voulés faire passaiges
 Contre Sarrazins ou paiers,
 510 Quant prenez ainsy tendres gens.
 Ne regardés se ilz pourront
 Porter les grans maux qu'ilz auront
 En chevauchier tant longue voye,
 Qui les plus fors souvent ennoye ;
 515 Mais que le partir soit joly ¹,
 Vous ne regardés point la fin.
 Pour ce meurent ilz en la voye,
 Ou font a leurs annemis joye ;
 Et quant ce vient a la bataille,
 520 Leurs coups sont legeres, sans faille :
 A troys coups ferir force fault,
 Et sont perduz par ce deffault.
 D'une autre chose vous dy tant
 Que vous vous armés trop pesant ²,
 525 Tant que quant estes tout armez,
 En pou d'eure estes foulez ;

508 passages. 511 regarde.

1. Le Roulx (*op. cit.*, p. 238) décrit ainsi le départ des croisés : « Philippe le Hardi avait le goût de tout ce qui était magnifique; c'était une tradition de la maison de Bourgogne qu'il se plaisait à suivre. Aussi saisit-il avec empressement cette nouvelle occasion de donner carrière à son amour du faste. Bannières, pennons, guidons de lances étaient brodés d'or et d'argent ; partout les armes ou la devise du comte de Nevers étaient reproduites. Oriflammes des trompettes, housses de chevaux, chabraques, tout était chamarré d'argent et brodé aux couleurs de Bourgogne la livrée, qui comprenait plus de deux cents personnes, portait la couleur adoptée par le prince, « le vert gai ». Les tentes étaient de satin du même vert, avec des ornements en rapport avec ceux des autres pièces. Partout on déploya un luxe magnifique ; petits et grands rivalisèrent à l'envi pour soutenir un train aussi somptueux ».

2. Le religieux de Saint-Denis, en commentant la campagne du duc de Bourbon contre Tunis en 1390 (t. I, p. 661), relève également ce fait. Je cite le passage d'après la traduction de M. Bellaguet :

« Quand nos soldats fondaient à leur tour sur l'ennemi et cherchaient à le repousser à coups de flèches, les Sarrazins, se dispersant avec leur agilité ordinaire, se dérobaient à cette attaque par une course précipitée et fuyaient de différents côtés avec la vitesse des chevaux les plus rapides. Puis, quand les nôtres retournaient vers leur camp, les ennemis se ralliaient, les poursuivaient jusqu'à leurs vaisseaux, et profitant de ce qu'ils étaient embarrassés par leur pesante armure, ils en tuaient un grand nombre. Ils combattaient pieds nus, et portaient au lieu de cuirasses de fer, des cottes d'armes bourrées de soie ».

- Se gueres dure la bataille,
 La puissance vous fault, sans faille,
 Et se un homme d'armez chiet,
 530 A tart relevera son chief,
 Et pluseurs meurent estouffez
 Des vostres, car trop sont armez.
 Ayés doncques vostres gens dures
 Pour soustenir leurs armeüres.
 535 Les Sarrazins s'arment legier,
 Sy ont bon couraige et fier
 Et sueffrent longuement bataille,
 Et chevauchent tres bien, sans faille.
 Pour ce'qu'ilz ont apris durté,
 540 Sueffrent longuement de bon gré
 Paine, traveil et chaut et froit :
 Aille le vir qui ne m'en croît.
 Vous laissez les gens de labour
 Qui ne scevent qu'est bon sejour
 545 Labourer les vignes et terres,
 Quant voulés faire sur nous guerres,
 Qui vivroient mieulx de frommaige
 Que de chapons gens de paraige,
 Car n'ont jamais eü nul bien.
 550 Vous tenez qu'ilz ne vauldriont rien :
 S'ilz avoient un pou coustumé
 Simple cote en leur costé,
 Ilz nous feroient plus grant guerre
 Que tous les gentilz d'Angleterre,
 555 Mais qu'ilz eüssent ordonnance
 D'un bon cappitaine de France.
 Prenez exemple de Portugal,
 Se les vilains firent le mal
 Qui n'a guerez prindrent gent d'armes ¹,

534 ameures. 536 courage. 539 aprins. 547 frommage. 548 chappons gent de parage.
 554 Engleterre. 557 exemple.

1. Bonet fait allusion à la bataille d'Aljubarota, gagnée par le roi Jean I^{er} de Portugal sur Jean II de Castille, le 14 août 1385 (v. Schirrmacher, *Geschichte von Spanien*, Gotha, 1893, t. VI, pp. 52-3). Pichon ajoute la note suivante : « M. le vicomte de Santarem, ancien ministre des affaires étrangères de Portugal, qui connoît si bien

- 560 Dont maintes dames gettent lermes,
 Soit en France, soit en Espagne,
 En Lombardie, en Alemaigne,
 Soit en Cyppe, ou soit en Grece.
 Ly grans maistres d'armes Vegece
 565 Nous dist que les laboureux
 Sont pour les armes prouffiteux ¹.
 Se lisiez Valere la grant
 Il le vous preuve clerement.
 Or les faittes vous reposer,
 570 Ceulx qui pourroient mieulx porter
 Le long chemin, la longue paine ;
 Car pour nourreture vilaine
 Ne craignent mal lit ne mal pain,
 Ne vent ne pluye ne trop fain ;
 575 Et tous travailx scevent porter,
 Et ont les braz usez pour donner
 Grans coupz et longuement tenir,
 Car ont usé paine souffrir ;
 Sy ne fault que les coustumer
 580 Tant seulement harnoys porter.
 S'ilz sont malades ou navrés,
 Ilz n'en sont mie sy grevés
 Comme sont les hommes gentilz,

561 ou en Espagne. 562 Alemaigne. 563 Chippe. 566 pourfiteux. 580 harnoys user.

l'histoire de son pays, m'apprend (ce qu'Honoré Bonet savoit évidemment) que les paysans portugais se levèrent en masse à cette occasion et prirent les armes contre les Castillans. Ils avoient à leur tête une boulangère armée d'une pelle et d'une épée. On conserve encore aujourd'hui à Aljubarota, parmi les trophées de cette célèbre bataille, la pelle et l'épée dont se servoit cette héroïne ».

1. Voici le passage dans la traduction de Végèce par Jean de Meun (éd. de la Soc. des anc. textes, p. 7) :

« Si ensieut a enquerre li quel homme sont plus pourfitable a estre chevalier, ou cil des chans ou cil des cités ; mais je ne croi pas que de ceste partie puissons nous douter que li pueples champestres ne soit plus convenables que cil des cités, car il sont norri hors des delis as chans, a l'air, es painnes et es travaux, et seuffrent le soulail et despitent les umbres, ne ne sevent riens de biangni (bains) ne de delices, et sont de simple corage et se tiennent a païé de peu et ont les membres endurcis a souffrir toutes manieres de travaux et sont coustumier de porter fais et de faire fosses as chans ». Je n'ai pas pu trouver de passage semblable dans les œuvres de Valère Maxime.

- 585 Quant de nourreture sont vilz,
 Pour passer tout mal, tout tourment ¹.
 Et sy y a moins perdemment,
 S'ilz sont en la bataille mors;
 Et se en prison est leurs corpz,
 Crestians n'y ont pas tel dommaige
 590 Ne tel honte com de paraige.
 Vous avez une autre police
 Qui certes me samble trop nice,
 Qu'entre vous je voy ces truans
 Voulans contrefaire les grans :
 595 S'un grans portoit mantel envers ²,
 Incontinent un vilain sers
 Aussy se prent envers porter
 Pour les bien nobles ressambler.
 S'un noble treuve nouvelle guise,
 600 Un savatier, giponnier nice,
 Un maçon et un vigneron
 Jamaiz nen feroient pas leur pron,
 S'ilz n'avoient fait robe pareille.
 Un marchandel robe vermeille
 605 Portera d'escarlaste fyne,
 Sa femme vestue com royne.
 Un qui n'a maison ne cuisine
 Portera martres ou faïne
 Comme fera le filz d'un duc;
 610 Et pour ce seront malostruc,
 Car quant leur fauldra telz estas,
 Feront larrecins ou baraz,
 Dont vendront a meschante fin

584 Car de. 588 leui corps. 589 Crestiens... dommage. 590 parage. 593 ses truans.
 595 *Les deux mss.* Se un. 598 biens. 599 *Les deux mss.* Se un. 600 savetier.

1. Le vers 585 complète le *en* du vs. 582 : « Ils ne sont pas si grevés, pour avoir enduré toutes les souffrances, parce qu'ils n'ont pas l'habitude des mets délicats ».

2. M. Pichon a substitué ici et au v. 597 *en ver* à *envers*. Il est vrai que Bonet n'aurait pas hésité à ajouter *s* à *ver* pour le faire rimer avec *sers*. Mais la leçon *envers* est préférable pour la forme et aussi pour le fond; la phrase, lue ainsi, devient une raillerie mordante.

- Ou reprendront estat meschin ¹.
 615 Encores une autre police
 Avez, que pour tenir justice
 Prenez entre vous jeune gent.
 Jeune gent est toute bouillent,
 Et juge convient estre froit ;
 620 Pesant et meür estre doit,
 Car jamaiz n'aura meürté
 La ou sourmonte volenté.
 Tulles reputoit chose vaine
 D'ordonner jeune cappitaine.
 625 Jeune president, jeune mire
 Font plain gibet, plain cymetire.
 Pour ce disoit il que gastées
 Avoient esté et triboulées
 Pluiseurs choses par jeunes gens
 630 Et reformées par anciens ².
 On dit entre nous une fable
 Que vostre loy est charitable,
 Mais je vous dy pour verité
 Que nous avons plus charité
 635 Entre nous autres Sarrazins
 Que vous n'avez a vos voisins.
 Regardés quel chevalerie,
 Quant noble gent, quel compaignie
 Avez perdue entre nous ³.

615 Ancores. 618 boulent. 621 V meureté.

1. *Meschin* : le mot a ici l'acception primitive de « pauvre, misérable » (arab. *mes kin*), qu'il a gardée dans l'italien *meschino*, mais qu'il ne paraît pas avoir eue en ancien français, où il avait pris le sens de *jeune*. Il s'agit peut-être d'un emprunt inconscient fait par l'auteur à l'italien.

2. *De Senectute*, § 20 : « maximas republicas ab adolescentibus labefactatas, a senibus sustentatas et restitutas reperietis ».

3. Après la bataille de Nicopolis, le sultan, mis en colère par ses pertes, fit massacrer la plupart des chevaliers chrétiens. « Ceux des captifs », dit Le Roulx, « qui échappèrent à la mort furent partagés entre les soldats ; ... bien peu purent se racheter à prix d'argent, la plus grande partie fut vendue comme esclaves » (*op. cit.*, p. 285). Et il ajoute : « En France, plus qu'en aucun autre pays, les impressions, même les plus vives, s'effacent rapidement, comme si leur acuité même semblait devoir en abrégier la durée La France, grâce à son éloignement, n'avait pas comme la Grèce, la Hongrie ou Constantinople, à redouter du Turc un danger immé-

- 640 Mais quel plainte en faittes vous ?
 Ne voy nullui qui en souspire,
 Ne qu'en pleur, ne qui en laist rire;
 Tant avez de pitié, non plus,
 Com sy ne les eussiez veüz.
- 645 O Dieux, quant noble chevalier
 Qui en ce temps a l'esprevier
 De ça s'aloient deporter,
 Qui maintenant les fault houer
 Et labourer vos festes toutes
- 650 Ou endurer quinze ou vint soutes !
 Vostre dimenche et Noé
 Les fault labourer mal leur gré,
 Aler sans chausses, sans chappel,
 Sans seinture et sans coustel,
- 655 Garder les brebis, les moutons,
 Mengant pou de pain sans oignons,
 Servir les beufz et les chevaulx
 A pluye, a vent, par les chezaulx.
 Jamais enflit ne coucheront
- 660 Tant qu'en Turquie esclaux²seront.
 Qui est entre vous qui en ce pense
 Ne qui cuide faire vengeance
 De la grant honte et de la perte
 Que prindrent crestiens celle feste ?
- 665 Pour ce dy je que charité
 N'est entre crestiens ne pitié.
 Vous n'estudiez que en estas,
 En doulces veandes et plains plas.
 Crestienté ne vit qu'en boubance,
- 670 Et par especial gent de France.
 S'ilz ne fussent tant sur leur bouche,
 Sur blanc lit [et] sur mole couche,

641 Je nen voy nully qu'en souppire. 649 V laboures. 650 soubtes. 651 est noé.
 653 chapel. 662 vengeance. 666 pité. 669 bobance.

diat; elle se persuada facilement qu'elle n'était pas directement menacée ». Plus loin (p. 341), il cite à ce propos les vers de Bonet qui ont donné lieu à cette note. Cependant on payait encore en 1399 des tailles pour la délivrance des chrétiens, esclaves en Turquie (Pichon, *Intr.*, xv).

Sur delit et sur femenye,
 Tant comme dure paiennie,
 675 Se tenissent bien ordonnance,
 Ne pourroit durer contre France.
 Pour dessourdre et par orgueil
 Sont souvent venus a leur dueil.
 De ces deux choses pluiſeurs foyſ
 680 Ay ouÿ trop blasmer François.

Maistre Jehan parle :

Sarrazin, n'alés plus avant,
 Car tu me faiz le cuer doulant,
 Tant as aprins de nostre affaire.
 « Spete un pou et laisse faire ! »
 685 Ce dist bien souvent le Lombart,
 Car se tout nous advisons tart
 De la vilonnie qu'i avons prise.¹
 Ne tardera, ce croy, l'emprise
 De celle honte sy vengier
 690 Que vous l'acheterés bien chier.
 Car une prophecie disoit ²

675 S'il tenissent. 677 Par dessourdre. 680 a. maistre Jehan parle au Sarrazin.

1. C'est-à-dire, quoique nous tardions à prendre des mesures à l'égard de cette honte qui nous est arrivé à Nicopolis.

2. Bonet donne cette prophétie en note marginale. Elle est ainsi conçue : « Precedens prophecia Ganimedis : Futurum est ut ad instigationem filii quarti galli magna gens contra barbaros congregetur et illa in bello peribit. Et bene intelligens clare videt quod dominus Nivernensis est filius quarti galli. Sequens prophecia que fuit Prothey :

Gallus per Latium, transmissis Alpibus, ingens
 Ibit, et expensis obstabit nubibus alis.
 Gallus sternet avem Jovis, armaque sacrataque jura
 Arripiet, victa et dominabitur urbe ».

Cette dernière prophétie, dont le rapport avec la Turquie n'est pas très évident, était connue bien avant 1398. Une ballade de Deschamps, datée de 1391, la cite ainsi (t. VI, p. 29) :

Selon aucuns tresanciens poetes
 Faingnans d'oyseaulx et de bestes leurs fables,
 De Protheus, de Ganimedès fectes,
 Et de plusieurs qui sont mal entendables
 Aux gens communs, sont les diz recitables.

Que le premier Franc qui la yroit
 Seroit pris et sa compaignie,
 Mais celle mesmes prophecie
 695 Met un retour de tel vengeance
 Que mal en sera vostre pance.
 Mais puyz que vas en Arragon,
 Dy nous laquelle traïson
 Cuides traitter contre crestiens.

Le Sarrazin respont :

700 Sire, or soyez bien certains
 Que nous avons trop grant plaisir,
 Quant par dela vueillent souffrir
 Entre eulx pluseurs Sarrazins,
 Et les aiment comme voisins,
 705 Et leur laissent armes porter,
 Estre hostelliers, gens hebergier,
 Viennent de quelconques pays.
 Ainsy sont seigneurs par adviz
 Par dela comme les crestiens.
 710 Or y voy je seürs et sains
 Et puyz bien avec eulx traitter
 Et leur dire tout par entier
 Les entreprinses de nos gens,
 A ce que regardent le temps,
 715 S'ilz vëoient leur avantage
 De recouvrer nostre heritaige
 Que Charlemaine nous osta,
 Qui quatre royaumes occuppa
 Nobles de nostre seignourie ;¹

692 frans. 693 compaignie. 697 puis tu vas. 702 vueulent. 704 Sy les. 707 quelconques. 711 traittier. 716 Pour recouvrer ...heritage. 718 occupa.

Ou le cog doit les Alpes transvoler,
 L'aigle et poucins d'icelle subjuguier

Deschamps la rattachait naturellement à une expédition que ferait Charles VI en Italie (cf. Desch. XI, p. 63). Quant à la première, M. Pichon note que Philippe le Hardi était le quatrième fils du roi Jean.

1. Cf. *Arbre des Batailles*, cap. LXXXIII : Mais je vous demande qui a gaignié le Daulphiné, le principat d'Orengé, de Vienne et de Aragon, le royaume d'Arle et

- 720 Car cestuy temps par prophecie
De Roche Seiche nous sommoient¹
De recouvrer, s'il vient a point.
Puis en Grenade m'en yray
Et le roy bien adviseray
725 Et sauray trestout son adviz,
Pour ce qu'il est près du pays,
Et combien il aura de gens
Apris en armes bien lusans,
Et que tousjours pluseurs en mette
730 A chevauchier a la genette.
Aprez au [de]partir de ly
M'en yray en Belamary²
Et aux autres roys qui sont dela
Tant que vers midy terre y a,
735 Puis retourneray a Bazat³,
Se en ma voye n'ay debat.

721 Seiche. 723 Granade. 727 combien aura il. 728 V Apris les armes. 734 miedy.
736 Sy en.

celui de Narbonne et de Carcassone, les parties de Thouloze, de Guyenne, de Bordeaux, de Garonne, de Barselonne, de Navarre, des regions de Mons Perrous, et de toutes les isles d'Espagne. Certes ce ont fait le roy Charlemaigne et ses successeurs, se les histoires n'ont menty, car ils les ont conquis au trenchant de l'espée sur les Sarrasins ennemis de la foy qui pour lors tenoient ces royaulmes et seignories.

1. Le ms. R. donne :

« Car nous avons la prophecie
Ou la prenostication
D'ung cordelier qui ot a nom
Frere Jehan de Rochetaillie ».

Bonet fait allusion aux prophéties de Jean de Rochetaillade, sur qui Froissart donne les détails suivants : « En ce tamps (vers 1350) avoit un Frère-Meneur, plain de grant clergie et de grant entendement en Avignon, qui s'appelloit frère Jehans de Rochetaillade, lequel Frère-Meneur li pappes Ynnocens VI^e faisoit tenir en prison ou castiel de Baignolles, pour les grandes merveilles qu'il disoit qui devoient avenir, meysmement et princhipaument sus les prélas et présidens de Sainte-Eglise pour les superfluités et leur grant orgoeil qu'il demainnent, et ossi sus le royaume de Franche et sus les grans seigneurs des crestiennetés, pour les impressions qu'il font sus le commun peuple » (Froissart, éd. K. de Lettenhove, Bruxelles, 1867-77, t. VI, pp. 262-3). Pour expliquer la substitution de *Roche Seiche* à *Rochetaillie* il faut se reporter au nom latin du frère mineur : *Johannes de Rupescissa*; on s'aperçoit qu'on a très vraisemblablement affaire à une francisation de ce nom faite par Bonet lui-même, que le copiste du ms. R a corrigée.

2. Belamary : le royaume du Maroc, gouverné par la dynastie des Beni-Merin, d'où le nom (cf. Froissart, XXIV, p. 81).

3. Le sultan Bajazet I, 1389-1402.

Maistre Jehan parle :

Sarrazin, vrayement vous dy
 Que pour tant n'en yrés de cy.
 Vous avez eü compaignie
 740 Avec crestiens en vostre vie :
 De nos fays dittes vo pensée.

Le Sarrazin respont :

Sire, puyz que bien vous agréé,
 J'ay bien veü vos marchans ',
 D'ommes gentilz, la mer passans,
 745 Et sy me suy bien advisez
 En ceste voye, quant suy passés
 Par la plus belle crestienté.
 S'ay veu mainte noble cité
 Et congnetü mauvais usaige
 750 Qui bien sont contre mon courage :
 Les marchans ne font que jurer,
 Sy n'ont honte de parjurer.
 Petis et grans sans renoer
 Ne sauroyent un mot parler.
 755 L'un reny Dieu, l'autre la Mere,
 Les uns le Filz, autres le Pere.
 A chascun mot dit : « Par ma foy » !
 Le crestien, et : « Par ma loy » !
 Et sy vous dy, par Mahomet,
 760 Qu'il n'a cuer en ce que promet.
 Et vecy un tres grant deffault,
 C'est usaige qui riens ne vault :
 Uns homs vault tant com tient son dit.
 S'il a ame ny esperit
 765 Et puyz vers son Dieu est parjurz,
 Quelz homs yert avec luy seürz ?
 Une autre chose congnoiz bien
 Entre vous que ne prise rien :

739 V eue; M compaignie. 743 veuz. 749 usage. 750 courage. 762 usage. 764 *Les deux mss.* Se il; M ne esperit.

1. On rétablirait sans peine un vers correct, en lisant *marchëans* ; mais cf. v. 253 etc.

- Que ne gardés bien mariage,
 770 Ains la ou sont plus de parage,
 Sourvient souvent melancolie
 Tel qu'ilz seront toute leur vie
 Sans estre jamaiz bons amis.
 Se l'un vit mal et l'autre pis.
 775 Et se voisin a femme joyne,
 Les autres bien mettront leur poine
 D'elle bien tost desmarier
 Ou mariage varier.
 Vecy mandement de loy
 780 Que vous ne gardés se bien poy.
 De larrecins ne fault perler,
 Car les larrons sont ça la mer.
 Vivent soudoyers de leurs gaiges ?
 J'ay veü que plus grans dommaiges
 785 En pays plat font qu'annemis.
 Encores font les sergens pis
 Qui povre gent ne laissent vivre :
 Dehors portent chapeaulx de bievre
 Et se font servir comme roys '
 790 Je l'ay veü bien pluseurz foy.
 Adont 'n avoye mal aux dens
 Quant vëoie les povres gens
 Plourer et eulx pryer mercy ;
 C'estoit pour neant, bien le vous dy.
 795 Encores avez d'officiers
 Tres plus que ne seroit mestiers.
 Et s'ilz ont de leur seigneur gaiges,
 Encores vueillent par oultraiges
 Avoir grant don chascune année,

772 Telz. 775 voisins. 781 parler. 783 gages. 784 dommages. 788 chapeau de bivre.
 790 Je l'ay veu bien par plusieurs foy. 791 Et sy n'avoy'en mal aux dens. 793 cryer
 mercy. 795 Ancorez. 797 gages. 798 vueulent... oultrages. 799 chasque année.

1. Une note latine se trouve à cet endroit dans le manuscrit adressé à Valentine de
 Milan : « Utinam domina mea Aurelianensis laborare dignetur, pro relevamento totius
 pauperi populi regni Francie, ad diminutionem tantorum servientum sive sergentu-
 lorum, quia vere comedunt populum Domini sicut cibum panis ».

- 800 Soit montée, soit envalée¹,
 Et sy espargnent leur heritaige.
 Ne leur soufist il dont du gaige
 Et vivre bien de leur office ?
 Bien leur souffist l'amour du prince
- 805 Sans autres grans dons demander,
 Car aux autres fault il donner.
 Encorez y a plus grant oultrage,
 Que s'officier fait mariage
 De soy ou de filz ou de fille,
- 810 Vecy tres grande merveille :
 Il fault au roy paier la feste,
 Par foy, vecy male tempeste !
 Et pour l'office par dela
 Aura plus que ne despendra ;
- 815 Car chascun se tendroit pour nice,
 Se present ne fist a l'office.
 N'ose dire des geoliers
 Comment gouvernent prisonniers ;
 Mais on m'a dit par le chemin
- 820 Qu'ilz en ont le vaissel et le vin,
 Ne or n' argent n' emportera
 Le prisonnier quant partira.
 Quant on lui dit qu'il fait pechié,
 Et il respont tost de rechié²
- 825 Que la geole on lui vent chier
 Et qu'il n'y perdra ja denyer³.
 Se le roy savoit c'on y fait,
 Jamais ne souffreroit tel fait.
 Puis tant ay parlé, je vous pry

801 heritage. 802 souffist... gage. 808 Que se officiers... 816 Qui present. 819 dist.
 821 M ny argent, V ne argent, *les deux mss.* ne emportera. 823 dist. 825 lui vent on
 chier. 827 qu'on.

1. *Envalée*, mot inconnu au dictionnaire de Godefroy, doit être construit sur *enval*.
 Le sens paraît être : « que les affaires (du seigneur) aillent bien ou mal ».

2. Note dans le ms. de Valentine de Milan : « O Deus, quantum peccatum et quanta
 tirannia regnat in carceribus Francie, non sum ausus plane loqui; unde pleniores
 sermones super hac materia relinquo confessoribus dominorum, quia clarum est
 quod secundum leges et decreta juridicio et potestas dominandi quocunque modo
 vendi non debent ».

830 Laissiez moy tenir mon chemin.

Maistre Jehan parle :

Par Dieu, sire, nem partirez :
Encorez plus avant direz.
Puys que par Romme estes passés,
Dittes ent ce que vous pensés
835 De l'estat de dant Boniface,
Car je pense, par saint Eustace,
Que vous l'avez bien advisé.

Le Sarrazin respont :

Sire, je vous dy mal mon gré
Tout ce que j'ay en mon adviz.
840 J'ay veü tant vers et tant gris
Porter et fines escarlastes,
Tant grans robes, tant belles chapez,
Tant grans chevaux et tant destriers,
Tant chapellains, tant d'escuyers,
845 Tant de varlés et servitours,
Tant belles sales, tant beaux atours,
Tant de vaisselle, tant parement,
Se n'est c'un songe vrayement
De l'haultesse et mondiel gloire.
850 Car a paine m'en pourra on croyre
De cel atour, de l'appareil,
Car entre nous ne l'a pareil,
Et que parlons des nostres roys.
Ne vivent de lart ne de poys,
855 Ains menguent plus belles veandes,
Plus coulourées et plus friandes '

830 a. parle au Sarrazin. 836 Eustase. 844 chappellains. 846 salles. 850 m'en pourroit croyre. 853 V nostres, *corrigé en* vostres.

1. Note dans V : « Dubitandum est de scriptura que dicit Ecclesie principes qui deliciis effluunt, et inter epulas pudicitiam servare credunt. Apostolicus sermo describit quod deiciendi sunt de spaciosis domibus, lautisque conviviis et multo labore epulis conquistis, in tenebras exteriores, ubi erit fletus et stridor dentium. Annon confusio est Jhesum pauperem crucifixum farsis predicare corporibus ? » On voit que c'est dans le commentaire adressé à la duchesse d'Orléans que Bonet osa s'exprimer avec le plus de franchise.

- Que je veïsse onc en tynel,
 Servir de table est sy bel,
 Touailles blanches et plas dorés,
 860 Preuves¹ et naux de noble fres,
 Trenchouërs d'or ou d'argent fin,
 Les mes tripplez et le fort vin,
 Gelée franche, blans mengiers
 Viennent par devant sans dangiers,
 865 Puy nobles fruiz, frommage gras.
 Ne sçay comment portent ly las
 Tant de traveil par vostre Eglise,
 Mais encor dont vient tant grant mise
 Me suy [je] merveillié souvent,
 870 Ne qui paye ce que despent
 Tant grande court com il y a.
 Car Bonniface ne tient ja
 Tout seul l'estat que j'ay parlé ;
 Ilz sont, se je n'ay mal compté,
 875 Treize portans chappeaulx rouges
 Qui tiennent l'estat, sans mensonges,
 Plus curieux que roys du monde,
 Plus net servy, hostel plus blonde,
 Et fors que bien pou chevauchier
 880 Ilz n'ont paine ne grant dangier.
 Et syouldroye bien savoir
 Dont leur vient tant qu'ilz ont d'avoir,
 Car tout un monde seroit las
 De soustenir tant grans estas.
 885 Encorouldroye bien savoirs
 S'ilz sont emperieres ou roys,
 Car s'ilz estoient hommes d'eglise,

857 visse... tisel. 860 V nefz. 872 Bonnifaces. 885 V Encorez.

1. M. A. Delboulle a trouvé le mot *prove* dans les passages suivants (*Romania*, xxxiii, p. 600) : 1340. Vingt plates de prove et demie prove. — Cinquante plates, dont il en i a .xxx. d'Allemagne et les autres de prove (L. Delisle, *Actes normands de la Chambre des comptes*, 261 et 262). Les *preuves* seraient-elles des plats d'argent contrôlés ? M. Pichon (glossaire de son édition) pense à la « pièce de vaisselle dans laquelle l'écuyer du prince essayoit le mets ou la boisson, c'est à dire en prenoit une portion pour prouver qu'elle n'étoit pas empoisonnée ».

Ce seroit une pompe nice
 En orgueil mettre devocion,
 890 Au monde donner achoison
 D'amer deliz et friande vie,
 Pompes, haultesses, seignourie.
 Pour quoy me dittes qui ilz sont,
 Dont sont venus, ne que vous font.
 895 Vous me faittes tour de Lombart,
 Qui par engin et par son art
 Veult savoir d'autrui la pensée
 Et la sienne tenir celée.

Lors maistre Jehan regarda vers le Jacobin, sy luy dist :

900 Sire, vous avez bien oï
 Les questions de ce Sarrazin ;
 Je vous pry que les declairez,
 Car bien croy, faire le saurez.

Le Jacobin respont :

905 Le grant Boëce dit, pour voir,
 Que tres fort empesche sçavoir
 Douleur de cuer et la destresse,
 Car homme qui aye tristesse
 N'aura ja memoire certaine ¹.
 Or suy je venus a grant paine
 910 Veoir d'un bien loingtain pays,
 Pour lire, se puys, a Paris.
 Mais l'en m'a dit que non feray,
 Car nostre mere, sans delay,
 Se je lisoie une lesson,
 Me feroit mettre en prison.
 915 Car tous Jacobins sont privé
 Des fais de l'université ²,

893 qu'il ilz sont. 898 a. maistre Jehan parle au Jacobin. 899 ouy. 904 empesche savoir. 911 Mais on. 914 emprison.

1. Le poète fait allusion au passage du *De Consolatione Philosophiae*, I, 6 : *Memoriam maeror hebetavit* ; cf. I, 4 *sensus nostros maeror hebetavit*.

2. C'était le résultat des débats qui eurent lieu au sujet de l'Immaculée Conception. Jean de Monzon, dominicain et docteur en théologie, mit en avant plusieurs propo-

Et quant ce Sarrazin saura
 Que entre nous telz debaz a,
 Il 'n aura joye sans faillir.
 920 D'autre chose n'a il desir,
 Par especial se sur la foy
 Avions discorde ne desroy.
 Sy devoit on bien labourer
 Comment on puist tost accorder
 925 Ce debat qui tant a duré.
 Cellui par qui vint ne fust né!
 Mal vismez jamais de Mouzon,
 Tuit cil de la religion,
 Car certes sa melancolie,
 930 Sa mauvaistié, sa baverie
 Donne a pluseurs bons grant blasma
 Et nous a mis sur tous diffame.
 Mais nostre doulce belle mere
 Devroit regarder nostre pere,
 935 Qui de Dieu fut tant bons amis,
 Saint Domenge, qui nous assis.
 Aussy devoit avoir memoire
 Du grant dotteur de haulte gloire,
 Monseigneur saint Thomas d'Aqui;

918 tieulx debas. 919 V Il en aura. 927 Mouzon.

sitions tendant à établir que la Vierge avait été conçue dans le péché originel, thèse soutenue par tout l'Ordre des frères prêcheurs. Par là, l'Ordre entra en lutte avec l'Université de Paris. Jean de Monzon refusa de rétracter et fut déféré à la justice de l'évêque de Paris, qui déclara les propositions hérétiques. Monzon se réfugia à Avignon et appela au pape contre ce jugement. La décision du pape fut donnée contre lui et on lui enjoignit, dit le religieux de Saint-Denis, sous peine d'être déclaré atteint et convaincu d'hérésie, de se rendre au plus tôt en France pour faire amende honorable et se soumettre aux ordres de l'Université. Jean de Monzon le promit, mais, la nuit suivante, il s'enfuit secrètement et se réfugia dans l'Aragon, son pays natal. Les frères prêcheurs continuaient cependant à prêcher la doctrine de Monzon. « Pour punir tant d'audace, la vénérable Université les éloigna de son sein maternel, comme des fils indignes d'elle, leur défendit de prêcher, et déclara qu'au lieu de tenir, comme autrefois, le premier rang parmi les ordres mendiants, ils seraient dorénavant les derniers dans les processions générales et aux actes des écoles » (*Chronique du rel. de S. Denis*, trad. Bellaguet, t. I, p. 577). La réconciliation avec l'Université ne se fit qu'en 1403 (Pichon, *Intr.*, p. xii).

- 940 Car longuement son filz fut cy ¹,
 Et escript maint livres notables,
 Je ne dy mensonges ne fables.
 Le noble saint Pierre Martir ²
 Ne vouloit pas la foy mentir,
 945 Quant pour soustenir la loy fort
 Porta tant maulx et puy la mort.
 Cilz qu'ordonna les decretales ³,
 Tant bien ditées, tant creables,
 Fut de nostre religion ;
 950 Puy fist somme sur droit canon
 Pour donner a pluseurs dottrine.
 Jehan d'Alemant, com parle fine ⁴,
 Fist un livre de tel emprise
 Que il a en grant clarté mise
 955 Science des loys et des decrez.
 Ne doy laisser qui vint aprez,
 Celluy qu'on dit le « Questionnari » ;
 Ne fut pas petit exemplari.
 Celle Somme des Confesseurs

942 je nen dy. 947 *Les deux mss.* qui, M decretables. 948 dictées. 954 *Les deux mss.* Qu'il. 957 Celui qu'on fist le questionnaire.

1. C'est-à-dire, le fils de l'Université que fut Saint-Thomas qui séjourna longtemps ici (à Paris). En effet, il y enseigna pendant dix ans.

2. Saint-Pierre de Vérone, assassiné en 1252, fut de l'ordre des frères prêcheurs.

3. C'est Saint-Raymond de Pegnafort (1175-1275) qui, sur l'ordre de Grégoire IX, fit, entre les années 1231 et 1234, une nouvelle collection des décrétalés. Il composa aussi une « Somme des cas de conscience sur la pénitence et le mariage », dans laquelle il décida une grande partie des cas par l'autorité du droit canon.

4. L'ordre des frères prêcheurs possède plusieurs membres nommés Jean l'Allemand (Johannes Teutonicus). On n'a pas à tenir compte du maître-général Jean l'Allemand, évêque de Bosnie, auquel on n'attribue que des lettres circulaires. Un deuxième Jean, prévôt de l'église de Halberstadt, a été placé à tort dans les rangs des Dominicains. Cependant M. Pichon croit que c'est de celui-ci qu'il s'agit ici. Un Jean l'Allemand, autrement appelé Jean le Lecteur ou Jean de Fribourg, qui mourut en 1314, écrivit une « Summa media de pœnitentiis secundum canones et leges », dont le titre correspond assez bien à celui que Bonet donne ici. Mais c'est lui qui est aussi l'auteur de la célèbre « Somme des Confesseurs », dont il est question plus bas, et on ne voit pas pourquoi Bonet aurait inséré entre ces deux ouvrages un troisième, le Questionnari (Quæstionarius super quinque libros decretalium), qui est de la main du dominicain Jacques de Tounerre (Cf. Tournon, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, et Quétir et Echard, *Scriptores ordinis prædicatorum*).

- 960 Est ly grans maistres de leurs fleurz ¹ :
 Des sains ne fait pas a blasmer.
 Et sy devroit on bien loer
 Le Vincent qui escript tant livres ².
 Du roy Phelippe prenoit vivres
 965 Pour ce que mieulx peüst vaquer
 En science pour tout dottriner,
 Car maint clers sy laissent d'escripre
 Pour ce qu'ilz n'ont bien de quoy vivre.
 La Triperite, je vous supply,
 970 Doit [elle] estre mise en oubly ? ³
 Guydon de nostre ordre la fist ⁴,
 Et avec cela après complist
 Les hystoires jusqu'a son temps :
 Ce n'est pas un livre vileins.
 975 Cilz qui fist Livre des Vertus ⁵
 Fut grant amis du bon Jhesus,
 Et sy fist Somme de tous vices.

967 mains. 976 grans.

1. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'altérer ici le texte, comme le fait M. Pichon, en « Et ly grans maistres de leurs Fleurs Des Sains ne fait paz (*sic*) à blasmer », et de chercher ensuite (et en vain) un ouvrage intitulé « les Fleurs des Sains ». Bonet veut simplement faire l'éloge de la « Somme des Confesseurs », qui, à son avis, est le plus admirable de leurs ouvrages.

2. Vincent de Beauvais (mort vers 1264).

3. Il manque sans doute un mot au vers. On pourrait également ajouter « Ne (doit estre...) ».

4. Bernard Guidonis, frère prêcheur et historien, écrivit les *Flores Chronicorum*, mais on ne trouve pas l'*Historia Tripartita* parmi ses ouvrages. Ce livre est de la main de Tholomée de Lucques (mort vers 1327), également Dominicain, qui semble avoir eu des relations amicales avec Bernard Guidonis (cf. Kœnig, *Ptolomaeus von Lucca und die Flores Chronicorum des Bernard Guidonis*, Würzburg, 1875). Le contenu de l'*Historia Tripartita* est aujourd'hui inconnu.

5. Le confesseur de Philippe III, frère Laurent, écrivit sur l'ordre du roi un *Livre des vices et des vertus*, mais Bonet parle de deux ouvrages. Aussi M. Pichon a-t-il pensé à la *Somme des vertus et des vices*, composée avant 1250 par Guillaume Perraud, dont il remarque que « d'après la description des manuscrits de cet ouvrage faite par le P. Echard, il paroît divisé en deux parties, l'une sous le titre de *Summa de vitiis*, l'autre sous celui de *Summa de virtutibus* (et même, ajoute-t-il, sous le nom de *Tractatus de virtutibus*) ». Cependant l'ouvrage du frère Laurent jouissait d'une grande célébrité au XIV^e siècle ; la bibliothèque royale a dû en posséder une dizaine d'exemplaires (Delisle, *Cabinet des mss.*, I, 28).

N'est pas qui l'entent du tout nices.
 Et se je vouloye tout dire
 980 Qui ont mis paine en bien escripre
 De l'ordre nous pr[e]escheours,
 J'en seroye trop annuyoux.
 Puy nostre mere, ot passé temps,
 A eü de nous telz enfans,
 985 Souvent luy en devoit souvenir,
 Et, pour faire le desplaisir
 De ces Sarrazins de mal estre,
 Nous retourner au premier estre ;
 Car eulx et Juifz ont grant joye
 990 Quant voyent que l'en nous desroye.
 Et se Mouzon a sonné mal,
 La religion qui est feal
 N'en doit pas avoïr turbacion
 A tousjours sañs conclusion.
 995 Car la mere son filz chastie
 Et puy l'embrace chiere lie.
 Sy lisons es Fais des Rommains
 Que par les bons notables fais
 Des peres, les filz oultrageux
 1000 Trouvoyent mercy entre eulx.
 Sy n'est pas grant melancolie
 Se en sy grande compaignie
 Se treuve un homme mauvais,
 Qui face aucuns mauvaiz fays ;
 1005 Car avec Jhesu le grant sire
 Ot un traïttre qui fut pire.
 Et pour ce vous vueil je pryer
 Que vueilliez au roy supplier
 Et a tous les ducz nos seigneurs,
 1010 Qu'ilz facent traïttié gracieux
 Comment vers nous soit nostre mere
 Comme vers filz doit estre pere.
 Après cecy je respondray
 Au Sarrazin mieulx que sauray.

981 *Les deux mss.* prescheours. 983 Puis nostre mere passé temps. 985 li.
 991 Mouzon... sommé. 1002 compaignie. 1006 traytre. 1009 ducz.

Le Jacobin parle au Sarrazin :

- 1015 Tu es esbays, noir malostru,
 Quant tu as telz estas veü
 Demener a Romme la grant.
 Tu t'es esbays, c'est pour neant,
 Car se en temps de unité
 1020 Fusses venus en crestienté,
 Tu ne prisasses pas un blanc
 Ce que as veü maintenant.
 N'a pas long temps, mouru Gregoire :
 Je te dy que toute la gloire
 1025 Du plus hault seigneur terrien
 Vers son estat estoit tout rien.
 La ne failloit pompe ne mise
 Que herault sceüst a devise,
 Richesse du tout sormontant
 1030 Tout prince qui lors fut vivant.
 Mais car Dieux veult que soubz la nue
 Ne soit estat qui ne se mue,
 Il se monstre trestout puissant
 Quant les plus haultx met au neant.
 1035 Se n'y a nul puissant terrien
 Qui soit seür de tenir bien ;
 Car la on cuyde fort yster,
 Souvent le fait Dieu trebuchier.
 Dont ly plus saiges Salemon
 1040 Nous aprint faire oroison
 A Dieu son pere par amour
 Que il nous doint le pain d'un jour.
 Il n'y a haultesse, tant soit grant,
 Soit seüre du temps venant
 1045 En un point met le bas bien hault,
 En un autre fait qu'il deffault.
 Quant parles de ses grans vassaulx,
 Il les appelle cardinaulx ;
 Et sy sont ilz de science plains,

1014 a V Cy respont le Sarrazin (sic) aux questions du Jacobin. 1016 Car tu.
 1018 Tu es esbays. 1023 grant temps. 1026 pou rien. 1029 sormontant. 1034 hault.
 1036 seurs. 1039 sages. 1040 aprist. 1047 V ces. 1049 Et silz sont il.

- 1050 Ses conseilliers, ses chappellains.
 Mais a dire dont sont venu
 Quant a l'estat, ne l'ay leü ¹.
 Ilz furent premier appellé
 Les chapellains de la cité.
- 1055 Et pour ce qu'au commencement
 Furent preudommes et bonnes gent,
 Sy estoit par leur preudomie
 Honnourée la compaignie.
 Un emperiere leur donna
 Rentes et bien les assigna ²,
 Dont ilz pouoient bien porter
 Leur vie, sans riens mendier.
 Ly papes ne leur donna mittres,
 Mais sur ces rentes donna tiltres
- 1065 D'une eglise a chascun d'eulx,
 Pour ce qu'on les congnoisse mieulx.
 Et sy avoient grant plaisir,
 Quant approuchoient d'envieillir,
 S'ilz, pour viellesse reposer,
 Peussent eveschié empettre,
- 1070 Et bien petite la prenoient
 Et pour bien contens s'en tenoient.
 Et sy furent bien longuement
 En cel humble ystement,
 Tant que par tort des faulx Rommains
 Fut ostée hors de leurs mains ³

1052 Quant a l'estat ne l'ay pas leu. 1054 chapelains. 1056 proudommes. 1057 Se estoit... proudomie. 1058 Honnorée... compaignie. 1063 pappes... mitres. 1066 c'om. 1070 empetre. 1075 Romains.

1. Bonet semble vouloir dire qu'il ne sait pas à quel titre ils mènent ce train de vie luxueux. Cf. vss. 1087-1092, où il est question de leurs vêtements. C'est dans le sens de « riches habits » que Bonet emploie souvent le mot *estat* (Cf. vs. 1495 : « Qui portent l'estat com seigneurs »).

2. *Arbre des Batailles*, p. 12 : « Il (Saint Silvestre) fist tant que l'empereur Constantin receut le saint sacrement de baptesme, lequel empereur aima tant devotement sainte Eglise et tant de beaulx privileges lui donna avec grant plenté de rentes que longue chose seroit de les toutes raconter ».

3. *leurs* se rapporte évidemment à *Rommains*. Le poète veut dire que les Romains, par leur tort, perdirent le droit d'élire le pape, droit qui leur avait appartenu jusque là, et que ce droit passa alors aux cardinaux.

- L'election, vacquant la chaere,
 Laquel Rommainns avoient entiere.
 Lors l'election nostre saint pere
 1080 Sy fut mise, pour elle fere,
 Aux cardinaulx pour pape nommer,
 Dont commencerent eulx d'essaucer,
 Tant que d'eulx evesques seigneurs
 Ont depuys fait leurs serviteurs.
 1085 Sy dirent a nostre saint pere
 Qu'il pouoit toutes choses fere.
 Quant prindrent le rouge chapel
 Ne treuve livre lait ne bel
 Qui le me die clerement,
 1090 Sy m'en suy estudiez souvent.
 Mais assez trouveront d'estas
 Qui de richesse sont fourras.
 Sy firent reserver dignités,
 Tant eglises, tant prevostés,
 1095 Tant chanoïnyes, tant priorés,
 Et trestout quanques vient après.
 Ly papes le fist volentiers
 Pour estre seigneur par entiers¹.
 Les cardinaulx trouverent l'art
 1100 Pour ce qu'en eüssent leur part,
 Et pour eulx et pour leurs amis
 Avoir l'eglise a leur devis.
 S'en ont tant prins a toutes mains
 Que par le monde les plus grans
 1105 Ont ilz eüz pour leurs amis
 Ou pour eulx; tout a leur devis.
 N'alasses en court riens querir,
 Se ce ne fust a leur plaisir!
 Ne dy pas, fussent courratiers
 1110 Pour aucuns en prenant deniers.

1077 vaquant. 1078 Romains. 1082 comencerent. 1087 chappel. 1094 Toutes eglises, tout prevostés. 1095 Tout chanoïniez, tout priorés. 1096 quanque. 1097 pappes. 1103 pris.

1. *Note dans le ms.* V : « In libro domini mei Aurelianensis tractavi materiam istam plenissime, et idcirco in isto, causa brevitatis, omitto ». Cf. p. 4, note 4.

- Encorez fit il entendant
 Que il avoit a faire tant
 Que pour l'eglise soustenir
 Il pouoit tres bien retenir
 1115 De chascun vacquant prime année.
 Et se ly mors avoit laissée
 Grant richesse ne grant avoir,
 Il le pouoit prendre, pour voir.
 Les cardinaulx y ont chascun
 1120 Leur part pour service commun.
 Aprez, com vit qu'obeïssance
 Estoit par tout et reverence,
 Orez fut lieu de faire un sault :
 « Sur tout », le pape dist, « il nous fault
 1125 « Avoir le disme pour troys ans ».
 Les prelas furent assez vains,
 Sy commencerent a obeïr,
 Mais a tart les virent faillir.
 Lors fut la court en grant haultesse,
 1130 En grant pompe, en grant richesse.
 Mais pour faire plus grans maisons
 Fallūt prendre visitacions
 Par toutes eglises du monde.
 Mais quant Grece vit ainsy fondre '
 1135 Leur richesse et aler vers Romme,
 Ilz prindrent conclusion en somme
 De non obeïr plus avant,
 Et sy mirent des debaz tant,
 Que toute crestienté sainte
 1140 En mena douleur et complainte.
 Encor pour mieulx estre delivres
 Et que fussent entre eulx sires,
 Vont dire que Constantinoble
 Avoit pape tout franc, tout noble.

1115 vacant. 1121 *Les deux mss.* que. 1125 V. diziesme. 1133 Patoutes. 1140 douleur.

1. *Note dans le ms. V* : « De ista maligna tirannia et casu orribili, vide in Tholomeo libro XI^o, et ibi plene ». Je n'ai trouvé aucun passage dans le onzième livre de l'*Historia ecclesiastica* de Tholomée de Lucques qui traite cette question.

- 1145 Et pour mieulx fonder leur appel,
Vont tenir article nouvel
Contre ce que creons deça,
Lequel soustiennent par dela,
Et ce fut tout par tirannye,
1150 Dont vient non senz, dont vient folie,
Dont vient toute rebellion :
L'Eglise pas ne fit son pron.
L'en ne pourroit dire la moittyte
Des maulx venus par tirannie,
1155 Car, se j'ay vraiment leü,
Les Sarrazins en sont venu.
Car puy les Grieux furent partis
Par la maniere que vous dys,
L'emperiere, nommé Justin ¹,
1160 Amoit or comme noys corbin,

1. Bonet a dû se tromper de nom. Tholomée de Lucques (*Historia ecclesiastica*, Lib. XII, cap. 2) donne des renseignements sur le règne d'Héraclius qui peuvent bien être l'une des sources de Bonet. Il dit : « Causa istius erroris fuit Heraclius, quia propter suam tyrannidem post victoriam de Persis habitam nimis premebat Persas..... Quod fuit materia schismatis inter Latinos et inter Ecclesiam Romanam et Constantinopolitanam. Assumpta igitur occasione rebellandi, assumunt occasionem divini cultus diversi ad nunquam obediendum..... Idem fecerunt Graeci ad non obediendum Romanae Ecclesiae, quia diversum acceperunt ritum in Ecclesia ministrandi, et in diversos prolapsi sunt errores..... Sic accidit de illis populis, in quorum regionibus ista inchoata est schisma, quia ex turbatione Imperii, ut rebellio perseveraret, fecerunt schisma, ut non solum recederent ab Imperio, sed etiam a Christianismo..... Causa igitur, et ratio una, unde ista inchoata est secta, fuit tyrannicus principatus Heraclii quantum ad illas gentes ubi initium habuit ». Le même historien décrit (*Hist. eccl.*, XII, cap. 3) la double défaite de l'empereur : « Omnes enim conveniunt quod de Arabia, et de radice Montis Caucasi, progressa est gens perfida contra Heraclium..... De iis ergo sic refert Ammonius in gestis Francorum, ubi supra : quod devastantes regiones Imperii usque in Syriam et Judaeam jam venerant; contra quos venit militia innumera Imperatoris, et ab hostibus caesa est, ac CL millia ex militibus ejus prostrata sunt..... Heraclius autem, recusatis manubiis, sive rapinis, Alanos in suum adjutorium congregat..... quorum multitudo fecerunt CL millia armatorum. Sarracenorum autem erant duo Duces qui ducenta millia armatorum instruxerant in acies. Cumque uterque exercitus non procul a se invicem castra posuissent, nocte, quae diem belli praecedebat, subito in castris Graecorum LII millia pugnatorum exanimata reperta sunt; qua de re reliqui metu perculsi, in diversa fugerunt loca, totum Imperium hostibus relinquentes ». Le pape dont il est question est le patriarche *Sergius* qui mit à la disposition d'Héraclius, en sa détresse, les trésors de l'Eglise. (Cf. Ch. Diehl, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1919, pp. 49-50).

- S'estoit tirans sur tous mortelz ;
 Oncques ne fut un plus cruelz.
 Tant greva les gens d'Orient
 Qu'il ot leur or et leur argent.
 1165 Quant ceulx se virent despoilliez,
 Ilz cryerent com hommes fiers
 Contre le tirant seignourie.
 Sy fut moult grande compaignie
 Qui se va mettre sur les champs.
 1170 L'emperiere qu'estoit puissans
 Vint avant, sy les combaty,
 Mais en la fin le champ perdy,
 Sy s'en fouy en Constantin,
 Reprist son pueple plus hardy
 1175 Et retourna pour eulx combatre.
 Les autres furent pour un quatre :
 Se fut autre foys desconfit.
 Et pour ce le pape requist
 Qu'il luy vouldist secourir tost :
 1180 Ly papes luy envoya bon ost
 Au moins pour garder son pays.
 Quant les autres orent appris
 Que ly papes avoit ce fait,
 Ilz commencerent nouvel plaît,
 1185 Sy dirent que la foy du pape
 Ne estoit bonne ne valable,
 Et ainsy, par despit de luy,
 Firent Mahommæt Sarrazin
 Leur cappitaine souverain,
 1190 Et il les enseigna tant bien
 Qu'il leur fist laissier nom crestien
 Et prendre nom de Sarrazin.
 Tout le dommaige que vous dy
 Vint seulement par tyrannye.
 1195 L'Eglise en fut amendrye.
 Or l'ay je dit a ce propos
 Que les papes prindrent ce los

1168 compaignie. 1172 en champ. 1173 Coustanty. 1179 Qui lui. 1180 ly. 1187 ly.
 1191 lessier non. 1192 non. 1193 dommaige.

- Et les cardinaulx jusqu'a cy,
 Que de pou en pou, je vous dy,
 1200 Ont rungié toute la clergie,
 Tant grevée et tant chargie,
 Qu'ilz puent bien tenir grant estat
 Plus que ne fait vostre Bazat.
 Oultre cela par crestianté
 1205 Les cardinaulx ont empetré
 Les dignités, les benefices,
 Et sy se tiennent bien pour nices,
 Quant trestous nē les puent avoir.
 N'en auroyent assez, pour voir !
 1210 Et vecy la raison pour quoy
 Ilz puent tenir l'estat d'un roy.
 Car nulz homs mortelz ne scet bien
 L'or qui a court de Romme vient.
 Sy en sont eglises grevées
 1215 Et pluseurs abbayes foulées ;
 Pluseurs couventuelz priorés
 Sont de leurs moynes despouillés ;
 Pluseurs moustiers et hostelz notables
 Sont cheüz et inreparables.
 1220 Ne servent pas tant crestienté
 Qu'ilz deüssent pour verité
 Tant occuper des benefices,
 Quant s'en pert le divin services.
 Et ceulx qui eglises douerent
 1225 Oncques vrayement ne penserent
 Que ce fust pour tenir, en somme,
 Les grans estas de court de Romme,
 Pour acheter bien grans cités,
 Grans baronnys ne grans contés¹

1202 bien *manque*. 1204 crestienté. 1216 couventuelz. 1217 despouillés. 1220 sevent.
 1222 occuper. 1223 car s'en ... le dun services. 1224 qui *manque*, douaïrent.

1. Note dans V : « Utrum sit pape obediendum volenti decimas levare super ecclesiis sine justa causa, hanc questionem plene posui in libro domini mei Aurelianensis ». Cette note doit avoir été inséré ici à tort. Le passage qu'elle commente se trouve aux vers 1124-1125. M. Pichon croit voir dans ce passage, peut-être avec raison, une allusion à Raymond de Turenne, dont il est question plus loip, et à son père, Guil-

- 1230 Aux freres, nepveux ou parens
Du pape ne des adherens,
Dont l'Eglise en est vil tenue,
Mesprisée et confondue.
Et veez vous la, dam Sarrazy,
- 1235 La response que je vous dy.
Mais je croy, le temps est venus
Qu'ilz ne en seront plus creüz,
Car ly mondes voit par exprez
Leurs oultrages et leurs excez,
- 1240 Sy feront tant princes et clers
Que, puy qu'ilz ont fait droit envers,
Ilz retourneront l'envers droit,
Pour ce que chascun aye droit.
C'est nature de desmesure
- 1245 Que tousjours revient a mesure.
Tousjours vëons, par saint Lambert,
Que qui trestout veult, trestout pert.
Tel avarice tient l'abisme ¹
D'enfer et sy engendre scisme.
- 1250 Avarice tous biens decline
Et de tout mal est la racine ².
Pry vous, maistre Jehan de Meun,
Que se je n'ay bien respondu,
Vous plaise le moy pardonner,
- 1255 Car n'en sauroye mieulx parler.

Maistre Jehan parle :

Par Dieu, sire bon Jacobin,
Vous estes de Dieu bon amy ;

1233 mesprisie. 1234 dant. 1237 V. Qu'ilz n'en. 1245 V. Qui tousjours. 1255 a. parle au Jacobin.

laume Roger, frère du pape Grégoire IX, qui avaient tiré des profits personnels de l'élévation de leur parent à cette haute dignité.

1. Dans l'*Arbre des Batailles* (p. 27), Bonet évoque la même idée : « A ceste estoile, c'est à scavoir celui Barthelemy lequel est tombé du ciel de l'Eglise, a esté donnée la clef du puy d'abysme, c'est à entendre, d'avarice ».

2. *Arbre des Batailles*, p. 27 : De avarice viennent tous maulx et tous pechiez, comme l'Escripture le tesmoigne : *Avaritia radix omnium malorum* ».

1260 Mais ja ne vous lairay pour rien,
Se non dittes du phisicien
Sur ce qu'il a dit par avant
Vostre bon et loyal samblant.

Le Jacobin respont :

1265 Sire, gent qui sachant ne sont
A tart ne moy n'autre croiront
Que ly cas soit tant perilleux,
Ne tant fiers, ne tant oultrageux,
Comme il est entre nous clergaux ;
Il est tres griefz, tres lait, tres maulx,
Car est adviz par theologie
Que il approuche ydolatrie
1270 Invoquer l'Esperit mauvez
Pour savoir de Dieu les secrés,
Et ce qu'est ou seul Dieu sans fable
Vouloir faire par art du deable.
Penser garir de maladie,
1275 Sans Dieu, par art, pres d'eresie
Vient ou de anfidelité.
No mere, l'Université,
Monstrera bien endroit de soy,
Se ce est contre nostre foy.
1280 Et dire tout pour verité ¹ :

1262 gent que sachant non. 1263 *Les deux mss.* ne autre. 1266 clergaulx. 1269 *Les deux mss.* Qu'il. 1274 guerir. 1275 erisie. 1276 V d'anfidelité. 1280 *Les deux mss.* dira.

1. Les mss. donnent à cet endroit « et dira tout pour verité ». Si on accepte cette leçon, le vers doit être rattaché, comme l'a fait M. Pichon, aux précédents. Il s'ensuit que *tout* devient l'objet gouverné par *dira*, et *pour verité* passe à l'état d'une cheville. D'autre part, l'introduction du discours direct au vs. 1281 devient par là très brusque. La substitution de *dire* à *dira* donne une suite de phrases très claire : « Et dire tout pour verité.... c'est affermer.. » et le changement introduit est appuyé par la reprise de la phrase au vs. 1297 : « Ne puet dire tout pour certain », suivi du discours direct. Le texte du ms. de Rome montre que ce fut la leçon du ms. du duc de Bourgogne, ou du moins que le scribe l'entendit dans ce sens, car il donne :

« Et affermer pour verité,
Disant « j'aray le chief copé
Se dedens trois jours ... ».

- « Je vueil avoir le chief coupé,
 Se dens troys jours guery nen est
 Celluy qui bien malades est »,
 C'est affermer temps advenir,
 1285 Ce que nulz ne scet sans mentir
 Fors Dieux, mais cilz faillir nen puet
 De savoir quanques savoir veult.
 Les angelz bien voyent, dessus,
 En contemplant le dieu Jhesus,
 1290 Les choses qui sont advenir ;
 Et aux prophetes par son plaisir
 Revele souvent son vouloir.
 Mais encor retient son pouoir
 Pour non advenir dispenser
 1295 Et son courroux faire cesser.
 Dont un homme mortel et vain
 Ne puet dire tout pour certain :
 « Tel chose sy est advenir
 Et se fera, nen puet faillir ».
- 1300 Tel oppinion est tres nice ;
 La soustenir est tres grant vice.
 Mais, quant c'est cas tres creminel,
 Je ne vous en vueil plus parler.

Maistre Jehan parle :

- 1305 Mon maistre le prescheour,
 Je vous prie par bonne amour
 Qu'encorez dittes un pou plus
 De ce que a dit par dessus
 Le Sarrazin de nos afferes,
 Sur quoy nous conseil Dieux ly peres !

Le Jacobin respont :

- 1310 Sire, trop est difficulté
 De sur tout quanqu'il a parlé
 Respondre bien parfaitement ;

1282 dans. 1286 car cilz. 1287 quanque. 1294 Par non. 1299 Et se sera. 1303 a. parle au Jacobin.

- Car il a tout premierement
 Parlé largement de la scisme :
 1315 La matiere est un abisme
 A mon adviz, sur cestuy fet,
 Car il est cler a tout discret
 Qu'il n'y a q'une seule voye :
 De cession; mais pas non l'ottroye
 1320 L'un ne l'autre des debatan.
 Dont est difficulté sy grans
 Que, se Dieux les roys n'enlumine
 Et la Vierge de grace pleine,
 De les laissier com maulx crestiens,
 1325 Cest scisme durera long temps.
 France a commencé de faire
 Son devoir pour le fait atraire
 A la vraye conclusion¹.
 Or fault, pour avoir union,
 1330 Les autres roys faire ainsy
 Le cas pareil, ou je vous dy
 Qu'il fault par voye de fait
 Les Rommains, com jadiz fut fait,
 Mettre en tel melancolie
 1335 Qu'ilz reconnoissent leur folie.
 De ce fait cy plus nen diray,
 Mais aux autres choses vendray.
 Car se ly roys donne office
 A aucun homme, ou benefice
 1340 Dont puet vivre honnestement,
 Il est vilain descongnoissent
 De demander aprez grant don,
 Ou il a noble achoison,
 Quant d'avoir esté prisonniers

1318 que une. 1326 commencié. 1344 Car d'avoir.

1. L'assemblée générale du clergé français venait de voter, le 28 juillet 1398, la soustraction d'obédience. Dans le ms. V. Bonet a ajouté en note : « Videtur impletum quod scriptum est : Nunc in occidente sol justicie oritur, in oriente autem Lucifer ille qui secidit super sidera posuit tronum suum ». Ce fut Bonet lui-même qu'on envoya, l'année suivante, en mission auprès de l'empereur Wenceslas, pour essayer de l'amener à la politique de la soustraction d'obédience.

- 1345 Des annemis, dont grans deniers
 Luy faulst paier pour sa rançon ;
 Lors seroit bonne la raison
 Que ly roys luy fist aucun bien,
 Puys que pour luy ce mal luy vient.
 1350 Hommes d'onneur, chevalereux,
 Gentilz, saiges, loyaulx et preux,
 Nen sauroient leur cuer abaisser
 De tousjours ces dons demander,
 Mais hommes baz, de neant venus,
 1355 Qui vueulent le bas monter sus,
 N'ont honte de riens demander.
 Puys parle qui en voudra parler,
 Car ilz l'auront pour flatoyer
 Ou pour la robe desplumer¹,
 1360 Sy se riront des chevaliers
 Qui n'auront robes ne deniers,
 Qu'ont porté pour le roy douleur
 Et sont pres de porter greigneur
 Et de mourir com bon vassal
 1365 Pour garder le roy de tout mal.
 Les autres, par sainte Marie,
 Le serviront de flaterie
 Et de porter nouvelle guise,
 N'oncquez leur pere n'ot la mise
 1370 Qu'il peüst paier la façon.
 Aprez voudront faire maison
 De deux salez de lis tendus.

1346 Lui fallit. 1351 sages. 1352 savoient. 1353 ses. 1355 vueulent. 1362 *Les deux mss.* qui. 1363 prests. 1369 peres n'eust. 1370 *Les deux mss.* Que il.

1. Deschamps (I, 167, Ballade contre les flatteurs) emploie l'expression « plumer le pelisson » pour « flatter » :

« Tel consenteur ont honni maint enfant
 Desquelz ilz ont plumé le pelisson ».

M. Pichon a donné la note suivante : « *desplumer*, ôter de la robe les petites plumes, les petits duvets qui peuvent s'y trouver. Le flatteur, dans les *Caractères de Theophraste*, *déplume* la robe de celui qu'il adule. Bonet, parlant dans son *Arbre des Batailles* de l'indépendance du Roi de France à l'égard de l'Empereur, ajoute : *Et si ne dis pas cecy par flatterie, ne pour oster la plume du chapéron au roy de France.* — C'est l'expression *desplumer* décomposée ».

- 1375 D'argent vaisselle comme ducz
 Vouldront il avoir tost après,
 Et s'ilz treuvent rentes assés
 Que vueillent vendre gentilz hommes,
 Les acheteront ces pseudommes.
 Ly mondes est huy tres puissans,
 Quant des sy bas fait si tost grans,
 1380 Car de vray vilain chevalier,
 Ne de droit buzart esprevier,
 Ne de teille franc camelin,
 Ne de goudale sade vin,
 Souloient dire les anciens,
 1385 Ne se pourroit faire pour riens.
 S'au prince failloit conseil querre
 Ou s'il sourvenoit une guerre,
 De quoy luy sauroient aider ?
 Ne le me vueilliez demander.
 1390 Je n'en diray plus de cecy.
 Mais bien vous dy, pour faire fin,
 Que se les princes chevalerie
 Et les prelaz n'ayment clergie ¹,
 Ly mondes ne saura ja bien.
 1395 Or nen vous en diray plus rien.
 Ly Sarrazins dit des geoliers
 Qu'ilz despouillent les prisonniers,
 Mais cecy est chose certaine
 Que les vendre est du demaine,
 1400 Et sy n'est pas petite rente
 Que les geoles soient en vente.
 Se c'est offendre charité

1373 dus. 1376 vueulent. 1377 *Les deux mss.* ses, M proudommes. 1378 Le mondez. 1382 toille. 1385 Non se. 1386 *Les deux mss.* Se au. 1394 sera écrit sur quatre lettres rayées. 1402 Ce c'est.

1. Note dans le ms. M : « Vere timendum est quod istis diebus scientia evanescat, quia pausi (sic) prelati diligunt litteratos, et dabuntur beneficia servitoribus et consanguineis et forsan indignis; unde litterati, videntes se contempni, de studio non curabunt, quia licet paupertas non sit de genere malorum, tamen mendicitas reprobatur ». Et dans V : « Vulgare dictum est clericorum quod ibi versatur manus ubi respicit oculus. Et communi cursu ubi scientia viget, illam sociatur milicia, et quod videt oculo clerus, manu operatur potencia militaris ».

Et ly roys 'n est bien informé,
 Il les puet prendre en sa main
 1405 Et mettre tel qui soit certain,
 Pour bien les droys royaulx lever,
 Sans les diz prisonniers grever.
 Des sergens et des officiers
 S'il 'n y a plus qu'il 'n est mestiers,
 1410 C'est dommaige de povre gent,
 Car chascun veult estre sy grant,
 Puy qu'il est officier du roy,
 Qu'il fault pour cert avoir de quoy
 Tenir estat, comment qu'il soit.
 1415 Dieu vueille, tost viengne par droit
 Une refformacion bien noble
 Pour releesser le pueple povre,
 Et ordonner nombre menour.
 Il pourra bien venir un jour.
 1420 Dieux doint grace au roy puissant
 Et a son conseil notable et grant
 De garder en paix les subgis,
 Et puy leur doint saint paradis !

Maistre Jehan parle :

Pour Dieu, beau sire gracioux,
 1425 Encor nen partirez de nous,
 Ains direz aucune dottrine
 Que jeune gent nen soit encline
 De vivre ainsy tendrement,
 Et ainsy habondeusement
 1430 Ne vueillent vivre chevaliers,
 Et soyés leurs vrayz conseilliers.

Le Jacobin respont :

Sire, tenez tout pour certain
 Que je ne suy pas phisicien,
 Mais bien ay tant livres veüz

1405 quil. 1410 dommaige. 1412 officiers. 1417 le povre pueple. 1420 doinst. 1423 a.
 parle au Jacobin. 1424 gracioux. 1427 non soit. 1430 vueulent. 1432 certain. 1433 suy
 point.

- 1435 . Que, se les ay bien entendus,
 Qui vit trop dilicieusement
 Nen puet bien vivre longuement,
 Car ce luy donne nourreture
 Qu'il ne puet souffrir chose dure :
 1440 Un pou de froit le met a mort,
 Un pou de chaut a desconfort.
 Et quant François menguent souvent
 Et sy boivent a l'avenent,
 Nature ne puet digerer
 1445 Ne tant boire ne tant mengier.
 François ne se scevent garder
 Quant ilz se vueulent estuver,
 Car, s'aprez estuves vient froit,
 De deux choses fault l'une soit :
 1450 Ou qu'il prengne mal dont mourra,
 Ou goute pour temps qui vendra.
 Encores, aprez le grant chault,
 Se ly vins froys et fort deffault,
 Un François pense estre perdu,
 1455 Mais il s'en trouvera camus,
 Car ly froys vins beü au chault
 Vient apostume, sans deffault,
 Et le froit vin gele le sang
 Ou rent le corps prez impotent.
 1460 Cecy fait bien tant que Jeunesse
 Vit en France sans dam Viellesse,
 Avec ce qu'a mire parler
 Nulz nen daigne pour soy saigner¹,
 Et vecy tres mortel folie
 1465 Que chascun prengne la saignie
 Sans parler a nul phisicien.

1437 Non. 1441 chault. 1447 vueulent. 1448 estuve. 1462 *Les deux mss.* que a.

1. Avec de légères différences, la note suivante se présente dans les deux mss. :
 Unus potens homo secundum consilium Aristotelis non debet flobothomari, nisi de
 consilio plurium medicorum, et debent in unam oppinionem concordare. Una tamēn
 est flobothomia que fuit per angelum revelata et fit XIIIa mensis february; et faciens
 illam de illo anno non debet mori per distemperanciam febris, prout dicunt Vincencius
 et Johannes Andrée.

- Chascun qui m'oyt non m'entent bien ¹,
 Car je croy de vray, sans faillance,
 Que ces fays tuent plus en France
 1470 Que coustel, justice ne guerre.
 Je m'en tieng fors sans plus enquerre.
 Encore a dit cilz Sarrazins
 Que les François sont trop aprins
 De deffaire les mariages.
 1475 Par ma foy, c'est bien grant dommaiges
 Que deffaire tel sacrement,
 Car Dieux le fist premierement
 Et bien haultement demonstroït
 Comment ce sacrement aymoit,
 1480 Quant de vierge sainte et pure
 Vint prendre humaine nature ;
 Avec Joseph sans nul oultraige
 L'a donnée par mariaige.
 Et se ly roys estoit bien fiers
 1485 De chastoyer seulement le tiers
 De ceulx qui rompent mariage,
 Pour quant qu'ilz fussent de parage,
 Les povres auroient leurs fames
 Avecquez eulx sans nulz diffames.
 1490 Mais pour ce que de sy grant vice
 L'en ne fait par rigueur justice,
 Aussy legier com de frommage
 Prent on femmes de mariage.
 Des petis hommes outrageux
 1495 Qui portent l'estat com seigneurs,
 Par Dieu, volentiers m'en riroye,
 Qui les mettroit en basse voye.
 Car porter escarlaste fine
 Appartient a roy et a royne ;
 1500 Aux grans dames et grans seigneurs
 Appartiennent tous drapz d'onneurs,

1469 Que ses. 1475 dommages. 1479 amoit. 1482 oultrage. 1483 mariage. 1491 L'en nen. 1492 fromage. 1500 seignours. 1501 onneurs.

1. C'est-à-dire qu'il y a des gens auxquels il ne peut pas faire comprendre les risques de la saignée, et la preuve en est qu'il en meurt un grand nombre.

- Et fourreüres tres notables
 Ne sont aux petis convenables.
 S'ilz ne l'ont de leurs heritages
 1505 Je ne sçay dont vient telz oultrages,
 Car j'ay doubte, se Dieux me gart!
 Que ne viengne de bonne part.
 On devroit bien vouloir savoir
 Dont telz estas viennent, pour voir,
 1510 Et les aucuns sy chastoyer
 Que les autres en l'essayer
 Eüssent crainte et paour
 De prendre l'estat de majour.
 Du surplus nen parleray goute,
 1515 Mais ce prieur qui nous escoute
 Mette le demourant en glose,
 Ou en vers, ou en clere prose.
 Et puyz ay dit, a Dieu vous dy,
 Car je me vueil partir de cy.
 1520 Sur le fait des pr[e]escheours
 Pryés, pour Dieu, a nos seignours
 Que pour l'onneur de Dieu le pere
 Vueillent parler a nostre mere,
 Qu'elle nous vueille par pité
 1525 Tenir en bonne charité.

Le prieur :

Lors maistre Jehan regarda vers moy et sy me prist a dire

Maistre Jehan parle au prieur :

Pryeur, rapportés en escript
 Quanque ces quatre nous ont dit;
 Et pour le monde ne laissez
 Que la verité n'escripsiez.

Le prieur respont :

Par ma foy, sire, j'ay assez entendu ce que dit est, mais les choses
 sont pesantes et sy ay paour qu'elles ne soient notées plus dures qu'elles
 130 ne sont, et que aucuns par envie ou par leur melancolie les prengnent

1518 Et puis se ay dit. 1520 M perescheours, V prescheours. 1525 a. Le prieur ...
 prist a dire *manque*. 1526 Prieur, or rapportes. 1529 *Les deux mss.* ne escripsiez.
 129 paour que soient. 130 pour envie ou pour.

estre escriptes pour entencion d'injurier aucunes gens, en especial les seigneurs de la court de Romme. Mais car je sçay ma pensée, que non pour eulx ne autres injurier je ne le fays, je rapporteray ce que j'ay ouÿ, veritablement a mon pouoir. Et se je puy avoir audience, je m'en delivreray le plus tost que je pourray. Et bien devotement supplie a tous ceulx qui les liront, comment ilz vueillent interpreter benignement tout mon escript, car je n'ay pas mestier d'estre en hayne de personne du monde, comme celluy qui suy hors de mon pays pour la guerre que maistre Remond Rogier a faite tant longuement en Prouvence contre le jeune roy Louys de Cecille ¹. Pour ce que pas ne me plaist d'estre en pays de guerre, car ne sçay ne doy armes porter, et mon benefice est maintenant de petite value, sy me suy tenus par deça, et m'y tiens tousjours, en attendant que Dieux meist remede contre celluy tirant Remon Rogier. Car il n'a tiltre de faire guerre ² contre celui a qui il est homme lige, et

133 V veu. 134 V deliveray. 136 interpreter. 138 pays et pour. 139 en Prouvence manque dans V. 140 Louys manque dans V. 143 Dieu. 144 guerre manque dans M.

1. Raymond Roger de Beaufort, vicomte de Turenne, avait fait hommage au duc d'Anjou en 1382 (*Journal de Jean le Fèvre* du 9 avril 1382), avec d'autres seigneurs de Provence, et la guerre n'éclata qu'en 1386 par suite d'une dispute au sujet de la bourgade d'Aureille, où la reine Marie avait fait arborer ses bannières et celles de son fils. Presqu'en même temps le vicomte entra en guerre avec le pape d'Avignon, lui réclamant quelques terres situées en Provence, et plusieurs sommes, joyaux, tapis de Turquie et autres effets dont il disait qu'ils lui avaient été légués par son oncle, le feu pape Grégoire XI.

Le 6 oct. 1391 il conclut avec Louis II un traité de paix, mais le 31 août 1392 la guerre avait recommencé malgré l'intervention du roi de France. Dès ce moment le vicomte se montra de plus en plus intransigeant. En 1393 il annonça qu'il soutenait la cause de Boniface IX contre le pape, et de Ladislas de Duras contre Louis II. En 1394 on déclara tous ses biens confisqués au profit du duc d'Anjou, ce qui n'empêcha pas un accord qui survint le 11 mars 1396, mais qui ne devait pas être de plus longue durée que les autres. En 1397 il est de nouveau en guerre avec Benoît XIII, et on s' imagine facilement avec quel empressement il se joint à l'armée de Geoffroy le Meingre dès la déclaration de la soustraction d'obédience, pour assiéger le pontife dans sa ville d'Avignon. Cependant en 1399 on le voit dépossédé de ses terres de la rive gauche du Rhône, et, assiégé à Bouzols en 1400 par une armée du roi de France, il est forcé de se rendre avant la fin de l'année, et dès lors, n'est plus en état de nuire. La prophécie de Bonet n'a pas tardé à se réaliser (voir sur Raymond de Turenne, l'article de M. Noël Valois dans l'*Ann. Bull. de la Soc. de l'Hist. de France*, t. XXVI, 1889, pp. 215 sqq., dont cette note résume les faits principaux).

2. Note dans V : « Titulum belli judicare non potest nisi sit princeps ». Dans l'*Arbre des Batailles*, IV^e partie, chap. IV : « Aultre personne qui ne soit prince ne peut commander guerre générale toutefois aujourd'huy chascun veult commander guerre, et mesme ung simple chevalier contre ung aultre ».

145 sy lui a fait hommage. Ne appartient point a moy de dire s'il se meffait,
 mais de tant s'avance il par mauvaistié soy faire craindre ou faire parler
 de luy, car il ne puet par vertu ne par bonnes euvres faire c'om parle de
 luy. Mais j'ay trop grant merveille, comment il puet tant durer en France,
 faisant guerre contre le cousin germain du roy de France nostre
 150 seigneur, qui est nepveu de tant grans dus, comme de nos seigneurs de
 Berry, de Bourgoigne, et cousin germain de mon seigneur d'Orliens, et
 parent de tous ceulx des fleurs de liz. Et sy est ly autres venus de lignage
 tel comme l'en scet, mais non mie de hault lignage¹. Dont j'ay plus de
 merveilles comment il ose tenir tel noyse a un de France. Mais je me
 155 reconforte, car ou temps passé il faisoit entendre au roy et a nos
 seigneurs que la guerre il ne faisoit que contre le pape Clement; et pour
 ce que fame estoit que aucunement ly papes luy avoit tort, ly roys et
 nos seigneurs avoient aucunement pascience. Mais maintenant qu'ilz
 voyent tout le contraire, j'ay esperance que bien briefment il congnoïtera
 160 quel courroucier fait le sang des fleurs de lis; car il ne le fait pas bon
 courroucer. Et pour ce disoit un bien saiges homs de Languedoc, quant
 l'en parloit de toutes choses, estant en conseil, en compaignie ou
 autrement : « Sy parlez de ce que vous vouldrez, que que soit, ne tou-
 chiez les fleurs de lis, car les fleurs de leurs nature sont nettes et pures
 165 et sans tache, et a toutes gens n'est pas seant de parler d'elles ». Mais
 ce bon sires Remon Rogier n'a pas regardé cela, car a son pouvoir, il
 desheritera le roy Louys. Car je ose dire que, oultre les dommages qu'il
 lui a donnés en Prouvence, il a plus empeschié la conquête du royaume
 de Napples au roy Louys que n'a Lancelot fils de Charles de Duras². Et

145 *Le passage depuis* mais de tant *jusqu'à* c'om parle de luy *manque* dans M.
 151 Bourgongne. 154 Car je. 155 V ou temps *deux fois*. 158 pacience. 159 congnoïstra.
 161 courroucier, sages. 162 conseil ou en compaignie. 164 de lis *manque*, leur nature.
 165 V ... sans tache, a toutes... 166 Raymon. 169 Nuples.

1. Il était fils de Guillaume Roger, comte de Beaufort; celui-ci, ayant épousé
 Eléonor de Comminges, avait acheté de sa sœur en 1350 la vicomté de Turenne.

2. Charles de Duras, petit-fils de Jean, huitième fils de Charles II, roi de Naples,
 avait cru s'assurer la succession de la reine Jeanne de Naples en épousant une nièce
 de cette dernière. Mais en 1380, la reine adopta comme fils et héritier Louis I
 d'Anjou, frère du roi de France Charles V. Elle mourut, assassinée par Charles de
 Duras, en 1382, et celui-ci essaya là-dessus de s'emparer de la couronne. Louis I,
 qui fut soutenu par le mari de Jeanne, Othon de Brunswick, mourut en Sicile le
 20 sept. 1384, pendant qu'il essayait d'y faire valoir ses droits, et son fils Louis II,
 qui lui succéda, n'avait alors que sept ans. La guerre continua cependant, dirigée du
 côté angevin par Marie de Blois, mère du jeune duc. La mort de Charles de Duras en
 Hongrie leur permit de triompher sur son fils Ladislas (c'est le *Lancelot* de Bonet).

170 je pense que puis que le dit Remond est subgiez au roy de France et a nos seigneurs, je verray encores, s'il plaist a Dieu, que le commun parler de Lombardie sera veriffié en Remond Rogier. Ce dist le Lombart : « Home de poco retourne en poco ». Et ce n'est pas contre nature, car communement choses qui viennent legierement et en pou de temps, 175 ausy s'en vont legierement et en pou d'eure. Sy en recite un docteur un exemple par moralité, que une foys un datilier estoit en un jardin, et sy avoit prez de cent ans qu'il y estoit, et encorez ne portoit fruit. Car de sa nature il ne fructifie jusques a cent ans et puyz dure mil ans en bonne vertu et tousjours portant fruit. Sy advint que ly jardiniers planta au pié 180 du datilier une courge, laquelle dedens pou de jours monta au plus hault du datillier, et avec ses filés commença a lyer toutes les branches de ce datilier, et par tous les angles et branches de ce datillier se commença a espandre. Aprez commença de flourir incontinent, et bien soudainement vecy venir courjons ; et bien tost ilz furent gros et furent courges 185 et peserent tres malement, tant que les branches de ce datilier se commencerent a ployer. Mais quant le datilier senty le grant fays, il regarda dame courge et sy lui dist : « Ma dame belle, qui estes vous qui ainsy m'avez emprisonné et tant d'annuy me faittes et tant de charge ? » « Compains », fist elle, « je suy dame courge » « Ha, dame », fist ly 190 datiliers, « je vous prie, pour Dieu mercy, que vous ne me vueilliez chargier ne getter de mon lieu, la ou je me suy nourris, et en suy en saisine et possession ' paisiblement et de tres long tempz, et sy l'ay prescript ». Lors dist la courge : « Et comment, datilier, vous en convient il parler ? Par Dieu, je getteray tant de courjons que je vous creveray 195 dessoubz, ne je ne m'en lairay pour homme qui en parle ». Lors ly datiliers qui bien vit qu'il avoit a faire a personne vilaine, oultrageuse et rigoureuse, et qui avoit tant d'enfans et courges pendans sur luy comme campanes, mena bien long temps grant dueil ; en soupirant et plourant tousjours demandoit paix a ceste courge. Mais c'estoit pour neant, car 200 tousjours elle croissoit de courjons et de fleurs et de charge. Et quant ly

170 Raymond. 171 V qui plaist. 172 Raymond, dit. 176 datillier. 179 portans, avint. 180 datillier, a plus. 182 datillier. 185 sy peserent, datillier. 186 datillier, grans. 188 ennuy. 190 datilliers. 193 datillier. 196 datilliers.

En 1389 Louis II fut couronné roi de Sicile, et il entra à Naples en 1390. Ladislas ne se laissa cependant pas décourager, et en 1399, Louis II fut évincé de Naples et forcé de se réfugier dans son comté de Provence.

1. C'est la formule légale « en possession et saisine » (cf. par exemple, les pp. 85, 91, 99 du cartulaire des Vaux de Cernay, éd. Merlet et Moutié).

datilliers vit que japaix ne trouveroît avec luy, sy luy dist bien humblement : « Je vous prie, belle dame courge, pour ce que je ne oÿs oncquez parler de vous et sy ay tant d'eage, que vous me dittes combien il y a que vous estes venue cy ». — « Certez, dant datillier », dist elle, « il y a
 205 bien deux moys et demy ». Adont ly datilliers commença a rire tant grandement que ce fut merveilles, et se commença a mocquer, truffer et rigouler de dame courge et de faire luy grimaces et grans despis. Sy luy dist dame courge : « Datillier, de quoy vous ryés vous ne menés tel joye ? » — « Par ma foy, dame courge », ce dist ly datilliers, « vous m'avez fait
 210 tant grant paour que bien pensoye estre perduz, car oncquez ne vis monter chose tant hault en sy pou de temps, ne venir en tant grant estat. Mais quant vous dittes qu'en pou de temps estes venue, je ne vous craing ne riens ne vous prise, et sy m'en ris. Car aussy en bien pou de temps vous vous en yrez ». Cestuy compte par adventure ne chiet
 215 pas mal au dit Remond et en pluseurs autres qui sy tost viennent en haultesse. Car en pou de temps estoit venus trop grans, et je meïsmes l'ay veu ad ce venir. Et devant mes yeulx l'en voy aler. Tout aussy les biens de l'Eglise, selon les decrez, sont biens des povres, et oncquez ne furent ordonnés pour acheter contés, baronnies ne telz haultesses; et
 220 communement font le cours de la courge.

Et se j'ay parlé vilainement du dit Remond, nulz ne s'en doit merveillier, car par sa guerre je suy hors de mon pays. Et ly bons sires, car je le sçay bien veritablement, encorez a parlé plus oultrageusement et plus vilainement du roy nostre sire et de tous nos seigneurs de France.
 225 Et se la guerre fust comme jadiz contre Angleterre, il cuidoit courroucier le royaume bien adcertes. Mais oultre cela que tous les autres ont dit, ay je veu tant de choses en la commission qui fu jadis donnée a feu sire de Chevereuse¹ es parties de Languedoc et de Guyenne, en laquelle je fuz par la voulenté du roy, sur lesquelles choses je desire veoir aucuns

201 datilliers. 202 ouys. 203 aage, y manque. 204 elle manque. 207 rigoler. 209 datilliers. 213 en un bien. 215 Raymond. 216 car je. 217 a ce. 219 V baronnys. 221 villainement, nulz ne se esmerveille. 225 fut come, Engleterre. 226 le royaumes, acertes. 227 que fu donnée jadiz a. 228 Chevreuse.

1. En 1390 le roi chargea du gouvernement du Languedoc et de la Guienne Ferri Cassinel, archevêque de Reims, Jean d'Estouteville et Pierre de Chevreuse. Ce dernier mourut en 1393 (*Hist. de Languedoc*, IX, p. 970, note). Les protestations de Bonet au sujet des abus causés par l'administration scandaleuse du duc de Berry, demeurèrent sans effet, car en 1401 on rétablit ce prince dans le gouvernement du Languedoc.

230 bons remedes, que ja ne m'en tairay d'escripre ent aucune chosette en la fin de cestuy livre.

Et vecy la premiere chose, laquelle aussy le Juif a touchée. Car es diz pays les marchans dient, quant l'en leur demande argent a emprunter, qu'ilz ne sont pas usuriers et qu'ilz n'ont point d'argent. Mais ilz feront
235 bien chevance de marchandise a celluy qui 'n a besoing, et la marchandise sera vendue pour le terme et pour l'attendre de deux ou de troys moys tres chierement et trop plus qu'elle ne vaudra. En cecy perdra plus que se ce fust usure. Et certes sur telles chevances seroit une bonne refformacion bien seant, et que aucuns fussent tellement chastiez
240 que les autrez se gardassent de faire le samblable cas. Et se telz chevances estoient confisquées au roy nostre sire, je m'en ryroie.

La seconde chose sy est que aus diz pays a tant d'excommeniez que n'est fin ne nombre, et pluseurs y sont en tel estat par l'espace de dix ou de vint ans ¹. Certez je desiroye ² sur ce estre mis un tel remede que
245 pas ne l'ose escripre, mais se l'en m'en demande j'en diray mon adviz. Car les droiz anciennement nen dirent point tant legierement ne pour aussy petites choses donner excommenient ³.

La tierce chose est des paiages lesquelz sont d'aucuns petis seigneurs. Et quant un passant, soit par ignorance ou autrement, puet estre atrappez
250 de non avoir fait son devoir, les diz seigneurs ou leurs paageurs les emprisonnent et prennent tous leurs biens et marchandises pour confisquées et leur font tant de meschiefz que pluseurs bonnes personnes en sont desherités. Et pleust a Dieu que nulz passans ne fussent tenus de respondre sur peage brisié, se non que le peage leur eust esté demandé
255 ou esté advisez de le payer et qu'ilz eussent esté reffusés. Et ou cas que debat y survendrait, que celluy a qui seroit le peage, se non qu'il fust roy, duc ou prince, ne fust point juge en sa cause ne eust puissance de emprisonner les passans ne confisquer leurs biens, ains fussent tenus de

230 que jay non m'en. 232 choses, touchée. 239 que fussent aucuns telement. 240 semblable. 242 choses. 243 telz. 244 ung. 248 choses, peages. 250 peageurs. 251 p[ri]ndrent. 252 tant *manque*. 253 Car pleust. 256 sourvendroit. 258 confiquer.

1. C'est à dire, depuis le commencement du schisme en 1378, la date de l'*Apparicion* étant de 1398.

2. Il n'est pas nécessaire de substituer le conditionnel. Bonet peut vouloir dire qu'il avait proposé un remède du temps de la commission de Pierre de Chevreuse.

3. Aurions-nous ici une construction avec un infinitif remplaçant un verbe dépendant introduit par *que*, dont le sens serait : « Les lois anciennes ne dirent pas qu'on doive donner tant légèrement.... » ?

demander justice d'icelluy passant par devant le seigneur souverain.
 260 Car selon que j'ay trouvé aux anciens estatus, les peages ne furent trouvés
 que pour tenir seurement les passans par tous pays et pour eulx garder
 de tous larrons. Et se un passant fust desrobé en la terre d'un seigneur
 qui eust peage, le seigneur estoit tenu de trouver le larron ou de rendre
 tout ce que le passant avoit perdu. Or est venus le temps que je ne dy
 265 pas que les peageurs soient larrons, mais je dy bien que assez petit en y
 a de preudommes, et pour bien que s'estudient les passans faire leur
 devoir, tousjours trouveront ilz achoison de prendre sur eulx, soit par
 bihaiz ou par traverse. Autretel est il des pontoniers et gardez des
 passaiges des rivières, especialment sur la Sone et sur le Roone. Dieux
 270 scet les merveilleux cas que j'en ay veus et oÿ dire. Sy prie a Dieu qu'il
 mette en cuer au roy nostre sire, et a vous, et a tous ceulx du grant
 conseil, de prendre aucun bon adviz sur refformacion de telz excez ; et
 vous doint bonne vie et longue !

Amen.

275 Le prieur en la fin du livre parle a madame d'Orleans : ¹

1530 Belle Susanne par sa grant saintité
 Fut accusée sans nulle verité
 Et condempnée par tres faulx jugement
 A souffrir mort assez vilainement ;
 Mais Dieux du ciel qui fait vrayz jugemens
 1535 Tourna la mort sur les faulx accusans.
 Par quoy tous saiges doit pasciement porter
 Les mensongiers et leurs faulx diffamer,
 Car ja mensonges non durent longuement :
 Non sont que songes, ou l'escripture ment.

259 le seigneurs. 260 peages qui furent. 263 paage. 264 avoir. 265 paageurs.
 266 proudommes, V pour bien pou qui s'estudient des passans. 268 est ilz,
 pontonniers. 269 la Roone. 270 ouy. 275 *Dans V, les vers suivans sont insérés au*
fo 8^o à la suite du discours du phisicien, sous la rubrique : Madame d'Orliens.

1530 sainteté. 1531 Fut diffamée. 1533 A prendre. 1534 Dieu, jugemans. 1536 Pour
 quoy. 1537 leur. 1539 Ne sont.

1. Quoique ce passage soit inséré, dans le ms. V, après le discours du médecin,
 j'ai préféré, comme il n'est, en quelque sorte, qu'une dédicace, m'attacher au ms. M,
 pour le placer à la fin de l'ouvrage.

1540 C'est verité, vraye conclusion,
Que tous baraz sormonte loyaulté ¹.
Tres haulte dame, entendés ma chançon.
Aprez yver revendrons en esté!

De par vostre povre serviteur, le prieur de Sallon, docteur en decret.

1540 C'est vraye chose, vraye c. 1541 leauté. 1543a V. *rubrique* : Son phisicien
parle a madame d'Orliens.

1. Une des devises de Valentine de Milan était « Loyauté passe tout » (cf. Deschamps,
t. XI, p. 76, note 7).

SOMPNIUM PRIORIS DE SALLONO

AD REGEM FRANCIE SUPER MATERIA SCISMATIS

(L'Église, qui paraît en songe à Bonet, lui demande de tâcher d'intéresser les rois de l'Europe à son triste sort. Bonet se présente successivement chez chacun des rois chrétiens, chez les princes français du sang royal, en dernier lieu chez Charles VI).

Grabato jacens, super jactura scismatis nunc currentis, mane festo luminosi doctoris Beatissimi Augustini, mens mea anguste commota est cogitare. Que michi cogitatio unam speciosissimam dominam presentavit. Hec fuit abante specie formosa nimis vultu decora, effigie virtuosa, speciosissimis vestimentis ornata. Cuius vultum magis ac magis studiose prospiciens, elephantinis conspexi flettibus irrigatum; occlos vidi lacrimas, ut de petra solent irrigua gute, continuo stillantes, tantaque deflere amaritudine, doloreque tam asperrimo sepeliri, ut mei etiam oculi non possent aquas lacrimabiles continere. Ad cuius mox genua me prostravi. « Eya », inquit, « mi domina, cur tanto dolore teneris? Quare sic fles modo tenere? Quare tuam pulcritudinem sic denigras? Quare speciem tuam sic effodis? Dicito michi, te deprecor, o domina, nomen tuum, doloris causam, et remedia que deposcis ». At illa michi respondit : « Ad quid dicam tibi inutiliter que requiris? » Et ego : « Ecce me, precarissima domina, qui scire desidero que poposci, ut saltem si ad remedia nichil convaleo, saltem nuntius tibi efficiar ad dilectos. » Tunc illa : « Ego sum, inquit, fidelium mater Ecclesia. Numquid non in fronte tibi videor esse pulcra? » Et ego : « Utique decora nimis ». — « Vide ergo et respice a retro me, et tange dorsum meum ». Quod et feci. Quam cum respexissem de retro, vidi dorsum vermibus plenum, putridum et fecosum, et dixi : « Indica michi, rogo, que est visio quam nunc vidi ». Et illa : « Fui ego domina in principio lucida, per apostolorum et martirum victorias complantata, per confes-

sores et virgines dealbata, per doctores mirificos predicata, per sanctos episcopos et per catholicos reges et principes et probos milites defensata; nunc autem meis vestibis laceratis et divisis scisura longevi, nullum invenio consolamen. A longe stant amici et noti. Cari mei spreverunt me, et de gentibus non est vir mecum. Et quia improprium spectavit cor meum et miseriam, nec quemquam reperio ex omnibus caris meis, clamans, rauce facte sunt fauces mee, stravi lectum in lacrimis quia facta sum vidua, dudum domina gentium, quasi nunc spreverit me sponsus, et filii mei me posuerint abhominabilem sibi. Et sicut a principio in tali familia gloriabar, nunc conversa est michi in scoriā. Rodunt me mali undique sicut vermes ». Et ego nunc : « Deprecor, dicas michi quos deploras amicos, ut vadam et referam que conspexi ». At illa : « Vides a manu dextera speciosum valde palacium ». Conversus vidi, et dixi : « Video illud, mi domina ». Tunc ait : « Illic de quibus confidebam stare solebant. » Et, hiis dictis, statim disparuit ab oculis meis. Contristatus in me valde remansi, quia ampliora inquirere meditabar. A voce contremuerunt labia mea quando de tam magnis personis deposuerat michi querelam. Et quoniam dies mali sunt, valde grandia patent pericula de veritatibus offerre parabolas, in quibus quandoque magnorum et potentum redarguatur oblivio et negligentia reprehendatur. Ex quo, terrore percussus, oblivisci dictam volui visionem. Sed mens ab intra percutiens meam variis evigiliis impediēbat quietam, illud Pauli sepe michi commemorans : « Si placerem hominibus, Christi servus non essem » ; et illud Daviticum : « Dissipat Deus ossa eorum qui hominibus placent », et illud euvangelicum : « Nolite timere eos qui possunt occidere corpus. » Unde, signans me victrici signo, clamans dixi cum propheta : « Annunciabo justiciam tuam in ecclesia magna, id est magnorum presentia. Ecce labia mea non prohibebo, que sine mentis discrimine non valeo retinere. »

Illo vero die, postquam manus a calamo fatigata paulisper quievisset, cogitare reincepi quod ad illud palacium quod michi domina Ecclesia demonstrarat, omni terrore deposito, omni mora rejecta, de divina confisus clementia, me transferram. Cepi igitur methodum, et magnis pergens egressibus, appropinquavi palacio. Sed licet ante ostium viderem duos congaudere custodes, ego tamen, propter chaos quod erat magnum in medio, et pontem elevatum desuper, non poteram illo ire. Sed nec me volebant custodes audire clamantem fortiter ultra modum. Accidit ergo quod supervenit illiquo quidam ystrio in deaurato vestitu. « Quid queris ? » inquit ystrio michi. Cui ego : « Illud, si possum, palacium introire ». Ac ille subridens : « Tu credis, ut existimo, sic planum

introitum talesque ut fuerunt antiquitus, reperire custodes, et tamen tu totum reperiēs immutatum. Ecce vides istud chaos quod antiquitus Inquisitionis vallis extitit nominata, nunc Ceca Ignorantia nuncupatur. Pons vero pons Misericordie vocabatur, nunc vero pons Sine Humanitate vocatur. Custodes autem dudum fuerant Pax et Concordia, nunc vero Guerra et Oppinio huius palatii sunt custodes. Ego autem, qui nominor Dulceloquium, faciliter palacium subintrabo. Tu vero, veste vestitus prosaica, difficiliter introibis. » Cui ego : « Eya, mi domine Dulceloquium, dicito me tuum servitorem existere, ut per te impleatur cor meum. » Quod ille michi gracie concessit. Et ego : « Ne tu falsum proferas vel mentiendo Deum offendas gratis me tibi in debitum beneplacitum exhibeo servitorem. » Vocavit ergo Dulceloquium Oppinionem et Guerram, quo agnito, pons preparatus est in descensu et janua palatii est apperta. Illeque ystrio me per manum accipiens, suum asseruit esse servum, et sic magnum palacium introivi. Cui et retuli magnas grates, et, cupiens videre quod conceperam, ab ipso recessi.

(Lè roi de Navarre).

Cum autem ad quamdam aulam magni palatii pervenissem, ibi quemdam reperi juvenem qui valde innocens videbatur. Quem ego humiliter requesivi ut per loca palatii vellet michi comes assistere. Ille vero me cum gaudio exaudivit. Sed cum me ad locum inferiorem introduceret, ibi, cum statu suo, reperi quemdam regem. Petii a juvene quis rex esset hic. « Est » inquit, « rex Navarre »; et continuo memor fui verbi quod dixerat michi Ecclesia; et cogitavi quod illum extimaverat suum amicum. Statimque volens solvere debitum quod sibi spondebam, ad regis me presentiam inclinavi, verbisque ei dulcibus querelas domine Ecclesie reseravi, eius pauperiem, eius scisuram vestium, eius persecutiones non silui, nec quomodo suis facta fuerat hostibus in derrisum, et quomodo querebatur quod amici sibi cari eam contempnere videbantur; narravi quomodo michi apparuerat a retro putrida et fetens a dorso, et quomodo michi exposuerat visionem; que omnia bonus rex condolenter audivit; sed satis paulo post michi respondit : « Tu non ignoras, amice carissime, quomodo dudum Yspanie rex Henricus invaserit istud regnum, et licet alias modicum, adhuc tamen illud amplius minoravit. Spoliavit regnicolas et bonis quam plurimum denudavit. Pater quoque noster, prout tu bene etiam nosci, se a regis Francie amore distraxit, quare terris quas dudum habebat in Francia et in senescalia Bellicadri

se privavit; unde nos ad recuperationem attingere non valemus. Quomodo igitur ad tam grande Ecclesie discriminis contingere possemus eventum? Et idcirco, carissime, sursum protende. Non sumus potentes. Altius ascende. »

(Le roi de Portugal).

Ego autem, videns quod ibi nichil omnino proffiterem, sursum per gradarium sum progressus. Ibi ad secundam aulam perveniens, regem Portugalie recognovi, quem etiam amicum domine Ecclesie esse cogitans, cum verbis humilibus sum aggressus, sibi predictam nuncians visionem. Querelas Ecclesie non reticui nec veram sententiam sub sermone, fletus et suspiria enarravi, et quomodo remedium et auxilium postulabat. Sed me quasi fatuum reputans : « Miror, inquit, tu qualiter de tanto negotio me requiris, ubi sunt divisi reges et omnia dispersa sunt regna. Tu etiam bene nosti quod, sicut tu, religiosus fuerim non est diu, et per vocem popularium, dimisso habitu, sim assumptus in regem; quod nec rex Yspanie vicinus michi proximus gerit gratum, nec multi potentes et nobiles regni huius habent acceptum, sumque fessus me regem inter tot insidias sustinere, nec etiam istud regnum est tante valitudinis quod tantum negotium posset amplexari. Et idcirco, carissime, sursum protende; non sum sic potens; altius ascende. »

(Le roi d'Écosse).

Audito igitur quod, si plures ibi sermones effunderem, forsitan non essem auditus, ultra conscendere procuravi. Et in tertia mansione jam receptus, reperi regem Scotie cum venerabili comitiva, quem etiam amicum domine Ecclesie recognoscens, audientia requisita humiliter et obtenta, prout supra aliis dominis regibus exposueram, explicavi querelas et etiam auxilium pro scismate huiusmodi postulavi. At ille michi : « Admiramur si tu qui jam es annorum plurium antiquatus, de guerra quasi a diu continua inter nos et regem Anglie non audivisti rumores, et an scias quod eius nobis vicinitas sit adeo contigua quod nullum quasi introeundi hoc regnum reperiatur obstaculum. Et nos qui regnum valde modicum obtinemus nemorosum, impetuosum, montuosum et in pauperibus redditibus habundans, quomodo possemus nec auderemus apprehendere tantum onus? Idcirco, carissime, sursum protende, non sumus potentes; altius ascende. »

(Le roi d'Aragon).

Planxi nimium me sic a tot regibus vacuum reperire, et quasi lacrimosus nimio dolore confusus, retrocedere sum causatus. Ad cor vero paulo post reversus, ad ultra ascendi, quartumque stratum palatii subintravi; in quo regem Johannem Arragonie, quia sepe alias eum videram, bene novi, et idcirco magis securus de antiqua notitia, sum sibi loquutus, dicens: « Rex, in eternum vive! » Qui etiam, me gracieose valde suscipiens, quid in illo perquirebam palacio inquisivit. Et ego ad eum totam de qua sum supra loquutus exposui visionem, et quomodo michi apparuerat domina Ecclesia contristata, que de suis antiquis et caris aspere repetiit michi querelas, et illa michi etiam hoc palacium demonstrarat ubi dudum dicebat amicos antiquitus habitasse; narravi etiam regi quomodo me sibi servum exposueram, ad narrandum eis de quibus antiquitus confidebat statum flebilem et mestitiam in qua eam videram ambulare. « Et ecce, domine Rex, quare veni, et vos gaudeo reperisse, pro certo non dubitans quod vos prefatam dominam habeatis in magnis reverentia et honore. » At ille, mecum grate confabulans, michi dixit: « De te, prior, plusquam de uno alio summe miramur quod nos ad tot labores totque incommoda et nobis importabile onus inducere nunc procures. Tibi enim diu nota est guerra quam semper habuimus et habemus contra judicem Lalborie, qui nobis totam insulam Sardinie occupavit, in qua tot et tanta expendimus, totque perdidimus Catalanos, sed nec adhuc recuperare potuimus terram nostram. Et preterea noviter, ut tu nosti, dux Montis Albi, carissimus noster frater, insule Cecilie conquestam assumpsit, duxitque secum nobiliores homines regni nostri, et, licet totam insulam jam possideat, adhuc tamen Trinacli recalcitrant more suo, qui vix vel raro superiori suo fuere fideles; unde ut dux plene perficiat quod incepit, habemus sibi de auxilio cogitare. Et tu preterea non ignoras quod nos in regno nostro nec plene regimus nec regnamus; non substinent nostri subditi nostrum voluntarium esse dominium; suum dicunt habere magnum justiciarium in hoc regno qui suas etiam contra nos non timet defendere libertates, qui nymio se magnas habere curias gloriantur, in quibus etiam nos oportet de nobis querelantibus respondere. Sed nec nos in ipsis curiis in solidum presidemus, ymo etiam nobiscum president certi per nostros populos deputati; sumus ergo rex per hunc modum; magis videmur consocii quam regnantes. Sed nec credimus quod tu, qui dudum per multos menses nostrum palacium frequentasti, et cum regnicolis habitasti, vitam et expensas nostrorum hominum sis oblitus. Nonne recolis Catalanorum expensas?

Vivunt enim parce et cupide, ut mus montis; de ventre non curant, dum aurum solum valeant congregare; suam terram invitissime transeunt, ut vitent expensas; extra non se cupiunt sequi guerram nec longa vel remota viagia visitare. Et si nos forsitan in donis, ponpa vel expensis contingerit occupari, nos sine metu arguere non verentur. Quomodo igitur tam altum et sumptuosum negotium auderemus amplecti? » Cui ego non volens reticere veritatem, visus sum replicare : « Rex metuende, advertere nos oportet ad alia quam dicatis. Licet enim ista que narrastis superius de transitoriis tantum agant, nunc de fide Ecclesie flagitatur, que cunctorum fidelium est magistra. Vultis ergo proponere dampnis spiritualibus incomoda transitoria? Et ultra, quid de vobis per universum mundum predicabitur, cum in tantis dispendiis vestram matrem et dominam relinquatis? Nonne dudum, ut essetis Ecclesie capitaneus, a Romanis pontificibus impetrastis? Nonne papa in suis litteris gunfartorem vos appellat Ecclesie? Nonne, in huiusmodi signum perpetuum, quando Romanus pontifex equitat, in pavilione quem dudum sibi dederat ille catholicus Constantinus, portat per integre arma vestra, et, quod non est labiliter obmittendum, in uello quo, missam cum celebrat, sumit sanguinem Jesu Christi exorare, sunt solum et in solidum vestra insignia? Quid igitur, si matri vestre deffeceritis, dicet mundus? » Et ille ad me : « Carissime, nimis contra me arguis. Sed quia magis propria certamus incomoda, et videmus pondus et onera quibus nunc premitur Sancta Ecclesia, non sumus ausi ingredi que desposcis; et ideo rogamus, nos in pace relinquant, et sursum protende, et altius ascende. »

(Le roi de Castille).

Rursum videns me magis vacuum, ubi plenum a principio speravi solamen, dolorem ampliolem recogitavit cor meum; fatigatus infructuoso labore, in via deficere dubitavi. Sed dum memini quod, si exirem, palacium nunquam forsitan michi concederetur regressus, spiritu fortitudinis confirmatus, ultra processi. Ascendi ad quintam aulam palacii. Cito satis ibi perveni, ubi troco juvenem quemdam vidi ludentem. Sed quia veste erat aurea et tunc regia circumdatus, petii a meo concomite quis hic esset. At ille : « Yspanie, inquit, rex est adolescens quem hic vides »; quod audiens, me omne gaudium derelinquit; multum enim gravatur egroti corpus interius, cum se sentit in loco ubi habere medicum nunquam posset; litigans multo dolore concutitur ubi obtinere se non conspicit consultorem; sed et quo terrore alto in mari terretur

navigans cum se in navem conspexerit sine nauta ! Eya dolor ! Vere, ve terre cuius rex puer est et principes eius inane¹ comedunt ! Quod regimen in subditos exercebit qui se ipsum neque novit etiam regere, cui magis unum pomum quam unum castrum, magis pilum quam una potentissima civitas, magis truffa quam altissima quecunque sophia, magis cantilena quam missa, magis ystrio quam probus capitaneus vel miles quantumcunque famatus ? Quomodo gaudebit inter Ungaros Gallicus, si intellectorem non conspiciat se habere ? Inter barbaros meste proponet Anglicus, si sonum audientes et non sensum percipiant. Sed etsi per interpretem loqui et audire aliquando contingat, nunquam tamen est ibi perfecta securitas nec securus etiam intellectus nec firma fides nec conclusio bene transquillata. Plus dicunt aliquando domini quam interpretes, loquitur quandoque aspera dominus que recitat benivole ut decipiat trocimanus. Cui igitur in ista camera deberem reserare propositum, mente dubia decertabam, nam loqui puero verba deperdita judicabam, loqui consilio talis domini in quo vota communiter sunt dispersa, exitum merito formidabam. Inducerem libenter ad tam altum negotium juvenem ; sed « Uxor et consilium », intra me dicebam, « te nedum fatuum, verum etiam hostem assererent regis et regni ; unde male tibi, miser, de hac legatione posset contingere ». Sed ne furtim Cesaris de aula dicerer exire vel nominarer hic venisse vespilio, vel scubiator a custodibus judicarer, petii a quodam antiquo milite qui regi videbatur assistere, an dominis consularibus regis paululum possem loqui. Qui dixit : « Amice, quid queris consilio reserare ? » Et ego : « Habeo sibi secreta que profferam ». At ille maioribus congregatis in unum me vocari me mandavit, qui eis coram expositus mentem quam circa contristatam gerebam Ecclesiam fere cum lacrimis incepti edicere ; narravi quoque quomodo michi dudum apparuerat et totam discoperui visionem et qualiter michi palacium demonstrarat, unde dudum sperabat refrigerium et qui reges michi fuissent² protectores nominaverat et in eis confidere videbatur. « Reperto rege Yspanie sic juvene, non fui ausus de tam alta imprisia sibi loqui, sed ne possem de negligentia reprehendi, saltem loqui de hac re venerabili suo consilio judicavi, vosque dominos tam venerabiles etiam ut singulares expostulans quatenus ad dolores et suspiria matris vestre prebere velitis pias aures ».

1. *Mss.* mane. M. Valois substitue *magne*. Le ms. P. a pu, en effet, écrire *magne*, mais une correction a été faite, le *g* ayant été gratté, et le *a* et le *n* réunis par dessus le grattage.

2. *Mss.* et quia... fuisse.

Ipsi autem, velut christiani humiles et devoti, mecum lacrimare ceperunt, sed in fine ad habendum responsum michi ad crastinum assig-
gnarunt.

Mane autem facto, iterum me ad consilium vocaverunt, et in verbo-
rum exordio, unde essem solícite petierunt. Quibus ego dixi : « Affec-
tione et nutrimento sum Gallus, sed non de Gallia natus, de provincia
Provinciae traxi originem ». Et ipsi : « Carissime, ecce quid tibi res-
pondet in presenti causa consilium. Rex, ut vides, est juvenis. Sed sicut
dudum in tribulationibus fidei Francorum reges fuere capitanei ad
remedia procuranda, sic, ut credimus, etiam faciet rex modernus : de
cuius lyga et confedere est rex noster et regnum. Et sine dubio, quando
ipse huiusmodi actum assumet, rex noster, suis pro viribus, non fugiet
onera, nec vitabit expensas, et idcirco palacium ultra protende, et altius
ascende ».

(Le roi de Chypre).

De premissa responsione valde contentus, eorum volens obtemperare
consilio, adhuc ultra processi, et ad sextam aulam me palacii introduxi
in qua reperi regem Chipri. Ipsum quoque vidi, ut apparebat prima
facie, contristatum ac nimio, ut videbatur, anxiatum dolore. Et quia
quondam regem Petrum Chipri alias videram, tempore Urbani justi
pape, in Roma, in magno statu et venerabili incedentem, magnis et vene-
rabilibus militibus comitatum, reperiens regem modernum in apparatu
tam modico sibi loqui de tam arduo negotio supervacuum videbatur.
Sed cum hoc, de contingentibus nichil meo posse volens obmittere,
verba cum ipso concepi, dicens : « Gaude, domine mi Rex. Quomodo
taliter contristaris? Nonne dictum philosophi recolis inquietis :
Sapientis est nec in prosperis effluere, nec in adversis merore sepeliri?
Vis, domine mi Rex, illum statum deponere in quo hominem naturans
natura creavit, ut semper eundem ad quemlibet se preberet eventum,
ut nec gaudiosum in arridenti fortuna, nec in adversa etiam contris-
tatum? Dico tibi, domine mi, quod dominus qui se exhibet nimis tristem
recte de negotiis cogitare non potest, sed nec clare remedia cernit, nec
prudenter intelligit refferenda nec judicanda mature examinat, nec
digestos elicit suos sermones, a se facit fugere subditos, non comparent
coram eo libenter alienigene, et totam suam familiam constituit dolo-
rosam. Audisti, domine mi Rex, audisti nunquam Serene naturam?
Illa plus naturaliter dubitat maris commotionem et fluctuum, super
omnem excogitandam angustiam, et imo, mare dulcem tranquillitatem

prestante, quamvis Serena suaviter valde decantet, super advenientes faciliter fluctus, subitos perhorrescens, cantare recusat, adveniente vero dira fluctuum tempestate, ut per cantus suavitatem et gloriam penas fluctuum levius transeat, altissimos cantus persequitur. Fugit maris excogitare pericula et gaudia tranquillitatis rememorat, quam cito post indubitanter sperat. Audi, domine mi Rex, prudentiam parvi piscis et facie saltem, ubi mente non poteris, ostende letitiam ».

Rex autem me audiens ita loquentem, peraliquid gaudium demonstravit; sed cum hoc incepit narrare sui causam doloris et primo quomodo dudum de morte regis Petri, venerabilis fratris sui, indebite fuerat diffamatus, et quomodo illo ex titulo captus, ad civitatem Janue ductus, carceri fuerat mancipatus, diuque retentus, et quomodo postmodum ad regnum sibi debitum fuerat restitutus. Sed Januenses sibi indebitissime Nicotiam et littora maris et portus venales¹ occupabant; unde non rex sed regulus debebat in Chipro rationabiliter nominari. « Sed tu, dixit rex, qui michi taliter es loquutus, dicito unde venis, et que verba deportas ». Et ego : « Venio, dixi, de extra Parisius, ubi habito in una domo² quasi solitaria que de Tornela vocatur. Et quia petitis a me nova, dico vobis quod mane diei festi beatissimi Augustini, cum adhuc jacerem in lecto, apparuit michi domina Ecclesia suas valde deplorans angustias et post multa colloquia de regibus qui ipsam assueverant defensare michi querelas deposuit varias et amaras; que etiam michi hoc palacium demonstravit, ubi olim reges permanere dicebat (scilicet a quibus sperabat solamen). Ego autem huc veni, et diversis regibus eius querelas exposui, et remedia ipsius nomine postulavi. Sed nec adhuc aliquem fructum potui reportare. Nescio si vos, domine mi Rex, possetis in aliquo prestare subsidium ».

Rex autem Chipri incepit dicere oculis lacrimosis : « Carissime prior, nos regnum nostrum vix a Turcis, nobis vicinis, defensare valemus. Nonne audivisti quomodo Amorus undique nos circumdat et citra tempore paucio, quomodo nobis vicinam patriam subjugavit? Quo igitur converteremur, divertentes a regno? Que amplexabimur universi negotia, propria relinquentes? Ulterius et fortius, certum est quod in presenti scismate, rex et regnum istud pro domino Clemente et sancto collegio fuerant declarati; sed metu et quasi violentia Januensium, qui tenent partem sedentis in Roma, oportuit nos saltem ad indifferentiam retroire, sic ut uni nec alteri faveamus. Attenta ergo divisione tam gravi in qua

1. V. venerabiles.

2. P. *note marginale* : sita juxta nostram Dominam de Campis.

sumus expositi, satis intelligis ad tam altum negotium quid valemus; et quia mater Ecclesia tibi dixit hoc in palacio suos inhabitare custodes, adhuc supra protende et altius ascende ».

(Le roi de Hongrie).

Ego vero satis videns excusaciones esse legitimas ultra ascendi, et in aula septima sum receptus in qua rex Ungarie habitabat, ipsumque induentem se laurica circumspexi. Vidi etiam omnes ipsius regis domesticos concurrentes ad arma; audiui ab extra cornetos et fistulas, tubicinos et tubas ut ducere moris est cum reges et principes ingrediuntur ad bella; tantoque equorum strepitu locus extitit percussus, quod vix ibi tonitruum audiretur. A quodam milite petii quo rex pergeret. « Tu solus, inquit, ignoras, quomodo istam Ungariam depopulat Amorus? Ecce eum jam appropinquasse hunc locum ». Cui ego, quia miles michi apparuit valde prudens: « Dicito michi, o domine, deprecor, an ex parte Ecclesie sibi quoddam narrare valebo secretum ». Et ille ad me: « Nequaquam poterit te audire; sed consulo eius hic expectare regressum ». Sed quoniam bene dictum recogitavi commune quia ille qui vadit licet de suo ire sit certitudo, tamen de regressu incertum est, et si etiam revertatur quando hoc erit ipse certo iudicio judicare non potest, ideo quid eligere nesciebam, et sicut me expectare regem cum dolore oportet, ita etiam cum tristitia domina Ecclesia responsionem expectat; et ab alio latere desolabar, quia inter illos Ungarios nullum penitus cognoscebam, et Deus scit, et ille penitus non ignorat qui magnos dominos frequentavit, qualis tristitia est esse in domo regia sine notis. O qualis perditio temporis ubi sine amicis in domibus principum semper bonum aliquod expectando inveterascit homo! Unde dicunt in terra mea agrorum cultores: « Qui in domo magni domini senescit, in stabulo equorum decedit ». Ista recogitando mense pro remanentibus posite sunt; paulo post ad mensam sedere ceperunt. Portata fuere cibaria; et ego in angulo aule quem nullus penitus invitabat, remanebam non modicum verendus. Pransi sunt cum verbis illaribus et solacio; et ego totus timidus cum lacrimis suspirabam. In tota aula, nullum panis vel vini videre poteram venditorem, et si forsitan aliquis venditor appareret, maiori dolore eram percussus, quia nec habebam denarium neque bursam, quoniam pro habenda annua pensione, quam dudum rex michi sua gratia dederat, meum servitorem transmiseram ad dominos generales. Et certe, sicut dicunt quandoque nobiles: « Non est prestum epulum lepus in campo », quia non semper illum capiunt venatores. Et illi domini habent

tot respondere personis quod longeve oportet hominem beneficium expectare. Et quandoque fit ut plus quam recepta ascendat expensa; unde interea multa pignora pignorantur que forsán nullo etiam tempore redimentur; experto crede magistro. Ipsis autem quasi pransis, unus garcio venit ad me dicens : « Amice, quid queris ? » Regem me expectare respondi; at ille : « Regem, inquit, expectas qui solum hoc mane recessit? Certe, carissime, satis interim cogitare licebit ». Et ego : « Dic michi, rogo, fili mi, quid comedunt intus extranei quando a casu eos per aliquod tempus convenit remanere ». Et ille respondit : « Si non habent amicos in domo, vadant ad elemosinarium quando fragmenta distribuit ». « Grates tibi, dixi, fili mi ». Et ille : « Tu si de illis es, hic incontinenti elemosinarius apparebit ». Ego autem, quia diu fueram famellitus, elemosinarium non sine tristitia expectavi. Et ille venit, et quia vidit me veste satis honesta vestitum, videns me coram eo, de fragmentis melioribus deportavit. Ego vero, quia talia recipere nunquam fueram assuetus, in faciem eius levare oculos ex verecundia non audebam; sed oblata recipere magis eligere volui quam fame perire. Comedi, sed potum petere non sum ausus; ac demum magis pergens per locum, puteum inveni communem, ubi tunc veniebant pauperes sitibundi. Illuc ergo ad potandum accessi, gratias reddens Deo. Post hec, ecce jam noctis tenebra supervenit; illa exigit requiem, ut dicit propheta, quia exhibit homo ad opus suum usque ad vesperam, ut querat in illa quietem; et quia ad lectum nesciebam ubi accedere, capiti meo supposito lapide, me prostravi in terram. Sed quia de elemosinis vivere, nec aquam bibere, nec in terram jacere consueveram, longo tempore planxi antequam potuerim sompno devinci. Dormiens autem, ut michi visum est, ecce domina Ecclesia michi apparuit, et me torvis oculis aspiciens valde contempsit, dicens : « O miser, miser, tu te michi in servum dudum libere obtulisti, et mecum in tribulationibus meis una hora vigilare non potes! Plangis elemosinam recepisse ut meus Christus et eius apostoli receperunt; an tu illis extimas esse maior? Respice Christum pauperem crucifixum. Quem pauperiorem esse legisti? An dices quod sit de genere malorum paupertas? Dic michi quid homo aportet in mundum quando ingreditur in hanc lucem. Nudus venit de ventre parturientis et nudus ad ventrem terre revertitur, a vermibus corroendus. Ad quid ergo unus miser defles que naturaliter accidunt, que etiam mala non sunt? Nemo enim bone mentis ignobilitatem, pauperiem, infirmitatem, vel mortem inter mala computat. Si vinum non bibis, attende vinum quod biberit primus pater tuus Adam, nec eius usque ad diluvium successores. Quod vinum dedit Deus suis servitoribus in deserto quando percussit petram et fluxerunt aque? Non

vinum, sed torrentes inundaverunt. Numquid tu maior illis es, ut potus exigas dulciores? Non perquisivit cum vino Johannes precurrere Salvatorem, non acquisivit cum fistulis Geremias ascendere montem Dei; solo pane cineritio et aqua frigida meruit sustineri. Sed etsi in lecto plumario, prout fueras solitus, non recubes, recale quem locum in Paradiso habuerit primus homo, nec post eius posteritas que in pura terra vel paleis, foliis vel fimiculis dormiebat. Non querebat Christus lectum in monte quando parabat se pro te misero crucifigi. In spelunca solus se diu macerans lectum non habuit benedictus Martinus signifer. In cinere et cilicio dormiebat, suis discipulis asserens : « Si, inquit, exemplum vobis aliud dederò, ego ipse peccavi ». Certe bene apparet michi quod tu fuisti nutritus in Francia, ubi vivunt monachi delicate. Deliciosi monachi nunquam me Ecclesiam plantaverunt; illi mei veri cultores se et mundum penitus spreverunt, non credentes ad altas et eternas delicias per lascivas et putridas pervenire. Video plane quod mundum plus me diligis, et ideo non es me dignus. O quam male id recolis quod sepe legisti de primis meis palmitibus, qui, ut me profiterentur salubriter, secti sunt, temptati sunt, in ore gladii mortui sunt, angustiat, afflicti, errantes in montibus et in cavernis terre. Hec legisti et quam sunt gloriam consecuti. Velles cum eis sine dubio premiari, sed non velles pro me tales sustinere labores. Aspice, quia, ex quo mecum verbo et operibus non vis esse, indebite christiani nomen usurpas. Teneto etiam illud memorie quod, nisi Scriptura mentitur, non coronabitur nisi qui legitime certaverit. Vide ergo tu primum quod expectas et quam credis obtinere coronam, qui pro me gaudenti animo non potuisti etiam leves, solo die, supportare labores ».

Post hec verba que michi dixit domina Ecclesia dormienti, totus evigilavi perterritus. Respexi circa me si quemquam cernerem, et me solum esse conspexi. Incepi cogitare quid mundus est et quomodo pertransit faciliter gloria eius. Incepi reminiscere labilitatem carnis quod sicut decidit fenum et flos eius cadit, sic caro misera desicatur. Cogitavi quomodo preterierunt faciliter dies mee, et planxi gaudia vanitatis, que sic momentaliter transierunt, et eorum memoria non habetur. Offendisse Deum pertimui, cooperuerunt lacrimae visum meum. In excessu mentis perquesivi Deum manibus meis, et dixi : « Neminem mortalium dubitans, omnibus asperitate et paupertate contemptis, huius palatii iudicium veraciter perscrutabor ». Astitit autem michi angelus Sathane, quidam magnus clericus regis Ungarie, et hiis verbis me arguendo percussit : « Ad quid, miser, penalitates ferre nunc eligis? Nonne queris gaudia perdere huius vite? Non legisti amicos fere

omnes Ecclesie pauperes despectos, reprobatos a seculo et variis cruciatibus vitam miseram finivisse? Dum lete valeas vivere, quare queris ferre angustias? Tu credis cum regum potentia vincere Deum, qui justo iudicio sustinet esse scisma, quia certe nimis erant ecclesiastici pingues, nimis ambitiosi, nimis avari, et utinam non nimis carnosi et lubrici. Laici vero nimis Ecclesie invidebant, solum de carnalibus ut plurimum cogitantes; desiderabant clericorum superbiam declinare, et scisma querentes pauci adverterunt sic gravem evenire lesuram. Tu quoque ex ista materia invidiam et penam forcitan patieris ». Ego vero de debitis responsionibus cogitavi, et tunc respondi quod ad premissa eramus et ipse et ego omni lege debite obligati. Et ipse ad me : « Ostende michi, quibus legibus sim et ego astrictus ». At ego ad eum : « Ut pro nunc de ceteris legibus taceatur, loqui desidero de lege nature que fuit prima, de lege Scripture, de lege consuetudinis, de lege civili, de lege canonica et de lege gracie, sub qua fines seculorum devenerunt. Prima lege, scilicet naturali, ille dantur inexpugnabiles regule : hoc fac alteri quod tibi vis fieri, et illa non facias alteri quod tibi non velles etiam fieri. Sed rogo, quis est qui in tribulatione expositus non vellet verum amicum et proximum reperire? Medicum postulat egrotans, semper navigans tendit ad portum. Si ergo non queris Ecclesie de tribulatione letitiam, si non cogitas de infirmitate scismatis medicinam, si Petri naviculam nunc procellis et fluctibus agitatam non trahas ad portum, quomodo legis nature regulas ipse custodis? Lege autem scripta hoc ipsum etiam confirmatur. Nam etsi proximum debeas secundum legem in qua pendent prophete diligere ut te ipsum, quomodo illum recte diligis, si errantem per scisma eum ad unitatem et veritatem, quam tu recte credere putas, trahere non procuras? Item eodem modo tu, nosti, cogeris ex preceptis decalogi venerari parentes. Si christianus es, nonne matrem Ecclesiam recognoscis? Numquid matri lese teneris prestare subsidium? Lege vero consuetudinis etiam infideles suum Deum honorare et eorum ecclesiam immaculatam pro posse servare probatum est. Quanto magis hec tenetur facere redemptus sanguine salvatoris. Lex vero civilis nedum ipsam congregationem fidelium honorat et custodit, verum etiam ipsos limites, Ecclesie parietes et domos extollit, ut ad eas confugientibus etiam criminosis impunitatem deprestat, ut capitali etiam pena multentur incontrarium facientes, ut etiam ignis morte multetur qui violare presumpserit ecclesiasticam unitatem. Lege canonica : quid dubitas ad hanc unitatem teneri quemlibet christianum et etiam mori pro illa, et in eterna gloria premiari. Lege divina seu gracie : qui non est mecum, dicit sponsus Ecclesie,

contra me est. Sed neque dubitandum est quin omni jure illi ad succurrendum et subveniendum sumus omnes obligati, a qua tot beneficia et juvamina nobis omnibus evenerunt sicut lavacrum liberans a peccato et morte eterna, sicut fides ex qua vivit quilibet justus, sicut mandata et precepta divina ex quibus differimus ab animalibus brutis, spectantes post mortem carnis ex observantia mandatorum illam beatam spem et illam gloriam cum Christo imperpetuo duraturam. Et preterea quia ipsa mater Ecclesia primo in tempore genuit prophetas et patriarchas et postremo apostolos sanctos, et reges ipsa etiam omnes genuit christianos, nonne ergo tibi videtur quod illi tenetur succurrere quilibet christianus? Ymo pro certo ponere hoc in dubium non est fas, nec potest se aliquis a peccato negligencie excusare ubi contempnit illi succurrere juxta ipsius potestatem. »

Et ille ad me : « Quecunque dixeris confiteor esse vera. Sed responde michi ad id quod dictum est de voluntate divina, que istud scisma esse permittit, quia lumine Ecclesie mundus non erat dignus. Et si Deus istam penam dederit propter peccata suo populo christiano, quis poterit resistere voluntati sue ? » Et ego ad eum : « Tu es magister in Israel et hoc ignoras ? Plane notum est, quod propter peccata unius aliquando Deus totum punivit populum etiam non delinquentem, sicut propter peccatum Davidis qui suum ex superbia fecerat populum numerari, angelus vindictam in populum exercebat et sedendo occidebat. Sicut etiam pro peccato Achor. arca federis tradita est in manibus Filistinorum, et pro peccato Gyezi lepra transivit ad posterios. Et etiam quando Ysraelite fecerunt vitulum in Orep, Deus fuit comminatus se velle totum populum destruere, licet maior pars populi non peccasset. Numquid ergo aliquo modo illi voluntati divine resistendum fuit ? Et quid ? Deo nonne resistebat ille scientissimus Moyses, cum sibi diceret Deus : « Dimitte me ut irascatur furor meus et delebo eos, faciamque te crescere in gentem magnam ». At ait Moyses : « Aut certe dimitte eis istam noxam, aut dele me de libro tuo in quo me scripsisti ». Et propter hoc dicit propheta : « nisi Moyses electus eius stetisset in confractione in conspectu eius ... » scilicet Dei. Item ad quid dicit Scriptura totiens et totiens replicando quod quando Dominus propter peccatum populum puniebat vel puniri permittebat, ut fecit, aliquando per Asur, aliquando per principes Romanorum, et « clamaverunt ad Dominum cum tribularentur et eripuit eos de interitionibus eorum », et iterum alibi, « et de necessitatibus eorum eduxit eos » ? Judas quoque et Josue quando clare presumebant Deum super populum suum iratum esse, ita ut de salute quasi omnes desperarent, dicentes : « Melius est nobis mori

in prelio quam videre mala gentis nostre et sanctorum », cum hoc tamen addebant : « Sed et nunc clamemus in celum et miserebitur nostri Deus noster ». Quid ex premissis datur intelligi nisi quod contra iram Dei per orationes et alia remedia bona faciamus diligentiam nostram, et quod in nobis est, placemus eam ut det nobis de tribulatione leticiam? Nonne dicit ille propheta scientissimus quod licet iudicia Domini sint abyssus multa, tamen miserationes eius sunt super omnia opera eius? Ergo si misratio sua sit super justiciam suam, quare ad illam, licet penam meruerimus, non recurremus? Nec hoc est velle resistere voluntati divine, quoniam in Deo duplex est voluntas, prima est beneplaciti, secundum quam fiunt omnia, et illa semper impletur, et illi resisti non potest, et illa est incommutabilis; alia est in eo voluntas signi, et illa non semper impletur, et illa est variabilis, quia si secundum illam penam infligere comminetur populo suo, et populus ad penitentiam convertatur, Deus etiam convertetur ad eum; sicut fecit regi et populo magne Nynven civitatis. Quid restat igitur quando Deus scandalum permiserit evenire? Restatne quod homines iudicent hoc voluntatem esse divinam et quod nullam possint veniam impetrare? Absit tantus et tam pessimus error. Semper enim illam voluntatem penitus ignorantes, per orationes et penitencias veniam petamus, et quare illam voluntatem esse velit beneplaciti, illam signi, nullomodo perquiramus, ne forte erremus, quia ista sunt de thesauris Dei sicut quare illum predestinavit et quare illum non, sicut Augustinus velle ignorare alios precabatur ».

Ille vero Ungarus, me sic audito, respondit : « Carissime frater, ecce jam sum contentus. Teneo enim et video quod vera dicis, et credo quod si Christianitas esset unita Turci non presumpsissent invadere istud regnum. Sed ecce audio quod rex noster statim adveniet, et ego te libenter dirigam coram eo, et iuvabo pro posse ». Et ecce paulo post regis nunciatur adventus, declinat in placea domus exercitus, et rex summo cum gaudio a suis familiaribus est receptus; mense ponuntur, preparantur ei cibaria; comedit ille et comites eius. Post comestionem querit dormicionis quietem, et ego cum consiliario locum expectabam et tempus. De dormicione consurgens in locum publicum se ostendit, et ego per suum consiliarium statim sibi extitui presentatus, dicentem : « Ecce, domine mi Rex, ecce homo qui venit huc pro parte domine sancte Ecclesie nova portans ». Ait autem rex : « Dic quid vis », et tunc ego totam visionem incepti narrare et etiam auxilium pro conturbata Ecclesia postulare. Et ipse ad me : « Dicito michi primo quem credis esse papam ». Et ego : « Reverendum dominum nostrum Clementem ». « Male ergo, respondit ille, erimus tu et ego qui credo esse papam ».

sedentem in Roma : non curo igitur participare tecum, quia te credo esse scismaticum ». At ego ad regem : « Domine mi Rex, si vere Deum diligitis, nedum me christianum, si erro, ad veritatem debetis detrahere, ymo etiam barbarum et Judeum. Sed quomodo michi demonstrare poteritis veritatem, si mecum omnino vitetis participium, rogo. Non obliviscamini quomodo Christus cum peccatoribus comedebat ut lucrifaceret eos, dicens ad murmurantes Phariseos : « Non egent qui sani sunt medico, sed qui male habent ». At ille ad me : « Nos qui sumus jam in ista materia declarati, nullum salvo nostro honore in contrarium audire possemus, nec de ista materia amplius volumus dubitare ». Et ego respondi : « Domine mi Rex, valde dabit malum exemplum ceteris christianis si in tali opinione firmaveritis mentem vestram, nam si contingat taliter regem quemlibet opinari, ecce perpetuum erit scisma. Attendite, supplico, quomodo in quocunque iudicio contradictorio semper obtinuit dominus Clemens. Audivistis solempnes disputationes factas in Yspania, et quomodo longeve pro una parte et pro altera cum securitate et deliberacione maturissimis fuerit concertatum, et tamen in fine obtinuit dominus noster Clemens. Sed et in Portugalia productis producendis, probatis probandis, numquid fuit ibi nunciatum eum esse papam? Quid in Arragonia gestum fuerit non credo vos ignorare. Et tamen cum concertatione ambarum partium pro domino Clemente fuit etiam declaratum. Idem factum est in Navarra, factum fuit idem dudum et in principio in Neapolim, de qua antipapa fuit oriundus, coram domina regina Johanna. Sed quid plura loquor? Ubicunque inter partes vocatas concertatio fuit, pars domini Clementis obtinuit. Vos autem, domine mi Rex, sed nec predecessor vester nunquam partem eius voluistis audire nec examinare justiciam eius. Item vos etiam pro sedente in Roma nunquam solempniter declarastis, et idcirco levius potestis audire materiam, licet verbo et in aliquibus parvis obedientiis adhereritis ei, tamquam male sine dubio informatus ».

Rex vero ad hoc verbum incepit loqui prerigide : « Quomodo, dixit rex, numquid habet regnum meum eque bonos clericos, probos ecclesiasticos, et Ytalia et Alamania et Anglia et Grecia et Cicilia cum Sardina, sicut alia regna credentes Clementem? Vide qualis homo fuit dominus Johannes de Lynhano, quam magnus clericus, quam famosus; qualis hommo est dominus Baldus de Perusinis, quam magnus legista, qualis dominus Garpar' nunc legens actu Bononie, quales omnes doctores illius famosi studii, qui omnes tenuerunt et tenent illum esse verum pontifi-

cem, et tam magni prelati huius regni et aliorum regnorum, qui non libenter errarent nec facerent nos errare. Numquid nos qui litteras et jura ignoramus eis debemus acquiescere? » Et ego ad regem : « Domine Rex, licet illi quos nominastis fuerint homines vel sint magni nominis, tamen domini cardinales qui omnes a Bartholomeo recesserunt, fuerunt, et viventes adhuc sunt, maioris extimacionis et fame. Et illi non habent scientiam de alieno auditu sed de proprio et de visu. Sed nec aliena scientia adjuvantur qui sunt vel erant sic eruditi in omni sapientia litterarum. Sed nec debet a prudente quocunque presumi, quod inter eos omnes bonum conscientie, bonum justicie, et sani iudicii veritatem, et universalis Ecclesie sanitatem penitus relinquissent, quin saltem aliquis cum Bartholomeo, si papam eum credidisset, remansisset. Quomodo igitur ego vel quicunque christianus non magis eis tam litteratis personis, qui sciunt et sciverunt utramque electionem et ad quos spectabat eligere papam, credere debebo? Credamne magis informato de auditu auditus quam in toto actu presentibus? Credam melius hominibus inferioris status quam personis in tam magnis dignitatibus constitutis, specialiter de quorum actu secreto agitur qui donec aliis nunciatur per eos, omnibus mundi personis incertus est? Et si illi michi dicunt quod metu rumoris sive insultus talem actum fecerunt, numquid, attenta impressione, que ignota esse non potest nec valet occultare se ipsam, credam eis? Certe sic. Et si ipsi michi dicerent falsum et dempnarent animas suas, ego eis credendo salvabo animam meam ». At rex ad me : « Carissime, illi qui sunt pro parte nostra dicent tibi quod non fuit talis metus popularis qui debuisset homines constantes terruisse ». Et ego ad regem : « Domine mi Rex, illi domini qui habebant potestatem eligendi non ignorant jura nec discernere inter tumorem et timorem. Sed neque potest dici securitas quando senator Rome qui tunc erat, intravit conclave et ex parte Romanorum dixit dominis cardinalibus : « Scitis quid est, domini mei? Si velitis mortem vitare, eligatis cito Ytalicum vel Romanum ». Quo audito, illi magis timuerunt et illum Barensem elegerunt. Non enim debet aliquis extimare quod domini tante litterature cronicas et ystorias preteritas ignorarent, in quibus si bene quis adverterit, inveniet quod a primis rudimentis Ecclesie, quando adhuc Ecclesia in paupertate et quasi mendicitate vivebat, Romani, vel eorum principes, omnes Romanos pontifices occiderunt et martirizaverunt usque ad numerum XX^{ti} duorum, donec venit ille princeps christianissimus Constantinus. Ecclesia vero facta divite et in temporalibus habundante, fere nulla ellectio pacifica fuit celebrata in Roma, unde preter dubitabiles intrusiones inter Romanos Ecclesia passa est scismata viginti duo. Et

quia hec non ignorabant domini cardinales, mirandum non est si dubitaverunt Romanorum morem antiquum, quoniam ex preteritis sepe presumimus de futuris ». Ait tunc rex ad me : « Vere valde miramur si dominus Johannes de Lynhano et alii magni doctores et studia pro parte contraria declarati ad ista non adverterunt ». Et ego ad regem : « Domine mi Rex, corrumpit affectio quandoque intellectum, et quandoque mala vel corrupta casus posicio, sed nec visum est michi quod in presenti materia affectio possit bene corrumpere bonum virum ubi agitur de statu Ecclesie matris nostre, sed mala posicio casus potissimum est in causa. Et ecce quare est ita. Ut opinor, vere nullo modo michi videtur quod casus possit haberi perfecte, antiquis dominis cardinalibus non auditis, quia ab illis panduntur et revelantur secreta que electionem primam infirmant, roborando secundam. Nam sicut ea que fiunt a monachis in suo capitulo nisi per eos sciri non possent, sic nec ea que in electione summi pontificis evenerint non nisi per electores patefiunt, et quicumque, eis non auditis, judicare contendunt, usurpant Dei judicia que tantum judicant de occultis ». At rex ad me ait : « Ita michi fortiter arguis quod consentio dicas michi legationem tuam ». Tunc ego domino regi totam visionem de qua supra loquutus sum explicavi, et auxilium pro infirmante Ecclesia postulavi. Et ille ad me : « Carissime prior, bene videmus quod huius scismatis sicut huius palatii Guerra et Ignorantia, Inhumanitas et Opinio sunt custodes, et certe multi ignorant huius facti veritatem. Sed propter oppinionem prelatorum et clericorum qui se taliter dividerunt, varii reges et principes sunt in hac parte divisi, et quilibet forte bonam partem opinatur fovere, sicut multi Judeorum, credentes jurisperitis asserentibus Christum esse dissipatorem legis et fidei perversorem, eum et eius apostolos bono zelo persequabantur. Sed ecce quid tibi respondemus : propter guerram in qua sumus et propter opinionem regnicolarum non auderemus nec possemus in hac causa vacare. Et ideo palatii adhuc altiora protende et altius ascende ».

(Louis, roi de Jérusalem et de Sicile).

Attenta igitur guerra in qua vidi regem expositum, satis recessi contentus et ultra ascendere sum gavisus, et statim me repperi in octava huius palatii mansionem; ibique regem reperi Jherusalem et Cicilie Ludovicum. Hunc quis esset non debui ignorare, quia de terra sibi subdita traxi originem, scilicet de Provincia. Et ego in Avinione coram eo et venerabili matre sua, maximo clero et venerabili militia associatus, feci arengam, recipiens illud theuma : « Omnis lapis preciosus operimentum tuum ». Me igitur regi humiliter inclinavi et me ipse valde gra-

ciose recepit et nova petiit que portabam. Et ego quia nolebam¹ viam meam, si possem, in longius prorogare, totam sibi visionis seriem explicavi. Qua audita, sicut bonus catholicus et devotus, dixit michi : « Prior, tu satis nosti tribulationes et angustias huius regni. Vides etiam nostram juventutem ; et bene consideras quod non possemus assumere tantum onus. Sed ecce omnes communiter in remedio expectant quid dominus meus rex Francie ordinabit, et tu credis bene quod nos erimus in agendis cum eo. Et idcirco consulimus tibi quod sursum protendas et altius ascendas ».

(Le roi d'Angleterre).

Igitur sursum magis ascendens nonam repperii mansionem, in qua rex Anglie suum tenebat statum. Hunc regem vidi diversis prelati et doctoribus circumdatum, qui coram eo, ut videbatur, se ad disputationem post prandium preparabant. A quodam clerico petii quid hec congregatio resonabat. Et ille ad me : « Amice, de Francia in Angliam propter treugas venit quisque securus. Et ecce quidam prelatus de Galia qui, invitatus ad prandium regis, debet super scismate disputare ». Et ego, quando istud audivi, cito locum appropinquavi, et ecce prelatus antiquus incepit verba concipere contra Gallum, dicens : « Quomodo vos, Galli, creditis in Clementem ? Nonne licuit cardinalibus, electione facta et publicata de primo, eligere secundum, potestne vivente primo viro moraliter desponsari secundo, estne semper licitum electoribus contra suam pronunciationem penitere ? Si semper esset locus penitencie, quot in anno haberemus pontifices ? Postquam est matrimonium consummatum, sive vir fatuus, sive discolus, sive etiam efficeretur leprosus, hunc debet usque ad mortem uxor in virum habere. Bertholomeum cardinales elegerunt, nominaverunt et coronaverunt, ab ipso titulos receperunt et antiquos aliqui mutaverunt ; ab ipso beneficia receperunt, pro se et pro familiaribus et consanguineis rotulos porrexerunt, cum ipso biberunt et comederunt, ei in pontificalibus celebranti astiterunt, papales reverentias alias consuetas exhibuerunt et cum eo tam longo tempore participaverunt, per universum orbem principibus et magnatibus scripserunt, ipsum papam publicantes. Eya dolor ! post hec creare secundum ! Numquid non, etiam si postmodum fatuus apparebat, eum fuerat levius sustinere, quam sic totam Christianitatem dividere, scindere unitatem et orbem ponere in maligno ? » Hec Anglicus. Francus

vero episcopus incepit intrepidus respondere, dicens : « Domine, arguitis apparenter. Sed inter bene scolasticos satis est responsio facilis. Illa electio quam factam de primo asseritis, non electio sed intrusio cum insultu populari sine dubio debet dici, que ipso jure non tenuit, nisi cuncta jura confundere perquiramus. Et quia nulla fuit ipso jure, sequuntur iste vere et approbate conclusiones. Prima est quod, non casata etiam prima electione, que nec electio veraciter dici potest, pro eo quia non eligit qui compellitur, vel qui omnino libere non consentit, et ideo quedam violenta nominatio dici meretur, cardinales dominum Clementem eligere potuerunt, sed nec pro electione libere facienda, violenta prima non obstante, oportuit vocare consilium particulare vel generale nec vocare partem sed eum, rumore populari notorio presupposito, a sede apostolica pellere etiam manu armata et auxilio temporali. Secunda est conclusio hec, quod quia talis electio, et verius nominatio, fuit et est ipso jure nulla, per nullum consessum tacitum nec expressum extitit confirmata, nec poterat etiam confirmari. Et per premissa respondetur visibiliter ad objecta, dicendo sic quod ex quo in radice est mortificata talis nominatio, nullo tempore in palmitibus convalescit, quia ex quo ramus est precisus ab arbore, in se ipso arescit. Et ideo coronare aliquem in papam ista coronatio est ramus, electionem canonicam arborem suam esse presupponens. Sicut confirmatio ramus est, suam arborem presupponens electionem. Quomodo igitur erit ramus vivens in arbore arida? Istud impossibile reputatur. Sed adhuc evidentius demonstratur qualiter vestrum argumentum est fragile. Si post nominationem violentam cardinales eum coronaverunt, ab eo beneficia receperunt, per mundum, quod eum papam fecerant, scripserunt, rogo, isti actus de per se faciunt electionem canonicam? Sitne papalis electio per hanc formam? Possetne probare quicumque clericus canonista quod ista forma eligendi summum pontificem sit in canonibus approbata? Et ubi scripserunt cardinales suis amicis et notis singuli singularibus, sed nec ut collegium, tanto minus habet dubitationem, quia non est modus nec forma creandi papam, nec hoc asseret quicumque in jure bene peritus. Sed nec obstat quod ab ipso beneficia receperunt, vel cum eo tanto tempore remanserunt quia, durante timore et rumore, eum papam simulare, donec omnes essent tute extra locum rumoris et in loco tuto, potuerunt. Et si hec non sunt vera, oportet jura confundere que utilem simulacionem probant pro tempore assumendam. Et si, postquam in loco tuto fuerint, omnes, ut collegium, scripsissent sibi, ut pape, adhuc maiorem difficultatem haberet casus; licet nec iste actus sit tantus in jure quod faceret electionem canonicam. Sed quia non ita fecerunt,

ymo per contrarium, libertate habita, dominum Clementem elegerunt, de hoc non oportet ambigere ».

Post hec videns Anglicus quod scolastice Gallicus loquebatur, dixit : « Domine mi, etsi bene ad propositum responderitis adhuc, tamen de magno errore non excusatis collegium, quia ex quo totum mundum suis litteris quod papa erat repleverant, eum potius eligere de novo debuerunt, quam sic in clero et populo seminare dubietatem, quia totus mundus non est litteratus. Sed nec omnes litterati sciunt istas formas electionis in quibus alta sapientes sunt aliquando contrarii, prout videtis in materia nunc currenti. Et certe cardinales debuissent omnia mala pati antequam tanto scandalo causam prestare in quo periclitat Christianitas, nisi Deus ab alto provideat ». Ad hec episcopus Gallus : « Domine mi, si Bartholomeus ad cardinales voluisset Fundis venire quod reeligeretur de novo, ad tollendum omne scandalum sine dubio agebatur. Sed ipse recusavit venire, et statim de faciendis anticardinalibus cogitavit. Item in eligendo eum de novo, pro futuro tempore dabatur magna materia delinquendi, vacante papatu, et Romanis, qui in isto actu tam horribiliter delinquerunt, inmeritis magnus honor et indebitus parabatur. Sed nec oportuit cardinales potius mortem eligere quando bonum apponere remedium sperabant. Credebant enim verisimiliter quod, attento tumultu et impressione patenti, mundus crederet sancto collegio potius quam Romanis (cum jure sit cautum quod creditur assertioni solius cardinalis), qui Romani in electionibus preteritis vix fuere pacifici. Sed si in sua meditatione cardinales fuere decepti, non est hoc novum quod ad errorem sequatur et alius error, ymo et multi errores, specialiter ubi aliquis timet mortem a populo comminatum ; nam illo casu ex improvise mortem refugit quicumque mortalis. « Non est, dicit propheta, in morte qui memor sit tui ». Et doctor Ecclesie Augustinus : « Potest, inquit, fieri ut terrore vel penis aliquis neget ore et corde adoret ». Et licet alia restet responsio quia intrusus compellebat, ut moris olim fuerat, principibus scribere cardinales, de sua nominatione non bene securus, sed et supponamus quod omnes cardinales preter unum, mortis formidine vel ex improvidentia casus, vel quia dubitabant in loco securo nunquam vel valde tarde posse venire, ubi possent contra intrusum electionem facere debitam, eum adhuc adorarent ut papam, numquid ille solus posset omnes de mala credulitate reprehendere et sensu frigido eis monstrare quod intrusum habebant, non papam, ad instar Pauli qui Petrum inverecunde reprehendit? Certe utique, quia nec maior auctoritas personalis, nec maior etiam multitudo sequenda est ; sed potius veritas est tenenda, et si cardinales peraliquid virtutis forsitan omiserunt,

vel in matura et deliberata prudentia erraverunt, est propter hoc, rogo, confirmata vel confirmanda mala nominatio et iniqua? Estne propter unum malum malum deterius laude dignum? Que sunt hodie ista iudicia mali seculi? « Citius, dicit unus doctor Ecclesie, audiunt, et legunt libentius malignantes, quomodo facta est dissensio inter discipulos Christi, quam illud quod erat inter eos cor unum et anima una ». Quibus sic dictis, vinum vidi pro collatione portari. Et ecce super tota disertatione factum silentium. Cum rex Anglie collationem fecisset, ego ad eius presentiam humiliatus accessi, dixique sibi: « Domine mi Rex, te Rex regum in vitam conservet eternam. Ecce ego ad te venio, et ex parte tue matris Ecclesie porto nova ». Et ille ad me: « Amice, tu benedicaris; sed loqui pro nunc de materia satis audisti. Cras sis nobiscum ista hora ». Ego hora collationis post prandium in crastinum non defui, me regis presentie presentavi. Petii quod sibi possem nova pro domina Ecclesia sibi dicere et ille concessit. Voluit tamen quod in publico fabularer et quod dux Lancastrie esset presens. Et ego incepti visionem narrare et etiam nomine infirmantis Ecclesie postulare subsidium. Et rex ad me: « Amice, nosti quod regnum nostrum sic diu est cum illo de Roma. Nos quomodo materiam in oppositum audiremus, quod nos videremur ydolum in Ecclesia adorare, quod numquam nostri predecessores fecisse leguntur? Unde pro honore nostro nullomodo permittemus quod alius quam ille de Roma hic teneatur fuisse vel etiam esse papa ». Et ego ad regem: « Domine mi Rex, quid dicitis peramplius considerate, nam si rex Francie dicat idem et idem teneant ceteri reges, constat quod in perpetuum erit scisma. O Deus, quam grande scandalum quantusque dolor, propter honorem temporalem tam magnum animarum periculum indurari! Quid dicent de christianis populi infideles, quid dicent de Christo qui se ipsum pro nobis hostiam in ara crucis obtulit Deo patri, per quem reges regnant et principes dominantur, qui se ita ab inmundis propter nos dehonestare permisit, expui, blasphemari, vocari demoniacus, appellari Samaritanus; et modo in terra non est qui propter se vel eius sponsam vellet suo honori temporali in tantillo detrachere? Domine mi Rex, unde venit ista tribulatio quod nunc in facto Ecclesie rex Francie et vos sitis in opinione dispersi, qui dudum in scismatibus preteritis semper fuistis unius voluntatis, sive. reges preteriti Francie et Anglie in preteritis scandalis fidei semper fuerunt unanimes? Ego enim quascunque potui veteres legi historias, semper in duobus repperii hos duos reges et eorum regna fuisse unius voluntatis, videlicet ubicunque contra Sarracenos fuit processum ad arma et etiam ubi actum est contra intrusos in sede Petri. Quare ergo est taliter hodie immuta-

tum ? » Rex vero respondit michi : « Quando post inchoatum hoc scisma Clemens cum collegio venit de Roma, de ceteris regibus non curantes, ad regem Francie miserunt tres qui presentes in ambabus electionibus fuerant cardinales; ad quorum relacionem, parte non vocata, rex Carolus, ceteris regibus non vocatis, nec eis notificato quid facere intendebat, se cum suo consilio declaravit. Et idcirco ceteri reges, qui etiam in regnis suis credunt, ut rex Francie, dominari, se a Clemente et collegio, et etiam a rege reputantes contempni, sequi delaracionem regis Caroli contempserunt; et ita, contemptus in principio fuit una de causis vel dedit motivum huius magni erroris. Ceterum extimamus quod invidia sit altera causa, nam, quia a diu Romani pontifices de Francia extiterunt, per cardinales et Francos per omnia regna mundi maiora beneficia possessa fuerunt. Et solum de unica et parva diocesi tot erant sicut de tota Christianitate domini cardinales, et fere per totum orbem de omnibus maioribus prelaturis tot erant prelati quot de omnibus christianis aliis. Unde clerus ceterorum regnorum, multum de hac periclitatione dolentes, contra eos opinione suscepta, regum et principum ac popularium corda moverunt, et ita cornua scismatis sunt producta. Principes etiam cardinalibus et prelatis tantam pompam, tantam familiam in equis, vassella et vestibus, in cibariis coquorum labore variis coloribus conquistis, tam habunde et patenter viventibus, peraliquid invidebant. Sed nec populus in eorum statu sic magnifico devocionem habebat. Curie quoque prelatorum in maiori quam laycorum exactione peccunie intendebant, illique potius insistebant quam ad reparandam vitam delinquentium subditorum. Unde totus laycalis populus infirmabatur. Sed nec forte est obmittendum quod Romanus populus, credens Rome esse principaliter sedem Petri, cogitans quomodo patria illa nec est dulcis, nec delicata cibaria nec vina amena possidet, nec cetera dulcia ad delicate vivendum, et preterea, ut viverent delicatius forte, in Avinione diu curia elegerat mansionem, hoc moleste ferens, memorans quod vita pinguis nec fuit vita sanctorum nec clerus debet in illa versari, contra eos cogitavit insurgere. Et ideo, dixit rex, nos sumus huius opinionis quod contemptus, invidia et partialitas in beneficiis conferendis huius scismatis causas aliquas et forte proximas prestiterunt. Ex quibus testes et alia testimonia sunt producta quod quicumque principum credit colere verum papam, et Deus velit quod mala informatio non provenerit ex premissis, quia fatendum est unam partem vel aliam nunc fuisse indebite informatam, et forsitan multi propter magnam pompam ecclesiasticorum et propter tyranniam eorum et vendicionem justicie informaciones levius receperunt ». Postquam autem rex fuisset ita michi loquutus, dux incepit

Lancastrie loqui, dicens : « Nonne tu es ille prior qui dudum Ambianis de hac materia fuisti michi loquutus ? » Et ego : « Utiue, domine, quando eratis cum domino meo rege Francie pro tractatu, et prout scitis, postea quod per rationes vestre Dominationi monstravi qualiter per tumultum popularem fuerat facta nominacio prima, vos in fine michi concessistis quod re vera non erat bene electus ille de Roma ». Tunc dux respondit : « Carissime, verum dicis, sed multa alia subadjunxi. Tibi enim dixi quod quando inter reges pax esset, statim etiam haberemus unicum papam, ante non. Item quod ille de Roma non erat papa, sed nec Clemens fuerat bene electus, et quod ambo recederent et fieret unus alter. Addidi quod nunquam rex Anglie consentiret quod, altero de Roma condempnato, Clemens papa remaneret, quia non intendebat de tanta macula posse notari. Et ideo, idem tibi dico etiam modo, quod oportet propter divisionem regum et regnorum quod ambo cassentur. Et hoc est, dixit dux, quod prosequitur potissime opinio Universitatis Parisiensis quod ambo renuntient, quia levior est et tutior illa via ». Et ego : « Et, domine mi dux, quomodo estis tam injuste opinionis, ex quo illum de Roma creditis intrusum, et totum collegium istum adoravit, adorat et colit verissimum papam ? Qualiter vel quo titulo resignabit quia non propter ignorantiam litterarum, non propter defectum sensus et discretionis et iudicii naturalis, non propter difformitatem sui corporis in quo eum natura valde dotavit, non propter affabilitatem in qua non deficit ? Eum mores comitantur notabiles, in divinis officiis celebrandis est pulcherrime eruditus. Igitur qualiter verus papa compelletur, dotatus taliter, sue sedi resignare ? Et si non hoc facere velit, quis eum compellet ? Et quid valebit si fecerit hoc compulsus ? Et qualiter tenebit pontificatum eius successor nec qui credet in eum ? Si autem velit sponte, propter tantam utilitatem, quod debet, facere ; si pastor bonus cupiat nominari, specialiter quando videt quod unitas habebitur alias difficulter, ipse erit benedictus a Domino, et in universum mundum, exhibitque in perpetuum fama sua, et ubicunque fuerit predicatum dicetur et quod hoc fecerit in memoriam eius ». Tunc dux Lancastrie ad me ait : « Es ergo ita in veritate cardinalium fundatus et in jure Clementis quod non dubites in eius papatum et quod si compulsus saltem indirecte cederet non crederes in successorem ? Quomodo tute asseris esse certum ubi maior mundi pars dubitat, sed nec credit in eum ? » At ego ad ducem : « Certe, metuende domine mi, si non crederem eum esse papam nunquam per unam septimanam in suo papatu remansissem, ymo ante in maiori et altiori monte Arabie elegissem habitare. Sed credo sancto collegio, quod non existimo in tam periculosa materia errasse. Et si errassent, quia homines sunt,

(qui tamen se asserunt non errasse), etiam si animas suas ipsi perderent, eis credendo meam ego animam conservabo. Credo etiam declaratis regibus et universitatibus studiorum qui pro ipso se sic mature declaraverunt; sed nec crederem vacare papatum ubi cederet dominus Clemens non omnino sponte, quia sicut Romani pontificis debet esse libera electio, ita eius renunciatio omni prorsus violentatione semota. Et si multi vel etiam maior mundi pars per ignorantiam, per odium vel per guerras et discordias principum, per invidiam vel informacionem malignam, contrarium assererent, ego stabo opinioni magis secure, magis proxime rationi, magis amicabile bonitati, ab omni vindicta procul et remote, nisi per generale consilium aliter ordinaretur; non enim Joseph sanctum fratres omnes diligere voluerunt, ymo eum habuerunt sic odio, ut non possent pacifice sibi loqui, et tamen ideo non minus sanctus quia non nisi ab uno, videlicet a Ruben, dilectus est. Non est ergo auctoritas in maiori numero, cum dicat sapiens quod est in orbe paucitas sapientum et stultorum infinitus est numerus. Et ideo pro hac re populus non sequendus est, sed docendus ». Ad hec verba dux Lancastrie replicavit: « Parisiensis Universitas alias apperuit duas vias, videlicet quod per partes concertantes certe eligantur persone que, de meritis juris partis utriusque prout videbitur informate, dicant quid juris; vel si nimis ambiguum jus fuerit et in eorum conscientia viderint quod renunciatio sit expediens vel necessaria, quod ambo stare debeant earundem iudicio; vel si hoc non velint, quod fiat generale consilium vel equipollens. Dic, rogo te, inquit dux, quid tibi videtur ». Et ego ad ducem: « In veritate, domine mi, Parisiensis Universitas, ut clare apparet, bene videtur velle in Ecclesia sancta pacem et inter christicolas unitatem. Ista tamen via secunda compromissi vel arbitraria se presentat, que stat in partium arbitrio et voluntate, quia arbitri sive compromissarii habent servare formam eis datam a partibus et non ultra, quia solum ab eis recipiunt potestatem. Et si partes hoc velint consentire, via satis est facilis ad inveniendam concordiam. Sed si nolit hic, tacebit sapiens Ulpianus, quia ego presupposui et presuppono nos verum papam habere quem etiam Universitas talem coluit, colit et predicat. Ille, si vult, potest se submittere alterius vel aliorum iudicio, sicut facit sui iudicio confessoris; sicut aliquando Romani pontifices in consiliis se ipsos voluerunt purgare, etiam imperatore presente et ad hoc specialiter per papam vocato. Et ista voluntarie gesta sunt, et ex libero et proprio arbitrio Romani pontificis. Si autem papa hoc nolit, videtur clare quod nullus eum mortalium possit compellere, quia ipse cunctos homines iudicans, a nullo est iudicandus, nisi solum et dumtaxat si hereticus apareret. In cunctis aliis

delictis, nisi vellet statum generalem Ecclesie pervertere, ut utar imperatoris verbis directis ad papam : « Vos solius Dei iudicio reservamini ». At ille magnus scriptor glosarum Jo. An. : « Si papa non est hereticus, in aliis a nemine iudicatur ». Si malus est, et non vult corripi, nullus compellet, nullus compellere potest, nec aliud restat remedium nisi ut Deum deprecemur quatinus eum cito tollat de medio. Quid ergo melius quam instare precibus piis et dulcibus supplicationibus, hoc tempore huius malignissimi scismatis, apud dominum Clementem et dominos cardinales ut bono et meliori modo quo poterunt, salva tamen necessaria veritate et salvis honoribus regum et principum pro collegio declaratorum, et etiam universitatum et studiorum, tendant ad scisma sedandum? Ego enim spero quod ipsi libenter exaudient preces humiles et benignas, qui forte altas et rigorosas contempnunt. Et si adhuc, istud compromissum quereretur pars adversa, que secundum nostram opinionem Gallicam nullum jus habet in pontificatu, esset ei respondendum per bonum et sanum consilium. Sed pars hoc forte non requireret, ymo nec forsitan admitteret. Unde ad hoc primo eum de Roma crederem fore requirendum et monendum et eius collegium, demum, eius habita responsione, sanctum collegium sive dominos cardinales cum capite suo, et hoc existimo esset sanum consilium. Sed non requisita neque scita voluntate intrusi, hoc est forte unum de illis quod regis consilium fert moleste, videlicet quod ille in quem credidit eius progenitor ipse, tota eius progenies, ipsa Universitas, et totum ipsius regnum, primitus moneatur vel etiam requiratur, cum, ex hoc, pars nobis contraria sumat audaciam valde magnam, credens nos nunc dubitare in materia in qua stetimus diutius declarati. Et idcirco existimo quod in ista causa Universitas ubicunque de hac re vellet aliquid consulere quod deberet esse simul cum consilio regis, quia in ista materia agitur de honore et onere regis mortui et viventis totiusque regni sui. Ergo videtur, in hoc simul omnes debent participare, rex vero Universitatis opiniones deberet assumere graciose, attento quod habet circa talem materiam viros scientificos et in omni scientia litteratos, ipsaque est audax amplecti et assumere magnos actus, ut aparuit retro in tempore et nunc patet. Via vero tertia quam aperuit Universitas, de generali consilio congregando vel equippolenti, valde videtur expediens, quamquam sint magis faciles alie due, quia de modo congregandi excogitando non puto facile, et de loco et consensu principum utriusque partis, quos valde presens negotium tangit propter eorum honorem et propter eorum declarationes et adherentias, qui etiam super matrimonio varias dispensaciones in gradibus prohibitis receperunt, unde stant nati et sunt etiam nascituri, quas proles nollent

de nativitate redargui. Et propter ista pericula esset magis expediens libera renunciatio quam juris inter partes declaratio. Sed quia totus mundus est jam attediatus de ista scisura, et omnes christiani desiderant unitatem, quia ista scribendo de morte domini Clementis facta est certitudo, levius potest consilium congregari, nam citius de electione sive nominatione superviventis terminabitur causa, quam causa fuisset terminata duorum, vel facilius sine odio renunciare poterit superstes quam si viveret concertator. Est etiam secunda levior, dum tamen non eligant domini cardinales, via, de qua superius, compromissi. Quia, licet illam dominus Clemens abhorreret, illam tamen propter bonum unitatis Ecclesie laudabant, ut extimo, varii domini cardinales ». Hiis dictis, verba redirexi ad regem : « Domine mi, supplico compatiamini sancte Ecclesie matri vestre et non velitis esse de illorum numero qui gaudent de eius scisura, ut possint esse dominantes in clero, ut habeant ad beneplacitum beneficia, ut tributa Ecclesie non solvantur, ut regna eorum ditentur eo, quod non vadant de eorum terris ad Romanum pontificem debita consueta, nec de illorum etiam vos permittatis numero nominari qui propter suas et aliorum discordias principum unam partem foventium ipsi aliam acceperunt tuendam, nam in hac fidei sinceritate orthodoxe Anglicus debet esse unum cum Gallico, et unius animi Ungarus cum Lombardo ¹. Nulla ergo temporalitas vos conturbet, nulla ostilitas vos impediat ad succursum huius pestis inique ». Ad premissa rex quasi suspirando respondit : « Nos prelati et clerici huius regni in tali opinione tenent et hactenus tenuerunt, sed rex Francie, consanguineus noster, aliam partem fovet, nec cum ipso adhuc pacem tranquillam habemus. Ad tantum igitur onus nos de presenti sufficientes non reputamus, aliis negotiis impediti. Et idcirco palacium ultra protende et altius ascende ».

(Le duc de Berry).

Dolens igitur de hac responsione tam frigida, ultra ascendi, et ultimam at altiorem regum reperiens mansionem, vidi statum admirabilem, honorificum et grandem nimis. Et in ipsius mansionis introitu inveni cappellam, et ante altare episcopum solempniter celebrantem, assistentes quoque valde decenter et sacris vestimentis tam sandalium quam siricorum, damassenorum, vellutorum, camaconorum, camelatorum et aureorum, in quibus nec perle erant exigue, sed nec ibi deerant

1. (*Cf. Discours à Wenceslas, (Fontes rerum aust. Script. VI. 2., p. 174) : « ... ubi Gallus Anglicus reputari debuerat et Anglicus se Gallum debuerat putare in hac causa sinceritatem fidei quae perstringit ».*

in habundantia lapides pretiosi. Post autem, cappelle ascultavi cantores, nunc alte, nunc mediocriter, nunc altius voces et tonitus exultantes. Et quia fessus fueram illo die, et quam plurimum conturbatus, in eorum mellicato strepitu credidi obdormire; sed licet cum eis audirem organa resonare, inter vigiliam et soporem revolui oculos ad altare, ubi con-
spexi cruces perenissimi auri, ubi auree resplendebant ymages, ubi pates sive patis patene ex auro composite, ornate gemmis, perlis et lapidibus maximi pretii, mirique valoris. In illo altari, clavum cum quo Christus uno ex membris extitit perfossus prospexi gloriosissime cultivatum, tot martirum, tot virginum, totque aliorum sanctorum ossa, devote et curiose deculta, quod nunquam etiam Rome nec in sacrario Romani pontificis memini tam pulcra vidisse. Vere quando legisse recolui gemmarum rutilantium gloriam et cavernarum effossa metalla ditissimi Salomonis, quod adhuc illa isis possent comparari nequaquam, etiam nec equari credebam; quando studiose attendi ad aulam ubi sunt super cervos appensa omnium regalium Francorum insignia, et cameram paramenti, auro et purissimis coloribus refulgentes, nullius recolui alterius mansionis nisi illius de qua tot et tanta narrant ystorie que solis regia domus erat. Quando alia tam ecclesiastica quam buffeti vidi jocalia, non extimabam quod totum Romanum imperium tot posset in unum locum reponere. Et dixi: « Hic vere domus Dei est, in qua sic coluntur et venerantur sancta sanctorum ». Unde recogitans statum ceterorum regum quos videram, et illum videns manifeste transcendere, intra me regis Francie intravisse cameram cogitavi. Sed quia non poteram sub cortina videre personam, petii a quodam scutifero ubi eram, et ille michi: « Tu, inquit, es in cappella domini mei ducis Biturie, qui isto die sancti Augustini sacra facit celebrare solempnia ». Ego autem, quia jam ad Francorum dominacionem applicueram, resumens gaudia, sciens quod inter regales ipse est antiquior et primam in regis consilio vallidam gerens audaciam, et semper coluit honorem sancte Ecclesie pariter et amorem, nec dilexit male vite ecclesiasticos et semper scismaticos debellavit, magna cum fiducia de hac re sibi volens visionem narrare, missam expectavi fore completam. Demum, ipsa finita, ad eum accessi securus, et ab ipso, humilitate condebita, secretam auditiam postulavi, quam ipse michi quam benigne concessit. Tunc ergo sibi, seorsum retracto, visionem plorantis Ecclesie reseravi, et quomodo de tam longevi scisura fuerit michi conquesta, mesta nimis querebatur de principibus christianis, non valens sine maximo sane fidei detrimento lesuram huiusmodi ulterius sustinere. « Et vos, princeps magnifice, qui semper vestris in visceribus honorem, felicem eius

statum gessistis pariter et amorem, per affectionem quam habetis ad Christum, affectuose requirit quatinus celeriter huic pesti horribili vestris pro viribus occurratis, ipsam totaliter extirpantes, velitis in diebus vestris videre huius sancte Ecclesie unitatem, ne de christicolis rideant barbareae nationes; velitis acquirere vobis nomen perpetuum. Et licet pro Ecclesia hucusque satis insudaveritis, semper scismaticos deprimendo et veritatem sancti collegii defensando, dicite Deo illud veri pastoris et clari verbum pontificis: « Domine, jam satis est quod hucusque certavi, et si parcis etati bonum est michi. Sed quoad usque jusseris, militabo, et si sum populo tuo necessarius, non recuso laborem ».

Tunc dux, Deo et Ecclesie sancte devotus, quasi lacrimose respondit: « Prior carissime, in corde gerimus, prout gessimus et geremus semper, dominam et matrem Ecclesiam illesam servare, ab eius fide non recedere, et, si necesse fuerit, pro illa mortis pati dispendium. Et utinam nostris in temporibus finem huius scismatis videamus optatum! Scimus tamen quod lingosi et discoli detractores olim, dum dominus Clemens hic viveret, quia eius pontificatum defendimus et quam debebamus credere veritatem, nos latrabiliiter diffamabant, et quod eius affectione carnali vel amore etiam temporali hoc facere videremur. Sed licet eum valde tenere dilexerimus, ad veritatem gesti modicum advertebant. Nonne nos honorem et veritatem collegii, cui in electione debemus credere pontificum Romanorum, decuit defensare? Nonne honorem nostri protegere oportuit devoti fratris, progenitoris regis¹, quem multi detractores elacerant, quia se sic subito pro collegio declaravit, non advertentes quo ivisset Romanus pontifex neque sanctum collegium fugatum ab omni lingua latina, nisi rex Carolus ipsos quam citius receptasset. Sed nec tamen sic eis credidit subito, quin de maximi cleri et illustrium et peritorum consilio, quod assertioni cardinalium stare debebat, primitus fuerit terminatum, non dimissis rationibus partis adverse et hiis que in oppositum poterant allegari, quoniam pro tunc erant in isto venerando studio Anglici, Alemanni, Ungari, Lombardi, et de omni natione fidelium, qui etiam rationes partis alterius, prout melius poterant, demonstrabant; quas in fine rex, eius prudens et magnum consilium, et Universitas, frivolas reputavit. Et rex, attento quod nisi ipse protegeret verum pontificem, sanctum collegium, et totam Romanam curiam cum omni eorum sequela, possent ab inimicis leviter conculcari, eidem veritati adhesit, non carnis affectione, sed officio

1. V. *omet fratris et regis*, P. *devoti fratris regis*.

pietatis. Mundus enim non ignorat quod Ecclesie beneficiis vel officiis non indigebat, ad ecclesiastica prolem promovendam beneficia non habebat, pecuniam Ecclesie non quesivit que tunc erat in fuga, et pre maxima paupertate in declaratione non amplexabatur avariciam, qui super se et super regnum suum onera tam gravis scismatis assumebat. Nonne existimas onus modicum assumpsisse, quando tuendum statum Ecclesie, sustinendos status pape et cardinalium, solus assumpsit? Quis igitur est ausus suis latratoriis dentibus famam regis tam prudentis tamque catholici ledere¹, nec eum de precipito consilio redarguere nec de affectione mundani? Cum tamen varii reges, post disputationem solertem, parte adversa solerter audita, se declaraverunt pro hac parte, Veetiam eis qui nobis detrahunt quod impediverimus unitatem quam totis visceribus peroptamus! Sed vias perquirimus cum domino nostro rege et eius sano consilio. Et tempus et tempora compensamus donec locus adsit regi et offerat se facultas, quia tantum negotium, licet celeritatem exposcat, oportet assumere sic digeste quod non accedat confusio ubi unitas speratur, et declaratis honor debitus conservetur. Et interim, semel approbata, veritas deffensetur! An putas, dixit dominus dux, quod sentiamus nos ad onus pro sancta Ecclesia obligatos, specialiter quando recolimus unius ystorie quam novimus contineri in illo libro quem nobis dudum dedisti, cui nomen imposuisti Arbor Bellica, in quo reperimus quomodo unus solus episcopus terre nostre, videlicet beatus Hylarius, fuit audax solus concipere destructionem Leonis malignissimi antipape, qui et contra eum regnantem in manu fortissima Romam perrexit², unde, Dei iudicio et vindicta, antipapa destructus est? Et quando nos memoramus qualiter unus de terra nostra tanti scismatis fecit remedium, certe valde movemur ad scismatis nunc currentis exterminium. Sed ecce frater noster Burgundie juxta nos est hic collocatus, qui totum hoc sanctum negotium gerit cordi. Ad eum consulo vadas ut sibi nunties visionem ».

(Le duc de Bourgogne).

Nullus posset mortalium cogitare quantum de tam benigno principe recessi gavisus. Domini Burgundie mansionem quesivi, et quia ambo contigue in palacio habitabant, illam satis cito inveni. In exitu prandii

1. *Discours à Wenceslas* (*Fontes rerum austr.* VI, 2. p. 183) : «... tales adultores suis latratoriis dentibus famam et nomen tui fratris tam katholici tamque prudentis coram te audeant diffamare ».

2. Je n'ai pas trouvé ce passage dans l'édition de M. Nys.

dominum ducem reperi, magna et laudabili militia circumdatum, ubi fuerant duces Aurelianensis et Bolbonii invitati. Illa aula tota nobilibus personis refulsit, sed ut utar verbis illius subtilis ingenii Origenis : « plus fulgebat verbo quam auro, plus sapientia quam potentia, plus fama quam pompa ». Quid gloriosius a sapientia est querendum in principe ? Discretus Salomon ait : « Rex sapiens stabilimentum est populi, et in comparacione prudentie omne aurum arena extimabitur ». Sed et cum cunctas Salomon dinumerasset divitias, in conclusione deduxit : « Nobilior prudentia his est in summa que maliciam superat, triumphat de brutalibus vitiis, attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit suaviter omnia ». Et quia eum sepe alias videram, et cum eo fueram sepe locutus, ipsumque amicum experimentum probaverat Ecclesie fuisse cum ad resistendum quibusdam erroribus dudum in diversis partibus predicatis, tum in reductione Flandrensium in causa scismatis perverse informatorum, ad ipsum accessi securus, et loquendi obtenta licentia ab eo et prefatis dominis ducibus tunc presentibus, sibi, de qua supra, exposui visionem et quomodo omnibus regibus illam nunciaveram, et ultimo domino Bituricensi, qui me ad explicandum jam dicta ad ipsum direxerat. Ceterum dixi : « Metuendissime domine Dux, vos non debetis a memoria vestra retrahere qualiter dudum archiepiscopus Viennensis, filius ducis Burgundie, Burdinum antipapam in Roma et in imperio fortiter regnantem destruxit ; et ipse electus in papam feliciter ut bonus papa regnavit qui fuit cognominatus Calixtus secundus. Et tamen, domine mi Dux, a tempore quo regnum Burgundorum defecit sic magnum in ampla possessione terrarum, in multitudine hominum et magnificentia amicorum ducem Burgundie nunquam legi. Quod si filius solus unum et tam grande scisma devicit, quid de vobis bonus arguens nunc concluderet ? — Ecce, dulcis mi domine, ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc tempus salutis, ut senectutem extimetis potius juventutem. Nam, ut dicit sapiens Tullius : « Senex comprehendens fortia ¹ nomen juvenis habere promeruit ». Nunc peraliquid indulgendum est temporalibus et spiritualibus est vacandum. Melior erit vobis una dies in atriis Domini super milia hic. Potestis omne redimere tempus preteritum in quo pertransiit omnis juvenus et a bono fine denominabitur vita vestra. Dicebat ille magnus Valerius quod statum hominis primus dies claudunt et ultimus, media autem circa varia et diversa versantur. Aprehende igitur nunc, domine mi, arma justicie, et scutum prudentie et fidei, et gladium sani consilii, et exurge in adjutorium

matris tue que te ex gente sancta progeniuit, et ex electo populo traxit Quam et quantam preter fidem recepisti gratiam recognosce. Vidi, cum eram juvenis, te, o princeps dominabilis, vocari et nominari Philippum sine terra. Nunc fecit tibi Deus largissimus nomen grande juxta nomen magnorum qui sunt in terra. Laudet igitur anima tua Dominum et benedicat nomen sanctum eius ! Et nec verbi illius Anthonii maximi heremi percultoris sis aliquando immemor, qui de alia re reges et principes non nisus est deprecari, nisi quod se esse morituros homines cogitarent, nec magnam putarent regiam potestatem, circa subjectos justiciam exhibere et pauperum inopiis misereri, semperque memorarent quod erant in fine per regem totius seculi judicandi. Advertatis ergo, domine mi Dux, ad tanti doctoris doctrinam, et non obliviscatur Dominatio tua confessionem illius regis in perpetuum memorandam : « Ego autem, inquit, vermis sum et non homo, obprobrium hominum et abjectio plebis ! ». Que verba fuisse dicta tunc extimo, quando vixit suo delicto suum populum angelum occidentem. Obsecro ergo, domine mi, quia multum populum ad credendum quod rex Francie bene crediderit attraxisti, etiam non credentem nunc maiorem longe partem juves attrahere, ut sit inter christianos unus pastor unaque fides, ne ultro de nobis rideant Ebreus et Macometicus Sarrasenus ».

Ad que benignus dux tam dulciter tamque benigne respondit : « Ecce audivimus quid dixisti, et nobis grata sunt quecunque aspera pro fide Ecclesie sustinere. Venacio nobis hactenus placuit ; gaudebamus mimos et ystriones audire ; non respuebamus aliquando pompas et delicias corporales. Sed ex quo nunc videmus quod in unitatem Ecclesie clerus est et fuit sic diu tepidus, et parte ex alia crevimus quod rex studet in hac unitate ardenti cum desiderio, certus esto quod nos in hoc actu erimus vigiles et facti hec evidencia demonstrabit. Consulimus tamen tibi quod sursum ad regem ascendas et sibi significes visionem ». Quam responsionem alii domini duces tunc presentes maximo cum gaudio laudarunt, dicentes quod et ipsi in omni tribulacione volebant esse participes, donec Christianitatis unitas haberetur. Eya ! quam boni duces, quam boni principes, inter quos talis unanimitas, talis concordia, talis concurrens devocio, tantumque consilium invenitur, quos non turbant alte dubietatis subtilitas, ingentis laboris angustie, dulcis gustus delectabilium poculorum, suarum divitiarum aspersio, nec suorum expositio corporum pro Christo et sua fide conservanda !

(Le roi de France).

Viso igitur quod tam grate tamque devote in tota progenie Francorum

recipiebatur legatio, ad regem ascendi, ubi vidi in divinis officiis sequelam quasi pontificum Romanorum, in elemosina sancti supereminentiam Ludovici, vidi in gloria mundiali per similitudinem Cesaris Julii vel Octoviani Augusti vel potentis Alexandri statum et potentiam in figura. Illic non deerat diversorum et expertorum ministrantium cultus, nec in diversis materiis prudentie versiculorum inventores, post quos non defuere psalterium, vox organorum et cythara cum adjunctis generibus musicorum, post quorum silentium ad pedes me regiones inclinavi, dicens : « Rex regum vos in eternum conservet ». Qui me facie leta suscipiens, dixit : « Prior, diu est non te videramus. Unde venis ? » Ego ad eum : « Domine mi Rex, vidi michi expavibilem visionem, et labores inde concepì, quia diu mundo transitorio servivi et volens vitam miserabilem emendare, istum non recusavi laborem. Ecce, domine mi Rex, aparuit michi valde peccatori Ecclesia sacrosancta mesta et lugubra, dolens et nimium denigrata. De scisura longevi conquerit et de antiquis protectoribus quos habere solebat, et nisi fallar, de vobis valde miratur quia tam diu patimini esse scisma. Plangit vestros predecessores ; et nisi occurratis celerius, vos de negligentia reprehendet. Ecce quesivi ab omnibus regibus sua ex parte pro hac scisura auxilium, et nemo est qui sine vobis esset audax assumere tantum onus. Omnes quid vos facietis recogitant, quid in hoc consuletis aspiciunt, et ipsa inter hec, prout scriptura deducit, plorans ploravit in nocte huius obscurissimi scismatis, et lacrimae eius in maxillis eius ; non est qui consoletur eam nisi tu. Attendite, supplico, domine mi Rex, qualiter octo Romani pontifices, a sede Petri depulsi, ad reges dudum Francie fugerunt, et eorum quilibet ad sedem Petri fuerit, cum regum potentia, auxilio et consilio, restitutus. Sed nec umquam legisse me recolo quod in turbatione scismatica Franca domus labores recusavit, nisi semel in tempore Ludovici vocati remissi, quo tempore Ecclesia sustinuit multa mala, de quo scribunt doctores et ystorici. Nota hic quomodo, tempore quo regnum Francie prudenter gubernatur, Ecclesia tranquillitate congaudet et e contrario quando Francia male regitur Ecclesia subjugatur. Ex quo aperte videtur quod post Christum, corona Francie sit armatura Ecclesie militantis, vel sit atrium Ecclesie quod ipsa corona, ut fortis armatus, defendit, conservans in pace cuncta que possidet. Ad quid ergo, princeps clarissime, sic obdormis ? Vis pati quod hii qui scribunt ystorias et omnis temporis gesta te unum demum asserant dormientem, te describant principem sine fructu quem sic natura dotavit ? Absit quod ulterius sustineas hunc morbum tam contagiosum ex quo prodeunt tam gravia dampna, huius fetor usque ad asira protenditur, et jam attingunt puteum abissi radices ;

plangunt que supra nos, que intra nos et que subtus sunt regiones. Ita arsit et ardet eius rabies indurata quod vix est qui abscondat se a calore eius. Est ergo tante nequitie succurrendum? Suntne temporalia, licet affligentia, queque negocia, suspendenda, ut, donec moriatur hec maligna infirmitas, pene ad aliud non vacetur?» Rex autem, non mediocriter negotium habens menti, respondit: « In materia de qua loqueris cotidie cogitamus; super ea varia celebravimus et diversa consilia; vias perquirimus donec tutior, clarior et honoratior sit aperta, et quia magnum est presens onus assumere, sentiunt diversi opiniones contrarias, non quod vacandum non sit et de remedio procurandum, sed de modo procedendi non est facile terminare. Unde, ex quo tu aliquid de materia cogitasti, in hoc dic nobis tuam quam sentis opinionem, nam nullo modo hanc pestem ulterius sustinere valemus». Ego autem, cum audirem talia verba proferre regem, tanto gaudio sum repletus ut non dignarer preteritorum laborum recordari pressuras. Mens et cor exultarunt pre leticia, quia jam Deus me perduxerat ad hoc regnum. Memor fui quod dudum dixerat Tullius lilium regnans in nobiliore parte mundi. Fui etiam recordatus verborum illius magni Gregorii ad regem Francie scribentis quomodo inter christianos est christianissimus: « et in bonis, inquit, quidquid reges ceteri possident, possidetis, et in quibus deficient vos uberrime habundatis ». Istis vero testibus est credendum quia Gallici non fuerunt et quia, unus probus, alter sanctus, non debent reputari suspecti. At ego ad regem: « Domine mi, princeps christianissime, dudum de mente plurium assistentium quondam domino nostro Clementi sentivi eos opinari quod vos procederetis per arma, et quod, sicut fecerunt antiquitus devoti reges, vestri bone memorie predecessores, vos ita etiam faceretis, qui adduxerunt dejectos ad sedem in Roma, punientes eos qui causas scismatum prestiterunt. Et quod hoc facere poteratis, rationes huiusmodi assignabant, dicentes quod reges qui premissa fecerunt, non habebant ita latum regnum sicut vos nunc habetis, ymo ab illis temporibus crevit regnum de terra dalphinali, de tota terra comitatus Tholosani et de ducatu Aquitanie que tertiam partem regni representare videntur, preter alia subsidia que tunc temporis non currebant. Dicebant quod vestra persona erat eque habilis, fortis et agilis, et in tempore assumendi et sustinendi labores. Necnon vos dicebant pro nunc in regno ita magnam et edoctam in armis habere militiam sicut a quingentis annis potuisset esse reperta. Addebant domum vestram pro nunc tot secum reges federatos habere sicut umquam reperitur hactenus habuisse; et sic concludebant quod, ex quo non dubitabatis esse intrusum sedentem in Roma, poteratis sic procedere sicut vestri processerunt

predecessores. Ego vero semper fui huic opinioni contrarius, sed nec michi videtur posse hoc scisma tolli per arma. Nam multi pleno stomacho sic bene ordinant de jejuniis et melius quam abstinens quilibet heremita, in bursa vacuus leviter ordinat verbo de conviviis et edificiis et de speciosis ornatibus; clericus inexpertus cito produxit innumera-biles exercitus qui, cum armorum labores et remotam viam non recogitat, ipse vero non vellet ibi assistere. Sed quid plura! Nisi quod imponunt super humeros aliorum onera gravia et importabilia, digito autem suo etc. Et idcirco dicit prudens Ytalicus: « Homo de virtutibus faciliter loquitur, faciliter disponit quilibet de fiendis, sed virtuose difficulter operatur, et ideo multi infirmantibus patientiam predicant qui se infirmantes impatientes agnoscunt ». Ceterum taliter opinantes non advertunt qualiter nunquam in Ecclesia simile fuit scisma nec taliter radicatum nec tam fortes habere sequaces nec principum tam discordem opinionem; nec etiam Christianitas tunc taliter undique esset guerrosa. Et in scismatibus preteritis semper reges Francie et Anglie unius fuerunt opinionis qui sunt inter christianos potentiores. Et rogo quis posset per arma omnia regna scismatica conculcare, et quidem forte esto quod sicut factum dudum fuit nunc fieret, esset error posterior peior priore. Detur enim quod rex Ungarie veniret Avinionem et totum collegium captivaret et quod omnes cardinales occideret et ibi introduceret antipapam, numquid, rogo, eum papam reges Francie, Yspanie, Arragonie, Navarre et Scotie colerent? Et quis dubitabit quod non, ex quo eum judicaverunt intrusum et scirent taliter mortuos cardinales. Ergo clare apparet quod dicta opinio non est bona. De tribus vero viis quas dedit Parisiensis Universitas, supra, quod michi visum est, tetigi, sed ex quo placet reverentie tanti principis, dicam aliquid de eo quod extimo sive sentio in modo procedendi ad scisma tollendum, ut pica, et in scientia sentiens satis pauca, attendens quod per diversos jam alie vie sunt apperte. Sed, ut videmus, sepe cantat asinus post philomenam et sepe post cardinem corvus exclamat. Fit quandoque quod in ludo scarorum fatuus, in ludo taliter nominatus, ad mactationem attingat. De quo salvator ad patrem laudes contribuit, quia plura abscondit a sapientibus et ea parvulis revelavit. Attento etiam quod michi alias precipistis quatinus dicerem quod michi videtur, paucis in verbis aperiam ultro materiam. Et ecce, Rex preclarissime, cum omnibus, ut supra tetigi, regibus habito grandi colloquio, si bene capio mentem suam cause huiusmodi scismatis, est primo contemptus, quia reges inter se in ista materia fuere dispersi, nullus alterum in hoc honorare curavit, quilibet de per se credidit altiora videre, quilibet in terra sua voluit

dominari, nec imperatori nec alteri credunt hodie subiti quique reges. Sed causa secunda fuit forsitan despectus quem habebant domini temporales de magno statu et ponpa cardinalium, prelatorum Ecclesie, et clericorum inferiorum; nec omitto quod prelati ubique erant de tyrannia et rigore nimium diffamati ubi specialiter de profectu peccunie agebatur, et de clericis graviter et scandalose delinquentibus nullam vel paucam justiciam ministrabant nisi forte peccuniosam. Et quia mali et avari hoc faciebant, boni inde diffamabantur. Alia vero causa esse poterat collatio affectionata in beneficiis, quia una lingua in omnem mundi partem pingua beneficia possidebat. Sed et alia causa in Romanis non modicum ambulavit, videlicet ad Avinionem propter delicias, ut dicebant, mutatio sedis; alias causas gratia brevitatis obmitto nisi quod clerici et litterate persone diversorum regnorum, videntes in Ecclesia se contempni et non posse promoveri, corda regum et principum ad opiniones contrarias commoverunt, et in istis, ut bene recolo, illa redundant evidentius verba que ille ystrio Dulce Eloquium in introitu huius palatii michi dixit. Asseruit namque quod vallis Inquisitionis olim dicta nunc Ceca Ignorantia nuncupatur, pons olim Misericordie nuncupatus nunc Sine Humanitate vocatur; olim huius palatii scilicet unitatis Pax et Concordia fuere custodes, nunc vero Guerra et Opinio illam excubiant. In hiis ergo ex quibus provenit infirmitas assignetur prout erit possibile contraria medicina. Est igitur ista opinio mea ut primo vos scribatis sancto collegio cardinalium, nunc sede vacante, vel casu quo elegerint, quod opinione mea nolit Deus, electo et eis, qualiter ipsi velint inter se de viis et remediis huius pestis perquirere et vobis quam poterunt citius nunciare. Et non omitant etiam scribere de adjutorio et favore quos ipsi extimant in tam sumptuosa materia se facturos. Verum quia sedens in Roma sepe dudum scripsit qualiter vos a modo non excusabat juvenus, et cetera que sunt longua, vos a modo exitans ut in ista velletis materia laborare, crederem esse expediens quod sibi rescriberetis, querens ab ipso et eius collegio quatinus de viis quas bonas et congruas vident in presenti materia vos faciant certiorum, et quia, ut audiavi, quandoque dubitatum est de modo scribendi eidem, salvo honore vestro qui eum reputavistis intrusum, videatur, salva opinione alia qualibet meliori, si hec responsio esset congrua et responsoria litteris quas hic misit. Requirit hic consilium rex a sedente in Roma de remediis ad scisma tollendum, suis etiam litteris respondendo. Preterea ut per humilitatem celestem mundialis jactantia et extollentia dissipentur et quia non semper gladio, sed sepe placatione et servitio vincitur inimicus, si rex scribat ceteris regibus in hunc modum,

sperarem in Christo quod ipsi se cum regis ordinatione conjungerent. Hic littera regis ad ceteros reges. Et quoniam sepe, unde provenit infirmitas, inde etiam deducitur medicina, sicut certo et evidenti experimento probamus quod ubi sua pongerit scorpio cauda, si idem interficiatur in oleo, illud desuper positum sanat vulnus, quia ex Romanorum parvorum, pauperum et parve extimacionis, quamvis essent in numero copioso, rumore et tumultu initiatum est presens scisma, videtur sanum consilium Romanis scribere, pro eo quia valentes Romani et notabiles de hoc dolent et finem videre desiderant. Quod Rex eis etiam scriberet in modum qui sequitur.

Littera regis ad sedentem in Roma.

Dudum quasi non essemus pervigiles super divisione gregis Domini nos excitare curastis que tamen super cunctos mundiales anfractus cor nostrum semper oppressit. Sed nec a diu mentem sinceram etas prepediit tenera, pavor vel gladius, persecutiones vel angustie, nec ultimum terribilium dire mortis. In hac enim unitate omnino necessaria, cunctis spretis deliciis, cunctis mundi periculis nobis obicibus perneglectis, omnibus retrojectis angustis regni transitorii et mortalis, continuo meditatur, dolentes usque ad medullas, nervos et viscera, nostris in temporibus tam deplorosum inter Christicolas, nisi extirpetur celeriter, scisma perpetuum. Vel magis forsitan ecclesiasticis, avaricia dominandi, hoc scisma radices anectuit, quia via facilis optata vel factibilis a sapiente quantumlibet reperitur. Et nisi provideatur ab alto, vel vos anime vestre periculis obviantes, et totius Christianitatis compatientes ruine, magis actu quam eloquiis finem huiusmodi procuretis, dura in brevi calamitas dubitatur ventura super regna varia Latinorum. Sed etsi antea, multis annis, quod in tam gravi scandalo dormiretis, nostra mens fuerit contristata, nunc autem cor nostrum ridet interius cum videmus vestris ex litteris quod pacem in Ecclesia procuretis ad quam nos' nedum semel sed etiam pluries exitastis. Sed quoniam iste actus est compassionis animarum et fidei, restat perquirere vias caritatis et pacis, concordie et amoris, easque perquirimus cum ardenti in Christo desiderio reperire, prout fide Dominica sedeque Petri non fiat inter fidei percultores cum ense, mortibus, cede vel gladio reductio unitatis; ne de nobis inimici nostri congaudeant, dicentes: « Ubi est Deus eorum? » Et ubi, christiane, ubi est Deus tuus? Nam bene merito infidelis, nos sedens, posset dicere tale verbum, si per cedem et sanguinem invicem nos cedamus maxime propter fidem, quam nunc impugnans Agareus

nititur superare et christianos sibi servos efficere, quos Christus a servitute redemit. Ut ergo cum ceteris fratribus nostris et consanguineis regibus contra eum facilius procedamus, in mortem huius tam periculosissimi scismatis perquirimus totis pro viribus vias leves, faciles, breves, exuberes concordie, dilectionis et pacis. Sed quoniam unam de partibus vos principaliter confoveteis qui etiam pacem, si illam non fecte queritis, militanti Ecclesie potestis edicere, ne pro vestra lite Christianitas modo ruat, sicut nos exitastis, ad pacem viam brevem et patibilem, inter redemptos a Christo placabilem, mente pura et simplici, ostendatis, ut cognoscat mundus evidentius quod vestra cum verbis opera concordatis. Nam varii dicunt et non faciunt, et jam re vera adest casus quod reges et principes, nec Christianitas, pondus tanti scismatis et negligentiam non poterit ulterius sustinere. Cessare ergo tale scandalum procurate, ne etiam vobis concertantibus deterius inde contingat, ut etiam evitetis exterminium gladii bisacuti, memores quomodo in ipsis rudimentis Ecclesie boni viri et sancti pastores recusabant ascendere sedem Petri. Modo autem etiam cum ense et sanguine est quibusdam gaudiosus ascensus, infinitis pro eis pereuntibus, animabus non instar pii Clementis qui, electus a Petro, Linum et Cletum se fecit precedere, ut successionis scandalum in pontificatu cessaret. An non videtis, rogamus, scandalum tollens devocionem ad Christum, reverenciam sacerdotii et ministrorum cultus eterni, fovens et seminans discordias inter reges, amorem interficiens inter linguas, in sacramentis dans materiam dubitandi et etiam hesitandi, in itinere salvandorum infidelibus prebens audaciam christianis a cetero dominandi. Quomodo ergo cum tanto discrimine preesse contendit aliquis christianus? Qua de re in hoc firmamus mentem vestram, ut verbum cum actibus debitis propter Syon et propter Jherusalem non quiescat donec egrediatur, ut splendor, justus et unicus vicarius Jhesu Christi.

Littera regis ad alios reges.

« Finis christianorum »! nunc exclamat paganitas. Nostre fidei matre gravi ex scismate denigrata, dormitantibus tam diu devocione pervigili et antiqua peritia prelatorum, ut in plerisque videatur, heu dolor! nunc adimpletum illud propheticum : propheta namque et sacerdos abierunt in terram, quam solum modo contemplantes, a terra contenebrati, que celorum sunt videntur oblitii. Unde sancta cessat predicatio, crescit indevocio populi, et erroris seruntur evidentius plantamenta. Ex qua scisura christianus suum honorem retrahit proximo debitum et amorem.

Lingua aliam linguam detestatur ex ea, et natio sibi nationem proximam. Ridet Ebreus de Christicola et derridet ei vilissimus Saracenus. Et inter hec clamat crucis adversarius : « Nullus qui lugeat in Ecclesia Petrus, nullus Paulus qui corpus pro veritate exhibeat. Nunc deficit Origenes in Grecia, et non est in Ytalia aliquis Augustinus. Quis in tanto scandalo nunc apparet Constantinus in imperio? Ubi in Francia magnus Carolus, ubi in Anglia pugil Ecclesie Ottobertus, ubi magnus Fernandus in Yspania, laudabilis in Arragonia Jacobus, et in Navarra catholicus Ludovicus? Ubi nunc clarus Otho in Ungaria, ubi in Chipro devocio regis Petri? Omnes, inquit, infideles christiani declinaverunt simul, et ex eis non est qui faciat bonum ». Et ecce hymnum, ecce omeliam, ecce cantum, ecce sinphoniam quam hodie de nobis extollit gens ex terra et secta quelibet infidelis. Certe in tantum est nostris in auribus durus iste sermo ut cor nostrum etiam usque ad animam compunctionis gladio perforetur. Oportet enim, prout cogitamus, oportet quod, ex quo sic dormitat ecclesiasticorum provisio, surgat celeriter nunc devocio laycalis, ne longius progressa infirmitas perimi non valeat, dum nostre fidei satagit palpare medullas. Regalis igitur omnium catholicorum auctoritas, que tam diu ecclesiasticorum expectavit remedia, que tacuit tam longeve velut parturiens, nunc loquatur, quam citius cogitemus omnes de remediis, ut pestis hec periculosissima sopiatur; in hoc sancto negotio fidei inter nos omne odium depellatur, omnis cesset rancor et jurgium, nulla nos retrahat litigandi cupiditas, nulla ostilitas nos conturbet. In hoc Anglicus sit Gallicus et Gallicus sit Anglicus. In hoc operetur sola fidei nostre compassio, sola Christi caritas dominetur. In hoc Ytalicus non discernatur ab Ungaro, nec discrepet Latinus a Greco. Eya ! impleatur nunc, optamus, illud propheticum : « omnes reges congregati sunt et convenerunt in unum ». Hec sit, rogitamus, omni nostrum una opinio, ut cuncta temporalia dormiant donec via fuerit, juvante Sancto Spiritu, demonstrata per quam, sine discrimine cunctorum Christum colentium, sit in Ecclesia unus pastor. Nobis autem quod vos in vestris consiliis de modo et viis reperieritis, quanto bene poteritis, citius significare complaceat ad laudem, honorem et gloriam ac beneplacitum Creatoris.

Hic scribit rex Romanis.

A nostra memoria non recedit quale vel quantum vestrum fuerit imperium, quanta auctoritate Romanorum senatus consilio, quantum gravi scientia et prudentia, quam decorum, quam potens armorum, industria

et virtute, et ubique quam formidabile nomen, ita ut in unam totum orbem redegerit monarchiam; et quamvis illa civitas quasi mater antiqua regnorum multo temporali prefulserit prefulgeatque honore, hoc tamen nomen eius constituit plurimum¹ esse magnificum quod regum Rex et Dominus ipsius sedem excellentissimam ordinavit in ea, quam esse voluit cunctorum fidelium dominam et magistram, a qua ultricem in sceleratos sue mortis manum adduxit, ex qua tot evangelicos sacre fidei, tot doctores sacri eloquii totque sancte Ecclesie fundatores super totum orbem languidum irroravit, et quamvis sit magnum edicere quod cunctis hec fere nationibus fuerit dominata, hoc tamen maius est quod per eam Christus cunctis elegerit dominari, et licet armorum multis evecta sit illa prodigiis, variis victoriis predicata, multo tamen longius est quod per fidem Christi et sedem Petri est gloriosius decorata. Cuius etiam multis temporibus resplenduit domus nostra gloria et corona. O quam gloriosum est nobis, sepe ante mentis oculos memorari quomodo magnus Carolus, rex Francie, rex etiam Romanorum, ex quo nomen imperatoris assumpsit, regnum Viennense, regnum Nemausense, regnum Carcassonense, usque Burdegalas regnum Girundense, regna Navarre, Arragonie et Cathalonie, et omnes fere partes Yspanicas Romano imperio integravit, que a fera bestia sarracenicæ fuerant occupata. Post cuius obitum ipsius successores, nostrique predecessores quatuor successive regnum Francie regnumque vestrum et imperium tenuerunt. Quis cogitat quod simus aliquando inmemores huius glorie, honoris et laudis? An non recementes etiam erimus magnificentie et amoris exhibitorum dudum per vestros Romanos Carolo primo regi Sicilie, antea comiti Provincie, fratri sancti Ludovici, quem ante conquestam regni Neapolis decoravit vestra civitas senatoria dignitate, suum exercitum quem Rome congregavit paulatim tam benigne et benivole receptando, et in progressu ad regnum contra Magfredum tam animose manu bellica coadjuvit donec regnum perciperet quod optabat? Absit quod nos tam fidum amorem, ligum tam inveteratam, tamque conjunctas coronas a proprio amore nostris velimus in temporibus separare, quos desideramus adhuc cariori dilectione conjungi. Verum prout vestra dilectio non ignorat, satore instigante malorum qui a principio sue ruine semper fidem dividere procuravit, ut divisa, regna fidelium facilius desolentur, scisma a tempore mortis felicitis Gregorii in Christianitate duravit, et quamvis satis, ut convenit, haberemus ad eius exterminationem propositum, tamen in vestra civitate nunc sedens, partem fovens dicti periculosissimi scismatis,

1. V. plurimus, P. plurius.

nos pluries requisivit quatinus ad emendationem huius morbi que medelam vellemus a cetero cogitare. Nos vero eidem scribimus in hunc modum et dudum etiam. Vos igitur dominos de senatu et prudentes consulares regie civitatis quos non dubitamus de malo huiusmodi contristatos, quos etiam non ignoramus insontes de tumultu facto per pauperes et homines non sani consilii, tempore inchoati scismatis nunc currentis, in Christo requirimus et rogamus quatinus vias breviores et amabiliiores, quas in vestro consilio magno repperieretis, nobis velitis intimare; in hoc habentes, prout confidimus, pre oculis solum Deum, de cuius sponsa nunc agitur diutius flagellata.

Opinione mea, princeps dominabilis, reges et principes christiani qui in tam grandi dispendio dormiunt, resurgent a sompno et vobiscum vigilabunt super viis ad scisma tollendum. Cetera vero ex quibus forsitan prodiit istud scisma sunt per summum pontificem reparanda, ut dentur beneficia sine affectione carnali; quoniam dissipat Deus eos qui volunt Dei scumarium jure hereditario possidere, et de victimis crucifixis bibere vinum libaminum, sine fructu non prodesse sed preesse querentes cum statu et pompa in populo christiano; in quorum promotione preter mala quibus gravantur ecclesie est vestrum etiam interesse; nam si mali homines vel ignari vestro promoveantur in regno, ibi mala semina seminabunt et malas efficient suas oves sicut facit discolas malus pastor; quia euvangelium mentiri non potest, mala arbor malos fructus facit, et maxime isto in tempore imperitos et ignaros ad dignitates vocare gravius est, quoniam in tempore scismatis et in fine quam maxime in populo cadunt dubia et errores. Querunt jam layci an crisma quod conficitur isto tempore sit saluiferum, utrum congrue hodie baptizetur, utrum ad sacros promoti per illum et per istum recipiant potestatem. Ymo varii, ex ignorantia juris et etiam dubii veritatis, non curant audire missas promotorum a tempore scismatis inchoati, et, si non esset scandalum audientibus, alia dubitant graviora, que certe melius est tacere quam loqui. Expedit ergo habere prelatos theologie et canonum aliarumque scientiarum sanctarum expertos? Certe sic! Et homines bone conversationis et vite. Nec modicum bonum extimo si, ut fiat a cetero sancta et discreta in prelaturis promotio, domino summo pontifici supplicetis, sed nec vacantibus dignitatibus vos ipse pro quolibet petente scribatis; credo quod Deo faceretis magnum servitium si expectaretis quod per viam Sancti Spiritus esset electio celebrata, et si vobis dignus appareret electus, eum nedum impedire, ymo pro eo supradictum dominum pontificem deprecari; nam unus de gremio vacantis ecclesie

melius novit conservare et reparare talem ecclesiam quam superveniens unus novus. Sed si vos ad dignitates juvetis juvenes et forsán ignaros ascendere, caveatis de ofensione divina, quam quidam magnus princeps in scribendo offendere dubitans, ut dicit Valerius Maximus, pro aliquo nunquam scripsit, non credens aliquorum hominum preter suam cognoscere nequitiam vel etiam bonitatem. Non tamen propter hoc dico dampnandum quod princeps scribat dum pro dignis et sine juris prejudicio alieni. Item quando ignari promoventur, est etiam vestrum non modicum interesse, quia propter eorum fragile regimen subditi ad vos et ad vestrum habent recurrere parlamentum, et fit quandoque ut contra ecclesiasticos conturbemini, et ponatis manum; ubi si essent boni regiminis, nec verbum audiretis nec etiam parlamentum. Et interdum sunt etiam tales casus, in quibus quomodo se vestra juridicio intromittit, non dubitat modicum canonista, sed ex importunitate aggravatorum per eos; et etiam eorum ignorantia vel mala inducit hoc et incorrigibilis et intollerabilis vita. Velit Dominacio vestra, princeps serenissime, hec a paupere scripta cum benigna voluntate suscipere, per humilitatem Eius qui semper humilia respicit in celo etiam et in terra, qui vos misericorditer conservare dignetur ad longum et felice regimen huius regni et omnium fidelium christianorum.

GLOSSAIRE

Abréviations : *inf.* infinitif ; *pi.* présent de l'indicatif ; *ps.* présent du subjonctif ; *ii.* imparfait de l'indicatif ; *is.* imparfait du subjonctif ; *pr.* prétérit ; *f.* futur ; *c.* conditionnel ; *imp.* impératif ; *ppr.* participe présent ; *pp.* participe passé. Les indications de temps sont suivies d'un chiffre indiquant la personne.

Les *y* sont classés sous *i*. Les chiffres gras sont ceux du texte en prose.

a **1, 3** etc. ; *v.* ad.
 abaisser *inf.* 1352.
 abbaye 174, 1215.
 abisme 1248, 1315.
 accointement **72**, *connaissance*.
 accorder *inf.* 924.
 accord 392, *assentiment*.
 accuser *ppr.* 1535, *pp.* 195, V 1531.
 achat 265.
 acheter *inf.* 1228, **219**, *f3.* 264, *f5.* 690, *f6.* 1377.
 achever *prt.* 11.
 achoison 890, 1343, **267**, *cause*.
 accompaignier *pp.* **116**.
 acomplir *inf.* 10.
 accueil 327.
 ad (= a) 1284, 1290, 1298, **217**.
 adcertes (asert) 333, **226**, *certainement*.
 adherent 1231.
 administracion **41**.
 adonner (s') *is6.* **51**.
 adont 791, **205**, *alors*.
 advenir (vbe) *pr3.* **179**, *arriver*, (subst.) 1294, *avenir*.
 adventure *v.* aventure.
 adviser, adviser. de, s'adviser *pi4.* 686,

fi. 724, *pp.* 745, 837, *voir*, *pp.* **255** conseiller.
 adviz 22, **110**, 725, 839, 1316, **245, 272**, *opinion*, par a. 708, *avec intention*, il est a. **31, 79**, 1268, *il paraît, il est clair*.
 affaire **36** = à faire, **103**, *fortune, rang*, 638, 1308, *affaire*.
 affermer *inf.* 1284, *affirmer*.
 agreer *pi3.* 742, *satisfaire*.
 ains **46, 67**, 115 etc., *mais, au contraire*.
 ainsy 33, 510 etc.
 aler *inf.* 87, 289 etc., *pir.* voys 96, voy 710, *pi2.* 697, *pi3.* 368, *pi6.* 89 etc., *psr.* aille 98, *ii6.* 647, *is2.* 1107, *fi.* 221 etc., *f5.* 738, *c3.* 692, *imp3.* 542, *imp5.* 681 ; s'en a. *pir.* 96, *pi6.* **175**, *pr1.* 89, *f5.* **214**.
 ame **25**, 764.
 amender *inf.* **27**, 397.
 amendir *pp.* 1195, *amoindrir*.
 amer *inf.* 891, *pi5.* amés **73**, *pi6.* 47 etc., *ii3.* amoit 1160, M 1479, aymoît V 1479, *is6.* **54**, *pr3.* **55** etc., *c6.* 159, *pp.* 70, *aimer*.
 ami 391, 415 etc.

- amont 216, *en haut*.
 amour (s. f.) 140, 167, 804, 1041, 1305.
 an 28, 254 *etc.*
 ancien 106, 455, 630, 1384, 260.
 anciennement 246.
 infidélité 1276.
 angel 1288, *ange*.
 angle 182, *coin*.
 année 16, 799, 1115.
 annemi 33, 175, 518, 785, 1345.
 annuy 428, 183.
 annuyoux 982.
 apostume 1457, *abcès*.
 appaisier *pp.* 75.
 appareil 851, *train, luxe*.
 apparicion 83.
 appartenir *pi3.* 1499, 145, *pi6.* 1501, (s'a.) *f6.* 7, *convenir*.
 appel 1145.
 appeler *pi3.* 1048, *pp.* 1053.
 apert 334, *habile*.
 appertement 30, *clairement*.
 approuchier *inf.* 69, *pi3.* 1269, *ii6.* 1068.
 apprendre *pr3.* 1040, *pp.* appris 420, 539, 728, 1182, *apris* 683, 1473, *apprendre*, *instruire*.
 après 20, 80 *etc.*
 ardre *pp.* 237, *brûler*.
 arene 64.
 argent 821, 861 *etc.*
 arme 318, 458 *etc.*
 armer (s') *pi5.* 524, *pi6.* 535, *pp.* 525.
 armeure 534.
 arquiman 136, *alchimiste*.
 arroy 372.
 art 116, (s. f.) 123; (s. m.) 127, 238; *etc.*
 article 362, 1146.
 asert 333 (*v.* *adcertes*).
 asseoir *pr3.* assis(t) 936, *établir*.
 assureur *pp.* 351.
 assez 36 *etc.*
 assigner *pr3.* 1060.
 atour 846, 851.
 atraire *inf.* 1327, *amener*.
 attrapper *pp.* 249.
 attendre *inf.* 452, *soutenir*; *inf. subst.* 236, *ppr.* 143.
 aucun 48, 70 *etc.*
 aucunement 77, 98, 157, 158, *de quelque façon*.
 audience 134.
 aujourd'uy 27, 122, 278, 427.
 aussy 16, 18 *etc.*
 autre 21, 39 *etc.*
 autrement 29, 262 *etc.*
 autretel 268, *pareil*.
 autruy 897.
 avancement 33.
 avancer (s') *pi3.* 146.
 avant 681, 832 *etc.*
 avantage 715.
 avarice 60, 1248, 1250.
 avec (avecques) 17 *etc.*
 avenent (a l') 1443, *en proportion*.
 aventure 86, *hasard*; par a. 102, 214, *peut-être*.
 avoir (subst.) 61, 62, 63, 1117; *inf.* 63 *etc.*, aver 503, *pir.* 14 *etc.*, *pi2.* 683 *etc.*, *pi3.* 32 *etc.*, *pi4.* 53 *etc.*, *pi5.* 44 *etc.*, *pi6.* 34 *etc.*, *ps3.* 103 *etc.*, *ps5.* 36, *iir.* 791, *ii3.* 59 *etc.*, *ii4.* 922, *ii6.* 551 *etc.*, *is3.* 254, 263, *is5.* 413 *etc.*, *is6.* 149 *etc.*, *pr3.* eust 186, M 1369, ot 51, 293, 123, 983, 1006, 1164, V 1369, *pr6.* orent 1182, *f3.* 83 *etc.*, *f5.* 43 *etc.*, *f6.* 369 *etc.*, *c4.* 412 *etc.*, *c6.* 1209, 1488, *imp3.* 542, *imp5.* 533, *pp.* 53 *etc.*; a. chier *c4.* 412, *aimer*, a. mercy *pi5.* 299, *faire grâce*, a. mer-veille *pir.* 148, *s'étonner*, a. pardon *f5.* 92, *pardonner*, a. pour *pi6.* 361, *tenir pour*.
 bahu 480, *bahut*.
 baillier *inf.* 259, *donner*.
 barat 612, 1541, *fourberie*.
 baronnee 1229, 219.
 barrette 505.
 bas (adj. et adv.) 145, 1045 *etc.*
 bataille 177, 519, 527, 537, 587.
 baverie 930, *bavardage*.
 bel 58, 63 *etc.*, (adv.) 13.
 benefice 1206, 1222, 1339, 141.
 beneurer *pp.* 49, *rendre heureux*.
 benignement 136.
 benoyst 22, *béni*.

- bevrage 475, *bi evage*.
 bien (subst.) **25** etc., (adv.) **50** etc., *comp.*
 mieulx 547 etc., *sup.* mieulx 1014.
 bievre 788, *castor*.
 bihaiz **268**, *voie détournée*.
 blanc 429, 431, 672, 859; b. mengier 450,
 863; (subst.) 1021, *pièce de monnaie*.
 blasme 236, 931.
 blasmer *inf.* 680, 961, *pi5.* **100**, *pr3.*
 475:
 blonde 878, ? *propre*.
 boire *inf.* 1445, *pi6.* 1443, *pp.* 5, 1456.
 bon (adj.) **23** etc., (adv.) 13.
 bonnement **21**.
 bonté 190, 483, 489.
 boubance 669, *débauche*.
 bouche 671.
 bouillent 618.
 bourse 60.
 bouter *pi3.* 215, *pousser*.
 branche **181**, **182**, **185**.
 braz 575.
 brebis 655.
 brièvement **159**, *en peu de temps*.
 brisier (peage) *pp.* **254**, *ne pas acquitter*
 les droits de péage.
 buzart 1381, *busard*.

 ça 248, 283, 782.
 camelin (adj.) 449, *sauce c.*, (subst.)
 1382, *étouffe de poil de chèvre, mélangé*
 de laine et de soie.
 campane **198**, *cloche*.
 camus 1455, *penaud*.
 canart 425.
 canon (adj.) 950, (subst.) 117.
 cappitaine 556, 624, 1189.
 car **15** etc.; **21**, 1031, **132**, *puisque*;
 quer M 27, M 92.
 cardinal 1081, 1099, 1119, 1205.
 cas 142, 152 etc.
 cause **257**.
 ceans 14, **100**.
 celer *pp.* 898.
 cent 28, 268 etc.
 cert (pour c.) 1413, *certainement*.
 certain 68, 366 etc.; pour c. 437, 1297,
 1432.
 certes **66**, 82 etc.
 cesser *inf.* M 43, 1295.
 cession 1319.
 chace **15**.
 chaere 1077, *le Saint-Siège*.
 chaloir *inf.* 74; *pi3.* 447, *ii3.* 477.
 champ 177, 464, 1169, 1172.
 chançon 121, 1542.
 chanoine 1095.
 chapellain 844, 1050, 1054.
 chaperon 505, *coiffure en drap*.
 chappe 842, *manteau ouvert à larges*
 manches.
 chappel 653, 786, 875, 1087, *chapeau*.
 chappon 424, 548.
 char 67, *chair*; 423, 441, *viande*.
 charbon **117**.
 charge **38**, **188**, **200**.
 chargier *inf.* **191**, *pp.* 1201.
 charitable 632.
 charité 379, 634, 665, 1402, 1525.
 chastoyer *inf.* 1485, 1510, *pi3.* 995, *pp.*
 239, *châtier*.
 chault (adj.) **14**, 448; (subst.) 497, 541,
 1441, 1452, 1456.
 chausse 653.
 chemin 85, 95 etc.
 cheminel 96, *sentier*.
 chemise 431.
 cheoir *pi3.* 529, *pp.* 1219, *tomber*; ch.
 a.... *pi3.* **214**, *convenir à*.
 chestiveté 162, *misère*.
 cheval 657, 843.
 chevalereux 1350, *possédant les vertus*
 d'un chevalier.
 chevalerie 637, 1392.
 chevalier 474, 483 etc.
 chevance **235**, **238**, **240**, *prêt*.
 chevauchier *inf.* 513, *pi6.* 538.
 chevrel 424, *chevreau*.
 chezal 658, *manoir entouré de terres*
 propres à la culture.
 chief 530, 1281, *tête*.
 chier 141, 159, 412; (adv.) 690, 825.
 chiere 996, *mine*.
 chierement **237**.
 chose **5**, **21** etc.
 chosette **73**, **230**.

- ci 1, 8 *etc.*
 ciel 76, 128, 1534.
 cimetiire 626, *cimetièrre.*
 cité 355, 463, 748, 1054, 1228.
 clarté 954.
 cler 32, 438, 1317, 1517, *clair.*
 clerc 16, 53 *etc.*
 clèrement 405, 568, 1089, *clairement.*
 clergel (pl. clergaux) 1266, *clerc.*
 clergie 1200, 1393.
 colompne 189, *colonne.*
 com (comme) 64, 68 *etc.*
 combatre *inf.* 1175, *pr3.* 1171.
 combien 729, 203; c. que 18, 36, 58, 71, 198, *bien que.*
 commencement 1055.
 commencier *pr3.* 1184; c. a *pr3.* 94, 124, 181, 182, 186, 205, 206, *pr6.* 1127; c. de *pr3.* 183, *pr6.* 1082, *pp.* 1326.
 comment 24, 395 *etc.*; 136, *que.*
 commettre *pp.* 42.
 commission 227.
 commun 4, 29, 1120, 171.
 communement 174, 220.
 compagnie 348, 638 *etc.*
 compain 189, *ami.*
 comparacion 64.
 complainte 1140.
 complir *pr3.* 972, *achever.*
 compte 41; 214, *conte.*
 compter *pp.* 874.
 conclusion 42, 994, 1136, 1328, 1540.
 concorde 167.
 condempner *pp.* 123, 1532, *condamner.*
 confesser *f3.* 265.
 confesseur 959.
 confisquer *inf.* 258, *pp.* 241, 251.
 confondre *inf.* 97, *pi3.* 173, *pp.* 1233.
 congnoissance 72, *connaissance.*
 congnoistre *pi1.* 767, *ps3.* 1066, *f3.* 159, *pp.* 338 *etc.*, *connaître.*
 cōjoindre *pi3.* 375.
 connestable 164.
 connin 425, *lapin.*
 conquerre *inf.* 414, *pp.* 416, *conquérir.*
 conqueste 168.
 onscience 44.
 conseil 24, 108 *etc.*, pl. consaulx 42.
 conseillier (subst.) 1050, 1431; (vbe) *pi3.* 46, *f5.* 45. *imp3.* conseil 1309, *pp.* 45.
 conté 1229.
 contempler *ppr.* 1289.
 contenance 321.
 content 1072.
 contraire 159.
 contre 31, 115 *etc.*
 contrefaire *inf.* 594.
 controuver *pr3.* 120, *inventer.*
 convenable 1503.
 convenir *pi3.* 619, 193.
 copie 8, 22.
 coquin 136.
 corbin 1160, *corbeau.*
 cornart 488, *sol.*
 corps 25, 431, 588, 1459.
 corruptible 110.
 costé 552.
 cote 176, 462, 552, *cotte.*
 couche 672.
 couchier (*inf.* subst.) 462, *f6.* 659.
 couleur 482.
 coulourer *pp.* 856.
 coulpe 46, *faute.*
 coup 520, 521, 577.
 couper *pp.* 1281.
 cour v. court.
 couraige 37, 536, 750, *cœur.*
 courge 180, 184 *etc.*
 courir *pi3.* 288, *pi6.* 27.
 courjon 184, 194, 200, *petite courge.*
 courratier 279, 1109, *courtier.*
 courroucier *inf.* 160, 161, 225, *pr3.* 114, *pp.* 31.
 courroux 1295.
 cours 220.
 court 105, 871, 1107, 1129, 1213, 1227, 132, *cour.*
 cousin 149, 151.
 coustel 654, 1470, *couteau.*
 coustumer *inf.* 579, *accoutumer;* *pp.* 551, *s'habituer à.*
 coustumier 457.
 couventuel 1216, *conventuel.*
 craindre *inf.* 146, *pir.* 213, *pi6.* 573.
 crainte 48, 1512.

- creable 948, *croyable*.
 créer *pp.* 133.
 creminel 1302.
 cremour 370, *crainte*.
 crestien 29, 62 *etc.*
 crestienté 29, 189 *etc.*
 crever *fr.* 194.
 crier *pr.* 1166.
 croire *inf.* 96, 850, *pi.* 92 *etc.*, *pi.* 542, *pi.* 4. creons 1147, *fr.* 1263, *imp.* 408, *pp.* 144 *etc.*
 croistre *ii.* 200.
 crudelité 380, *cruauté*.
 cruel 1162.
 cuer 75, 143 *etc.*, *cœur*.
 cuidier *pi.* 2. 699, *pi.* 3. 59 *etc.*, *pi.* 5. 339, 469, *pi.* 6. 137, *ii.* 3. 155, 225, *ii.* 6. 226, *pr.* 1. 115, *pp.* 60, *croire*.
 cuisine 447, 607.
 cure 58, 397, 440, 444, 484, *souci*.
 curieux 877, *soigné*.

 daignier *pi.* 3. 1463, *fr.* 445.
 dam V 1234, *seigneur*, 1461, *dommage*.
 dame 2, 560 *etc.*
 dampner *pp.* 194.
 dangereux 105.
 dangier 880, *travail*, *privation*; sans d. 864, *largement*.
 dant 83, 835, M 1234, 204, *seigneur*.
 datillier 176, 180 *etc.*, *dattier*.
 de 1, 3 *etc.*
 deable 147, 163, 1273.
 debat 387, 407 *etc.*
 debatant 1320, *litigant*.
 deça 312, 647, 1147, 142.
 declairer *pi.* 5. 901, *éclaircir*.
 decliner *pi.* 3. 1250, *empirer*.
 decret 62, 117, 955, 218, M 1543 a.
 decretale 947.
 dedens 180.
 defaillir *pi.* 3. 1046, *tomber*; 1453, *faire défaut*.
 deffaie *inf.* 1474, 1476.
 deffault 522, 761, 1457.
 dehors 788.
 dela 702, 709, 733, 813, 1148.
 delay 912.

 delit 19, 673, 891, *délice*, *plaisir*.
 delivre 1141, *libre*.
 delivrer *fr.* 134.
 demain 426.
 demaine 1399, *rentes appartenant à la couronne*.
 demander *inf.* 805 *etc.*, *pi.* 3. 233, 245, *ii.* 3. 193, *pp.* 254.
 demener *inf.* 1017, *mener*.
 demi 205.
 demonstrier *ii.* 3. 1478, *montrer*.
 demourance 463, *habitation*.
 demourant 1516, *restant*.
 demourer *pi.* 5. 17, *fr.* 240.
 denier 826, 1110, 1345, 1361.
 dens (M. dans) 1282.
 dent 791.
 departir *inf.* 140, *pi.* 3. 376, *éloigner*.
 deport 89, *plaisir*, *distraktion*.
 deporter 111, *endurer*; 470, (se d.) 647, *s'amuser*.
 depuis 1084.
 derr[enier] 55.
 derrieres 117.
 desconfire *pp.* 1177, *mettre en dérouté*.
 desconfort 1441, *découragement*.
 desconnoissent 1341, *ingrat*.
 descort 368, 371, *désaccord*.
 descouvert 453.
 descroistre *pp.* 184, *diminuer*.
 desheriter *fr.* 3. 167, *pp.* 253.
 desir 920.
 desirer *pi.* 75, 229, *ii.* 244.
 desmarier *inf.* 777.
 desmesure 1244, *excès*.
 despendre *pi.* 3. 870, *fr.* 814, *dépenser*.
 despit 1187, 207, *mépris*, *propos méprisant*.
 desplaisir 986.
 desplumer (la robe) *inf.* 1359, *flatter*.
 despouillier *pi.* 6. 1397, *pp.* 1165, 1217.
 desrober *inf.* 89, 227, *pp.* 262.
 desroy 104, 922, *dommage*, 229, *vice*.
 desroyer *pi.* 3. 990, *mettre en désarroi*.
 dessoubz 195.
 dessourdre 677, ? *désordre*.
 dessus 7, 76 *etc.*
 destresse 905.

- destrier 843.
 desvestir *inf.* 444, *se dévêtir*.
 deurement 87, *dument*.
 deux 1372, 1449, **205**, **236**.
 devant 864, **217**, **259**.
 devenir *pp.* 40, 88.
 devin 135.
 devis 1102, 1106, *disposition*.
 devise (a d.) 1028, *à souhait*.
 devocion 41, 889.
 devoir (subst.) 1327 *etc.*, (vbe) *pir.* **104** *etc.*, *pi2.* 77, *pi3.* **38** *etc.*, *is3.* 237, *is6.* 1221, *c3.* 923 *etc.*, *pp.* **40** *etc.*
 devotedement **135**.
 dieu **9**, **20**, *etc.*
 diffame 932, 1489, *déshonneur*.
 diffamer (subst.) 1537, *pp.* 157, 211, M 1531.
 difference **40**.
 difficulté 1310, 1321.
 digerer *inf.* 1444.
 dignité 1093, 1206.
 dilicieusement 421, 1436, *délicatement*.
 diligemment 19.
 diligence **24**.
 dimanche 651.
 dire *inf.* **86** *etc.*, *pi1.* dy 278, 300 *etc.*,
 dys 1158, *pi3.* dit **62** *etc.*, dist V **95**, 685,
 M 823, V **172**, *pi4.* 507, *pi5.* 337 *etc.*,
pi6. **233**, *ps3.* 1089, *ii1.* **102** *etc.*, *ii3.*
48 *etc.*, *is1.* 22, *pr3.* dist **114** *etc.*,
 ?dit M 295, *pr6.* 1085 *etc.*, *fi.* 301 *etc.*,
f5. 832, 1426, *f6.* 81, *imp.* 2. 698, *imp.*
 5. 244 *etc.*, *pp.* dit **6**, **7** *etc.*, dist M
 819.
 disme M 1125 (V diziesme), *décime*.
 diversité 378.
 divin 66, 111, 1223.
 division 165, 169 *etc.*
 dix **243**.
 dommage 589, 784 *etc.*
 don 166, 799, 805, 1342, 1353.
 doncques v. dont.
 donner *inf.* 576 *etc.*, *pi3.* **65** *etc.*, *ps3.*
 doit 1042, *ii6.* 460, *pr3.* 1059 *etc.*,
imp3. doit **12**, V 1420, 1423, **273**,
 doinst M 1420, *pp.* **42** *etc.*
 dont (conj.) 362, 364, 393, 802, 1296,
 doncques 77, 533; (adv.) **64**, 83, 153,
 882, 894, 1505, 1509, *d'ou*.
 doré 859.
 docteur 938, **175**, M 1543 a.
 dottrine 449, 951, 1426.
 dottriner *inf.* 966.
 double 505.
 doute 369, 1506, *crainte*.
 doubter *inf.* 55, 340, *pi1.* **28**, *pp.* 418,
craindre.
 douer *pr6.* 1224, *doter*.
 doulant 153, 682, *affligé*.
 doucement 223.
 douceur 64.
 douleur 409, 905, 1140, 1362.
 doux **11**, 470, 498, 501, 668, 933, (adv.)
 494.
 drap 482, 1501.
 droit 126, 310, 950, 1241, 1243, 1406,
 1415, **246**, (adj.) 1242; 1381, *vrai*.
 duc **20**, **34** *etc.*
 dueil (pl. dueilx) **118**, 78, 328, 678, **198**.
 dur 288, 533, 1439, **129**.
 durée **81**.
 durement **29**, **47**, 150.
 durer *inf.* 209 *etc.*, *pi3.* 527, 674, **178**,
pi6. durent 1538, *f3.* 1325, *pp.* 925.
 durté 539.
 eage (M. aage) **203**.
 eaue 217, 438, 461.
 effect **26** (v. mettre).
 eglise **32**, **33** *etc.*
 election 1077, 1079.
 embracer *pi3.* 996.
 emmener *imp3.* **81**.
 emperiere **65**, 886, 1059, 1159, 1170.
 empeschier *pi3.* **60**, 904, *pp.* **168**.
 empettre *inf.* 1070, *pp.* 1205, *obtenir*
par des prières.
 emporter *inf.* 324, *pi3.* **71**, *ps3.* **69**, *f3.*
 262, 821.
 emprise 688, *entreprise*, 953, *étendue*.
 emprisonner *inf.* **258**, *pi6.* **251**, *pp.* **188**.
 empron 442, ? *en suffisance*, v. pron.
 emprunter *inf.* **233**.
 en (prep.) **5** *etc.*, (pron.) **7** *etc.*; 'n (pron.)

- 130, 149, 791, M 919, 1403, 1409, **235**;
v. ens, ent.
- enclin 112, 1427.
- encontrée 344, *rencontre*.
- encor 868, M 885, 1141, 1293, 1425;
encore 1472; encores 615, 786, 795,
798, 807, 832, 1111, 1306, 1452, **171**,
177, **223**.
- encourir *inf.* 80.
- endormir (s') *pr.* 92.
- endroit (de soy) 1278, *en ce qui con-*
cerne.
- endurer *inf.* 650.
- enfant 493, 499, 984, **197**.
- enfer 1249.
- engendrer *pi.* 1249.
- engin 896, *ruse, tromperie*.
- enluminer *pi.* 1322, *éclairer*.
- ennuyer *pi.* 514, *être pénible à*.
- ennuit (M. anuit) 5, *cette nuit*.
- enquerre *inf.* 400, 1471.
- ens (prép.) **89**.
- ensamble **61**.
- ent (pron.) 834, **230**.
- entencion **131**.
- entendre *inf.* **155**, *pi.* 308, *pi.* 978,
1467, *imp.* 403, 1542, *pp.* 1111, *pp.*
73, **128**, *entendre, comprendre*.
- entier 336, 1078; par e. 712, 1098.
- entre **38**, 141 *etc.*
- entreprise 713.
- envalée 800, *l'abaisse*.
- envenimer *inf.* 188, *empoisonner*.
- envers 310, 435, 595, 597, 1241, 1242.
- envie **130**.
- envieillir *inf.* 1068, *vieillir*.
- envis 276, *à contre-cœur*.
- envoyer *inf.* **22**, *pi.* 8, **22**, *pi.* 86
etc., *pr.* 1180, *pp.* 20, 312.
- eresie 1275.
- erreur 362.
- es (= en les) 54.
- esbahir *pp.* **96**, 1015, 1018.
- esbatre (s') *pi.* **15**, *se divertir*; (vbè tr.)
inf. 4, *promener*.
- escarlasse 605, 841, 1498, *sorte de drap*
de qualité supérieure.
- esclau (pl. esclaux) 660, *forme proven-*
çale du français esclave.
- escouter *inf.* 93, 247, *pi.* 1515, *pp.* **102**.
- escripre *inf.* **112** *etc.*, *pi.* **78**, *ps.* es-
cripsiez 1529, *pr.* 941 *etc.*, *imp.* 5, 81,
pp. 4 *etc.*
- escript (subst.) **7**, **76**, 1526, **137**.
- escripture **48**, 65, 1539.
- escuyer 844.
- esmerveillier (s') *imp.* 3. M **221**.
- espace **243**.
- espandre *inf.* **183**, *se répandre*.
- espargner *pi.* 801.
- especial (par e.) **4**, **31**, 67, 670, 921, (en
e.) **131**, *surtout*.
- especialment **269**.
- esperance **159**.
- esperit **11**, **80**, 133, 200, 764, 1270.
- espier *inf.* 248.
- espirituel **19**.
- espoir 302.
- esprevier **15**, 646, 1381, *épervier*.
- essaier *inf.* 187, 1511.
- essaucer *inf.* 1082, *exalter*.
- estat **72**, 38 *etc.*, *état, rang; train, habil-*
lement luxueux.
- estatut **260**.
- esté 1543.
- estouffer *pp.* 531.
- estrange **103**.
- estre (subst.) 987, 988, *inf.* 250 *etc.*, *pi.*
6 *etc.*, *pi.* 488 *etc.*, *pi.* **19** *etc.*, *pi.* 5.
88 *etc.*, *pi.* **26** *etc.*, *ps.* **18** *etc.*, *ps.* 6.
1401, **129**, *ii.* 3. 51 *etc.*, *ii.* 6. 887 *etc.*,
is. 1. 21, *is.* 2. 1020, *is.* 3. **97** *etc.*, *is.* 5. 415,
is. 6. 152 *etc.*, *pr.* 1. fu **90**, fu **229**, *pr.* 3.
fu **90**, 114, V 354, **227**, fut **19**, **20**,
53 *etc.*, *pr.* 6. 456 *etc.*, *f.* 3. sera **46** *etc.*,
yert 766, *f.* 6. **67** *etc.*, *cr.* **101** *etc.*,
c. 3. **49** *etc.*, *c.* 4. 286, *c.* 5. 414, *c.* 6. 466,
imp. 5. 700, 1431, *pp.* **162**; *pp.* 153 *etc.*
- estreines **22**, *étrennes*.
- estude **18**, **50**, **51**, **59**.
- estudier *inf.* **60**, **101**, *pi.* 5. 667, *pi.* 6. M
44, **266**, *imp.* 2. 488, *pp.* **56**, *pp.* 1090.
- estuve 1448.
- estuver *inf.* 469, 1447.
- et **2**, **3** *etc.*
- eure 526, **175**, v. heure.

- euvangile 401.
 œuvre 147.
 éveschié 1070.
 évesque 1083.
 excès 27, 1239, 272.
 excommeniement 247, *excommunication*.
 excommenier pp. 242.
 excusacion 91, 294, *excuse*.
 excuser inf. 94.
 exemplari 958, *forme provençale du français exemplaire : ce dont l'exemple peut servir de modèle*.
 exprez (par c.) 238, *assurément*.
- fable 631, 942, 1272.
 façon 1370.
 faillance (sans f.) 1468, *indubitablement*.
 faille (sans f.) 178, 520, 528, 538, *indubitablement*.
 faillir inf. 919 etc., pi3. 521, 528, ii3. 1027, is3. 426, f3. 611.
 fain 452, 477, 574.
 faine 608, *fouine (fourrure de)*.
 faire inf. 39 etc., pi1. 133, pi2. 682, pi3. 166 etc., pi5. 1 etc., pi6. 146 etc., ps3. 1004, ps6. 1010, ii3. 155, 156, is3. 1348, pr1. 3 etc., pr3. fit 1111, 1152, fist 55 etc., pr5. feistes V 101, fistes 102, pr6. 558 etc., ft. 341 etc., f3. 267 etc., f5 8, f6. 612 etc., c3. 111, 914, c6. 553 etc., imp3. 54, ppr. 8, pp. 8 etc.
 fais 186.
 faisan 425.
 fait 69, 204 etc.
 falloir pi3. 98 etc., ii3. faillit 1386, is3. faulst V 1346, fallit M 1346, pr3. 1132, f3. 40, 257, 1332.
 fame 157, bruit; 1488, *femme*.
 farine 70.
 faulseté 24, 155, 211, 220.
 faulx 61 etc.
 faveur 40.
 feal 158, 992, *fidèle*.
 femenyé 675, *le sexe féminin*.
 femme 606, 775, 1493; v. fame.
 ferir inf. 521.
 feste 148, 328 etc.
- feu (subst.) 69, (adj.) 227.
 feve 460.
 fieble 39, *faible*.
 fier 31, 142 etc., *terrible, violent, fort*.
 fierement 94, *rudement*.
 fievre 208.
 figure 214, *caractère*.
 filet 181.
 fille 809.
 filz 389, 609 etc.
 fin (adj.) 450, 605 etc., (subst.) 516, 613 etc.
 finer pp. 294, 343, *finir*.
 finir pp. 186, 331.
 flaterie 79, 1367.
 flatoyer inf. 1358, *flatter*.
 fleur 960, 164, 200; f. de liz 152, 160, 164.
 flourir inf. 183, pi3. 207.
 foi 33, 109 etc.
 fois 41, 107 etc.
 fol 37, 107.
 folie 103, 1150, 1335, 1464.
 fonder inf. 1145.
 fondre inf. 1134.
 force 521.
 fors 54, 1286, *sauf*; fors que 879, *excepté*; 1471 v. tenir.
 fort 39, 458 etc., *fém.* fort 125, (adv.) 57, 500, 904, 1037.
 fouir inf. 16; s'en f. pr3. 1173, *fuir*.
 fouler inf. 384, pp. 36, 220 etc., *opprimer*, inf. 218, *aller au fond*, pp. 430, *épuiser*.
 fourme 5.
 fourrer pp. fourré 93, fourras 1092.
 fourreure 504, 1502.
 franc (subst.) 264, 268, *monnaie*; 314, 692 *Français*, (adj.) 303, 1144, *libre*; 863, 1382, ? bon.
 françoys 315, 320 etc.
 frere 43, 390, 396, 1230.
 fres 860, *frais*.
 friant 472, 856, *apétissant*; 494, 891, *gourmand. voluptueux*.
 froit 452, 481 etc.
 froment 422.
 frommaige 547, 865, 1492.

- fructifier *pi3*. **178**.
 fruit **19, 48, 865, 177, 179**.
 fuerre 445, *fourrage*.
 fumiere 205, *fumée*.
 gai **16**.
 gaige 257, 259 *etc.*
 gaignier *pi6*. 254.
 garde **80**, *protection*; **268**, *gardien*.
 garder *inf.* 71 *etc.*, *pi5*. 769 *etc.*, *ps3*. 16,
 1506, *is6*. **240**, *imp3*. **12**, *pp*. 69.
 gardien 72.
 garir V 1274 v. *guérir*.
 gast 502, *chétif*.
 gaster *pp*. 627; *sc g.* *pi3*. 59, *gaspiller*
 son bien.
 gehiner *inf.* 149, *mettre à la torture*.
 gelée 863.
 geler *pi3*. 1458.
 genette, 730.
 gent 101, 112 *etc.*, *pl.* *gens* **4**, 145, 193
 etc. *pl.* *gent* 1056, 1262.
 gentil (*subst.*) 554, *noble*; (*adj.*) 583,
 744, 1351, 1376, *noble, vaillant*.
 geole 825, 1401.
 geolier 817, 1396.
 germain **149, 151**.
 gesir *inf.* 443, *pi3*. 453.
 getter *inf.* **191**, *pi3*. 207, *pi6*. 560, *pr3*.
 61, 235, *fr.* **194**.
 gibet 626.
 gibier **16, 17**.
 giponnier 600, *tailleur*.
 gloire **81, 849, 938, 1024**.
 glorieux 40, *orgueilleux*.
 glose 406; *mettre en glose* 1506, *expli-*
 quer.
 goudale 1383, *sorte de bière*.
 goutte 1451; (*part. nég.*) 1514.
 gouvernement **37**.
 gouverner *inf.* 43, *pi6*. 818, *pp*. **108**.
 grace **11**, 1323, 1420.
 gracieusement **68**.
 gracieux (*gracioux*) **19, 286, 1010, 1424**.
 graine 207.
 grandement 409, **206**.
 grandesse 496.
 grant **15, etc.**, *fém.* *sg.* *grant* **96, 447**
 etc., grande 810, 871, 1002, 1168, *fém.*
 pl. *grans* 157, 233 *etc.*
 gras 425, 865.
 gré (*en g.*) **11**, *en bon g.* **23**, *de bon g.*
 281, 540; v. *mal*.
 grec *pl.* *grez* 386, *grieux* 1157.
 greigneur 172, 1363, *plus grand*.
 grever *inf.* 1407, *ps6*. **29**, *pr3*. 1163,
 pp. 582 *etc.*, *nuire à, opprimer*.
 grief (*adj.*) 1267, *triste*.
 grimace **207**.
 gris (*subst.*) 840, *robe de petit-gris*.
 gros **184**.
 gueres **51, 527**.
 guérir *inf.* 125, M 1274, *pp*. 1282.
 guerre 52, 169 *etc.*
 guerredon 75, *récompense*.
 guerroyer *inf.* 411.
 guise 599, 1368, *vêtement*.
 habondance 427.
 habondeusement 1429, *somptueusement*.
 haine **137**.
 hardy 335, 1174.
 harnoys 580, *armure*.
 haulcer *pi3*. 218.
 hault **2, 35 etc.**
 haultement 1478.
 haultesse 849, 1043, 1129, **216, gran-**
 deur, gloire; *au pl.* 892, **219, hon-**
 neurs.
 hebergier *inf.* 706.
 herault 1028.
 heritaige 716, 801, 1504.
 heure **89, 93**; (*d'*) *eure* 526, **175**.
 histoire 973.
 hommage **145**.
 homme, n. *sg.* *homs* 110, 763, 766, 1212,
 161, homme 78, 52 etc., *pl.* *hommes*
 38 etc., (*d'*) *ommes* 744.
 honnestement 1340.
 honneur **12, 48, 132, onneur 3, 77,**
 1350, 1522.
 honnourer *pp*. 134, 242 *etc.*
 honte 590, 663, 689, 752, 1356.
 hors **90, 235 etc.**
 hostel 9, 878, 1218.
 hostellier 706.

- houer *inf.* 648.
 huit 1378, *aujourd'hui*.
 huit 268.
 humain 67, 1481.
 humble 1074.
 humblement **10**, **201**.
 idolatrie 1269.
 ignorance **249**.
 ignorant 101.
 imagination **91**, 108.
 impotent 1459.
 incontinent 596, **183**.
 infiel 63, *infidèle*.
 informer *pp.* 1403.
 inique 193.
 iniquité 23, 233.
 injurier *inf.* **131**, **133**.
 irréparable 1219.
 instance 147.
 intérêt 274.
 interpréter *inf.* **136**.
 invoquer *inf.* 137, 1270.
 ire 80, *colère*.
 istement 1074, *état, façon d'être*.
 ister *inf.* 1037, *être, se tenir debout*.
 iver 1543, *hiver*.
 ja 281, 373 *etc.*, *jamais*.
 jacobin **117** *etc.*
 jadis **90**, **101** *etc.*
 jamaiz **110**, 186 *etc.*
 jardin **89**, **91** *etc.*
 jardinier **179**.
 jeune 617, 618 *etc.*, *joyne* 775.
 jeunesse 35, 495, 503, 1460.
 joie **19**, 518, 919, 989, **208**.
 joine 775, *jeune*.
 joly 515, *joyeux*.
 jour, **22**, 258 *etc.*
 journée 269, *v. mettre*.
 juge 619, **257**.
 jugement 1532, 1534.
 juif 30, **116** *etc.*
 jurer *inf.* 751.
 jusque 973, 1198, *jusques* **178**.
 justice **39**, 49 *etc.*
 là 240, 311 *etc.*
 labour 18, *peine*; gens de l. 543, *paysans*.
 labourer *inf.* 545, 649 *etc.*, *pp.* 241.
 laboureur, *pl.* *laboureux* 565.
 laisser *inf.* 956 *etc.*, *pi.* 95, *pi.* 2. *laisses*
 M 79, *laisse* V 79, *pi.* 3. 64 *etc.*, *laist*
 642, *pi.* 5. 543, *pi.* 6. 171 *etc.*, *ps.* 5. 224,
is. 1. 25, *fr.* *lairay* 222 *etc.*, *ci.* *lairoye*
 398, *c.* 3. *lairoit* 392, *imp.* 2. 684, *imp.* 5.
 830, 1528, *pp.* *laissé* V 383, **32**, *laissé*
 M 383, 1116.
 lait 1088, 1267, *laid*, *nuisible*.
 langage 305.
 largement 1314.
 larrecin 612, 781.
 larron 782, **262**, **263**, **265**, *voleur*.
 lart 460, 854.
 las 866, *malheureux*; 883, *las*.
 leal *v.* *loial*.
 leauté *v.* *loiauté*.
 legier 414, 520, (*adv.*) 535, 1494.
 légèrement **174**, **175**, **246**.
 lendit 279, *marchandage* (*allusion à la*
foire célèbre).
 lerne 560, *larme*.
 lesson 913.
 levain 478, *gâteau*.
 lever *inf.* 1406, *is.* 6. 227.
 libel **14**, **83**, *petit livre*.
 lié *fém.* *lie* 996, *joyeux*.
 lier *inf.* **181**.
 lieu **86**, 17, 453, 1122, **191**.
 lige **144**.
 lignage **152**, **153**.
 lire *inf.* 910, *ii.* 913, *professer* (*la théo-*
logie); *pi.* 4. 118, 997, *ps.* 5. 567, *sf.*
136, *pp.* 1052, 1155.
 lit 429, 461 *etc.*
 livre **5**, **18** *etc.*
 loenge **65**.
 loer *inf.* 962, *pi.* 1. *los* 102, *louer*.
 logis 479.
 loi 116, 246 *etc.*
 loial V 158, V 196, 212 *etc.*, *leal* M 158,
 M 196.
 loialment **45**.
 loiauté 213, V 1541, *leauté* M 1541.
 loingtain 909.

lombart 685, 895, **172**.

long **12**, 513 *etc.*

longuement **92**, 209 *etc.*

lors **16**, **49** *etc.*, *alors*.

los 132, *louange*; 1197, *décision*.

luire ? *ppr.* lusans 728.

lumière **32**.

maçon 601.

maçonner, inf. subst. 56, 57, *construction de bâtiments*.

madame **1**, **275**, V 1543 a.

magique (subst.) 194, *magie*.

maille 176, 462.

maillet 226.

main 1076, 1103, 1404.

maint 7 *etc.*

maintenant 210, 648, 1022, **141**, **158**.

maintenir *pi3.* 374.

mais 58 *etc.*; mais que **74**, 446, 481, 515, 555, *pourvu que*.

maison 607, 1131, 1371.

maistre **95** *etc.*

majour 1513.

mal (adj.) 42, 46 *etc.*; mal...gré 652, 838; (subst.) 44, 347 *etc.*; 1450, *maladie*; (adv.) **46** *etc.*; 927 = *mâr*, *en mauvaise heure*.

malade 138, 581, 1283.

maladie 103, 125, 1274.

malandrin 88.

male 480.

malement **185**.

malostruc 610, 1015, *malotru*.

mandement 249, 779.

mander *pp.* 466.

maniere 206, 1158.

mantel 595.

marchandel 604, *petit marchand*.

marchandise **235**, **251**.

marchant 253, 267 *etc.*

marchié 267.

mariage 768, 778 *etc.*

martir 346, 943.

martre 608.

masle 499.

matiere 1315.

maudire *pi3.* 199.

mauvais 475, 749 *etc.*

mauvaistié 206, 930, **146**, *méchanceté*.

medecine 113, 127.

meffaire (se) *pi3.* **145**, *faire du mal*.

meisme v. *mesme*.

melancolie 771, 929, 1001, 1334, **130**.

membre 500.

memoire **68**, 907, 937.

mendier *inf.* 1062.

mener (joie, dueil, douleur) *pi3.* 2, *pi5.*

208, *ii3.* **117**, *pr3.* 1140, **198**.

mengier, inf. subst. 1445, *inf.* 472 *etc.*, *pi5.* 14, *pi6.* menguent 855, 1442, *ppr.*

656, blanc-mengier 450, 863.

menour 1418, *moindre*.

mensonge 164, 203, 876, 942, 1538.

mensongier 1537, *menteur*.

mentir *inf.* 26, 1285, *pi3.* 1539, *pp.* 198; *inf.* 944, *renier*.

menu **93**, 504, v. *ver*; m. peuple M 43, 143, *populace*.

mer **62**, 242, 744, 782.

merci **30**, **54**, 793, 1000, **190**, *grâce*.

mere 755, 912 *etc.*

merveille (merville) 810, avoir m., de merveilles, **148**, **154**, *s'étonner*.

merveilleux 181, 270.

merveillier (se) *inf.* V **221**, *pp.* 869, *s'étonner*.

merville 810, v. *merveille*.

meschant 135, 356; 613, *miserable*.

meschief **252**, *dommage*.

meschin 614, *pauvre*.

mesme 129, 694, **216**.

mespriser *pp.* 1233.

mestier (estre m.) 796, 1409, *être nécessaire*; avoir m. **137**, *avoir besoin*.

mesure 256, 1245.

mes (pl.) 862, *mets*.

mettre *inf.* **6** *etc.*, *pi3.* 70 *etc.*, *pi5.* 18, *pi6.* 56, *ps3.* 506 *etc.*, ? *is3.* **143**,

pr6. 1138, *f6.* 776, *c3.* 1497, *c6.* **50**,

imp3. 1516, *pp.* 91 *etc.*; m. a effect **26**,

exécuter; m. journée *pp.* 629, *fixer un*

jour; mettre en glose *imp3.* 1516,

expliquer; mettre au néant *pi3.* 1034,

anéantir.

meur 620, *mür*.

- meureté (M meurté) 621, *maturité*.
meurs 376, *mœurs*.
midy (M miedy) 734, *le Sud*.
mie (part nég.) 582, **153**.
miel 64.
mieulx 547 *etc.*, *v. bien*.
mil **178**.
mille 264.
mire 625, 1462, *médecin*.
mise 868, 1369, *finance, moyens pécuniaires*; 1027, *dépense*.
misericorde **30**.
mittre 1063.
mocquer (se) *inf.* **206**.
moien 172.
moine 1, 39, 1217.
moins 20, 360, 586, 1181.
mois **205, 237**.
moitty 1153, *moitié*.
mol 429, 672.
mondain **36, 81**, *du monde*.
monde **42, 51** *etc.*.
mondial 849, *du monde*.
monseigneur **6**, 436, 939.
monstrer *pi3.* 1033, *f3.* 263, 1278.
montée 800, ? *augmentation de valeur*.
monter *inf.* 1355, **211**, *pr3.* **180**.
moralité **176**.
mort 12, 73 *etc.*.
mortel **42, 78**, 1161, 1212, 1296; *fém.*
mortel 1464.
mot 276, 754, 757.
moult **53, 96**, 1168.
mourir *inf.* 25 *etc.*, *pi6.* 517 *etc.*, *pr3.*
mourut **52**, mouru 1023, *f3.* 1450,
pp. 432 *etc.*.
moustier 1218.
mouton 423, 655.
muer *pi3.* 1032, *changer*.
musique 121.
musser *inf.* 201, 290, *cacher*.
naguerez 559.
naier *inf.* 217, *noyer*.
naistre *pp.* 926.
nature **69, 70** *etc.*.
nau forme provençale du français nef, M
860.
navrer *pp.* 581.
ne **28** *etc.*, ny **72**, V 2, V 764, M 821, non
46 *etc.*, nen 242 *etc.*.
neant **64**, 20, 360, 794, 1018, 1034,
1354, *rien*; *v. mettre*.
nef V 860.
negligence **17**, 197.
nepveu 1230, **150**.
net 158, 212, **164**, *sans tache*; 878, *proprement*.
nice **53, 112** *etc.*, *faible, sot*.
nicet 145; *sot*.
noble (subst.) 860, *sorte de pâtisserie*;
(adj.) **72**, 69 *etc.*.
noblesse 190.
noé (= noel) 651.
noir 33, **116**, 1015.
nois 1160, *pas même*.
noise (tenir n.) **154**, *se quereller*.
nom **83**, 1191, 1192.
nombre 28, 1418, **243**.
nommer *inf.* 1081, *pp.* **121** *etc.*.
non, (interj.) 200; (adv.) **40** *etc.*; non sa-
voir 197, non senz 1150; nen 490.
notable 941, 998 *etc.*.
noter *pp.* **129**.
nourreture 572, 584, 1438.
nourrir *pp.* 494, **191**.
nouvel **112**, 113 *etc.*.
nouvelle (subst.) 31.
nue 1031.
nuit 87, 89, 289, 430.
obeir *inf.* 1127, 1137.
obeissance 1121.
occupacion **36**.
ocupper *inf.* 1222, *pr3.* 718.
œil **217**.
offendre *inf.* **87**, 1402, *offenser*.
office 803, 813, 816, 1338.
officier 795, 808, 1408, 1412.
oignon 656.
oir *inf.* **85**, 113, *pi3.* 1467, *pr1.* **97**,
202, c5. 276, *imp5.* M 244, *pp.* 252
etc..
oiseux **17**.
on 1037, où.
onc 857, onques 3, 114 *etc.*.

- opinion **106, 108, 107, 1300.**
 or (subst.) **59, 61 etc.**; (conj.) 135, 187
 etc., orez V 244, 1123.
 ordonnance 230, 297, 675, *ordre*; 322,
 manière de vivre, avoir o. de 555, être
 commandé par.
 ordonner *inf.* 624, 1418, *pr.* 129 etc.,
 pp. 465 ordonné (M ordené) **219, dé-**
 signer, organiser.
 ordre 971, 981.
 orgueil 677, 889.
 oroison 1040.
 orrible 142.
 ort 229, *indigne.*
 oser *pir.* 99 etc., *pi.* **154.**
 ost 1180, *armée.*
 oster *pr.* 717, *pp.* **32, 1076, ôter.**
 ottroyer *pi.* 1319.
 ou (conj.) **42 etc.**; (= en le) **71, 91,**
 399; (adv. lieu) 85 etc., (adv. temps)
 91 etc.
 oubly 970.
 outrageusement **223.**
 outrageux 999, 1265, 1494, **196.**
 outraige 798, 807, 1239, 1482, 1505,
 excès.
 outre 127, 1204, **167, 226.**
 outrecuidé 35.
 outrecuidéement **77.**

 paageur (peageur) **250, 265.**
 pacible 109, *sensible.*
 paage **248, v. peage.**
 païen 30, 509.
 païennie 674.
 paier *inf.* 270 etc., *pi.* 271, 870.
 paillart 244, *coquin.*
 paille 461.
 pain 422, 438 etc.
 paine **96, 74 etc., poine 776.**
 païs **103 etc.**
 paisiblement **192.**
 paix **100, 140 etc.**
 pance 696.
 pansart 459. *pansu.*
 paour 28, 369, 1512, **129, 210.**
 pape 1063, 1081 etc.

 par **47 etc.**; (= pour) 233, 234, 258,
 ? 867, V 1536.
 paradis 100, 243, 1423.
 parage 38, 306, 548, 590, 770, 1487, *no-*
 ble naissance, gens de noble naissance.
 pardon (avoir p.) 92, *pardonner.*
 pardonner *inf.* **78, 1254, imp.** **98.**
 pardurable **81, éternel.**
 parefforcier (se) *inf.* 17, *s'appliquer éner-*
 giquement.
 pareil 603, 852, 1331.
 parement 847, *parure.*
 parent 141, 1230, **152.**
 parfaitement 1312.
 parfont (en p.) 215, *en bas.*
 parillier *inf.* 72, *périr.*
 parjur 765, *forme provençale du français*
 parjure.
 parjurer *inf.* 752.
 parle 952, *v. perle.*
 parler (subst.) 121, **172, inf.** **85 etc.,**
 pi. 1047, *pi.* **88 etc., pi.** 853, *ps.*
 195, ii. 162, *fi.* 1514, *fb.* 82, *imp.*
 1357, *imp.* **163, pp.** **77 etc.**
 parlier 335, *parleur.*
 parmission 111.
 parolle 61.
 parresse **16.**
 part 243, 266, 1100, 1120, 1507.
 partie 11, 319, **228, pays.**
 partir (subst.) 515, *inf.* 1519, *f.* 822,
 f. 831, 1425, *pp.* 1157; se partir de
 1519, *s'en aller de, parti 1157, séparé.*
 pas (part. nég.) **37 etc.**
 pasciemment 1536.
 pascience **158.**
 passaige **269, 508, voyage d'outremer.**
 passant (subst.) 249 etc.
 passer *inf.* **115 etc., pi.** 256, *pi.* 296,
 fi. 325, *f.* 205, *ppr.* 744, *pp.* 353 etc.;
 497, 585, *souffrir*; ot passé temps V
 983, *jadis.*
 pasté 448, 478.
 peage (paiage V **248) 248, 254, 256,**
 260, 263.
 pechié 234, 823.
 pelle M 260, M 263.
 pendre *ppr.* **197.**

- pensée 741, 897, **132**.
 penser *inf.* 471 *etc.*, *pi.* 836, **170**, *pi.* 3.
 217 *etc.*, *pi.* 5. 834, *ii.* **210**, *pr.* **98**,
 pr. 6. 1225.
 perdement 586, *perte*.
 perdre *inf.* 166 *etc.*, *pi.* 3. 170 *etc.*, *pr.* 3.
 1172, *f.* 3. 826, **237**, *pp.* 291 *etc.*; per-
 dre fain 477, *apaiser sa faim*.
 perdriez 424.
 pere **54**, 389 *etc.*.
 peril 390.
 perilleux 27 *etc.*.
 perle V 260, V 263, parle 952.
 perpetuel **67**.
 perseverance **86**.
 personne **10**, **40** *etc.*.
 perte 663.
 pesant 524, 620, **129**.
 peser *pi.* 3. poise 16, *pr.* 6. **185**.
 petit **4**, **5** *etc.*, (*adv.*) **74**, **265**, *comp.*
 menour 1418.
 petitement **108**.
 philosophe **48**.
 phisicien (-ian) **116**, **122** *etc.*.
 phisque 119, *médecine*.
 pié **179**, *pié*.
 pire 277, 1006.
 pis 774, 786.
 pitié **30**, V 384, 643, V 666, pitié M 384,
 M 666, 1524.
 plain (plein) **19**, **23** *etc.*.
 plainte 640.
 plaie *inf.* plaisir 489, *pi.* 3. **105** *etc.*,
 ps. 3. 1254, *is.* 3. **253**, *c.* 3. 284, *imp.* 3. 91.
 plaisir (subst.) **8**, **23** *etc.*; 489 *v.* plaie.
 plaît 1184, *querelle*.
 planter *pr.* 3. **179**.
 plat (subst.) 668, 859; (*adj.*) 785.
 plegier *pi.* 3. 261, *garantir*.
 plein *v.* plain.
 ploier (se) *inf.* **186**, *plier*.
 plourer *inf.* 793, ? *pi.* 3. pleur 642, *ppr.*
 plourant **198**.
 pluie 574, 658.
 pluseurs **27** *etc.*.
 plus (comp.) **59** *etc.*, (*sup.*) 303, 316,
 317, 318, 1174.
 poi 308, 780, *v.* pou.
 poine *v.* paine.
 point (subst.) 722, 1045, (*part. nég.*)
 516, **145** *etc.*.
 pois 854.
 poison 106.
 police 591, 615.
 pompe 888, 892, 1027, 1130.
 pontonier **268**, *celui qui perçoit les*
 droits pour le passage d'un pont.
 porter *inf.* 512 *etc.*, *pi.* 6. 38 *etc.*, *ii.* 3.
 595, **177**, *f.* 3. 605 *etc.*, *ppr.* 875, **179**;
 pr. 3. 946, *pp.* 1362, *supporter*.
 possession **192**.
 possider **61**.
 pou **53**, 418 *etc.*, *poy* 308, 780, *peu*.
 poucín 424.
 pouldre 450.
 pouvoir (subst.) 1293, **134**, **166**; *inf.* **61**,
 pi. 1. 94 *etc.*, *pi.* 3. **62** *etc.*, *pi.* 6. puent
 139 *etc.*, *ps.* 1. **21**, *ps.* 3. 924, *ii.* 3. 1086,
 ii. 6. 1061, *is.* 3. 481, 965, 1370, *is.* 6.
 1070, *pr.* 1. puez V **96**, *f.* 1. **135**, *f.* 3.
 188 *etc.*, *f.* 5. **5**, *f.* 6. 511, *c.* 3. 676 *etc.*,
 c. 4. 250, *c.* 6. 570.
 pour **3** *etc.*; = par 168, 469, 489, 490,
 V 677, M **130**, **131**; pour quant que
 1487, *quoique*.
 pourcel 14, 423.
 pourquoi (*adv. interrog.*) **100**, 231 *etc.*.
 povre **4**, **39** *etc.*.
 prelat 1126, 1393.
 premier 692, 988, **232**; (*adv.*) 1053.
 premierement 1313, 1477.
 premissé 32.
 prendre *inf.* **11** *etc.*, *pi.* 3. 101, 1493, *pi.* 5.
 510 *etc.*, *pi.* 6. prennent **251**, *ps.* 3. 104
 etc., *ps.* 6. **130**, *ii.* 3. 964, *ii.* 6. 1071, *pr.* 1.
 91, 10, *pr.* 3. 67 *etc.*, *pr.* 6. prindrent
 559 *etc.*, *imp.* 5. 381, 557, *ppr.* 1110,
 pp. pris 382 *etc.*, prins 1103; prendre
 sur **267**, *pillar*, se prendre 597. *com-*
 mencer à, prendre mort M 1533, *mourir*.
 pres **70**, 726, 1274, **177**; 1363, *v.* prest.
 prescheour 981, 1304, 1520, *prêcheur*.
 prescrire *pp.* **192**.
 present (subst.) **11**, **23**, 816; (*adj.*) **104**.
 president 625.
 prest (pres) 466, 1363, *prêt*.

- pseudomie 1057, *probité*.
 pseudomiement **45**, avec *probité*.
 pseudomme 1056, 1377, **266**.
 preuve 860, ? *pièce de vaisselle*.
 preux 1351, *vaillant*, v. proux.
 prevosté 1094.
 prez 386, 1459, *presque*.
 prier *inf.* 793 *etc.*, *pir.* pry 246, 336,
 829, 1252, prie 1305, **190, 202, 270**,
f3. 9, imp5. 1521.
 prieur **88** *etc.*
 prime 1115, *premier*.
 prince 35 *etc.*
 prioré 1095, 1216.
 pris 132.
 priser *pir.* 20, 768, **213**, *pi6.* 360, *is2.*
 1021.
 prison 588, 914.
 prisonnier 818, 822 *etc.*
 privé (de) 464, *familier*.
 priver *pp.* 915.
 promettre *pi3.* 760.
 pron (faire son p.) *provençalisme*, 602,
 1152, *agir dans son propre intérêt*,
 empron 442, ? *en suffisance*.
 prophécie 691, 694, 720.
 prophète 146, 1291.
 propos 101, 1196.
 prose 7, 405, 1517.
 prouchain 141, *parent*.
 prouffit **70, 87**, 15, 239.
 prouffiteux 566, *avantageux*.
 prouver *pi3.* preuve 568.
 proux 316, *vaillant* (preux 1351).
 puant 203, 225.
 public (adj.) **107**.
 pueple **31**, 153; p. menu 43; petit p.
 199.
 pugnir *pi6.* 50, *pp.* **47**.
 puis 323, 329 *etc.*, 97, 351 *etc.*, *puisque*;
 1157, *depuis que*; puis que **52**, V 697,
 742, 833, **170**.
 puissance **66**, 528, **257**.
 puissant 183, 192 *etc.*
 pure 156, 461, 1480, **164**.
 quanque(s) 349, 1096, 1287, 1311, 1527,
 tout ce que.
 quant **49, 50** *etc.*; **32**, 33, 139, 289, 584,
 702, 1016, 1302, 1442, **212**, *puisque*;
 638, 645 (avec le subst. au sing.) *com-*
bien de; quant a, 1052; ? = com
 1344.
 quartain 208.
 quatorze 28.
 quatre **121**, 718, 1176, 1527.
 quelconque 131, 707.
 querir *inf.* **6**, 1107, querre 445, 1386,
pi5. 84, ii3. 479.
 question 900, V 1014 a.
 quignet **91**, *coin*.
 quinze 650.
 racine 128, 1251.
 raison 419, 1210.
 rançon 1346.
 rapport 151, 341.
 rapporter *fr.* **133**, *imp5. 1526*.
 rebellion 1151.
 rechié (de) 824, *par contre*.
 reciter *pi3.* **175**, *pr3.* **106**.
 reconforter *pir.* **155**.
 reconnoistre *pi6.* 1335.
 recouvrer *inf.* 716 *etc.*
 redoubter *inf.* 77, *pp.* **2** *etc.*
 refformacion 1416, **239, 272**.
 refformer *inf.* **27**, *pp.* 630.
 reffuser *pr3.* 476, *pp.* **255**.
 regarder *inf.* 934, *pi5.* 511 *etc.*, ? *ps6.*
 714, *ii3.* 482, *pr3.* **123** *etc.*, *imp5.*
 179 *etc.*, *pp.* **166**.
 releesser *inf.* 1417, *réjouir de nouveau*.
 relever *f3.* 530.
 relievment **25**, *soulagement*.
 religieux (subst.) 39.
 religion 928, 949, 992, *ordre religieux*.
 rembre *inf.* 258, *se racheter*.
 remede **7, 18, 143, 230, 244**.
 remettre *pp.* 250.
 rendre *inf.* 274, **263**, *pi3.* 1459, *pi5.* **41**,
c3. 502.
 renoer *inf.* 753, *pi3.* reny 755, *renier*.
 rente 1060, 1064, 1375, 1400.
 repast 501.
 repentir *pp.* **110**.
 repliquer *pr3.* V 332 a.

- reporter *inf.* 339.
 reposer *inf.* 569, 1069.
 reprendre *pr*3. 1174, *fb.* 614.
 reprouver *pp.* 124.
 reputed *ii*3. 623.
 requerre *pr*3. 1178, *requérir.*
 requeste 147.
 rescondre (se) *inf.* 98, *se cacher.*
 reserver *inf.* 1093.
 respondre *inf.* 115 *etc.*, *pi*3. V 60 a. *etc.*,
*pr*1. 98, *pr*3. 109, *fr.* 1013, *pp.* 1253.
 response 1235.
 ressembler *inf.* 598, *ressembler à.*
 retenir *inf.* 1114, *pi*3. 1293.
 retour 695.
 retourner *inf.* 251 *etc.*, *pi*3. 216, *pi*4.
 30, *pr*3. 1175, *fr.* 735, *fb.* 1242; *pp.*
 M 40, *redevenir.*
 reveler *pi*3. 1292.
 revenir *pi*3. 1245, *fb.* 1543.
 reverence 1122.
 revironder *pi*3. 356, ? *entourer.*
 riche 39, 228.
 richesse 63, 191 *etc.*
 rien(s) 262, 550 *etc.*; 84, *quelque chose.*
 rigouler (se r. de) *inf.* 207, *railler.*
 rigoureusement 124.
 rigoureux 197.
 rigueur 1491.
 rime 94, 97, 309.
 rire *inf.* 642, 205; se r. de *pir.* 213,
*pi*5. 208, *fb.* 1360, *cr.* 1496, 241.
 riviere 269.
 robe 480, 490 *etc.*; desplumer la r.
 1359, *flatter.*
 roi 52, 55 *etc.*
 roial 1406.
 royaume 9, 26 *etc.*
 roine 606, 1499.
 rommain 358, 365 *etc.*
 rommant 8.
 rompre *pi*6. 1486.
 rose 8.
 rost 448, *rôti.*
 rouge 875, 1087.
 rungier *pp.* 1200, *ronger.*
 sacrement 1476, 1479.
 sade 1383, *doux.*
 sagesse 63, 67.
 saige 107, 131 *etc.*
 saigner *inf.* 1463.
 saignée 1465, *saignée.*
 sain 124, 710, 961.
 saint 11. 32 *etc.*
 sainté 25, *santé.*
 saintité V 1530 (M sainteté).
 saisine 192.
 saison 14, 441.
 sale 479, 846, 1372, *salle.*
 samblable 240.
 samblant 1261, *avis*; par s. 117, *en ap-
 arence.*
 sambler *pi*3. 349, *ii*3. 118.
 saner *inf.* 138, *guérir.*
 sang 53, 1458, 160.
 sans 27, 39 *etc.*
 santé 161, 454 (v. sainté).
 sarrazin 29 *etc.*
 saulce 449.
 sault 1123.
 savatier (M savetier) 600.
 savoir *inf.* 411 *etc.*, *sçavoir* 50, 52, V
 904, *pir.* *sçay* 21 *etc.*, *pi*3. *scet* 436
etc., *pi*5. *savez* 232, *pi*6. *scevent* 497
etc., *ii*3. *savoit* 827, *is*3. *sceust* 1028,
fr. *sauray* 99 *etc.*, *fb.* 367 *etc.*, *fb.*
 902, *cr.* 101 *etc.*, *cb.* 50 *etc.*, *ppr.*
 1262.
 science 54, 56 *etc.*
 scismatique 361.
 scisme 1249, 1314 (fém.), 1325.
 se 29 *etc.*, *si*; = *si* (*sic*) 25, 98, M 103,
 1035, M 1057, 1177; se tout 73, 686,
si tost 71, *quoique.*
 seant 165, 239, *convenable.*
 seaulme 174, ? *psaume.*
 secont 242.
 secourir *inf.* 1179.
 secret 324, 1271.
 secretement 255.
 seigneur (-our) 3 *etc.*
 seignourie 74, 51, 892, 1167; 719, *terre*
seigneuriale.
 seinture 654.
 sejour 272, 544.

- selon **44, 218**, s. que **260**.
 senator **107**.
 sentier **85**.
 sentir *pr3*. **186**.
 sept **174**.
 serf **596**.
 sergent **786, 1408**, *officier de justice chargé des poursuites judiciaires*.
 service **1120, 1223**.
 servir *inf.* **657 etc. *pi6.* **1220, f6.** **1367, pp.** **878**.
 servitour (-eur) **845, 1084, M 1543 a.**
 seul **91, 873, 1272, 1318**.
 seulement **580, 1194, 1485**.
 seur **446, 710, 766, 1036, 1044, sûr**.
 seurement **261**, *en sécurité*.
 si **10 etc.**, *et*; **35 etc.**, *tellement*; = *se* **393, 644, M 736**, *si tost* **71, v. se.**
 siècle **49, monde**.
 simple **108, 552**.
 sire **1, 13 etc.**
 solliciter *inf.* **6**.
 somme **270, 950**; *en somme* **354, 1136, 1126**, *expression sans valeur apparente, employée pour fournir une rime avec Romme*.
 sommer *pp.* **M 991**, *raconter*.
 somondre *pi3*. *sommoit* **721**, *mander*.
 songe **204, 848, 1539**.
 sonner *pp.* **V 991**, *parler*.
 sorcier **136, sorcier**.
 sorcerie **106, sorcellerie**.
 sormonter *v.* *sourmonter*.
 soubz **1031**.
 soudaier (*M* *saudoyer*) **492, 783**.
 soudainement **183**.
 souffire *pi3*. **802, 804**, *suffire*.
 souffrir *inf.* **578 etc.**, *pi6.* **210 etc.**, *c3.* **828**.
 souhet **10**.
 souloir *ii6.* **1384**, *avoir l'habitude de*.
 souper (*subst.*) **89**.
 sourmonter *pi3*. **622, 1541, ppr.** **1029**.
 sourvenir *pi3*. **771, ii3.** **1387, c3.** **256**.
 souspirer ? *pi3*. **641, ppr.** **198**.
 soustenir *inf.* **86 etc.**, *pi6.* **1148**.
 soute **650**, *coup de bâton*.
 soutilté (*M.* *soutiveté*) **163, subtilité**.
 souvenir (*s. de et se s. de*) *inf.* **106, 985**.
 souvent **109 etc.**
 souverain **45, 1189, 259**.
 speter *imp2.* **684, attendre**.
 subgiet **37, 47, 386, 1422, 170**.
 suer **396, sœur**.
 supplier (*à*) *inf.* **1008, pi1.** *suppli* **10, 76, 223, 969**; *supplie* **23, 135**.
 sur **7, 27 etc.**
 surplus **1514**.
 survenir *v.* *sourvenir*.
 sus **128, V 316, 1355, dessus**.
 tache **165**.
 taire *inf.* **110**, *se t. f1.* **230**, *se taire*.
 tancer *inf.* **94, 90**.
 tant **92, 37 etc.**; **523, 660, 674, 734, autant**; *tant que* **60, 202, 1075, 1083, 185, jusqu'à ce que**.
 tarder *f3.* **688**.
 tart **89, 686**, *a tart* **530, 1128. 1263, tardivement, plus tard**.
 teille (*M* *toille*) **1382, toile**.
 tellement **239**.
 tempeste **812**.
 temps **14, 51 etc.**
 tendre (*adj.*) **451, 491, 499, 510 (vbe) pp.** **1372, parer**.
 tendrement **1428**.
 tendroux **506, faiblesse**.
 tenir *inf.* **38 etc.**, *pi1.* *tieng* **44**, *tiens* **100, 142, pi3.** **36 etc.**, *pi5.* **363 etc.**, *pi6.* **49 etc.**, *is6.* *tenissent* **675, pr3.** **92, c3.** **815, imp3.** **80, imp5.** **1432, pp.** **1232 etc.**, *se tenir pour* *ii6.* **1072, pri.** **96, s'estimer**; *s'en tenir fors* *pi1.* *tieng* **1471, continuer**; *estre tenu de* **263, devoir**; *tenir noyse* **154, se quereller**.
 terme **273, 236**.
 terre **37, 51 etc.**
 terrien **38, 1025, 1035, terrestre**.
 test **406, texte**.
 teste **433, tête**.
 theologie **1268**.
 tiers (*adj.*) **248, (subst.)** **254, 1485**.
 tiltre **1064, 144**.
 tinel **857, banquet**.**

- tyrannye 1149, 1154, 1194.
 tirant 1161, **143**; (adj.) 1167, *tyrannique*.
 tolir *inf.* 161, *pr3.* 12, *enlever*.
 tort 126, 160, 1075, **157**.
 tost 343, 416 *etc.*, *tôt*; si tost 71, *quoi-*
que, *v.* se tout.
 tot 275, *tout*.
 touaille 859, *nappe*.
 touchier *imp5.* **163**, *pp.* **76**, **232**.
 tour 895.
 tourment 585.
 tourmenter *inf.* 150.
 tourner *pr3.* 1535.
 tousjours **80**, 165 *etc.*
 tout **9**, *etc.*, (adv.) **15** *etc.*, a tout ce que
 417, *quoique*; se tout *v.* se.
 traïson 105, 698.
 traittié 1010.
 traittier *inf.* 699, 711.
 traittre 1006.
 trambler *pi3.* 350.
 travail 541, 867, *travail*, *fatigue*.
 traverse **268**, *voie détournée*.
 trebuchier *inf.* 1038.
 treize 875.
 trenchouer 861, *tranchoir*, *plateau sur*
lequel on coupe la viande.
 tres **2** *etc.*, 796, *beaucoup*.
 trespas 78.
 trespasser *pp.* **56**.
 trestout 53, 350 *etc.*, *tout*.
 tribouler *pp.* 628, *troubler*.
 tricherie 24.
 trippler *pp.* 862.
 tristesse 906.
 triste (M triste) 468, *lâche*.
 trois 521, 1125, 1283, **236**.
 tron 76, *ciel*.
 trop 524, 532 *etc.*; **60**, 340, 680, 1310,
237, *beaucoup*.
 trossimant 303, 334, *truchement*.
 troubler *inf.* 143.
 trouver *inf.* 122, **263**, *pi3.* *treuve* 60 *etc.*,
trouve M 442, *pi6.* 142 *etc.*, ? *ps3.*
treuve 446, *ii3.* 292, *ii6.* 1000, *pr3.*
 236, *pr6.* 1099, *fr.* 326, 327, *f3.* 1455,
f6. 1091, **267**, *c3.* **201**, *pp.* 212 *etc.*
 truant 244, 593, *misérable*.
 truffer (se t. de) *inf.* **206**, *railler*.
 tuer *inf.* 228, 398, *pi6.* 1469.
 turbacion 180, 993, *confusion*.
 uile 214.
 un **4** *etc.*, ung M **244**.
 union 1329.
 unité 377, 1019.
 université 916, 1277.
 usaige 411, 466, 467, 749, 762.
 user (u. de) *pi5.* 238, *pp.* 576, 578, *exer-*
cer, *pratiquer*.
 usure 234, 255, 277, 287, **238**.
 usurier 253, **234**.
 utilité 239.
 vaillant 318.
 vain 486, 623; 1126, 1296, *faible*.
 vaincre *pr3.* 176.
 vaissel 820, *vaisselle*.
 vaisselle 847, 1373.
 valable 1186.
 valoir *pi3.* **74** *etc.*, *f3.* **237**. *c6.* *vaul-*
driont 550.
 value **64**, **142**, *valeur*.
 vanité 484, 490.
 vaquer *inf.* 965, *ppr.* 1077, 1115, *s'occu-*
per.
 varier *inf.* 778, *contester*.
 varlet 225, 845.
 vassal 1047, 1364.
 veande 471, 498, 668, 855.
 vecy **93**, 27 *etc.*, *voici*.
 vendre *inf.* 1376, 1399, *pi3.* 825, *pp.* **236**.
 vengeance 662, 695.
 vengier *inf.* 689.
 venir *inf.* **93** *etc.*, *pi3.* **65** *etc.*, *pi5.* 83
etc., *pi6.* 496 *etc.*, *ps3.* 1415, 1507,
ps6. 707, *ii3.* **117**, *pr3.* 926 *etc.*, *fr.*
 1337, *f3.* 266 *etc.*, *f6.* 240 *etc.*, *ppr.*
 1044, *pp.* 135 *etc.*; 1457, **216**, *devenir*.
 vent 2, 224, 574, 658.
 vente 1401.
 veoir *inf.* **5** *etc.*, vir 542, *pir.* 97 *etc.*,
pi3. 1238, *pi4.* 1246, *pi5.* veez 9 *etc.*,
 voyez M 9, *pi6.* 990 *etc.*, *psr.* 203, *iii.*
 792, *ii6.* 715, *isr.* 857, *pr1.* vy 277,
 344, vis **210**, *pr3.* **56** *etc.*, *pr4.* 927,

- pr6.* 1128, 1165, *fr.* **171**, *f5.* 31, *imp5.*
 1234, *pp.* 337 *etc.*; = voir 909.
 ver 840, menu v. **93**, 504, *vair*.
 verifier *pp.* **172**.
 veritablement **134**, **223**.
 verité **79**, **85** *etc.*
 vermeil 604.
 vers (subst.) 7, 46, **99**, 309, 1517; (prép.)
 123 *etc.*
 vert 449.
 vertu 454, 484, 975, **147**, **178**.
 vestir *pr3.* 175, *pp.* 495 *etc.*
 vice 50, 977, 1301, 1490; (fém.) 485, ?
 genre de vie.
 victoire 34, 373.
 vie **12**, **17** *etc.*
 viellesse 36, 1069, 1461.
 vierge 1323, 1480.
 vigne 545, *vignoble*.
 vigneron 601.
 vil 584, (adv.) 1232.
 vilain (subst.) 61 *etc.*, (adj.) 73 *etc.*
 vilainement 359, **221**, **224**.
 villonnie 347, 687, *vilenie*.
 vin 4, 433 *etc.*
 vint 650, **244**, *vingt*.
 visitacion 1132.
 visiter *inf.* 323, *fr.* 329.
 vivre *inf.* **17** *etc.*, *pi3.* 379 *etc.*, *pi4.* 437,
 pi5. 421, *pi6.* 783, 854, *cf.* 547, *ppr.*
 1030.
 vivres 964.
 voie 85, 292 *etc.*, voye de fait 1332, *force*.
 voir (pour v.) 198, 301 *etc.*, *vraiment*.
 voisin 636, 704, 775.
 voulement 352, 622, **229**.
 voutentiers 1097, 1496.
 vouloir *inf.* 1273 *etc.*, *pi1.* 201 *etc.*, *pi3.*
 122 *etc.*, *pi5.* 93 *etc.*, *pi6.* 702 *etc.*,
 ps3. **26** *etc.*, *ps5.* 6 *etc.*, *ps6.* V 1430
 etc., *ii1.* 979, *ii3.* 944, *ii6.* 459, *is3.*
 1179, *pr3.* **108**, *f3.* 1357, *f5.* **163**, *f6.*
 85 *etc.*, *ci.* 881, 885, *imp3.* 1415.
 imp5. 90 *etc.*, *ppr.* 594.
 vray (subst.) 26, (adj.) 65, 68 *etc.*, de v.
 408, 1468, *vraiment*.
 vrayement **61**, 102 *etc.*
 vuide 60, *vide*.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Alemaigne 562.
Angleterre 554, **225**.
Arragon 325, 697.
- Bazat 735, 1203, *Bajaçet I*.
Belamary 732, *le royaume de Feç*.
Bernabo **57**, *Bernabo Visconti, duc de Milan*.
Bernart (saint) 487.
Berry (le duc de) **151**.
Boece 903.
Boniface (IX) 835, 872.
Bourgogne (le duc de) **151**.
- Cathon 473.
Charlemaine 717.
Charles de Duras **169**.
Chevereuse (Pierre de) **228**.
Clement (VII) **156**.
Constantin 1173.
Constantinoble 1143.
- David **65**.
Denys (saint) 346.
Domenge (saint) 936.
- Espaigne 323, 561.
Eustace (saint) 836.
- Fais des Rommains 997, *les « Gesta Romanorum », recueil de contes célèbres*.
Flandres 183.
France 188, 298 *etc.*
Gregoire (XI) 1023.
- Gresse 381, 563, 1134.
Guidon 971.
Guyenne **228**.
- Jehan d'Alemant 952.
Jehan de Meun **83**, **90** *etc.*
Jhesu Crist 404, 976, 1005, 1289.
Joseph 1482.
Jules Cezar **66**.
Justin 1159, Justinien **66**, *Justinien I, empereur de Constantinople*.
- Lambert (saint) 1246.
Lancelot (de Duras) **169**.
Languedoc **161**, **228**.
Livre des Vertus 975.
Lombardie 135, 562, **172**.
Louys (de Sicile) **140**.
- Mahommet 300, 366, 412, 759, 1188.
Marie (sainte) 1366.
Melan (Bernabo de) **57**.
Mouzon 927, 991.
- Napples (royaume de) **169**.
Navarre (le roi de) **55**.
Nevers (le comte de) 436.
- Orient 1163.
Origenes **68**.
Orleans (Orliens) **1**, **3** *etc.*
- Paris 90, 99, 910.
Phelippe (III de France) 964.
Pierre (saint) 943.
Portugal 557.

Prouvence **139, 168.**

Questionnari 957.

Remond Rogier (comte de Turenne) **139, 143, 166, 170, 172, 215, 221.**

Robert (de Sicile) **52.**

Rocheseiche (Jean de Rochetaillade) 721.

Rommant de la Rose 8.

Romme 353, 833 *etc.*

Roone **269.**

Salamon **65.**

Salon (le prieur de) M 1543 a.

Sarrasisme 304, *terre des Sarrasins.*

Socrates **49, 60.**

Somme des Confesseurs 959.

Somme des Vices 977.

Sone **269.**

Susanne 1530.

Thomas d'Aqui 939.

Tournelle (jardin de la) **90.**

Tripertite 969.

Tulles 623, *Cicéron.*

Turquie 660.

Valere le grant (Valery) **106, 473, 567.**

Vegece 564.

Vincent (de Beauvais) 963.

Virgile 402.

OUVRAGES CITÉS SOUS DES TITRES ABRÉGÉS

- ANGLADE J. : *Grammaire de l'ancien provençal*, Paris, 1921.
- Annuaire-Bulletin*, t. XXVII : *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. XXVII (1890), pp. 193-228, article de N. Valois, intitulé « Un ouvrage inédit d'Honoré Bonet ».
- Apparicion* : *L'Apparicion maistre Jehan de Meun*, citée d'après le texte de notre édition.
- Arbre des Batailles* : *L'Arbre des Batailles*, par Honoré Bonet, éd. E. Nys, Bruxelles, 1883.
- BRUNOT F. : *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. I, Paris, 1905.
- CHAMPION P. : *La Librairie de Charles d'Orléans* (Bibliothèque du xve siècle), Paris, 1910.
- Chanson de Roland* : éd. Bédier, Paris, 1922.
- CHATELAIN H. : *Recherches sur le vers français au XVe siècle* (Bibliothèque du xve siècle), Paris, 1908.
- Chron. du rel. de S. Denis* : *la Chronique du religieux de S. Denis*, éd. Bel-laguet (Collection de documents inédits sur l'histoire de France), Paris, 1839-1852, 6 vol. in-4°.
- DELISLE L. : *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, 1868-1881, 4 vol., fol.
- Recherches sur la Librairie de Charles V*, Paris, 1907, 3 vol.
- DESCHAMPS Eustache : *Œuvres*, édition du M^{is} de Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud (Société des anciens textes français), Paris, 1878-1903, 11 volumes.
- FOERSTER W. : *Lyoner Ysopet, altfranzösische Uebersetzung des XIII. Jahrhunderts in der Mundart der Franche-Comté, Altfranzösische Bibliothek*, t. V, Heilbronn, 1882.
- FOURMANN J. : *Ueber die Sprache des Mystère de S. Bernard de Menthon*, dans *Romanische Forschungen*, XXXII (1913), pp. 625-747.
- FROISSART Jean : *Œuvres*, éd. K. de Lettenhove, Bruxelles, 1867-77, 28 vol.
- GOERLICH F. : *Der Burgundische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrhundert*, dans *Französische Studien*, t. VII, 1, Heilbronn, 1889.
- Journal de J. Lefèvre* : *le Journal de Jean Le Fèvre*, édition H. Moranvillé, Paris, 1887-1890.

- Journal d'un bourgeois de Paris* : (années 1405-1417), édition A. Tuetey, (Publications de la Société de l'histoire de Paris), Paris, 1881.
- LAIGLE M. : *Le Livre des trois vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire* (Bibliothèque du xv^e siècle), Paris, 1912.
- LE LABOUREUR Claude : *Les mœurs de l'Isle Barbe*, éd. M. C. Guigue et G. Guigue, Lyon, 1887, 2 vol. in-4^o.
- LÉNIENT C. : *La Satire en France au Moyen Age*, Paris, (s. d.), 5^e édition.
- LE ROULX (J. Delaville) : *La France en Orient au xiv^e siècle*, Paris, 1886, 2 volumes.
- Les Leys d'Amors* : éd. Anglade, Paris, 1919.
- MACHAUT : *Étude manuscrite sur la langue de Guillaume de Machaut*, par E. Hoepffner.
- METZKE E. : *Der Dialekt von Ile de France im XIII. und XIV. Jahrhundert*, dans *Herrigs Archiv*, LXIV (1880), pp. 385-412, LXV (1881), pp. 57-96.
- MEYER-LUEBKE W. : *Historische Grammatik der französischen Sprache*, Heidelberg, 1908.
- NYROP K. : *Grammaire historique de la langue française*, t. I, (3^e édition), t. II, Copenhague, 1914.
- Orthographia Gallica* : édition J. Stürzinger, *Altfranzösische Bibliothek* (Förster), t. VIII, Heilbronn, 1884.
- P. : *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Pontoise* (années 1300-1326), éd. Depoin, Pontoise, 1886, in-4^o.
- PARIS Paulin : *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, Paris, 1836-1848, 7 volumes.
- PHILIPON E. : *Phonétique lyonnaise au xiv^e siècle*, dans *Romania*, XIII (1884), pp. 542-590.
- Morphologie du dialecte lyonnais aux XIII^e et XIV^e siècles*, dans *Romania*, XXX (1901), pp. 213-294.
- PICHON : *L'apparition de Jehan de Meun*, éd. J. Pichon (Société des Bibliophiles français), Paris, 1845, in-4^o.
- QUÉTIF et ÉCHARD : *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, Paris, 1719-21, 2 vol. fol.
- ROEHR R. : *Der Vokalismus des Francischen im 13. Jahrhundert*, Diss. Halle, 1888.
- RYDBERG G. : *Zur Geschichte des französischen o*, Upsala, 1896-97.
- SCHULZE A. : *Der Konsonantismus des Francischen im 13. Jahrhundert*, Diss. Halle, 1890.
- SOMNIUM *Somnium super materia Scismatis* d'Honoré Bonet, cité d'après le ms. de Paris, fonds latin n^o 14643 de la Bibliothèque Nationale.
- STORK M. A. : *Ueber französisches r im Auslaute*, Diss. Heidelberg, 1891.
- THOLOMÉE DE LUCQUES : *Historia Ecclesiastica*, dans Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, Milan, 1723-51, 25 vol. fol., t. XI.
- THUROT C. : *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e*

- siècle, d'après les témoignages des grammairiens*, Paris, 1881-1884, 2 volumes.
- TOURON : *Hommes illustres de l'Ordre de Saint Dominique*, Paris, 1743-49, 6 vol. in-4°.
- V. DE C. : *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame des Vaux de Cernay*, t. II, (années 1300-1424), éd. Merlet et Moutié, Paris, 1858.
- VAISSETE F. : *Histoire générale de Languedoc*, éd. Dulaurier, Toulouse, 1873-1904, 16 vol., in-4°.
- VALOIS N. : *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1896-1902, 4 volumes.
- WENDELBORN : *Sprachliche Untersuchung der Reime der Végèce-Versification des Priorat von Besançon*, Bonn, 1887.
-

ERRATA

Ligne 33. ennemis, lisez : *annemis*.

Vers 442. Rayez la note 2. Pour le mot *empron*, voir glossaire.

— 560. variante : M. maintes gens.

Page 32, note 2 : après *recitables*, rayez le point.

Vers 960. Réflexion faite, je crois qu'il faut accepter la correction de M. Pichon. Les *Fleurs des Sains* peuvent être la Légende Dorée, et c'est dans ce sens que le ms. R. a compris le passage.

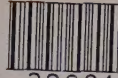
Page 110. Henri Bonet, lisez *Honoré Bonet*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	I
INTRODUCTION.....	I
Ch. I. — La vie de l'auteur.....	I
Ch. II. — Les œuvres.....	XII
Ch. III. — Les manuscrits.....	XXXII
LANGUE ET VERSIFICATION.....	XLII
Ch. IV. — Phonétique.....	XLII
Ch. V. — Morphologie.....	LIV
Ch. VI. — La langue de l'auteur.....	LXVIII
Ch. VII. — Versification.....	LXXIV
L'APPARICION MAISTRE JEHAN DE MEUN.....	I
SOMNIUM SUPER MATERIA SCISMATIS.....	69
GLOSSAIRE.....	III
INDEX DES NOMS PROPRES.....	131
OUVRAGES CITÉS SOUS DES TITRES ABRÉGÉS.....	133
ERRATA.....	136
TABLE DES MATIÈRES.....	137

LE PUY-EN-VELAY — IMPRIMERIE « LA HAUTE-LOIRE »

841.29 B71



a39001



007999314b

87907

